REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XIX. — 1er JANVIER 1924.

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME DIX-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1924

DARTMOUTH COLLEGE LIBRARY

054
R3274
1924
OCT 7 1924 cV. 12
197899
B. P.

CŒUR PENSIF NE SAIT OÙ IL VA

DERNIÈRE PARTIE (1)

XIV

ÉPERDUE comme elle était, les joues rouges de larmes, le cœur déchiré de douleur et de jalousie, Marcelle allait devant elle dans les couloirs de l'ambulance, comme une bête blessée qui fuit elle ne sait où, qui se fuit... La silhouette d'un infirmier aperçue dans l'angle de l'escalier, immobile, la fit se retourner vers une autre direction, au hasard, toujours, mais il l'interpellait en lui criant :

— Par ici, mademoiselle Roucher, par ici. Vous vous trompez de chemin.

C'était l'abbé Cortez qui l'avait guettée. Il venait à elle, et, quand il fut près :

— Vous avez l'air toute émue, mademoiselle, lui dit-il. C'est le lieutenant Moncour qui vous tourmente. Vous l'avez trouvé ayant un peu de fièvre. Ça ne sera rien. Rassurez-vous.

Il la considérait avec une attention aiguë qui démentait la bonasserie de ses paroles.

« Il m'attendait, pensa la jeune fille. Pourquoi ? »

— Je vais vous conduire, continuait-il, c'est un dédale que ce château.

« Il veut causer avec moi, pensait-elle encore. Pourquoi ? »

Elle le suivait maintenant, en proie à la curiosité de savoir ce que lui voulait cet inconnu, mêlé à la vie de ce funeste

Copyright by Paul Bourget, 1924.

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre, des 1er et 15 décembre.

hôpital où avait sombré son bonheur, et elle l'écoutait lui demander :

— M. Moncour est votre cousin, n'est-ce pas ? — Et, sur une réponse affirmative : — Vous vous voyiez beaucoup, avant la guerre ?

— C'est mon seul parent à Paris et je suis sa seule parente.

— Il m'a dit en effet que vous étiez orpheline comme lui. Y a-t-il longtemps que vous avez perdu monsieur votre père et madame votre mère ?

— Papa, il y a cinq ans. Maman, quatre.

— Et où habitez-vous, à Paris ?

— Rue Vaneau.

— Tout près alors de la rue de Bellechasse où se trouve l'atelier de M. Moncour ?

— Tout près.

Cet interrogatoire lui devenait si pénible qu'elle l'interrompit brusquement, comme ils arrivaient au bas de l'escalier, et s'échappant :

— Vous m'excuserez, fit-elle. Je suis venue à pied et je n'ai que le temps de rattraper mon train.

« Mme Arnaudi aurait donc raison, » se disait l'abbé. — Il la regardait qui s'éloignait en courant. — « Cette fille a pleuré. Elle ne peut pas supporter qu'on lui parle de Moncour. Pauvre Mme Servières, si c'est vrai !... Ah ! j'arriverai à le savoir. »

Bien plus pauvre, hélas ! que le digne prêtre ne l'imaginait. Il ne se doutait point que ces quelques questions posées en descendant ces quelques marches allaient déclencher l'incident qui clorait douloureusement ce drame d'amour engagé, dans des conditions à la fois si naturelles et si paradoxales, entre deux sensibilités si pareilles et venues l'une vers l'autre de pôles si éloignés du monde social.

« Mais qu'est-ce qu'il voulait savoir ?... » se répétait Marcelle, en marchant d'un pas de plus en plus rapide sur la route qui va de Tremmelay à Beauvais. La guerre était partout visible autour d'elle. Des automobiles la dépassaient sans cesse, chargés de soldats. Et sans cesse d'autres soldats défilaient à pied. Les visages étaient fatigués, les uniformes usés. Ces hommes chantaient des refrains, héroïques ou cocasses tour à tour, et quelques-uns jetaient des interpellations sentimentales ou grave-

leuses à la jeune fille, qui n'y prenait pas plus garde qu'au paysage de dévastation qu'elle traversait comme une somnambule. En toute autre circonstance, l'ouvrière parisienne aurait considéré avec horreur ce tableau, si différent de ceux qu'elle voyait tous les jours, ces maisons défoncées, ces arbres broyés, ces entonnoirs creusés par les obus, ces tracteurs brisés et abandonnés. Son âme était ailleurs, absorbée dans une résolution dont l'impatience la faisait se hâter, vite, toujours plus vite, si étrange de physionomie, qu'à plusieurs reprises, ayant dû, au passage des ponts et à l'entrée de la ville, montrer le permis obtenu pour sortir de Paris, elle faillit être arrêtée et gardée par les hommes du poste. Enfin elle était à Beauvais. Elle montait dans le train. Le wagon roulait. Elle se recroquevillait dans l'angle du compartiment de troisième où elle avait pris place, par économie. Depuis ces quatre années elle s'était tant efforcée de mettre un peu d'argent de côté, franc par franc, sou par sou, avec l'idée fixe de son installation lorsqu'elle aurait épousé Bernard! Que lui importaient les cris des permissionnaires? Assis sur les banquettes ou debout, ils fumaient et sacraient sans s'occuper d'elle, eux non plus, tant elle se tenait immobile, muette, la face tournée vers la portière, et une volonté de plus en plus implacable tendait ses traits délicats, si durs à présent. A un moment, un des soldats, celui qui se trouvait à côté d'elle, coude à coude, l'ayant regardée par hasard, demeura saisi de ce visage, devenu presque féroce :

— Elle est jolie, dit-il en la montrant du doigt à son voisin; mais fichtre! Son homme ne doit pas être à la noce tous les jours.

— Prends garde, dit l'autre, si elle entendait?

— Elle pourrait bien être sourde, reprit le loustic. Nous allons savoir... Et penché vers Marcelle, il commença d'entonner d'une voix retentissante :

S'engager, c'est une folie,
Car l'amour est un vrai tourment;
Et pour être heureux dans la vie,
Il ne faut s'aimer qu'un instant...

Et, se retournant vers son camarade :

— Décidément, elle est sourde. Elle n'a pas grouillé, tu as vu?

Non, elle n'avait pas bougé. Elle avait écouté, cependant, les mots de la cynique et naïve chanson et ils lui avaient fait mal. Que l'amour fût un vrai tourment, elle le sentait trop bien à cette minute. Mais ce n'était pas de plaisirs d'un instant qu'elle avait rêvé. Ah! si on ne lui avait pas pris son Bernard, c'est un bonheur de toujours qu'elle aurait connu, elle en était sûre. Sans cette rencontre à l'hôpital, Bernard tenait sa demi-promesse. Il rentrait à Paris, assez guéri de sa blessure pour aller et venir, trop atteint pour retourner au front. Il retrouvait sa Marcelle toujours aimante, toujours dévouée. Il se laissait toucher. Il l'épousait. A force de tendresse elle arrivait à se faire aimer. Oui, c'était le bonheur; et maintenant!... Maintenant elle pouvait le disputer encore, son Bernard, à celle qui le lui avait pris. Fallait-il qu'il l'aimât, cette femme! Rien que de savoir son nom livré à Cornudet, il en avait oublié toute prudence. Ce transport de colère et d'indignation, quel aveu! Marcelle croyait l'entendre encore et ce « va-t-en, » crié de quel accent! Elle revivait cette minute horrible, et le dévidement des images évoquées par ce souvenir la remettait en pensée dans cette chambre de son martyre, puis dans le couloir et devant le prêtre-infirmier. Elle avait, lors de sa première visite, entendu Mme Arnaudi l'appeler « Monsieur l'abbé. » Elle-même avait remarqué la tonsure. Mais pourquoi l'ecclésiastique s'était-il montré si curieux de ses rapports avec son cousin? Quoique, influencée par l'incrédulité de Bernard, elle ne pratiquât plus, elle gardait la notion que la vie religieuse n'admet pas certains accommodements de conscience, et elle raisonnait :

« Évidemment, il est l'ami de Mme Servières. S'il a voulu savoir ce qu'il peut y avoir entre Bernard et moi, c'est à cause d'elle. Il y attache donc de l'importance. »

Cette idée la remenait au hardi et coupable projet qui, l'avant-veille, avait surgi dans son imagination. Il se précisait dans la rumeur et dans le mouvement du train qui courait à toute vapeur, tandis que les soldats chantaient maintenant tous en chœur :

Pour le repos, le plaisir du militaire,
Il est là-bas, à deux pas de la forêt,
Une maison aux murs tout couverts de lierre,
Au « tourlourou, » c'est l'enseigne du cabaret...

Elle le tenait, le moyen de briser peut-être ce mariage de

malheur et à coup sûr d'enfoncer une épine dans le cœur de sa rivale. Que ne l'avait-elle employé tout à l'heure, quand les questions du prêtre lui en offraient une facile occasion? C'eût été tout naturel de lui dire à lui, à « un curé, » — elle l'appelait ainsi, populairement, dans son monologue intérieur, — que son cousin l'avait séduite, qu'elle en avait un enfant. Le prétexte de cette confidence était si simple : lui demander qu'il parlât au jeune homme pour le décider à une réparation. Du moment que le prêtre était l'ami de Mme Servières, il lui aurait parlé, à elle aussi. Mais était-il son ami, et puis les protestations de Bernard n'auraient-elles pas détruit les effets de son mensonge?... Non, il valait mieux s'être tue et s'adresser directement à celle qu'elle voulait abuser par une calomnie abominable. Elle s'en excusait, en se répétant pour endormir sa conscience, comme à la première minute :

— Il s'agit de moi. J'ai le droit de me salir.

— Et Bernard? lui répliquait la voix intérieure, as-tu le droit de le salir?

— Tant pis, se répondait-elle, je souffre trop.

Déjà il lui était impossible de résister à la tentation. Toute pensée, — on l'a dit souvent, — est un acte qui commence. Toute haine aussi est le commencement d'un attentat. C'en était un, dans l'ordre sentimental, que cette accusation portée contre celui qu'elle aimait, pour le séparer à jamais d'une rivale détestée, et avec la joie atroce d'un assassin chargeant son arme, elle préparait les termes de la fausse dénonciation. Plus de retard à présent. Cette hâte dans l'exécution est un trait commun à tous les malfaiteurs, vierges dans le crime. Ils fuient ainsi le remords. Le train entrait dans la gare du Nord. Le temps de sauter sur le quai, de courir presque à travers la foule pour gagner la place et aussitôt héler un taxi. Une demi-heure plus tard, — et ces trente minutes lui parurent interminables, — elle était à l'hôtel de la rue Cortambert. Elle demandait Mme Servières en disant qu'elle venait de la part du lieutenant Bernard Moncour. Le hasard voulut que la petite Annette rentrât de la promenade au même moment avec sa bonne et qu'elle entendît ce nom. L'innocente enfant redoubla chez la femme jalouse l'intensité de la haine en l'interrogeant et répétant cette protestation d'amitié envers le blessé où se complaisait son ingénue sympathie.

— Vous venez de Tremmelay, madame? Comment va mon ami? Car, vous savez, monsieur Moncour est mon grand ami.

Depuis son départ du château, Marcelle avait imaginé vingt manières d'aborder ce difficile entretien avec Mme Servières, sans s'arrêter à aucun. Et d'abord, l'autre, l'écouterait-elle? Si déterminée que fût l'ouvrière, les premiers mots à prononcer lui faisaient peur. Il n'était pas jusqu'au luxe de la maison qui, à cette minute, ne l'intimidât. Les tapisseries appendues aux murs de l'escalier, les plantes vertes, la rampe en fer forgé, les bahuts du vestibule lui donnaient davantage encore la sensation de la différence de rang entre elle et cette femme dont dépendait tout son avenir. N'allait-elle pas refuser de la recevoir? Reçue, lui serait-il permis de parler, de s'expliquer? La petite Annette devait lui fournir à la fois une facilité d'accès auprès de sa mère et cette phrase d'attaque vainement cherchée. L'enfant avait couru au haut de l'escalier, et ouvrant une porte, celle du petit salon, elle criait :

— Mamie, mamie, quelqu'un de la part de monsieur Moncour!

Irène apparut sur le palier, et en même temps que le domestique lui remettait la feuille du bloc sur laquelle Marcelle avait écrit son nom, elle apercut la jeune fille en bas, qui hésitait :

— Va dans ta chambre, Annette, dit-elle à son enfant qui lui avait pris la main et se serrait contre elle comme pour lui demander tendrement de la garder pendant que la visiteuse donnerait des nouvelles du « grand ami. » La mère la repoussait doucement vers sa bonne en ordonnant :

— Emmenez-la, Angélique... Et vous, mademoiselle, voulez-vous monter?

Le temps de gravir ces vingt-cinq marches, et, dans l'esprit de Marcelle, naissait soudain une idée machiavélique comme il semble que, seuls, les imposteurs professionnels en puissent concevoir. Ce sont, au contraire, les fourbes d'occasion qui compliquent leurs mensonges. Ils trompent ainsi la gène intérieure que leur inflige la honte secrète de leur duplicité.

— Qu'elle est jolie, mademoiselle votre fille, madame! osa-t-elle dire en passant avec un salut tout humble, tout modeste, devant Mme Servières pour entrer dans le petit salon, et, celle-ci lui faisant signe de s'asseoir : — Moi aussi, con-

tinua-t-elle, j'ai une petite fille. — Comment soupçonner la sincérité d'un trouble qui jouait si bien l'émotion maternelle? Et baissant les yeux : — C'est même à cause de cette enfant que je suis ici, madame.

— Mais vous dites, interrogea Irène, en montrant la feuille du bloc, que c'est de la part de monsieur le lieutenant Moncour que vous venez?

Le duel était engagé.

— De sa part, non, madame, reprenait la fausse mère. Ce n'est pas lui qui m'envoie. C'est de lui tout de même que je suis venue vous parler. Seulement, madame, — elle joignait les mains, — quand vous le verrez, si vous croyez ne pas devoir donner de suite à ma démarche, je vous demande de la lui taire. Il ne me la pardonnerait jamais.

— Alors, fit Irène, je ne comprends pas.

Sa méfiance s'éveillait devant l'énigme de cette visite rendue plus obscure encore par cette prière. Depuis son départ de l'hôpital, elle vivait dans un constant état de tremblement intime. A se rappeler qu'elle avait offert à Bernard de l'épouser, l'énormité de cette démarche l'étonnait elle-même. Elle ne la regrettait pas. Elle en était fière et tout ensemble déconcertée. Elle n'en aimait que davantage cet homme envers qui elle se considérait maintenant comme engagée d'honneur. Lui écrire ? Elle ne le pouvait pas. Agnès Arnaudi surveillait certainement le courrier. Lui ferait-elle seulement parvenir sa lettre? Faire écrire l'adresse par sa femme de chambre pour tromper cet espionnage? Le caractère clandestin d'un pareil procédé lui répugnait trop. Prendre l'abbé Cortez comme intermédiaire ? Elle éprouvait un scrupule à mettre ce prêtre dans une position équivoque vis à vis de son infirmière-major. D'ailleurs, accepterait-il? Mais Bernard ne trouverait-il pas le moyen, lui, de faire parvenir de ses nouvelles à sa fiancée?

« Sa fiancée... Je suis sa fiancée... »

Elle s'était répété ces mots, des centaines et des centaines de fois, avec un ravissement et une terreur, — ravissement d'aimer enfin et de se sentir aimée ; — terreur des menaces qu'elle devinait autour de cet amour. Quand sa fille lui avait crié : « Maman, quelqu'un de la part du lieutenant Moncour, » elle s'était élancée de la chaise-longue où elle lisait un journal distraitement.

« Il l'a trouvé, ce moyen..., » avait-elle pensé. Puis, troublée, quand même, à reconnaître Marcelle : « Sa cousine? Il lui aura dit nos fiançailles?... » Ç'avait été comme un frissonnement aussitôt réprimé. « C'est trop naturel, sa plus proche parente... »

Quoiqu'elle n'eût jamais voulu admettre les accusations portées par sa belle-sœur contre les rapports du jeune homme et de la jeune fille, elle ne les avait pas oubliées. Il lui en restait dans l'arrière-fond de sa sensibilité ce je ne sais quoi de pénible que tout passage de jalousie, fût-ce d'une seconde, laisse après lui.

« Pour la charger d'un message, avait-elle pensé encore, il a bien fallu qu'il lui expliquât la situation. »

Ainsi, la jeune fille n'arrivait pas chargée d'un message? Pourquoi était-elle là et si émue? Que signifiait cette mention d'une enfant, et cette supplication que Bernard ignorât cette visite? Et, forçant sa visiteuse à se lever en se levant elle-même, elle lui dit sur le ton brusque d'une femme qui veut expédier vite un importun :

— Et d'abord, mademoiselle, comment avez-vous su mon adresse, et que j'étais à Paris?

— Parce que je suis allée vous demander ce matin à l'ambulance, répondit Marcelle, continuant par un réflexe de défense à compliquer sa fabulation improvisée. Là ils m'ont dit que vous aviez quitté, à cause de la santé de votre petite fille et que vous étiez à Paris pour consulter. Ils m'ont donné votre adresse. J'avais dit que je venais de la part de votre modiste pour une commande. — Elle eut le front d'ajouter : — Ça m'a coûté de mentir, parce que je ne suis pas menteuse, mais je voulais vous voir à tout prix, pour vous parler.

— Et de quoi? interrogea Irène.

Que sa belle-sœur eût donné à son personnel une fausse explication d'un départ qui avait dû provoquer des commentaires, elle l'admettait, mais que la cousine de Bernard Moncour fût venue à Tremmelay pour la voir, elle Irène, et au lendemain même de leurs fiançailles, elle en demeurait trop étonnée pour que sa défiance ne s'avivât pas davantage encore, et elle écoutait la mortelle ennemie de son bonheur lui répondre :

— De quoi? Mais de mon enfant. Bernard Moncour est mon cousin, madame... mais il est aussi le père de ma fille.

Si hardie que fût Marcelle, regarder en face la rivale à qui elle venait de porter un coup si perfidement cruel lui fut impossible. De nouveau elle baissait les yeux, en courbant la tête. Une fille-mère n'eût pas pris une autre attitude pour avouer sa faute. Mais quel étrange frisson de joie mauvaise à saisir une altération dans la voix de sa victime qui lui demandait :

— Je continue à ne pas comprendre pourquoi vous avez voulu me voir.

— Parce que Bernard m'a parlé de vous l'autre jour, madame. Il m'a dit les soins que vous lui avez prodigués, combien il vous était reconnaissant, comme il vous respectait, vous vénérait. — Ces mots lui faisaient mal à prononcer. Elle se vengea de cette douleur en continuant : — Alors j'ai pensé : il tient tellement à l'estime de cette dame ! Si j'obtenais qu'elle lui parle, qu'elle lui dise que ses galons d'officier ne doivent pas l'empêcher de faire son devoir ? Au contraire... Car enfin, madame, il m'avait promis de m'épouser. Moi encore, ça ne serait rien. Mais la petite ! C'est son père. Il le lui doit, à elle, d'épouser la mère, car il m'a eue sage... J'ai honte de vous dire tout ça, madame, mais je n'ai personne pour lui parler, personne... L'autre jour, quand je suis venue, je l'ai supplié de tenir sa promesse. Il m'a repoussée. Il croit sans doute que je me suis amusée pendant la guerre, comme tant d'autres, quand leur homme n'était pas là. Ce n'est pas vrai, madame, je vous le jure. Je l'ai attendu si fidèlement... — Et, mélangeant le vrai au faux, avec cette habileté des gens du peuple et des enfants à dérouter le contrôle de leurs fourberies : — Renseignez-vous, madame. Vous saurez que j'ai tourné des obus deux ans, pour gagner mon pain et celui d'Antoinette. — Elle la nommait maintenant, cette enfant imaginaire ! — Je n'ai pas voulu recevoir même un sou de lui avant d'être sa femme. Alors, l'autre jour, quand il m'a dit non, j'ai été folle. J'ai compris qu'il se considérait comme trop haut à présent, avec son grade, pour épouser une fille-mère. J'ai pensé : Ah ! si quelqu'un qui ait de l'influence sur lui voulait plaider pour moi ! Mais qui ? J'avais dans l'oreille le son de sa voix pour me raconter comment vous l'avez soigné, sa gratitude, son admiration pour votre caractère. J'ai pensé encore : Si cette dame savait, pourtant, elle me plaindrait. Elle me donnerait raison. Si elle lui parlait, à lui ? Si elle lui disait qu'elle

ne l'estimerait pas, de nous laisser, ma fillette et moi?.. Et je vous ai cherchée, madame. Mais vous ne répondez pas! Je me rends compte que j'ai eu tort. C'est à lui que vous donnez raison. Vous ne croyez pas qu'il puisse m'épouser!... Vous me méprisez!... Ah! malheureuse! Pourquoi suis-je venue?...

Elle avait pris son visage dans ses mains comme si elle pleurait, et, à travers ses doigts, elle étudiait la physionomie d'Irène qui se détournait avec une horreur qui, elle, n'était pas jouée. Les images évoquées par la confession mensongère de la jeune fille lui rendaient insupportable ce visage qui avait séduit Bernard, ce corps qu'il avait étreint, cette voix qui lui avait murmuré des paroles d'amour. Il fallait cependant répondre :

— Non, mademoiselle, dit-elle enfin, je ne vous méprise pas. Une fille-mère qui élève son enfant avec son travail m'a toujours paru aussi respectable que l'homme, dont elle a eu cet enfant, me paraît méprisable, si, pouvant l'épouser, il ne le fait pas. Permettez-moi seulement de m'étonner que M. Moncour, avec le caractère que j'ai cru constater chez lui, vous ait refusé cette réparation sans des motifs très graves. Soyez vraie jusqu'au bout, mademoiselle. Ces motifs, si vous les connaissez, dites-les moi.

— Je n'en vois qu'un, madame, c'est qu'il en aime une autre.

— Eh bien! fit Irène, en marchant vers la porte pour congédier la visiteuse et pour couper court à une conversation qu'elle ne se sentait plus, après un tel mot, la force de soutenir : je lui parlerai, mademoiselle, si je le revois.

— Oh! merci, madame, dit Marcelle. Ce « si je le revois » l'avait fait tressaillir. Son mensonge avait-il du coup séparé Irène de Bernard? Ou bien s'était-elle trompée sur la personnalité de sa rivale? Non, cette pâleur, ces traits décomposés, cet accent sourd qui dénonçait un serrement de gorge..., la dénonciation n'aurait pas produit ce bouleversement sur une indifférente. La souffrance de la pauvre femme était si visible qu'une pitié s'émut dans Marcelle. Le cri « J'ai menti » lui montait aux lèvres. Il ne sortit pas, arrêté aussitôt par une phrase de Mme Servières qui aurait dû, au contraire, faire honte à la jeune fille et la toucher. Mais, dans ce conflit d'amour entre l'ouvrière pauvre et la bourgeoise riche, tout geste de

celle-ci rappelant la disparité de leurs sorts, devait blesser l'autre. Elles étaient sur le seuil de la porte et Irène disait :

— J'ai cru comprendre, mademoiselle, que vous avez cessé de travailler dans les usines et repris votre métier de modiste. La vie est dure aujourd'hui, surtout avec une enfant à élever... — Elle hésitait, embarrassée. — Si jamais vous vous trouvez un peu ennuyée... Vous m'avez montré tant de confiance... Ayez-en assez encore pour vous adresser à moi...

« Et j'allais la plaindre !.. pensait Marcelle en descendant l'escalier. J'allais lui dire : c'est faux, je n'ai pas d'enfant. Il n'y a rien eu entre mon cousin et moi... Elle a cru que je venais l'intéresser pour lui demander la charité ! Elle ne pourra toujours pas raconter à Bernard qu'elle m'a fait l'aumône. »

Le souvenir soudain évoqué de celui contre lequel, s'il aimait Mme Servières, elle venait d'agir avec tant de traîtrise, changea brusquement le cours de ses idées.

« Mais j'ai été folle, folle ! se disait-elle. Ils se reverront. Elle lui parlera. Il a été si fâché à propos de Cornudet. Il va me détester, maintenant ! »

Elle s'arrêta une seconde. Elle pouvait encore remonter, crier ce « J'ai menti » libérateur. Elle secoua la tête, et, comme le domestique lui ouvrait la porte, elle s'élança dans la rue en se répétant :

« Non, non... C'est fait. Il ne l'épousera pas. Il faudrait qu'il lui prouvât que ce que j'ai dit est faux. Ça ne se prouve pas qu'un homme n'a pas été l'amant d'une femme. Ça se croit ou ça ne se croit pas. Elle l'a cru qu'il a été mon amant. A présent elle doutera toujours. »

Elle était sur le trottoir. Elle releva le front dans un farouche sursaut de haine assouvie, pour regarder d'un œil de défi l'élégante façade de l'hôtel que n'abriterait jamais le ménage heureux de Bernard. Mais en était-elle sûre ?

« Ce qui peut tout perdre, songeait-elle en s'éloignant pour gagner la station du métro et l'atelier, c'est que j'ai parlé d'une enfant. Ça peut se prouver, ça, que je n'ai pas d'enfant chez moi... Bah ! Je l'aurai envoyée à la campagne. »

Elle combinait déjà d'autres mensonges, comme il arrive, quand on a commencé de s'engager dans les voies tortueuses. Mais elle connaissait trop le caractère de son cousin pour ne

pas en prévoir toutes les réactions. Elle était aussi une observatrice trop perspicace pour n'avoir pas discerné la nature de la sensibilité d'Irène, et se rassurant :

« Elle est trop orgueilleuse. Elle ne fera jamais d'enquête elle-même, et, si elle montre à Bernard qu'elle a douté de lui, il est trop fier, lui aussi, il ne s'abaissera point à se justifier. Non, non, non. Il ne l'épousera pas. »

XV

Marcelle avait eu le temps d'aller de la rue Cortambert à la rue de la Paix, de reprendre sa place parmi ses camarades d'atelier, et sa victime était toujours là, près de la porte par où l'autre était sortie, immobile, regardant devant elle fixement... L'ouvrière y avait vu juste. Une enquête personnelle supposait des interrogatoires à des concierges, à des voisins. Ils eussent, en tout état de cause, répugné à la fierté d'Irène. Mais, pour enquêter il faut douter, et c'est un des traits de l'amour véritable qu'il est trop passionné pour douter. Il croit tantôt à son bonheur, tantôt à son malheur avec l'adhésion d'une foi absolue. Ainsi s'explique la frénésie déchaînée chez un Othello par un indice dont la moindre réflexion lui prouverait l'insignifiance. Il croit à la trahison comme un sauvage croit à son fétiche, dans une totale abolition de cet esprit d'examen qui implique une lucidité froide, inconciliable avec une grande crise émotive. Irène subissait une de ces congestions de la sensibilité qui paralysent le jugement... L'horrible révélation la laissait comme sidérée devant cette chose pour elle monstrueuse cet affreux secret chez celui à qui elle s'était offerte ; car c'est s'offrir que de donner un baiser à un homme la première, que de lui demander la première : « Voulez-vous m'épouser ? » Elle revoyait le blessé à son arrivée dans l'hôpital : son sommeil fiévreux tandis qu'elle le veillait. Elle entendait les paroles dites par cette bouche douloureuse, qui lui avaient pris le cœur aussitôt, et la suite. Hé quoi ! derrière ce masque de courage, de délicatesse, d'honneur, se cachait une hideuse histoire de séduction et d'abandon ? Si seulement il la lui avait avouée : d'abord quand elle lui remettait la lettre de sa cousine, puis quand cette cousine elle-même était venue ! Cela arrive qu'un homme jeune se laisse tenter par les sens, qu'il s'engage dans

une aventure indigne de lui et que plus tard, trop tard, il rencontre la femme qui sera le grand amour de sa vie. Il doit alors ou fuir cette femme ou lui dire la vérité.

« Il m'a menti, se disait-elle, car c'est un mensonge que certains silences, et s'il est capable de mentir sur un point aussi grave, il peut mentir sur d'autres. »

Une phrase de sa belle-sœur lui revenait à la mémoire : « C'est votre argent qu'il veut, votre argent, et rien que cela. » Et le plus triste des soupçons grandissait en elle. Cette accusation d'Agnès l'avait révoltée plus que le reste. Ç'avait été le plus fort motif de sa colère et de son départ. Oui, elle était riche, Bernard était pauvre. De penser seulement à cette différence de fortune en ce moment lui fut si pénible, qu'elle se dit :

« Non, non, c'est faux, il m'aime réellement. »

Dans un élan de tout son être, elle se rejeta vers une autre explication qui sauvait du moins la sincérité de l'amour du jeune homme.

« Non, ce n'était pas du calcul, se dit-elle, il m'aime réellement. Mais il avait ce passé. Comme il a dû souffrir ! »

Par réaction contre cette hideuse idée d'une comédie intéressée, toutes les énergies de sa passion se tendaient à se créer une autre image de Bernard qu'elle pût chérir encore.

« Comme il a dû souffrir ! » se répétait-elle. « Voilà le motif qui le rendait si triste par instants et si troublé quand il a reçu cette lettre, quand cette femme ensuite est entrée dans sa chambre ! S'il a su qu'elle était revenue, qu'elle m'a fait demander, — Agnès le lui aura fait savoir, — quel coup pour lui ! »

L'ambulance se peignait dans son esprit, et les couloirs et la chambre, et Bernard comme elle l'avait vu si souvent. Elle se sentait regardée par lui à travers l'espace. Que lui disait-il avec ses yeux implorateurs ? — « Pardon si je n'ai pas parlé, je ne pouvais pas. » — A un moment, cette obsession de l'absent devint si forte, si voisine d'un délire hallucinatoire, qu'Irène prit sa tête entre ses mains en gémissant tout haut :

— Ah ! je souffre trop ! Je suis trop malheureuse !

Une autre réaction, de défense celle-là, contre cet excès de douleur, lui fit se dire pour la première fois depuis que Marcelle avait commencé sa fausse confession : « Si pourtant

ce n'était pas vrai? » Et tout de suite, dans son impuissance à reprendre son sang-froid :

« Mais non, c'est vrai. Elle était trop remuée pour mentir. Cet accent, ce trouble, tout était vrai en elle. Une jeune fille qui s'accuse d'avoir eu un amant et un enfant se déshonore, et on n'invente pas ça : se déshonorer. Elle l'a eu, cet amant; elle l'a, cet enfant... Mais pourquoi s'est-elle adressée à moi? Pour la raison qu'elle m'a donnée. C'est très simple. J'étais dans la chambre de son cousin quand elle est venue. Elle lui a demandé qui j'étais. Il ne lui a pas dit que nous nous aimions. Il ne m'a pas fait cela. Se dérober à ses questions, c'était me compromettre. Il lui aura dit ce qu'elle m'a répété : que j'avais été bonne pour lui, sa reconnaissance, son respect. Elle cherchait quelqu'un pour plaider sa cause, elle a pensé à moi. »

De se répéter que Bernard avait mentionné son nom avec cet attendrissement ému, ce culte, lui remuait le cœur. L'ouvrière qui connaissait si bien son cousin avait imaginé précisément les mots qu'il aurait prononcés. Irène y reconnaissait les façons de penser qui l'avaient tant séduite chez le jeune homme. Et elle trouvait une douceur dans sa détresse à penser qu'il avait parlé d'elle ainsi. Ces phrases d'admiration la suggestionnaient. Elle éprouvait le besoin de ressembler à la noble image qu'il se faisait d'elle. A un certain degré de martyre intime, il faut que l'âme trouve un refuge. Elle le cherche spontanément dans les portions d'elle-même qui lui sont le plus essentielles. Irène, par nature, par éducation, n'avait jamais accepté de la vie que les éléments qui rentraient dans le cercle de ses préoccupations idéales. Elle devait trouver ce refuge dans une solution idéale du drame où elle se trouvait prise. Quand elle avait rêvé d'épouser Bernard, c'était déjà sous une forme idéale qu'elle avait perçu son amour : une union avec un héros, les préjugés de son monde sacrifiés à la vérité humaine. Ce mariage supposait que Bernard fût libre. Il ne l'était pas. L'épouser maintenant, c'était s'associer à un acte que sa conscience de femme avait toujours jugé très sévèrement. En parlant à Marcelle de son respect pour les filles-mères, elle avait exprimé une de ses convictions les plus anciennes et qui remontaient à sa plus lointaine jeunesse, quand, avec les étudiantes ses compagnes, elle discutait les questions sociales, les droits de la femme et de l'enfant. Et voici qu'une issue lui apparaissait : la faire,

cette démarche demandée par la fille-mère, mettre Bernard devant son devoir puisqu'il avait ce passé, exiger qu'il remplît ce devoir au nom du sentiment qu'il lui portait, pour qu'elle continuât de l'estimer, de l'aimer même, quoique autrement qu'ils n'avaient rêvé. Combien elle l'aimait, en effet, elle le sentait plus vivement encore au déchirement que lui infligeait l'idée de le donner à une autre. En même temps, ce qu'il y avait d'héroïque dans cet effort l'attirait, l'exaltait, et, l'action suivant la pensée, elle s'assit à son bureau pour écrire une lettre au jeune homme, et, avec une mélancolie infinie : elle songeait : « Ma première lettre!... » Et, se prenant à pleurer : « la première et la dernière ! »

Depuis cette séparation si récente, mais dans des conditions qui devaient leur laisser à tous deux un passionné besoin de s'expliquer, on l'a déjà dit, ils ne s'étaient pas écrit. Elle, par horreur que l'enveloppe où elle aurait tracé le nom de Bernard passât par les mains de sa belle-sœur qui la remettrait à l'officier, avec quels commentaires! Lui, pour un motif analogue de pudeur sentimentale, et afin d'éviter un nouveau conflit entre les deux femmes.

« La première et la dernière!... » se répétait-elle en commençant de couvrir des pages et des pages d'une hâtive écriture. Elle s'arrêta pour relire cette lettre et la jeter au feu. Puis, dans une résolution où se glissait, au fond, une espérance que Bernard pût tout de même se justifier, — comment? — elle se dit :

« Non, c'est le voir qu'il faut, c'est lui parler. »

Une telle résolution comportait un départ immédiat pour Tremmelay ; mais l'hésitante Irène était vraiment le « cœur pensif qui ne sait où il va. » Elle creusait, elle avivait ses émotions indéfiniment avant de les éprouver au contact des faits. Ces sortes d'âmes reculent le plus devant l'action qu'elles désirent le plus, au risque d'aggraver, en les prolongeant, des anxiétés qui les dévorent et que cette action guérirait peut-être. Marcelle Roucher était venue rue Cortambert un vendredi, et c'est le mercredi seulement qu'Irène monta dans le train qui devait la mener à Beauvais pour gagner de là Tremmelay. Elle allait faire en sens inverse la course durant laquelle l'autre jour Marcelle avait machiné les scélérates complications de sa ruse. La même figure d'homme qui avait obsédé l'ouvrière

flottait devant les yeux de la voyageuse, libre du moins, dans son compartiment solitaire, de s'abandonner à sa rêverie, au lieu que l'autre avait dû subir autour de la sienne les bousculades, les chansons et les fumeries des permissionnaires. Quel symbole que ce contraste, presque puéril à noter, mais si expressif dans son raccourci ! Et comment chacune d'elles n'eût-elle pas mêlé à cette image celle de sa rivale, en proie toutes deux à cette même frénésie jalouse qui ne connaît pas de conditions sociales?

« Marcelle Roucher l'a-t-elle revu ?... se demandait Irène, tandis que le train l'emportait. Sait-il qu'elle m'a parlé ? Non. Il aurait passé par-dessus tout pour m'écrire. A moins qu'il n'ait tellement honte... » — Et la simple tendresse de la femme aimante lui faisait se demander : « S'il sait que je sais, que doit-il penser? La fièvre l'aura repris. Et le docteur qui lui défendait les émotions! Non, s'il était plus mal, l'abbé Cortez m'aurait avertie. Il est même étonnant que je n'aie pas reçu un mot de cet excellent homme, un seul. Sans doute, pour avoir la franchise postale, il doit mettre ses lettres au bureau de l'ambulance. Mais il a beau dépenser tout son pauvre argent en charités, il n'en est pas à quelques sous près, et c'était une charité aussi, après mes confidences, de me soutenir, de me consoler. Agnès l'aura empêché. Il lui aura parlé. Elle aura répondu de telle sorte qu'il se sera fait un scrupule, étant « chez elle, » comme elle dit, d'agir contre sa volonté... Et lui ? — elle pensait de nouveau à Bernard Moncour, — comme elle a dû le torturer! Elle triomphera quand elle apprendra que notre mariage est rompu, et le motif. Et tous ces jours-ci, qu'aura-t-elle inventé? »

Sur un point, Irène se trompait. Sur l'autre, elle voyait juste. L'abbé Cortez n'était pas seulement le généreux utopiste tout prêt à bénir joyeusement une union qui réaliserait son rêve de rapprochement des classes. Il était aussi, il était surtout, un prêtre profondément croyant, pour qui le *Fiat voluntas tua* du *Pater* n'était pas une simple formule de prière. Il n'avait plus dit un mot à Mme Arnaudi de ces fiançailles. Il connaissait trop son sentiment. S'il avait eu un scrupule d'agir contre la volonté de la châtelaine de Tremmelay, ce scrupule était venu de sa réflexion solitaire. Il s'était dit: « Laissons faire la Provi-

dence. » En revanche, il était exact que depuis ces quelques jours, la belle-sœur d'Irène n'avait eu qu'une seule préoccupation : les briser pour toujours, ces déraisonnables fiançailles. Elle nourrissait un sentiment trop sérieux de ses devoirs d'infirmière-major pour se permettre de mesquines vexations envers le convalescent. Ce qu'il fallait, c'était lui rendre évidente cette déraison. L'attitude de Moncour, durant leur entretien, avait modifié son opinion sur lui. Tant de dignité lui avait prouvé qu'il n'était pas un intrigant. Elle s'était rappelé d'autre part sa conduite dans l'attaque où il avait été blessé, son endurance pendant l'opération. Elle avait conclu qu'elle se trouvait devant un caractère fort, appuyant ses résolutions sur des principes, et, une fois prises, les menant jusqu'au bout. Elle avait observé, en lui parlant, qu'il écoutait avec une émotion plus intense les phrases où elle insistait sur les chances de malheur que ce mariage représentait pour Irène. Ce malheur, il importait de le lui démontrer comme certain. Il ne voudrait pas en être l'auteur. Le lui démontrer? Mais comment? D'abord en lui rendant plus perceptible la différence entre l'infirmière qu'il avait connue à l'hôpital, prise dans la règlementation du service, et la femme du monde telle qu'elle avait été avant la guerre, telle qu'elle redeviendrait, rendue à ses habitudes d'autrefois.

« Elle croit ne plus tenir à ses goûts de jeune fille et de jeune femme, pensait Agnès, aux visites, aux soirées, aux thés, aux dîners en ville, aux parties de théâtre. Avec cela qu'elle ne s'y amusait pas comme nous toutes, à coup sûr plus que moi, la campagnarde !... »

On le voit, elle ne soupçonnait pas la dualité intime, développée chez la fille de Mme Maulgué et chez la femme de Maurice Servières par l'opposition de son obéissance extérieure et de ses révoltes intimes, de ses gestes et de son quant à soi. Elle ne savait pas que la véritable Irène n'était pas celle qu'elle avait connue, se prêtant sous l'influence de sa mère et de son mari à tous les rites de la plus élégante frivolité. Cette Irène frivole, Bernard Moncour l'ignorait. Mais comment la lui évoquer?

Une première occasion s'offrit tout de suite : la visite inattendue d'une cousine, une jeune madame de la Guerche, venue d'une ambulance du front, et qui, rentrant à Paris en automo-

bile, s'arrêtait à Tremmelay. Presque aussitôt l'abbé Cortez entrait dans la chambre de Bernard Moncour, chargé d'un message :

— Une des parentes de Mme Arnaudi est arrivée pour quelques heures. Elle a demandé que sa cousine prie les officiers qui sont à l'ambulance de prendre le thé avec elle. Mme Arnaudi m'a chargé de vous transmettre cette invitation.

— A moi? fit Bernard; après ce qui s'est passé entre nous?

— C'est la preuve qu'elle s'humanise. Je vous l'ai prédit. Soyez sage. Cette parente l'est aussi de Mme Servières. Acceptez.

Bernard n'était pas assis depuis dix minutes, avec ses quelques camarades, autour de la table à thé dressée dans le petit salon de l'infirmière-major, que la causerie, savamment aiguillée par celle-ci, tombait sur Irène :

— Elle doit bien vous manquer, disait Mme de la Guerche, dont le joli visage troué de fossettes n'était qu'un sourire. Dieu! que de bals nous avons faits ensemble, jeunes filles, et puis avec ce pauvre Maurice!... Comme elle dansait gracieusement, et quel succès! Vous rappelez-vous, Agnès, cette fête des pierreries où elle était costumée en saphir?

— Si je me la rappelle? avait répondu Mme Arnaudi. Tenez, j'ai justement la photographie d'Irène dans ce costume.

Elle était allée prendre sur la cheminée un cadre en argent ciselé, qu'elle fit aussitôt passer de main en main, parmi des exclamations d'enthousiasme. C'était une apparition de princesse des Mille et une nuits que ce portrait au bas duquel étaient tracées ces lignes, tragiques par leur date : *A ma sœur Agnès, souvenir du printemps de 1914. Irène.* La jeune femme était debout, la fine silhouette de son corps dessinée dans une tunique de satin souple qui avait dû être d'un bleu profond et frangée d'or. Ses pieds fins sortaient des plis d'une jupe drapée de manière à donner l'illusion d'une culotte bouffante à l'orientale. Sur sa tête un casque léger d'où jaillissaient de souples jets de métal ornés de pierres précieuses. Une autre pierre très longue, un saphir sans doute, rayonnait au centre de l'éventail de plumes qu'elle tenait dans une de ses mains levées. Elle appuyait l'autre main sur sa hanche, dont la ligne se dessinait sous une ceinture, chargée de pierres comme le corsage.

— C'était sur elle un rayonnement, commentait Mme de la Guerche. J'étais, moi, la perle; Cécile Machault, le rubis. A nous

trois, nous faisions le drapeau français, bleu, blanc, rouge. Si on avait su, on aurait été moins gaies !

— Et moins de chez nous alors, dit un des officiers. De la bonne humeur dans l'héroïsme, voilà vraiment la guerre à la française... Moi, au printemps de 1914, j'étais secrétaire d'ambassade à Lisbonne. On dansait aussi.

— Moi, j'étais en garnison à Hyères et je montais en courses.

— Moi, je revenais de faire le tour du monde.

— Moi, je perdais au baccara tout ce que je voulais.

Un cinquième officier, — ils étaient six en tout, y compris Bernard, — et qui, lui, exerçait la profession d'avocat, coupa court à ces confidences rétrospectives en parlant de nouveau du portrait :

— Ce qui est surtout de chez nous, disait-il, c'est le goût. Pour trouver une silhouette de cette élégance, il faut remonter aux Tanagras.

— Il veut m'épargner le rappel de mon métier, pensa Bernard. Il eut sur les lèvres la phrase : « Et moi, messieurs, j'étais un ouvrier. » Il ne la prononça pas ; non point par fausse honte, mais accablé qu'il était par le coup d'œil jeté sur le portrait de la femme qu'il aimait. Il avait bien reconnu ses traits, ses mains, ses pieds, la ligne de son corps, et elle était une autre. Cette cousine aussi, cette compagne de jeunesse, ressemblait si peu, avec ses allures hardies et son visible désir d'amusement, aux amies qu'il imaginait auprès d'Irène. Elle avait allumé une cigarette et fumait à présent, en échangeant avec les officiers des propos déjà familiers, pendant que Mme Arnaudi étudiait, sur le visage de plus en plus assombri de Bernard, l'envahissement d'une mélancolie bien significative. Elle avait replacé le portrait sur la cheminée de telle façon que le regard du jeune homme le rencontrât forcément, et celui-ci ne cessait en effet de chercher des yeux cette image. Il y avait donc dans Irène une femme qu'il ne connaissait pas !

Cette douloureuse impression se raccordait trop bien à l'avertissement dont tous les termes restaient gravés dans sa mémoire. « Dans quel milieu la ferez-vous vivre ?... Le mariage, la fondation du foyer, ça suppose des personnes de formation identique, » — et aussi à la parole qu'il s'était prononcée à lui-

même : — « Et si elle n'est pas heureuse ? » — Que réellement Mme Servières fût la femme de ce portrait, comment lui remplacerait-il ces fêtes, ces élégances, ces soirées ?... Le doute sur la puissance du sentiment qui les avait un instant précipités l'un vers l'autre, n'aurait pas tenu devant la présence d'Irène. En la voyant près de lui, si simple et si émue, si délicate et si fervente, il aurait compris que la frivolité mondaine n'avait été pour elle qu'une parade. Elle lui aurait raconté sa jeunesse, ce divorce d'idées entre sa mère et son père, qui avait développé en elle comme deux personnes, puis le rôle de femme à la mode que lui avait imposé un mari vaniteux et autoritaire. Il l'eût aimée davantage de cette solitude intérieure où elle s'était trouvée emprisonnée. Il se serait dit avec orgueil : je suis son libérateur. Au lieu de cela, tous les détails de cette heure passée autour de la table à thé parmi des gens trop différents de lui, revenaient à son esprit comme autant de preuves que Mme Arnaudi avait raison, et qu'en acceptant ces fiançailles impulsivement offertes par une femme dont il ne savait rien que sa grâce et sa pitié, il s'était laissé entraîner et il l'avait entraînée dans l'inconnu. Lui, ce n'était rien. Qu'avait-il à perdre ?... Mais elle ?

Les métiers comme celui de relieur, qui exigent de longues séances d'un travail assidu et minutieux, développent, chez ceux qui les pratiquent, de singulières facultés de rumination. Tandis que les yeux et les doigts sont occupés, le relieur poursuit ses idées, il les tourne et les retourne indéfiniment. C'est en procédant de la sorte et méditant ses lectures que Bernard Moncour s'était instruit et raffiné beaucoup plus profondément que ne le comportait sa condition. Lorsque ce don de prendre et de reprendre une idée s'applique uniquement aux choses intellectuelles, il est un bienfaisant instrument de santé et s'appelle la réflexion. Qu'il fonctionne dans le domaine de l'émotivité, il devient très vite morbide et s'appelle l'obsession. Ni dans la soirée ni dans la nuit qui avaient suivi, Bernard n'avait pu secouer une seule minute cette lancinante pensée : « Je l'aime et je ne sais rien d'elle, rien de sa vie, rien de ses goûts, de ses affections ! » Tourment d'incertitude qu'allaient aggraver les propos tenus à son chevet par le docteur Bolland, dans sa visite du lendemain matin :

— Ça reprend donc toujours, cette diablesse de fièvre ? avait-

il dit, après un premier examen de la blessure, et le pansement terminé. On va tout de même essayer d'une petite piqûre. Allez à la pharmacie, Mme Gaillard, chercher ce qu'il faut. — Puis, l'indication du sérum donné et l'infirmière à peine sortie : — Ah ! ça, lieutenant, reprit-il, avec cette attaque directe dans les conversations, trait si fréquent chez les chirurgiens et qui dérive aussi du métier, savez-vous que vous êtes tout bonnement en train de compromettre Mme Servières? Mais oui. Mais oui. Par votre façon d'être depuis son départ. Elle aurait été coquette avec vous que ça ne se passerait pas autrement.

Le visage et la voix du gros homme dénonçaient cette antipathie de tempérament qui a ses radicales inintelligences et ses étranges lucidités. Il continuait :

— Croyez-en un vieux lascar qui connaît la navigation, Défiez-vous de ces petites femmes nerveuses et sentimentales, avec leurs airs de sainte Nitouche, qui se croient honnêtes parce qu'elles ne vont pas jusqu'au bout. Il paraît que celle-là était insupportable pour son mari, difficultueuse, se choquant de tout, se froissant de tout, jouant à la personne incomprise, et se croyant malheureuse, — naturellement ! Elle vous aura raconté sa vie conjugale en se posant comme une victime. Je crois la voir et l'entendre.

— Je vous assure, docteur..., avait répondu Bernard.

— Ce ne sont pas mes affaires, avait repris le médecin ; mais j'aime mieux avoir auprès de mes malades des infirmières de tout repos comme celle-ci. — Il montrait Mme Gaillard qui rentrait. Et, cordial : — N'allez pas m'en vouloir surtout. Ce que j'en dis c'est pour votre bien. Et maintenant, travaillons.

C'était dans sa visite du dimanche matin que le docteur Bolland proférait ainsi en formules simplistes son diagnostic moral sur Irène. Tout dans les souvenirs de Bernard protestait contre cette interprétation de la jeune femme. Mais s'il avait dû la défendre, de quels faits précis aurait-il pu argüer? Et, de nouveau, il avait senti cette évidence de plus en plus angoissante : il ne connaissait rien d'elle, sinon qu'il avait, dans un transport de passion, accepté de lui prendre toute sa vie et la charge de son bonheur. En avait-il le droit, dans cette ignorance? Oui, puisque c'était elle qui était venue à lui la première. A ce scrupule grandissant il s'était efforcé d'opposer tant de preuves

du sentiment qu'il lui inspirait, depuis la sympathie émue qui la faisait si attentive durant leurs longues causeries du début, jusqu'à ce timide et passionné baiser de la veillée et cette offre de sa main, follement généreuse. Ces réminiscences, en lui réchauffant tout le cœur, le rejetaient pour un instant dans l'état d'exaltation des premières heures qui avaient suivi ces extraordinaires fiançailles. Mais le travail de l'obsession avait bien vite recommencé. S'il ne savait rien d'Irène, elle, que savait-elle de lui?

« Et si je ne ressemble pas à l'idée qu'elle s'est faite de moi? avait-il fini par se demander. Si elle s'est trompée et qu'elle s'en aperçoive? »

Une visite reçue dans l'après-midi de ce même dimanche, celle du brave Narcisse Cornudet, son compagnon d'atelier, était venue aussitôt aggraver cette nouvelle crise en lui rendant plus réelle encore toute cette part de son existence qu'une grande bourgeoise comme Mme Servières ne pouvait même pas imaginer dans sa vérité. Cornudet avait revu Marcelle Roucher. Elle ne lui avait pas raconté la vilenie de sa démarche auprès de sa rivale, mais elle lui avait montré un désespoir accru par le remords. Le brave garçon arrivait, pour plaider derechef la cause de la jeune fille et discuter aussi avec son camarade ce mariage auquel il ne se résignait pas.

— Jamais je ne lui pardonnerai, entends-tu, d'être allée te faire ce ragot, avait répondu Bernard, quand son ami lui eut raconté la nouvelle visite de la délaissée, son chagrin, ses larmes. Et toi, la franchise même, je ne comprends pas que tu ne sois pas dégoûté de sa mouchardise.

— Tu te fâches, avait dit l'autre; ce mariage, c'est donc vrai?

— Pas un mot de plus là-dessus, mon petit. Ça ne regarde que moi.

— Alors, moi, avait repris Cornudet, ça ne me regarde pas de perdre un frangin comme toi?... — Et, gémissant et gouailleur à la fois : — Ah! Bernard, quand tu seras dans la haute, finis nos dimanches, nos belles parties de canot sur la Marne, en été, tu te rappelles, et nos courses de bicyclette en hiver! Qu'est-ce que tu veux que devienne ton pauvre Narcisse dans les salons? Tiens, rien qu'ici, regarde. — Il s'était assis, comme il faisait d'habitude par tic professionnel, sur une de ses jambes repliées,

et ses grosses bottines crottées de la boue du chemin, avaient sali l'étoffe du fauteuil : — Qu'est-ce que je vais prendre pour mon grade, si la dame d'ici rentre et voit ça? Elles vous ont une façon de vous regarder, ces femmes-là!... Je me suis pourtant mis sur mon trente et un... — Il montrait son veston qu'une martingale à la mode militaire de ces années boudinait sur son corps alourdi par sa vie sédentaire. Son épaisse main mal tenue s'ornait d'une bague en aluminium, comme les soldats s'amusaient à en confectionner dans les tranchées avec des fusées d'obus. Ces belles frusques, — pour parler son langage, — étaient déjà fripées, chiffonnées, déformées par sa mauvaise tenue. Son pantalon tirebouchonnait. Ses cheveux trop longs graissaient son col. Tout chez lui disait l'incurie du vieux garçon qui ne s'est jamais gêné, et si bon garçon avec cela! Car, ayant senti qu'il touchait dans son ami à une plaie plus vive qu'il ne l'avait soupçonnée :

— Faut pas m'en vouloir, mon petit Bernard. C'est que je t'aime bien, vois-tu...

Il était à peine sorti de la chambre que Mme Arnaudi entrait, suivie de l'abbé Cortez, elle poursuivant son plan, le prêtre avec l'appréhension des mots qu'elle allait dire sur le visiteur dont elle avait, dans le couloir, stigmatisé d'un mot l'allure dégingandée : « Quelle frappe, comme disent nos poilus! » avait-elle proféré, en suivant des yeux le socialiste qui, de son côté, l'avait dévisagée hardiment.

— Si on donnait un peu d'air? fit-elle à peine entrée, en ouvrant la fenêtre. Il fume de bien mauvais tabac, votre ami.

C'était vrai que Cornudet avait laissé derrière lui un relent de cigarette au rabais et cette odeur d'un corps mal soigné, pour laquelle nos pères avaient créé le terme expressif de *faguenas*, du mot faquin qui signifiait portefaix.

— Vous le voyez beaucoup à Paris, ce garçon? avait-elle interrogé avec une moue dégoûtée.

— Tous les jours, avait répliqué Bernard, sur le ton de quelqu'un qui ne permet pas que l'on touche à ses amis. Nous avons été apprentis ensemble; c'est l'honnêteté même et je lui suis attaché comme à un frère.

— Ah! dit Mme Arnaudi, avec un hochement de tête dont elle corrigea l'insolence en demandant : — C'est l'heure du courrier. Vous n'avez pas de lettre à faire partir?

Elle était sortie sur la réponse négative du jeune homme, qui était resté là, frappé au cœur par cette simple interjection, ce « Ah ! » qui signifiait trop clairement : « Vous donnerez une jolie société à votre femme. » C'est aussi ce qu'avait compris le pauvre abbé Cortez, qui crut bien faire en commentant à sa manière cette courte scène :

— Elle est très charitable pourtant, cette brave Mme Arnaudi. Mais il est dit dans l'Évangile, vous vous rappelez : il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Le royaume des cieux, c'est de s'aimer les uns les autres, et, pour s'aimer, il faut se comprendre.

XVI

Pour s'aimer, il faut se comprendre... — Quelle parole à méditer indéfiniment et douloureusement ! Et les questions avaient recommencé de se poser à Bernard de plus en plus angoissantes : vers quel avenir allait-il entraîner cette femme qu'il arracherait à toute sa vie ? Quel désespoir, quel remords, si jamais plus tard il surprenait une lassitude, un regret dans ses profonds yeux bleus, qu'il voyait toujours levés vers lui comme à l'inoubliable minute où elle lui avait dit ce : « Voulez-vous m'épouser ? » dont il demeurait bouleversé comme d'un miracle accompli devant lui. Et l'enfant, la chère petite qu'il tenait entre ses bras, si confiante, pendant qu'il prononçait par-dessus ses boucles blondes le « oui » qui était aussi une promesse de protection pour elle ? Si ce mariage devait faire son malheur, peser lourdement sur son destin ? Et toujours et toujours la même anxiété : « Où est le devoir ? » Des fiançailles ne sont pas un engagement irréparable. Elles peuvent se briser, sans manquer à l'honneur, pourvu que ce soit d'un commun accord. Toutes ces objections surgies dans sa pensée contre leur bonheur, s'il avait pu les dire à l'absente ? Alors sa conscience serait tranquille, et peut-être, et sans doute qu'elle les réfuterait, qu'elle lui rendrait cette joie exaltée qu'il avait éprouvée par elle. Les lui dire ? Mais comment ? Il avait voulu lui écrire. L'étrange ressemblance dans les manières de sentir qui avait dominé leurs relations dès le premier jour, s'était reproduite dans le geste de destruction par lequel, tout comme

Irène après la visite de Marcelle, il avait lacéré cette lettre, à peine finie. C'était la revoir qu'il fallait, lui parler, quitter l'hôpital, gagner Paris. Était-ce impossible ? Il marchait assez bien maintenant, il sortirait du jardin. Sur la route, une voiture passerait certainement à un moment quelconque et qui se dirigerait sur Beauvais. De Beauvais, en deux heures, il serait rue Cortambert. Son besoin de s'expliquer avec Irène et surtout de la revoir était si fort en lui, qu'il avait, au lendemain de la visite de Cornudet, c'est-à-dire le lundi matin, tout préparé pour ce départ, passé son costume de lieutenant, déposé sur sa table deux lettres, une pour Mme Arnaudi, l'autre pour l'abbé Cortez, au cas où il rentrerait trop tard à Tremmelay. Il était descendu ainsi jusqu'au jardin. Une porte détournée débouchait sur la route. Il l'avait franchie. Là, l'idée de cette fuite clandestine lui avait fait horreur. Pour la première fois, depuis son entrée à l'ambulance et sa rencontre avec Irène, l'officier s'était réveillé dans l'amoureux. Son devoir ne faisait plus question, cette fois. Partir ainsi comme un malfaiteur, c'était un peu déserter, c'était manquer, vis à vis des simples soldats hospitalisés à Tremmelay, s'ils l'apprenaient, à l'obligation essentielle du gradé : être l'exemple, et il était rentré dans le parc pour retrouver, sous les arceaux défleuris de la roseraie, le fantôme de celle qu'il continuait d'aimer passionnément, à travers ces troubles et ces incertitudes.

« C'est mieux que nous ne nous revoyions pas encore, avait-il pensé. Elle aura eu, elle aussi, le temps de réfléchir. Ayons le courage d'attendre, comme dans la tranchée. »

La dignité de sa situation militaire, non pas méconnue, mais oubliée, dans le tumulte de cette crise sentimentale, lui avait été rappelée de nouveau quelques heures plus tard, et par le personnage le plus qualifié pour susciter en lui une héroïque solution du problème de conscience que ce mariage avec une femme d'une autre classe lui représentait maintenant. Cet homme était l'admirable général Brissonnet, le chef qui avait déjà, l'autre semaine, envoyé un de ses aides de camp annoncer à Bernard Moncour qu'il le proposait pour la croix. Aucun des grands meneurs de la grande guerre n'a surpassé celui-là dans son souci d'être vraiment un conducteur d'hommes, au sens guerrier et au sens moral du mot, le supérieur qui accompagne ses subordonnés d'un regard attentif,

qui veut les connaître à fond pour les aider à donner leur plein rendement. Un de nos glorieux maréchaux, à ses débuts, écrivait des pages, aussitôt célèbres, sur « le rôle social de l'officier. » Brissonnet aura été une vivante illustration de cette doctrine qui relève elle-même de cette mystique du métier de soldat, profondément définie par le regretté Ernest Psichari dans son beau livre : *l'Appel des armes*. Psichari l'avait dégagée, cette mystique, à faire campagne dans la brousse et le bled. C'est aussi sur la terre africaine que Brissonnet s'est formé, à battre le désert coude à coude avec ses tirailleurs. Combien d'années d'endurance ont sillonné de rides et tanné ce maigre visage éclairé par des yeux d'un bleu d'acier, perçants et réfléchis, mobiles et décidés, de ces yeux qui projettent de l'énergie sitôt qu'ils se fixent! Quand ces coloniaux ont résisté aux innombrables expéditions entreprises dans les plus meurtriers climats, ils n'ont plus d'âge. Malgré ses soixante ans tout près de sonner, — il en avait trente, quand il traversait l'Afrique avec Marchand, — Brissonnet demeure agile et souple dans sa maigreur vigoureuse. Son nez en bec d'aigle, son front fuyant, sa mâchoire en arrière, ses joues musclées lui donnent une frappante ressemblance avec le profil légendaire de Condé. Le contraste est saisissant entre ce masque et la voix qui en sort, une voix chaude et prenante, qui révèle une sensibilité si humaine chez cette bête de guerre. Le regarder, c'est lui obéir. L'écouter, c'est l'aimer. En le voyant entrer dans sa chambre et seul, le premier mouvement de Bernard Moncour avait été la surprise, le second un sursaut de défiance. Évidemment, le général s'était arrêté à Tremmelay au cours d'une randonnée quelconque. C'était son habitude de visiter les ambulances qui se trouvaient sur sa route. Mme Arnaudi avait dû en profiter pour l'initier à la situation de sa belle-sœur et du blessé, en lui demandant d'user de son influence sur celui-ci. Mais non. Le caractère de Brissonnet ne comportait pas les approches diplomatiques. Dès sa première phrase, Bernard comprit qu'il ne rusait pas.

— Eh bien! Moncour, avait-il commencé, nous guérissons, m'a dit le docteur. Mais, paraît-il, nous ne devons pas penser à repartir ni à faire carrière dans l'armée. C'est dommage. Vous auriez avancé vite. Je me serais fait un devoir et un honneur de vous aider. J'aurais dit rue Saint-Dominique, si on

vous avait lanterné, votre cran au feu, comme vous enleviez vos hommes, de quel cœur vous les souteniez dans la dure vie des tranchées plus dure que le combat. Le docteur vient de m'apprendre la manière dont vous avez supporté l'opération. Ça ne m'a pas étonné. Je sais ce que vous valez. J'ai envoyé Larzac vous dire ce que je compte avoir pour vous, et très prochainement. — Il avait mis son doigt sur la poitrine du jeune homme, à la place où se porte la croix. — Oui, c'est un malheur que vous ne puissiez plus continuer... Et alors?

— Alors? avait répondu Bernard. Je vais reprendre mon métier.

Un peu de rougeur lui était montée aux joues. Il venait de sentir qu'il ne pouvait pas dire à cet homme-là ses fiançailles avec une femme riche, lui si pauvre. Pourquoi? Sinon qu'un Brissonnet ne l'en estimerait pas. Il n'avait pas menti, d'ailleurs. Jamais il n'avait accepté l'idée d'abandonner l'atelier, et il écoutait le général continuer :

— A la bonne heure! Je ne me suis détourné de ma route que pour causer avec vous de votre avenir. Avec ma plus haute estime de chef, je vous ai donné, Moncour, toute ma sympathie, permettez-moi de dire mon amitié, et j'ai tenu à vous voir en tête-à-tête pour que nous bavardions à cœur ouvert. Vous ne savez pas comme il me préoccupe, le sort de tous ces braves enfants que j'ai lancés dans la bataille comme vous, que j'ai faits officiers comme vous, et qui, après ces quatre ans d'héroïsme et d'exaltation, vont se retrouver en face de leur existence d'axant-guerre. Comment l'accepteront-ils? Vous venez de me faire du bien, Moncour. Merci!

Il avait serré la main de Bernard et il marchait maintenant dans la chambre, tout en parlant :

— Oui, vous m'avez fait du bien en me prouvant que je m'étais trompé dans mes craintes à votre endroit. Je sais par vos camarades que vous êtes un grand liseur. C'est tout naturel dans votre profession. J'appréhendais qu'avec cette instruction que vous vous êtes donnée, et suggestionné par vos galons, vous ne devinssiez ce que j'appelle un déclassé par en haut, un de ces demi-bourgeois qui sont une des misères de notre démocratie. La liquidation de la guerre va les multiplier. Quantité de petits emplois d'administration publique ou privée seront attribués aux anciens soldats. Ce sera justice pour les mutilés,

qui ne peuvent plus travailler comme auparavant. Mais pour les autres?... Je vous prends comme exemple. La concurrence autour de ces emplois sera telle que vous ne sauriez raisonnablement en espérer qu'un très modeste, et là, ce n'est pas comme au front, on n'a pas à sa portée pour sortir du rang les moyens que vous avez employés pour avoir vos galons : risquer sa peau en première ligne. Vous voyez-vous dans un bureau, y végétant et vous souvenant de votre passage par le commandement, et de l'action rayonnante que vous y exerciez sur vos hommes? Encore un coup, ça me fait chaud au cœur que mon brave Moncour n'ait pas voulu de cette vie-là!

— Je n'ai jamais oublié, mon général, que je ne suis qu'un pauvre ouvrier.

Toute l'amertume de l'épreuve traversée en ce moment même avait passé dans cette réponse, dont Brissonnet sentit la tristesse, et se trompant sur la cause :

— Mais c'est magnifique, Moncour, s'écria-t-il, pour un Français, à cette heure de la vie nationale, d'être un ouvrier qui a été un officier. Pardonnez-moi d'y mettre quelque chaleur et quelque émotion. Les ouvriers, vous savez mieux que moi quels courants les agitaient avant la guerre. Vous pouvez concevoir, mieux que moi, ce qui va se passer chez eux après ce formidable éboulement. Car elle a été cela aussi, cette guerre, un éboulement. Si les fauteurs de révolution avaient déjà prise sur eux quand le terrain social semblait si solide, que sera-ce maintenant? J'ignore ce que nous réserve l'avenir. Ce dont je suis certain, c'est qu'il faut à la société, et plus que jamais, pour qu'elle vive et ne tombe pas dans l'anarchie destructrice, de la discipline, de l'ordre, de l'autorité. Ces principes, au lendemain du commandement que vous exerciez, vous en êtes imprégné. Vous les avez développés en vous par la force d'âme que vous avez mise à leur service. Voilà le trésor sacré dont l'armée, la noble et sainte armée, l'école du sacrifice, vous a fait le dépositaire. Gardez-le vivant, ce dépôt, dans votre cœur et dans votre volonté, pour être toujours, — sans uniforme et sans galons, qu'importe! — parmi vos compagnons d'atelier, le Chef. Le Chef pour répandre la bonne parole, ou mieux, car vous parlez peu, pour recruter autour de vous une équipe convaincue, par votre exemple, par votre attitude seule, tenez, celle que je vous vois en ce moment même, par votre regard, celui d'à présent.

Le Chef, pour créer dans votre milieu une cellule de reconstruction à laquelle s'agrégeront d'autre cellules de reconstruction. Le Chef enfin, pour résister, si les mauvaises heures sonnent, et elles sonneront, aux provocateurs de bouleversement, aux utopistes même sincères, qui, croyant fonder une Cité de progrès, ne verront pas qu'ils rétrogradent vers la barbarie primitive et d'abord qu'ils assassinent cette patrie que vous et vos pareils avez sauvée...

Un silence tomba entre les deux hommes. Ce chef que Brissonnet venait d'évoquer et qui, par sa seule présence, crée la cellule de reconstruction, Bernard Moncour l'avait devant lui. Une force émanait de ce geste, de ce regard, de cette pensée qui ressuscitait dans l'amoureux, uniquement pris depuis des semaines par des rêveries sentimentales, l'homme d'action qui, pendant quatre ans, n'avait pensé qu'à se battre. Pour la première fois depuis leur rencontre, il était touché d'une émotion à laquelle Mme Servières n'était pas mêlée, ou du moins, si elle y était mêlée, c'était avec la pensée d'un renoncement. Le conseil de son général n'était pas plus conciliable avec ce mariage hors de sa condition que la compagnie de Cornudet. Au cours de ces violents orages intérieurs tels que celui que subissait Bernard, de soudaines imaginations traversent l'esprit avec la fulgurante rapidité de l'éclair. Il n'aurait su dire lui-même d'où lui venait celle qui lui fit demander tout d'un coup :

— Mais si je me décide à m'expatrier, mon général, à m'en aller pour travailler à l'étranger?

— Je vous aimerais mieux restant ici, fit Brissonnet. — Il s'arrêta pour regarder fixement le jeune homme, puis avec un sourire indulgent : — Mais vous pouvez avoir vos raisons pour quitter Paris, et si c'est pour liquider un passé d'avant-guerre, je vous approuve. — Et, grave de nouveau : — Braver la mort comme vous avez fait, ça donne le besoin de mener une vie propre, n'est-ce pas?... D'ailleurs, c'est vrai qu'à l'étranger il y a aussi une besogne nationale à faire, quand ce ne serait que de confondre ceux qui nous calomnient, en montrant le vrai visage de la France. Votre métier, d'abord, c'est de l'art et du plus noble, puisqu'il vous associe aux écrivains et aux savants dont le relieur présente et pare l'œuvre écrite. Y exceller, et prouver que nos ouvriers ont gardé cette tradition du goût qui fut une de nos gloires, c'est de la bonne et belle propagande. Le ruban

à votre boutonnière leur dira aussi, à ces étrangers, comment, le pays attaqué, nos ouvriers ont compris leur devoir. Ces gens sauront que vous avez été officier. Je vous connais. Vous ne vous vanterez pas vous-même. Ce que je veux, c'est que vous ne cachiez pas votre grade, quand on vous en parlera. Si vous êtes dans un pays allié, l'Angleterre, les États-Unis, on se rendra compte tout de suite de ce que vous avez dû faire pour conquérir vos galons. Si c'est chez des neutres, tant mieux. Ce sera encore de la propagande. Mais, où que vous soyez, la grande affaire, c'est que vous restiez à la hauteur du héros que vous avez été, et que vous compreniez comment vous l'avez été. Quand vous enleviez vos hommes, le jour où les Boches vous ont si bien amoché, que faisiez-vous? Je vais vous le dire : Vous viviez au-dessus de vous-même. — Il répéta : — Au-dessus de vous-même... Gardez cette devise, brave officier, bon ouvrier... Et donnez la main à votre général. Il est si fier, lui, d'avoir commandé à des hommes comme vous.

— J'appréhendais que Moncour n'eût raconté son histoire au général, disait Mme Arnaudi à l'abbé Cortez, après avoir reconduit Brissonnet à son automobile, et que celui-ci ne m'en parlât. Mais non. Ce garçon a plus de tact que l'on n'en attendrait d'un homme du peuple.

— C'est donc moi qui ai raison, avait répondu l'abbé, quand je le défends contre vos sévérités.

Le prêtre et la belle-sœur avaient fini par causer ouvertement, la veille, d'une situation qui les préoccupait tous les deux; elle, avec l'espérance que l'ecclésiastique agirait sur le jeune homme dans le sens d'une rupture de ces déraisonnables fiançailles; lui, pour la rendre moins hostile.

— C'est moi qui aurais dû parler au général, avait répliqué Mme Arnaudi, sans relever la phrase de son interlocuteur. Une intervention de sa part eût tout emporté, peut-être. Je n'ai pas osé, à cause d'Irène. Si cet absurde mariage ne doit pas avoir lieu, il faut qu'on en ait bavardé le moins possible. Vous et moi, monsieur l'abbé, nous savons qu'elle n'est pas une coquette. A qui le ferait-on croire?... Déjà ce départ subit, quelle imprudence! J'aurais dû l'empêcher...

L'impérieuse femme ne se doutait pas que cette intervention s'était produite, et plus efficace que si elle l'eût provoquée. En

lui donnant cet héroïque mot d'ordre : « Vivre au-dessus de soi-même, » Brissonnet avait touché la pièce maîtresse dans l'âme de l'ouvrier-officier, dont tout l'effort était, depuis sa jeunesse, de se perfectionner, de s'épurer, de se grandir. Il lui avait aussi, en lui parlant des demi-bourgeois, sur ce ton de dédain, fait sentir, avec plus d'acuité encore, le conflit social enveloppé dans son aventure d'amour. Quand Mme Arnaudi lui avait si brutalement dressé le bilan de ce mariage inégal, sa révolte n'avait pas empêché un tressaillement d'humiliation qui s'était prolongé à travers les troubles de ces horribles jours. Ce discours de son général venait de fouetter en lui l'orgueil de classe. Ces problèmes de conscience qui venaient de le torturer, il lui fallait les résoudre en se conduisant de telle manière que l'ouvrier ne fût pas inférieur, — il n'eût pas osé dire à l'adversaire. Comment donner ce nom à cet être charmant qui lui avait offert sa vie avec une si tendre, une si naïve spontanéité? Et cependant !... Le geste noble, celui qui le ferait « vivre au-dessus de lui-même, » c'était de ne pas accepter ce bonheur à portée de sa main, mais si périlleux pour l'avenir de celle qui voulait le lui donner, et pour lui si contraire à son vœu de persévérance dans son métier, à sa volonté de ne pas devenir un de ces « déclassés par en haut, » dénoncés par l'éloquente parole du plus respecté de ses chefs. « La sainte armée, » avait dit encore Brissonnet, « l'école du sacrifice. » Le sacrifice, l'amour l'enseigne également. Cette parenté profonde entre ces deux ordres de dévouements, le type légendaire du chevalier la symbolise à travers les âges. Certes, entre un jeune damoiseau du XIIe siècle, d'un côté, « adoubé » (1) devant le château de son père et portant les couleurs d'une Blancheflor ou d'une Esclarmonde ; et, de l'autre, un pauvre petit lieutenant sorti d'un pauvre atelier de reliure où il va retourner, et passionnément épris de son infirmière, la différence semble totale. Regardez-y plus avant, la qualité d'âme est pareille. Le preux du Moyen-âge dont la ferveur associait le service de sa dame au culte de la gloire des armes, sentait-il autrement qu'un Bernard Moncour, s'élançant le premier de la tranchée, afin que ses hommes le suivent, et s'exaltant ensuite dans un dévouement, une dévotion plutôt pour une femme apparue auprès de son lit de douleur, comme un rêve vivant?

(1) La cérémonie où l'on armait le chevalier s'appelait l'*adoubement*.

Il y a dans tout amour une part animale et une part imaginative. Quand la première l'emporte, elle déchaîne en nous les instincts de violence, de tyrannie, de brutalité. C'est l'amour égoïste où l'homme est tout près de n'être plus qu'un mâle. Contre cette brutalité, le code du chevalier édictait ce commandement : « Tu auras le respect de toutes les faiblesses. » Les respecter, c'est déjà les défendre, s'en faire le champion. Pour qui pense ainsi, aimer, alors, ce n'est plus seulement désirer, c'est protéger, se consacrer. Les puissances mystiques s'émeuvent dans l'âme, et voici apparaître l'amour imaginatif, — brûlant, mais sa flamme n'est plus l'ardeur sensuelle de l'appétit, — réel et sincère, mais ce n'est pas posséder qu'il souhaite, c'est se donner. Par sa nature réservée et scrupuleuse, tournée vers la réflexion et la vie intérieure, Bernard eût toujours été porté à aimer de cet amour-là. Épris, comme il était en ce moment, d'une femme si haut placée au-dessus de lui par sa naissance, sa fortune, toutes les circonstances de sa destinée, en l'épousant, il l'abaisserait à son niveau. En renonçant à elle par amour et sans qu'elle pût douter de cet amour, il s'élèverait jusqu'à elle, par un de ces gestes qui démontrent une grande manière de sentir, seule façon d'égaliser les sorts. Mais comment le faire, ce geste, et qu'il eût cette signification? Et., s'arrêtant à une hypothèse, puis à une autre, à cette possibilité, puis à celle-là, il en était arrivé à se dire :

« C'est sa petite fille que je mettrai entre nous. Je lui montrerai cette rupture certaine avec toute la famille de cette enfant, le coup que nous lui porterions, car c'est trop vrai que nous ne pourrions pas, sa mère et moi, lui remplacer tous ses parents, tout son milieu. Ce que je souffrirai dans ce sacrifice, je le lui crierai, et la mère en elle l'acceptera. Elle aussi, j'en suis certain, elle souffrira, car elle m'aime. Elle m'aime !... C'était si visible que tous l'avaient discerné, sa belle-sœur, l'abbé, ce médecin. Elle souffrira. Mais aurai-je la force de résister, si je lui vois des larmes dans les yeux ?... Mieux vaut lui écrire. Quels mots trouver pour lui faire sentir que je ne mens pas, que je l'aime, moi aussi, profondément? Et si elle veut me parler ensuite, avoir avec moi une explication ?... Oui, aurai-je la force? Et cependant, il n'y a pas de doute. Le devoir est là, le devoir envers elle, le devoir envers l'enfant, le devoir envers moi... »

XVII

Il en était à ce point de ses méditations, toute en idées, quand une lettre de Marcelle Roucher était venue, le mardi matin, lui apporter un de ces faits positifs qui exigent une immédiate résolution. Le remords éprouvé par la pauvre fille sur le seuil de l'hôtel de la rue Cortambert n'avait fait que grandir. Vingt fois elle avait été sur le point de retourner chez Mme Servières pour confesser son mensonge. La honte l'avait retenue. Elle n'avait pas pu. Elle avait pris le parti, alors, d'écrire à son cousin, dans un de ces délires de sincérité où un cœur coupable implore le pardon en se livrant tout entier :

« ...Bernard, montre-lui ma lettre, » disait-elle ingénument au terme de cette confession, et ses larmes avaient presque effacé les mots sur le papier. — « C'est une preuve, ça, que j'ai menti. Montre-lui tout, quoique ça me fasse une peine horrible. Qu'elle voie mon cœur et ma plaie, et elle comprendra pourquoi j'ai menti, parce que je t'aime trop et que te savoir à une autre, c'est la mort. Seulement, que tu me méprises, c'est plus que la mort, et après cette lettre, tu ne pourras pas mépriser ta pauvre Marcelle. Ne te fais pas l'idée, si je parle de mort, que j'aie l'intention de me finir, je ne peux pas te faire ça non plus, me tuer à cause de toi. Alors je vivrai. Tu ne me reverras pas plus que les autres parents. Seulement, comme ils sont, eux, à la campagne, ils ne te rencontreront pas. Moi, j'essaierai d'avoir la force de m'en aller vivre loin d'où vous serez, toi et ta femme. — Écris que tu me pardonnes, j'ai tant de regret de ce que j'ai fait, et je t'aime tant !... »

Le premier mouvement du jeune homme, après avoir lu cette lettre, dont les phrases douloureuses eussent dû pourtant l'attendrir, ne fut pas d'écrire ce mot de pardon qu'implorait la pauvre fille. Une triste loi de la nature humaine veut que le cœur n'éprouve pas de pitié pour l'amour qu'il inspire, quand il ne le partage point. Qu'importait à Bernard une souffrance à laquelle il ne pensait même pas, dominé maintenant par une terreur angoissée ? Il imaginait la scène décrite par Marcelle : celle-ci arrivant et articulant cette accusation qui la déshonorait elle-même en le déshonorant. Car accepter de se fiancer, ayant un pareil secret dans sa vie et un pareil devoir, sans en

rien dire à la femme qui s'offrait si généreusement, quelle déloyauté ! Mais Irène avait-elle pu croire que lui, Bernard, en fût capable? S'il eût appris cette démarche de sa cousine indirectement et sans avoir en main, comme à cette minute, la preuve de la calomnie, toute sa force d'esprit se fût tendue aussitôt à se justifier. Il la possédait, cette preuve irréfutable, dans l'aveu écrit de la jeune fille. Fiévreusement, il avisa une enveloppe, il y enferma la lettre de Marcelle, puis, sur le point d'écrire l'adresse de Mme Servières, il s'arrêta. Il venait de se poser de nouveau et cette fois avec une anxiété grandissante la douloureuse question : « Oui, a-t-elle pu croire cela de moi? » Un calcul bien simple, mais qui n'y répondait que trop, s'imposait à sa pensée. D'après ce que disait la lettre, la visite remontait au vendredi. Quatre jours s'étaient écoulés, sans que sa fiancée, — elle l'était encore, — eût trouvé moyen de lui parler, de lui écrire au moins. Avait-elle méprisé cette calomnie, ou bien, et cette autre hypothèse, la vraie, serrait le cœur de Bernard, y avait-elle cru ? Mais si elle y avait cru, n'était-ce pas un évident indice que, réellement, elle ne le connaissait pas, qu'elle n'aimait en lui qu'un rêve? Cela, il fallait à tout prix le savoir, si la calomnie s'était heurtée en elle, ou non, à cette foi que rien n'ébranle, la foi d'un être qui a lu au fond d'un autre être. Il avait retiré de l'enveloppe la lettre de Marcelle, et il relisait, phrase par phrase, toute la partie où se trouvait racontée le détail de la visite à la rue Cortambert. Que Mme Servières eût reçu la jeune fille, c'était tout naturel. Qu'elle ne l'eût pas arrêtée dès les premiers mots dans un cri de protestation, qu'elle l'eût écoutée jusqu'au bout, comment l'expliquer, sinon par son ignorance du vrai caractère de celui que la misérable accusait?... Et ce silence ensuite, à son égard?... Non, Mme Servières n'avait pas méprisé la calomnie. Marcelle avouait cela encore dans sa lettre, sa coupable joie devant la souffrance morale de sa rivale et son remords d'avoir eu « si mauvais cœur, » — c'étaient les humbles termes dont elle se servait. — Mais souffrir ainsi d'une accusation infâme portée contre quelqu'un que l'on aime, c'est l'admettre comme possible... De nouveau, toutes les réflexions auxquelles Bernard s'était déchiré dans sa solitude, l'assaillaient, l'obsédaient plus pressantes, plus lancinantes. Ce n'étaient pas des chances, c'étaient des certitudes de malheur qu'il apercevait maintenant dans les discor-

dances de ce mariage senties avec plus d'acuité encore. Une vision presque concrète par l'intensité de l'émotion, lui faisait vivre ce malheur à l'avance... Ils étaient mariés. Ils se tenaient, lui et la Mme Servières d'aujourd'hui devenue Mme Moncour, en tête à tête, le soir, dans l'hôtel de la rue Cortambert. Au nom de quoi Bernard eût-il demandé, à sa femme, de renoncer à son luxe? Lui, le mari, le partageait, avec quelle gêne secrète et qu'il lui cachait, comme elle lui cachait qu'elle regrettait son monde! Ils se tenaient donc là, l'un vis à vis de l'autre, seuls, sans personne, sans amis, chacun d'eux ayant perdu les siens dans cette union désaccordée. La petite Annette, dans un coin, feuilletait un livre d'images. Sa gaieté n'était plus la même; elle n'avait plus de compagnes de jeu, puisque sa mère n'avait plus de relations... Ce tableau de mélancolie se peignait en traits si nets dans l'esprit de Bernard. qu'il en aurait pleuré. Sa propre misère, il était prêt à l'accepter, mais si l'élan qui avait précipité vers lui Mme Servières devait la mener là, qu'il était coupable, lui, Bernard, le sachant, le voyant, de ne pas la préserver de cette épreuve irréparable! Pourquoi prolonger une illusion dont elle se réveillerait trop tard, quand elle aurait engagé toute sa vie? — Non. Non. Il ne lui enverrait pas la lettre de Marcelle. Tant mieux, si cette fiancée d'un jour qu'il aimait passionnément, mais que cet amour même lui défendait d'épouser, croyait à la calomnie! Il tenait là un moyen sûr de briser leurs fiançailles, sans avoir à donner des raisons qu'elle discuterait, et, dans cette discussion, il succomberait, il le sentait, au flot de tendresse dont l'inondait la seule idée de cette résistance à sa volonté de rupture. Qu'elle restât au contraire dans son erreur, si la dénonciation de Marcelle l'avait abusée, c'était vraiment la fin. Jamais elle ne lui pardonnerait de lui avoir menti, quand elle l'avait interrogé sur Marcelle, jamais elle n'accepterait d'être la cause qu'il manquât au plus sacré des devoirs en n'épousant pas une fille qu'il aurait séduite et rendue mère. Par un détour singulier de son cœur malade, il trouvait un motif d'aimer Irène davantage dans cette certitude, que l'aimant, — car de cet amour il continuait à être certain, — elle ne voudrait plus de lui, coupable d'une vilenie. Mais cette rupture dans ce mépris, supporter cela, quel martyre! En même temps, quel frémissement d'amour à le subir, avec la conscience d'épargner ainsi à celle qu'il aimait

les chagrins, distinctement aperçus dans l'avenir, de leur mariage!

Le mercredi matin, au terme d'une nuit passée à se ramasser, à se renfoncer dans cette farouche résolution, il vit l'abbé Cortez entrer dans sa chambre vers les dix heures, avec une expression de visage qui annonçait une grave nouvelle. Le retour de l'infirmier était d'autant plus significatif qu'un quart d'heure auparavant, il avait assisté à la visite du docteur Bolland et quitté la pièce avec lui pour vaquer à d'autres besognes. Tout de suite Bernard devina qu'il arrivait chargé d'un message : de qui, sinon de celle dont il redoutait et souhaitait la présence avec une égale ardeur et une égale douleur ?

— Mme Servières est là, dit le prêtre, elle m'a demandé. Elle veut vous parler. Mme Arnaudi est occupée et ne sait pas que sa belle-sœur est arrivée. Je n'ai pas cru devoir l'avertir. Je sais ce que sont vos relations et qu'elles ont le droit d'être protégées. La pauvre femme est bien nerveuse, bien troublée. Ne la laissez pas rester trop longtemps, pour éviter une scène avec l'autre, qui lui serait trop douloureuse ; — et, corrigeant par un bon sourire ce que son avertissement avait d'inquiétant : — J'ai votre promesse à tous deux ; bénir votre mariage, et bientôt, j'espère.

— Ah! bientôt!... fit Bernard d'un geste de désespoir contre lequel le prêtre protesta sans comprendre l'ironie de ses propres paroles :

— Mais oui! Soyez plus courageux, voyons ; — et, comme Irène entrait : — Si Mme Arnaudi doit venir, ajouta-t-il, en se retirant lui-même, je serai là pour l'avertir. Je recevrai le premier choc.

Irène restait debout contre la porte en s'y appuyant. Son émotion était si forte que ses jambes se dérobaient presque sous elle :

— Vous comprenez, commença-t-elle d'une voix frémissante, que je suis ici pour un motif grave, très grave. Il faut que je vous parle. Il le faut, insista-t-elle, et pour vous et pour moi ; sans cela, ce serait trop dur de venir comme une coupable.

Elle fermait les yeux, symbolisant dans ce petit geste, dans ces quelques mots, dans toute son attitude, le conflit familial provoqué par ses fiançailles avec Bernard. Celui-ci se taisait,

remué jusqu'au fond par cette présence. Il voyait ces pieds fins, cette taille mince, ces traits contractés par l'angoisse de ces derniers jours, cette bouche palpitante dont il avait, une fois, senti la douceur effleurer son front. Il la regardait se raidir contre le tremblement intérieur. Quelle nouvelle preuve de la vérité de ses sentiments pour lui, cette émotion ! Et son délire de pitié l'envahissait, noyant tout en lui, un passionné besoin de se dévouer à cette femme pour laquelle il serait mort à cette minute, avec délices, et il l'écoutait lui dire :

— J'ai vu votre cousine et elle m'a tout raconté. Est-ce vrai ?

De préciser l'accusation lui faisait trop mal, trop mal de prononcer tout haut ces termes d' « amant » et d' « enfant » qui la torturaient depuis le moment où sa cruelle rivale les lui avait fichés dans le cœur. Elle épiait, malgré elle et avec un dernier reste de doute, un étonnement dans les yeux de Bernard, une question sur ses lèvres qui lui prouvât qu'il ne devinait pas ce dont Marcelle Roucher avait pu parler. Il se taisait, avouant ainsi qu'il la savait trop bien, l'accusation portée contre lui. Et Irène insistait :

— Vous ne répondez pas ? Alors, c'est vrai ?

Le jeune homme avait glissé sa main sous son oreiller. Il touchait de ses doigts le papier de la lettre libératrice. Mais son martial visiteur de l'avant-veille ne lui avait pas donné en vain pour mot d'ordre ce courageux : « Vivre au-dessus de soi-même. » Il ne la tira pas, cette lettre : « Je ne dois pas. Je ne dois pas, » se répétait-il intérieurement. « C'est pour elle, » pensait-il encore, et, ramassant toutes ses énergies dans une tension surhumaine, il s'entendit balbutier :

— C'est vrai.

Ces deux mots à peine prononcés, il crut qu'il allait s'évanouir. La preuve suprême était donnée, le sacrifice accompli. Ce mariage, dont il avait vu si nettement que cette femme passionnément chérie risquait trop d'y être malheureuse, n'aurait pas lieu. Ah ! il n'avait pas souffert davantage dans ce même hôpital sous le couteau du chirurgien. Mais aussi, quelle sensation du geste fier, à peine inférieure à l'élan qui le soulevait, lors de sa blessure et quand il était sorti le premier de la tranchée ! Si celle pour qui l'héroïque jeune homme faisait ce magnanime effort, avait pu seulement soupçonner quel délire

d'amour elle inspirait! Mais à quels signes aurait-elle pu deviner le mouvement d'âme, presque invraisemblable, d'héroïsme intime, auquel il obéissait? Elle était restée un instant, elle aussi, sans parler. Elle dit enfin, et la fermeté retrouvée de sa voix attestait la délivrance d'une anxiété par la certitude :

— Merci de ne m'avoir pas menti. Ça, c'est bien. — Cette fois, il ne put s'empêcher de gémir. — J'y vois la preuve que vous ne m'avez pas joué la comédie, monsieur Moncour.

A cette appellation, Bernard eut sur les lèvres un autre cri : « Mais non, ce n'est pas vrai, » qu'il eut encore le courage de retenir, et elle continuait :

— Je crois que vous avez eu pour moi un sentiment sincère, mais je ne m'estimerais pas de ne pas vous rendre votre parole et de ne pas reprendre la mienne, après ce que j'ai appris. Vous n'êtes pas libre, monsieur Moncour, vous vous devez à votre enfant et à sa mère. Ferez-vous votre devoir? Je l'espère. Quant à moi, je vous demande de me respecter assez pour être persuadée que je ne reviendrai pas sur ma volonté de ne pas me mettre en travers de ce devoir. Nous n'avons donc plus rien à nous dire qu'adieu. Il dépend de vous que ce soit un adieu dans l'estime.

Il se releva sur son séant, pour lui tendre les bras, dans un sursaut de passion et de désespoir qu'elle ne vit pas. Elle était partie brusquement et sans se retourner, pour se heurter tout de suite à un groupe formé par l'abbé Cortez et sa belle-sœur qui disait :

— Monsieur l'abbé, je n'aurais jamais cru qu'un prêtre...

— Agnès, ne reprochez rien à M. Cortez, dit Irène en s'avançant. Qu'est-ce que vous vouliez? Que mes fiançailles avec M. Moncour fussent rompues. Elles sont rompues. J'ai appris qu'il n'était pas libre. Il a une maîtresse et un enfant. Je lui ai dit que son devoir était d'épouser cette femme. Il le fera. S'il y a une coupable ici, c'est moi. Je n'ai pas su lui cacher le sentiment qu'il m'avait inspiré. Mais vous savez, n'est-ce pas, Agnès, que c'était le sentiment d'une honnête femme?

— Ma pauvre Irène!... dit Mme Arnaudi en la prenant dans ses bras; et à l'abbé Cortez : — Soutenez-la, monsieur l'abbé, elle va défaillir.

— Non, dit Irène en se redressant, j'aurai de la force, mais je veux m'en aller. Elle répéta : — Je veux m'en aller, je serais

trop malheureuse de rester dans cette maison. Il n'y a pour me rendre du courage en ce moment que ma fille.

— Vous reviendrez, dit Agnès, ne fût-ce qu'une heure, quand le lieutenant sera parti.

— Je ne reviendrai pas, fit Irène. Voilà l'automne qui arrive. Elle montrait les arbres jaunissants du jardin. Je repartirai dans le Midi avec Annette, demain, je pense... Agnès, j'ai prié le chauffeur qui m'avait amenée de Beauvais de m'attendre au bout du parc. Je me sens bien lasse. Ce serait une charité de me faire avancer la voiture.

— Je vais donner l'ordre, répondit Agnès; et, comme elle s'éloignait de quelques pas, Irène dit tout bas à l'abbé Cortez :

— Soutenez-le, monsieur l'abbé, pour qu'il fasse son devoir.

— Il le fera, madame, dit le prêtre. Et, sans comprendre lui-même la portée de la phrase qu'il prononçait, il dit : — Il y a de belles âmes dans le peuple, de bien belles âmes.

XVIII

. . . . . .

Un an avait passé. Vers la fin de l'été de 1919, Irène Servières, en détachant la feuille du calendrier placé devant elle à Paris sur son bureau, s'attarda longuement à regarder le chiffre qu'elle venait de découvrir. C'était le deux septembre et l'anniversaire du jour où Bernard Moncour avait été amené à Tremmelay, blessé de la veille. Depuis la scène où elle lui avait dit adieu, elle n'avait eu de lui aucune nouvelle, sinon qu'il quittait l'ambulance quinze jours plus tard, complètement guéri. Sa belle-sœur avait eu la délicatesse de ne jamais lui en parler dans ses lettres. L'abbé Cortez lui avait bien écrit une fois, en lui annonçant qu'il lui donnerait de vive voix tous les détails sur la santé et le départ du blessé; mais, presque aussitôt, le pauvre homme, surmené par les fatigues de la guerre, puis celles de l'hôpital, était tombé gravement malade. Il avait succombé à une pleurésie, aggravée par la lésion que sa blessure lui avait laissée aux poumons. Que de souvenirs, cette date écrite sur cette éphéméride remuait dans Irène ! L'élan passionné qui l'avait porté vers l'ouvrier-officier avait été brisé dans les faits, il ne l'avait pas été dans son cœur. Elle n'avait pas cessé de l'aimer, comme on aime un mort, avec cette espèce de ten-

dresse inefficace et navrée qui ne peut rien, qui ne veut rien, qui n'espère rien, mais elle saigne. « Que fait-il? Où vit-il?... » Qu'elle s'était de fois posé ces questions. « Où vivent-ils? » se disait-elle encore, car elle ne doutait pas que Bernard Moncour ne lui eût obéi et qu'il n'eût épousé Marcelle Roucher. Cette idée lui était en même temps si pénible qu'elle s'interdisait la plus légère enquête. Ce matin-là, cette mélancolie de ce bonheur manqué était si intense, que même la gaieté de son enfant, venue chez elle comme à l'habitude, n'arrivait pas à l'en distraire. La petite fille s'en était aperçue, et, sur le point de retourner à sa salle d'études :

— Vous n'êtes pas fâchée avec moi, mamie? demanda-t-elle.

Puis, ayant embrassé sa mère avec son habituelle vivacité :

— Je vais faire ma page bien sagement pour que vous soyez contente, avait-elle dit, en sortant pour revenir presque aussitôt avec un paquet dans sa main. Le maître d'hôtel la suivait et présentait le carnet du facteur :

— C'est une signature à donner, madame, pour un objet recommandé.

Et la futée Annette d'ajouter : — Je suis rentrée à cause des timbres, mamie, pour ma collection, je n'en ai pas comme ceux-là.

La forme du paquet annonçait un livre. Ces timbres désirés par la petite fille étaient de la République Argentine. Irène, en défaisant l'épais carton, vit qu'en effet il préservait un volume. L'écriture de l'adresse lui était inconnue. Elle n'avait aucune relation dans l'Amérique du Sud, et cependant son cœur battait. L'enveloppe extérieure une fois dépliée et la petite fille partie avec les timbres, elle vit qu'une gaine d'étoffe soigneusement enroulée elle-même protégeait un livre, relié dans un maroquin, de la couleur dite La Vallière, tout incrusté lui-même d'autres maroquins de diverses couleurs séparés par de fines dorures à petits fers. Dans chaque compartiment se voyait une plante. Irène avait, dans sa période de Sorbonne, étudié la botanique. Elle reconnut le port et le feuillage de la verveine. Les plats intérieurs étaient revêtus d'un maroquin violet encadré d'une dentelle. Sous le médaillon central, à son chiffre, se retrouvait la verveine, mais brisée, avec cette légende en minces caractères dorés, empruntée au célèbre

poème de Sully Prudhomme « *Le vase où meurt cette verveine...,* » et c'était bien à un volume de l'auteur du *Vase Brisé* que l'expéditeur de ce joyau bibliographique avait donné cette riche parure : le recueil des *Épreuves*, qui contient le sonnet copié jadis par la destinataire de ce romanesque cadeau pour l'abbé Cortez et que celui-ci avait passé à Bernard Moncour :

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain... »

Un signet marquait la page où se trouvaient ces vers, et en regardant de plus près le détail de cette merveilleuse reliure, la jeune femme palpitante d'émotion put lire, imprimée dans le bas et en caractères minuscules, cette marque professionnelle : « M. B. fecit. »

Cet envoi était si complètement inattendu, son arrivée, dans ce jour d'anniversaire, si éloquente, qu'Irène en demeura quelques minutes toute tremblante. Que Bernard Moncour ne l'eût pas oubliée, elle se plaisait à se le répéter, mais cette preuve vivante de sa fidèle pensée lui faisait presque mal, à force de lui être douce, infiniment douce. Elle regardait cette reliure. Elle tournait et retournait dans ses mains ce mince et précieux volume. Elle admirait le grain du cuir choisi avec tant de soin, la délicatesse et le fini du travail. Les doigts du jeune homme avaient touché cet objet. Son talent d'artiste s'était dépensé pendant des heures pour parachever ce chef-d'œuvre de son métier. Le choix du volume et de la pièce marquée par le signet ne le signifiait que trop, qu'il ne l'avait pas oubliée. L'énigme était si déconcertante, qu'Irène n'y put tenir davantage. Elle sonna pour s'habiller, commanda son automobile, et, une heure plus tard, elle descendait de sa voiture, rue de Bellechasse, devant la boutique des frères Roueix, les patrons du père de Bernard et de Bernard lui-même. Elle se rappelait cette adresse et bien souvent elle avait désiré y venir sous le prétexte d'une commande, pour savoir au moins ce que Bernard devenait. La terreur de se retrouver vis à vis de lui, face à face, l'avait toujours arrêtée; mais aujourd'hui, puisqu'il était loin!...

Elle était donc là, devant le bureau d'un contremaître, accouru de l'atelier au bruit de la sonnette de la porte. Elle lui présentait quelques volumes brochés, pris au hasard pour

justifier sa visite. Quand elle eut, pour la forme, discuté le genre et le prix des reliures, elle donna son adresse. A son nom, elle vit que l'ouvrier la regardait d'un singulier regard. C'était Cornudet, dont le maigre visage devint étrangement hostile, tandis qu'elle lui demandait : — M. Bernard Moncour a travaillé ici autrefois ?

— Oui, répondit Cornudet, qui ajouta brutalement : Pourquoi ?

— Il est en République Argentine, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Avec sa femme ? osa demander Irène.

— Il n'est pas marié, dit Cornudet.

Son irritation était si visible, qu'Irène ne poussa pas plus loin son interrogatoire.

« Est-il possible qu'il lui ait parlé de moi ? se disait-elle en s'en allant. Mais non, c'est cette femme qui lui aura dit mon nom. A quel propos ?... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas marié, qu'il a quitté la France. Qu'est-ce que cela signifie ? »

Le mystère devenait plus obscur encore. Elle ne se sentait pas capable de dominer sa curiosité. Comme son automobile tournait le coin de la rue Vaneau, elle pressa sur la poire d'appel. Elle se souvenait que la visiteuse de la rue Cortambert lui avait dit habiter là. Elle ignorait le numéro, mais la rue n'est pas très longue, et compte peu de maisons à locataires. Irène se dit que l'ouvrière, comme la plupart des modistes employées dans les grandes maisons, travaillait aussi chez elle. Elle descendit de sa voiture.

— Suivez-moi, dit-elle au chauffeur.

Elle allait maintenant, entrant ici, entrant là. Elle demandait Mlle Roucher. Les concierges lui répondaient : « Nous n'avons pas ce nom ici, » jusqu'à ce que dans la partie la plus haute de la rue, une vieille femme, en train d'arroser des fleurs sur le bord de sa fenêtre, lui dit : « Justement, Mlle Roucher n'est pas encore sortie. Au troisième à droite, il y a sa carte sur la porte. Ah ! si c'est pour un chapeau, madame, n'y a pas plus habile. Une brave fille, vous savez, et qu'a du mérite. »

— Elle est avec son enfant ? demanda Irène.

— Son enfant ? dit la vieille femme en changeant de voix ; mais on vous a trompée, madame. Pour qui la prenez-vous ?

N'y a pas plus sage, plus tranquille. Son enfant!... Qui diable a pu vous raconter ces calembours?

Aucune puissance au monde n'aurait empêché Irène de monter l'escalier après cette phrase, évidemment sincère, qui démentait si étrangement la confession de la cousine de Bernard. Pourtant, arrivée devant la porte de l'humble logement, elle hésita une longue minute à sonner. Le retentissement du timbre lui fit battre le cœur, plus encore l'approche d'un pas léger et rapide.

— Qui est là? demanda une voix; et comme Irène hésitait à répondre : — Mais qui est là? insista la voix.

Irène, cette fois, eut le courage de se nommer :

— Mme Servières.

La porte s'ouvrit. Marcelle Roucher était en chapeau, prête à sortir. Elle laissa, de surprise, tomber, à côte d'elle, un carton qu'elle tenait à la main. Elle avait beaucoup changé depuis un an. Le chagrin de son amour contrarié avait comme amenuisé son mince visage. La flamme d'une haine passa dans ses yeux, en reconnaissant sa rivale. Sans parler, elle lui fit signe d'entrer dans une petite pièce où toute sorte d'objets de sa profession, plumes, fleurs artificielles, étoffes, rubans, formes en crin sur des champignons de bois, disaient que c'était là son atelier. Elle avança une chaise à la visiteuse, et brutalement :

— Pourquoi venez-vous me voir, madame, après le mal que vous m'avez fait?

— Moi, dit Irène, déconcertée par cet accueil; je vous ai fait du mal?

— Ne jouons pas au plus fin, madame. Mais oui, madame. S'il ne vous avait pas connue, mon cousin Bernard m'aurait épousée, vous le savez bien. Sans quoi, vous ne seriez pas ici. Ah! vous en faites un joli métier, vous autres les femmes du monde, quand vous jouez aux infirmières. Naturellement vous nous les prenez, nos hommes. Vos mains n'ont jamais tourné d'obus. Vos doigts ne se sont pas piqués aux aiguilles. Vous êtes tout luxe, toute élégance, toute mignardise. Vous savez causer. Alors vous les dégoûtez de nous, et, quand vous nous les avez pris, on leur fait tant d'affronts autour de vous, votre famille, vos connaissances, votre clique enfin, qu'ils s'en vont, comme lui. Il ne m'a pas raconté ça à moi. Rapport à vous, il n'a plus voulu me parler. Mais son ami Cornudet m'a tout appris. Il s'est

mis dans la tête, le pauvre garçon, qu'il vous ferait perdre votre situation, s'il vous épousait. C'est vous, je l'ai bien deviné, allez, qui lui avez conté cette blague-là, quand vous en avez eu assez de jouer avec lui, de flirter, comme vous dites... Ah! c'est du propre! Et alors, lui, comme il est fier et qu'il ne voulait pas que vous croyiez qu'il en voulait à votre saint frusquin, il est parti en Argentine, à cause de vous. Qu'est-ce que vous venez encore me faire? Pourquoi êtes vous ici?...

— Pour savoir la vérité, mademoiselle, fit Irène. — Ce grossier accueil l'aurait aussitôt fait se retirer, si l'autre n'avait pas mêlé à ces phrases de demi-engueulement, une révélation qu'à tout prix il fallait la contraindre à compléter, et Irène continuait : — Rappelez-vous. Ce n'est pas moi qui vous ai cherchée l'année dernière, c'est vous qui êtes venue me parler, me dire que vous aviez un enfant de M. Moncour.

— Ah! vous voulez savoir la vérité?... répondit Marcelle, éclatant d'un rire sauvage. Alors, il ne vous a pas montré ma lettre. Je lui en avais écrit une, moi, bonne bête, pour qu'il pût vous prouver que j'avais menti. Ah! c'est bien de lui!... Vous l'avez cru, qu'il m'avait fait un enfant et abandonnée. Et quand il a vu que vous le jugiez capable de ça, il n'a pas daigné se défendre. Eh bien! non, il n'a jamais été mon amant. Jamais je n'ai eu d'enfant de lui. Je vous l'ai dit parce que je pensais bien que ça vous dégoûterait de lui. Ce n'était pas vrai. Ce qui était vrai, c'est qu'il vous aimait. Cornudet le sait bien, et ce qu'il a souffert en partant. Ah! vous me l'avez pris, mais du moins vous ne l'avez pas. Si c'est ça que vous vouliez me faire dire, c'est dit. Maintenant, laissez-moi aller, madame, il faut que j'aille porter mon travail. Je ne vis pas de mes rentes, moi, je ne suis pas une bourgeoise.

Et saisie tout de même d'un mouvement d'humanité devant la pâleur d'Irène, elle dit d'une voix soudain changée :

— Ne m'en veuillez pas si je vous ai parlé vivement. Vous ne pouvez pas savoir ce que je suis malheureuse.

— Et moi? répondit Irène :

Une telle souffrance frémissait dans son accent que l'autre en demeura étonnée. Elles se regardaient. Elles virent qu'elles avaient toutes les deux des larmes sur les joues.

— Encore pardon, dit de nouveau Marcelle.

— Et pardonnez-moi aussi, dit Irène, je vous jure que ç'a n'a pas été de ma faute.

« Ainsi, Bernard s'est laissé accuser sans se défendre, se disait-elle, en descendant le sombre escalier de la pauvre modiste qui lui avait fait tant de mal et dont, à son insu, elle avait déchiré le cœur. — Il a voulu que je le croie coupable. Ce n'est pas pour la dernière raison qu'elle a dite. C'est pour l'autre. Il a voulu mettre l'irréparable entre nous. Elle a parlé de ma famille... C'est d'Agnès qu'il s'agit. »

La vérité du dévouement dont elle avait été l'objet, à son insu, se découvrait à elle. Bernard l'aimait. Cet envoi du livre par delà les mers, à cette date, en était un témoignage d'autant plus émouvant que son mensonge, dans leur dernière entrevue, son silence depuis, son exil solitaire, tout prouvait un renoncement sans espérances. Pourquoi? Les phrases que lui avait prononcées sa belle-sœur dans le jardin, sur les déceptions que lui réservait ce mariage et qu'elle lui avait répétées depuis, un jour qu'elles avaient causé à cœur plus ouvert, lui revenaient à l'esprit. Elle comprenait qu'Agnès les avait dites aussi au jeune homme et que celui-ci les avait jugées vraies. Il l'aimait et il avait sacrifié cet amour, pour ne pas lui gâter à jamais son avenir.

Remontée dans son automobile, elle rentrait rue Cortambert, toute frémissante d'une émotion presque sacrée qu'elle devait retrouver le soir plus forte encore. Mme Arnaudi dînait chez elle avec son mari enfin revenu des prisons d'Allemagne, et qui, ayant passé au Cercle cet après-midi, en rapportait de ces racontars, qui sont la chronique causée de la vie mondaine. Sa femme avait eu la délicatesse de lui cacher l'aventure sentimentale de leur belle-sœur; sans quoi, il n'aurait jamais parlé comme il fit :

— Imaginez-vous que ce fou de Gorrevod, — c'était le nom d'un de leurs amis, grand mutilé de la guerre, — qui ne peut pas tenir en place depuis qu'il n'a plus qu'une jambe, revient d'Espagne où il est allé voir une course de taureaux! Et qui a-t-il rencontré? Devinez... Élisabeth Coursoles et Pruny!

Il s'arrêta, pour jouir de l'effet produit sur la curiosité de ses deux compagnes par ces noms qui leur rappelaient un des

plus retentissants scandales de leur société. Élisabeth Coursoles s'était laissée enlever par son amant, plus jeune qu'elle de cinq ans. Elle en avait trente, — l'âge d'Irène. Pruny, comme Bernard Moncour, avait été blessé pendant la guerre. La ressemblance des situations s'arrêtait là. La femme enlevée avait un mari vivant et avait abandonné trois enfants.

— Oui, reprit Arnaudi, en insistant, Élisabeth et Pruny, assis en tête à tête dans le restaurant d'un hôtel de Saint-Sébastien et s'ennuyant, paraît-il, s'ennuyant, malheureux comme des pierres, n'ayant personne à voir, et se disant déjà des mots amers! Pruny et Gorrevod ont fraternisé, naturellement. Ils étaient ensemble à Verdun. Ça ne s'oublie pas. Pruny n'a fait que lui parler du cercle, Élisabeth de ses amies de Paris. Gorrevod ne leur donne pas six mois pour se détester autant qu'ils se sont aimés. Quelle misère!

— Voilà ce que c'est que les gens qui veulent vivre leur vie, commenta Mme Arnaudi, et l'envers de ces soi-disant beaux romans dont messieurs les écrivains font de beaux volumes, dont leurs naïves lectrices s'enchantent. On ne se passe ni de sa famille ni de son milieu... Le bon sens d'abord, c'est la condition du bonheur.

Elle regardait Irène en énonçant un de ses axiomes favoris. Celle-ci ne le releva pas. Elle pensait que sa belle-sœur n'avait qu'à moitié raison et qu'elle en avait pourtant connu, elle, un beau roman, celui de son amour et de ses fiançailles avec l'officier-ouvrier. C'était cette séparation d'avec tous les siens, cette proscription, cette solitude, elle s'en rendait compte de nouveau si clairement, qu'il avait voulu lui éviter, en se laissant calomnier sans se défendre. Avoir été aimée ainsi dans ce renoncement et ce dévouement par quelqu'un que l'on aime, et le sentir, n'est-ce pas avoir connu une des plus douces et des plus fortes émotions d'ici-bas? Et se retrouvant l'étudiante idéaliste de sa jeunesse, Irène se disait, avec un inexprimable mélange de ferveur et de mélancolie, que pour certaines âmes, et dans de certaines circonstances, la vraie manière de vivre sa vie, c'est peut-être de la rêver.

PAUL BOURGET.

CORRESPONDANCE INÉDITE
DE NAPOLÉON III
ET DU
PRINCE NAPOLÉON

II [1]

Le prince Napoléon ne fit que toucher barre à Madrid. Mal à son aise à la cour d'une Bourbon (2), il ne tarda pas à revenir à Paris : le Président interpréta ce départ comme une démission et le releva de ses fonctions. Ce fut entre les deux cousins le commencement d'un refroidissement qui devait les éloigner l'un de l'autre pendant deux ans.

Nommé par la Corse député à l'Assemblée législative, le prince Napoléon siégea sur les bancs de la gauche, ce qui lui valut désormais l'inimitié marquée d'une partie de la Chambre des députés et de la société parisienne. Au lendemain du 2 décembre (1851), il se montra nettement hostile au coup d'État, dont il avait ignoré la préparation. Une fois de plus, il surbordonnait son intérêt personnel à ses idées. Pendant une année environ, il se retira dans la vie privée.

Un danger couru par le Prince-Président fit ce que n'avait pu faire le succès et rapprocha les deux cousins.

Dans le courant du mois de septembre 1852, on avait organisé un grand voyage à travers les départements du Midi, afin de tâter les

Copyright by Ernest d'Hauterive, 1923.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1923.

(2) Le trône d'Espagne était alors occupé par la reine Isabelle II.

populations de ces régions qui passaient pour le moins favorables au retour de l'Empereur. Ce fut un triomphe complet pour le prince Louis-Napoléon, qui partout fut acclamé aux cris de « Vive l'Empereur. »

Cependant, la veille de son arrivée à Marseille, la police saisit, dans une maison de cette ville, située sur la route que devait suivre le cortège, une machine infernale.

Dès qu'il eut connaissance de ce complot avorté, le prince Napoléon, oubliant tout ce qui avait pu le froisser, n'écoutant que l'élan de son cœur, écrivit à son cousin :

Le prince Napoléon au Président de la République, à Marseille

Paris, le 28 septembre 1852.

Mon cher Louis,

Je t'écris sous l'impression de la nouvelle du crime médité contre ta vie. Tous mes anciens sentiments d'amitié fraternelle se sont réveillés, aussi vifs que dans le passé, et plus que jamais je sens que si la politique a pu nous éloigner, mon dévouement à ta personne est resté le même. Reçois-en ici l'expression sincère.

Amis dans l'adversité, la fortune qui te pousse a seule pu faire ce que le malheur ne fera jamais, et mon cœur vient à toi dans le péril que tu as couru.

Ton âme et ton esprit sont trop élevés pour rendre un parti responsable d'un semblable attentat qui, j'en suis certain, ne changera pas ton calme et ta sérénité.

Reçois, mon cher Louis, l'expression de tous mes sentiments d'amitié et de dévouement.

NAPOLÉON BONAPARTE.

La glace, — glace légère qui, au chaud contact de ces deux cœurs toujours unis malgré tout, devait fondre cette fois comme elle fondit en d'autres circonstances, — la glace était rompue. L'Empire allait bientôt être rétabli, et le futur Empereur, conscient de la haute valeur intellectuelle de son cousin, tenait à le sentir auprès de son trône, à lui réserver la place à laquelle l'appelaient sa naissance et leur amitié. Il se disposait donc, une fois le nouvel ordre de choses établi, à lui donner le rang de prince français de la maison impériale, avec droit éventuel à la succession, avec place au Sénat et au Conseil d'État, et, quelques jours après, à lui conférer le grade

de général de division. Auparavant, il voulut le mettre en garde contre lui-même et, avant la proclamation officielle de l'Empire, il lui donna ces conseils en quelque sorte paternels :

Saint-Cloud, le 6 novembre 1852.

Mon cher cousin, je t'écris pour te dire de demander à mon oncle s'il veut venir à l'Opéra-Comique avec moi mardi prochain. Je serais bien aise que tu sois aussi de la partie. Maintenant il ne s'agit plus seulement de sauver la situation, mais d'établir une dynastie. Je te conjure de faire bien attention à tes paroles et de dissimuler le désappointement que tu as dû ressentir. Quand on porte notre nom et qu'on est à la tête du Gouvernement, il y a deux choses à faire : satisfaire les intérêts des classes les plus nombreuses, se rattacher les classes élevées. Comme tu n'es pas au pouvoir, tu n'as que cette seconde partie à soigner maintenant. N'oublie pas cela, c'est l'essentiel. Or, c'est par de petits moyens qu'on gagne les individus, de même que ce n'est que par de grandes mesures qu'on s'attache les masses. Mesure donc tes paroles et compte sur mon amitié.

LOUIS NAPOLÉON

IV. — LA CRIMÉE. LE PRINCE IMPÉRIAL

Pour une période de deux années, nous n'avons aucune lettre des deux cousins. C'est seulement au moment de l'expédition de Crimée que nous retrouvons quatre lettres de l'Empereur, auxquelles nous en joignons une du prince Napoléon.

Ce dernier, dès que l'expédition fut décidée, demanda à y prendre part. On lui confia une des trois divisions qui composèrent primitivement le corps d'armée mis sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud : Canrobert et Bosquet commandaient les deux autres. Il quitta Paris le 10 avril 1854. Sa division, la troisième, débarquée d'abord à Gallipoli, fut dirigée ensuite sur Constantinople, puis sur Varna et enfin en Crimée. A la bataille de l'Alma (20 septembre), sous les ordres de son chef, elle se conduisit brillamment, après quoi elle vint, avec le reste de l'armée, sous les murs de Sébastopol, où elle fut placée dans le corps dit « corps de siège. » Ce fut ainsi qu'une fraction seulement de ses troupes put assister à la bataille d'Inkermann (5 novembre.)

A ce moment, le prince Napoléon dut songer à se reposer. Sans être atteint du choléra proprement dit, comme tant d'autres, pendant la déplorable marche dans la Dobroutcha, il avait déjà éprouvé de

violents accès de fièvre. En Crimée, sa santé fut de nouveau compromise : gastro-entérite, fièvres lentes et diarrhées, avec affaiblissement de tout l'organisme. Les médecins prescrivirent un repos absolu, avec changement d'air. Le prince vint en congé à Constantinople.

Jusque-là son rôle avait été très brillant. Les rapports du maréchal de Saint-Arnaud le constatent, et la médaille militaire, que l'Empereur lui envoya pour sa belle conduite à l'Alma, est le témoignage d'une réelle satisfaction et nullement le résultat d'un acte de complaisance. Cependant, quand on le vit ne pas retourner en Crimée et deux mois après revenir en France, le public s'émut. Des critiques acerbes se produisirent. Depuis, la malveillance et l'ignorance envenimèrent les choses, les dénaturèrent à tel point que se créa dès lors une légende absurde. En réalité, quand le prince demanda à revenir en France, en plus des préoccupations très réelles que lui donnait sa santé, il considérait la campagne comme devant être à peu près suspendue pendant les mois d'hiver et comme ne pouvant reprendre activement qu'au printemps suivant.

Son activité, toujours insatiable, s'accommodait mal d'un piétinement sur place. En outre, depuis le début, il était mécontent de la manière dont l'expédition avait été conçue, puis menée. Il avait signalé les erreurs commises, les dangers très graves auxquels on s'exposait. Il avait indiqué, enfin, les grandes lignes d'une politique différente pour atteindre la Russie dans ses parties les plus sensibles (1).

L'Empereur au prince Napoléon

Le 9 mai 1854.

Mon cher Napoléon, je profite du départ de Trochu (2) pour t'écrire un mot et te dire tout l'intérêt que je porte à tes succès et à la prospérité. J'espère que tu te conduiras dignement et pour cela tu n'as qu'à suivre ta propre impulsion et t'affranchir de toute influence non militaire. J'espère que les choses iront bien. J'ai de bonnes nouvelles de partout et, Dieu aidant, nous ferons triompher la bonne cause. Ton père va bien. L'Impératrice te dit mille choses aimables et je te renouvelle l'assurance de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

(1) Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, que nous esquissons seulement aujourd'hui et que nous développerons dans une publication ultérieure.

(2) Le colonel Trochu était alors aide de camp du maréchal de Saint-Arnaud.

L'Empereur au prince Napoléon

Biarritz, le 23 juillet 1854.

Mon cher Napoléon,

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, parce que je n'aurais eu que quelques petites recommandations à te faire qui se seraient grossies par la distance et qui, je suis sûr, sont inutiles, maintenant que l'expérience de tous les jours doit te prouver combien l'on gagne à ses propres yeux et aux yeux de tous en faisant franchement son devoir. Je suis heureux des rapports qui me viennent du maréchal de Saint-Arnaud sur toi, et de la manière satisfaisante dont tu conduis ta division.

Il m'est encore bien difficile de prévoir l'avenir, mais plus nous allons et plus l'Autriche se montre loyale et sincère, plus la Prusse, au contraire, se tourne vers la Russie. Quelle nouvelle complication cela amènera-t-il? Voilà ce qu'il est difficile de prévoir. En attendant, j'organise l'armée le mieux possible. La Garde aura bientôt 800 hommes par bataillon. L'armée à Boulogne compte 60 000 hommes d'infanterie. Dans le Midi, le camp, contrarié par la chaleur, sera établi en septembre pour deux divisions.

L'Impératrice, qui est ici pour prendre des bains de mer, te dit mille choses. Moi, je t'assure de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

L'Espagne a encore fait une révolution. On croit qu'Espartero va pouvoir la diriger.

L'Empereur au prince Napoléon

Saint-Cloud, le 23 octobre 1854.

Mon cher Napoléon (1), je profite du départ du colonel Renaud pour te dire combien j'ai été heureux d'apprendre ta belle conduite à la bataille de l'Alma. Je t'envoie la médaille militaire comme une preuve de ma satisfaction comme souverain et de mon amitié comme cousin. Je prends, comme tu le penses, une part bien vive à tout ce qui arrive à l'armée et je redouble d'efforts pour envoyer en Orient des bateaux à vapeur et des renforts.

(1) Le prince reçut cette lettre à Constantinople, le 12 novembre. Il y répondit par la lettre que l'on trouvera ci-après.

Le petit-fils de Mme Patterson (1) est actuellement en Orient. Mon oncle a été fâché de son admission, mais il y a des positions qu'il faut savoir accepter, et montrer de la mauvaise humeur serait, à mon sens, complètement impolitique. Dès que le siège sera fini, j'espère te revoir en bonne santé et grandi par quelques mois d'une rude guerre.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

L'Impératrice te dit mille choses aimables.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Constantinople, le 14 novembre 1854.

Sire,

La lettre de Votre Majesté et la médaille militaire que le colonel Renaud m'a remise m'ont rendu bien heureux! Ce témoignage de satisfaction est une récompense qui m'est bien chère et le ruban orange, réservé aux braves soldats de la France, que vous m'avez jugé digne de porter, me rend plus fier que toute autre distinction.

Votre Majesté aura appris par mon père que ma santé, très altérée par les fatigues, m'a obligé de venir me remettre à Constantinople. J'ai eu le bonheur de ne quitter ma division qu'après avoir assisté au glorieux combat d'Inkermann. Je n'y ai pas pris malheureusement une part bien active, ma troupe étant séparée et en seconde ligne, une partie sur la droite avec l'armée de secours et l'autre sur notre gauche, à l'armée de siège. Je n'ai eu d'engagés qu'une batterie et deux bataillons.

La maladie, dont je ne puis parvenir à me guérir, et la cessation des opérations, qui ne pourront être reprises sérieusement que dans quelques mois, me font vivement désirer de rentrer en France. J'espère en obtenir bientôt l'ordre de Votre Majesté.

La saison avancée, les renforts considérables de l'ennemi,

(1) Jérôme, frère de Napoléon Ier, avait épousé, en Amérique, en premières noces, miss Élisabeth Patterson. De cette union, dont l'Empereur refusa de reconnaître la légitimité comme ayant été contractée sans son consentement naquit, en 1805, Jérôme-Napoléon Bonaparte, qui, en 1829, épousa Suzanne Gay. Leur fils Jérôme Bonaparte, dont il est question ici, naquit en 1832. Napoléon III l'admit comme sous-lieutenant dans l'armée française. Plus loin il sera de nouveau question de Mme Patterson. (Notice précédant la lettre du 18 février 1861.)

la force et les ressources de la place que l'on niait, ont changé la face des affaires : d'offensive qu'elle était, notre position est devenue défensive, jusqu'à l'arrivée de renforts très considérables. La prise de Sébastopol, qui était le but de l'expédition, ne peut plus être que la conséquence d'une grande guerre contre toutes les forces russes qui se massent en Crimée. Cet hiver, on ne peut faire beaucoup et les grands coups ne seront portés qu'au printemps. Voilà, Sire, mes prévisions, que je me permets de vous soumettre et qui, jusqu'à présent, se sont réalisées.

Votre Majesté permettra que Sa Majesté l'Impératrice trouve ici l'expression du profond et respectueux attachement avec lequel je suis de Votre Majesté

Le très dévoué cousin

NAPOLÉON BONAPARTE.

L'Empereur au prince Napoléon

Saint-Cloud, le 23 novembre 1854.

Mon cher cousin, j'ai appris avec un vif chagrin que tu étais malade des suites des fatigues de la campagne. Je conçois, jusqu'à un certain point, que tu sois revenu à Constantinople pour te guérir, mais je te conjure, dès que tu le pourras, de retourner à l'armée. Ta conduite jusqu'ici t'a rallié tous les cœurs. Les nouvelles venues d'Orient t'ont fait un bien infini et cependant (il faut que tu saches toute la vérité), si tu revenais maintenant où la position de l'armée semble plus grave et où le but de l'expédition n'a pas encore été atteint, tu perdrais en un moment tout le fruit de tes fatigues. Enfin, tu te perdrais dans l'opinion sans ressource. Là-dessus il n'y a pas deux opinions. Déjà ton retour à Constantinople a donné lieu à de très mauvais bruits. Cependant, si tu es malade, reste à Constantinople jusqu'à ta guérison, mais répète *bien haut que tu vas retourner* et retourne à l'armée dès que tu le pourras.

J'espère que tu verras dans le conseil que je te donne la preuve d'une affection sincère et éclairée.

L'Impératrice te dit mille choses et je t'embrasse tendrement.

NAPOLÉON.

Malgré ces conseils, pour les raisons que nous avons indiquées sommairement et que nous aurons l'occasion de développer, le prince Napoléon obtint son rappel en France. Il s'embarqua à Constantinople, le 12 janvier 1855. A son arrivée en France, il fut très bien reçu par son cousin, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante par laquelle il lui demandait des récompenses pour les officiers de son état-major.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, le 11 février 1855.

Sire,

Votre Majesté m'a comblé de joie en m'accueillant, à mon retour en France, avec une bienveillante affection que j'avais la conscience de n'avoir jamais cessé de mériter.

J'attache le plus grand prix à ce qu'un acte de la faveur spéciale de Votre Majesté vienne témoigner hautement du bon accueil que j'ai reçu d'Elle. Je le désire vivement au point de vue de la brave division que j'ai eu l'honneur de commander et dans laquelle j'ai rencontré tant de sympathies; au point de vue de l'armée d'Orient dans laquelle j'ai la certitude d'avoir laissé de bons souvenirs, et enfin pour conjurer la malveillance dont j'ai eu tant à souffrir.

Je croirai avoir atteint ce but si Votre Majesté daigne accorder aux officiers attachés à ma personne, dont le service et le dévouement ne m'ont jamais fait défaut, les récompenses suivantes (1)...

Au lendemain du retour du prince Napoléon en France, parut à Bruxelles une brochure anonyme, que l'on annonçait depuis long. temps, sur *la Conduite de la guerre en Orient*. C'était une critique très violente de tout ce qu'on avait fait jusque-là en Crimée. L'Empereur eut, depuis, la preuve qu'elle était du général hongrois Klapka, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, mais il crut tout d'abord, suivant les bruits répandus par la malveillance publique, qu'elle sortait de la plume du prince Napoléon. Dans un des rares mouvements d'impatience que nous ayons à signaler chez ce souverain, ordinairement si maître de soi, il écrivit à son cousin la lettre suivante, d'un ton si différent des autres que tout en indique le caractère officiel, avec l'idée de la publicité à lui donner. Le prince y répondit le jour

(1) Nous ne citons pas les noms de ces officiers ni leurs états de service.

même et ne put cacher son indignation de cette fausse accusation, qu'il réfuta avec une phrase d'un rapport du préfet de police dont l'Empereur lui avait envoyé communication.

L'Empereur au prince Napoléon (1)

Palais des Tuileries, le 19 février 1855.

Monsieur mon cousin,

Une brochure, annoncée depuis longtemps et conçue dans des idées qui sont malheureusement les vôtres, vient de paraître à Bruxelles. Vous comprendrez aisément, j'espère, tout ce qu'il y a de grave à laisser supposer qu'un libelle, accusant la politique du gouvernement, la conduite de la guerre, l'honneur et le mérite des généraux qui sont morts ou encore sur la brèche, puisse avoir été écrit ou inspiré par l'héritier le plus direct aujourd'hui de l'Empereur. Il y a donc une nécessité absolue pour vous de réfuter carrément et officiellement cette brochure et les idées qu'elle contient. S'il en était autrement, je serais obligé, bien à regret, de prendre à votre égard les mesures les plus sévères. En effet, si un général quelconque se permettait, pendant la guerre, de semer dans le public des inquiétudes par l'exagération des difficultés et des pertes, dans l'armée, le découragement par la prévision d'une défaite et par la déconsidération des généraux chargés de la guerre, je n'hésiterais pas un moment à traduire ce général devant un conseil de guerre qui le condamnerait peut-être encore moins sévèrement que l'opinion publique.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, le 19 février 1855.

Sire,

La lettre de Votre Majesté soulève en moi un profond chagrin. Comment ! Sire, sur de simples *on dit*, avez-vous pu croire à de semblables accusations ? Le rapport même que vous m'envoyez prouve que le préfet de police n'y voit qu'une

(1) Il est probable que cette lettre a déjà été publiée.

manœuvre ennemie pour me compromettre. Voici sa dernière phrase :

« La publication de cet écrit a été retardée d'un jour parce qu'il a fallu réimprimer 2 000 couvertures sur lesquelles s'était glissée une erreur d'impression indiquant trop clairement que le prince Napoléon ne pouvait être l'auteur de la brochure. »

Vous voulez, Sire, me rendre responsable de ce que des milliers d'hommes savent, disent et écrivent, de ce qui a été dit du haut de la tribune anglaise, de ce qu'un ministre allié a sanctionné en se retirant ! Voilà sous quel prétexte Votre Majesté m'écrit une lettre que je la croyais incapable de m'écrire et que certes mon dévouement et mon ancienne amitié n'ont pas méritée. Ma conduite a été et est irréprochable. A l'armée, j'ai fait mon devoir. J'ai quitté mon commandement sur l'ordre de Votre Majesté et quand il m'a été prouvé que je n'avais plus rien à y faire. Depuis mon retour à Paris, j'ai apporté la plus grande réserve non dans mes écrits, puisque je n'en ai fait d'aucune espèce, mais dans mes conversations particulières. A vous seul, Sire, j'ai dit la vérité tout entière sur la fausse conception de l'expédition, sur la façon dont elle a été conduite, enfin sur notre mauvaise situation en Crimée. Je l'ai fait parce que je croyais remplir mon devoir de prince, de général, de citoyen, et après que Votre Majesté m'y avait engagé de la façon la plus positive.

J'affirme sur l'honneur être complètement étranger, d'une façon même indirecte, à une publication que je n'ai connue que par vous.

Je ne crois pas devoir faire une rétractation ni donner un démenti à un anonyme. Cela serait laisser un doute, mais j'ai le droit, Sire, de vous demander ce que vous m'indiquez vous-même dans votre lettre, un conseil de guerre avec les garanties que les lois accordent au dernier soldat.

Si vous voulez me traiter comme un simple général, je vous en offre l'occasion. Si vous ne croyez pas pouvoir me donner cette satisfaction publique, et que, vous inspirant du précepte du chef de notre dynastie, vous vouliez laver notre linge sale en famille, vous me reconnaîtrez au moins le droit d'exiger *une enquête :* il me faut un moyen de détruire le plus léger soupçon.

Quand la lumière que j'appelle sera évidente, il n'en restera pas moins dans mon cœur une profonde blessure. Elle me décide à demander à Votre Majesté de vouloir bien me per-

mettre de rester à l'avenir en dehors de *toute action politique ou militaire :* mon dévouement à mon pays et à Votre Majesté n'en sera pas diminué, mais je sens que je ne puis plus vous servir [*sic*] vis à vis des ennemis puissants qui vous entourent et qui parviendraient à nous séparer, des préventions et des soupçons de votre esprit et du ressentiment que j'éprouve moi-même.

Ma conduite dans la retraite sera ma meilleure justification dans l'avenir.

NAPOLÉON.

Malgré cette algarade, le prince Napoléon se consacra très activement et avec plein succès à ses fonctions de président de la commission impériale de l'Exposition universelle de 1855.

A la fin de l'année, il adressa ses souhaits à son cousin, qui lui répondit par ce billet :

1er janvier 1856.

Mon cher Napoléon,

Je te remercie de ta lettre d'hier. Crois bien qu'un mot de de ta part venant du cœur me touche profondément, car le sentiment le plus pénible depuis six ans a été lorsque j'ai cru devoir douter de ton affection. Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

L'Impératrice étant sur le point d'accoucher, — le Prince impérial naquit le 16 mars 1856, — l'Empereur adressa au prince Napoléon les deux lettres qui suivent, l'une privée, l'autre officielle.

Le 11 mars 1856.

Mon cher Napoléon, je n'ai pas pu aller voir mon oncle aujourd'hui, étant moi-même retenu au lit. Je te prie de lui exprimer combien je suis désolé de ne pouvoir lui témoigner moi-même toute la part que je prends à sa maladie. Heureusement, Ragon (1) m'a beaucoup tranquillisé cet après-midi. Je t'écris pour te parler aussi d'une autre chose. L'Impératrice accouchant, il faut, d'après les usages, deux témoins, l'un parent de la femme (cela sera le duc d'Albe) (2), l'autre parent du mari, et j'ai pensé à toi naturellement comme plus proche

(1) Ragon, officier du génie, officier d'ordonnance du prince Napoléon.
(2) Beau-frère de l'Impératrice.

parent. Si tu y consens, je t'enverrai demain par Fould (1) la lettre close officielle pour te notifier mon choix.

Crois à ma sincère amitié. Ton cousin

NAPOLÉON.

Mon cher cousin, l'Impératrice, notre très chère épouse, approchant du terme de sa grossesse, nous avons ordonné que, dès qu'elle sentira les premières douleurs, vous soyez averti de vous rendre au palais des Tuileries, dans le salon réservé aux princes de la famille impériale, afin que vous soyez introduit dans la chambre de l'Impératrice, au moment de son accouchement. Notre intention est que vous signiez comme témoin l'acte de naissance.

Sur ce, je prie Dieu, mon cher cousin, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Fait au Palais des Tuileries, le douze mars 1856.

Votre affectionné

NAPOLÉON.

V. — LE CONSEIL PRIVÉ. LE MINISTÈRE DE L'ALGÉRIE

Dans les derniers mois de l'année 1857, l'Empereur fit part à son cousin de son désir de répandre dans le public certaines idées sur le rôle de la Turquie. A la suite de cette conversation, le prince Napoléon soumit à l'Empereur un plan de brochure. Quoique approuvé en principe, ce projet ne devait recevoir son exécution que six mois plus tard (2).

Les deux cousins avaient aussi parlé d'une affaire plus importante. Pour le cas où il viendrait à disparaître, l'Empereur voulait organiser définitivement la régence. Il se disposait à la confier officiellement à l'Impératrice et il avait songé à constituer en même temps un conseil privé qui deviendrait, éventuellement, conseil de régence. Très bien admise, en principe, par le prince Napoléon, cette mesure souleva cependant ses critiques, quand il s'agit d'en désigner les membres : il ne voulait pas siéger auprès de certaines personnes pour lesquelles il éprouvait une aversion non dissimulée. Finalement, il n'accepta pas d'en faire partie et le conseil, placé en l'absence de l'Empereur sous la présidence du roi Jérôme, se composa de Persigny, Baroche, Pélissier, Fould, Morny, Troplong et du cardinal Morlot.

Ces deux questions, la seconde principalement, provoquèrent l'échange de plusieurs lettres.

(1) Achille Fould, ministre d'État et de la maison de l'Empereur.

(2) Voir la lettre du prince Napoléon du mois de juin 1858.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, novembre 1857.

Sire,

J'envoie à Votre Majesté le plan de la brochure sur *Les Turcs en Europe*. Je désire savoir si j'ai bien compris vos idées, et vous prie de vouloir bien lire et faire les corrections et me renvoyer le plan. J'ai tâché de me rappeler exactement nos conversations, J'ai fait venir M. Schefer (1) et, après plusieurs modifications, je vous propose le cadre ci-joint. Une fois adopté, il faudra cinq à six semaines pour la rédaction. J'attends la réponse de Votre Majesté pour faire commencer le travail.

J'ai vu M. de Persigny, qui m'avait suggéré une idée à Compiègne au sujet du conseil de l'Empire : c'est d'y nommer le cardinal Morlot, archevêque de Paris, et de le composer ainsi qu'il suit : mon père, le duc de Malakoff (2), M. de Persigny, le cardinal et moi; M. le ministre d'État comme secrétaire. Je crois que la nomination de ce conseil serait bonne et utile. J'avoue que l'idée d'y faire entrer un cardinal ne me serait pas venue, mais, vu le manque d'hommes et pour plusieurs autres raisons, je crois que cette idée mérite réflexion et a de très bons côtés. Si Votre Majesté veut, comme je le crois, restreindre le nombre des membres à cinq ou six et éviter d'y faire entrer, soit les ministres, soit les hauts fonctionnaires de l'État, la combinaison me paraît bonne. Personne, ce principe admis, ne pourra se plaindre. Voici mes raisons sommairement et très franchement : sommairement, parce qu'il est inutile de prendre vos moments et que vous voyez sans doute tous les motifs en faveur de mon opinion; franchement, Sire, parce que, si je suis sans doute vivement intéressé au maintien de notre dynastie et de notre cause, je suis cependant, par la naissance du Prince impérial, moins personnellement en cause, et cela me permet de vous dire, dans l'intérêt de votre fils, ce que j'aurais été gêné de vous dire dans le mien. Ce conseil, composé d'hommes *dévoués, honnêtes*, peu nombreux, s'entendant bien, portant hautement le drapeau napoléonien, prêts à faire le

(1) Il doit s'agir d'Arnold Scheffer, frère des deux peintres, qui collabora au *Globe* et au *National* et publia quelques ouvrages historiques.

(2) Le maréchal Pélissier, duc de Malakoff.

sacrifice de leur vie au triomphe de la cause, satisfera les amis, entraînera les indécis et effraiera les ennemis. Avec vous, il ne pourra avoir aucun inconvénent, n'ayant aucune action directe dans les affaires.

Vous absent ou un malheur vous frappant, il sera d'une grande utilité pour votre fils et pourra lui assurer la couronne. Le présent même sera raffermi par la confiance que l'avenir inspirera. C'est le côté faible de notre situation : il n'y a rien de fondé en dehors de votre personne. Il faut donc rassurer sur l'avenir en le préparant et en l'organisant, et témoigner que vous le voulez, ce dont beaucoup doutent ; surtout ne pas mettre la division et de mauvais éléments tarés dans un conseil qui peut être appelé à agir dans les moments difficiles.

J'aurais bien voulu dire cela à Votre Majesté avant mon départ de Compiègne, et je me permets de lui écrire aujourd'hui que le conseil me paraît possible par l'idée qu'a eue M. de Persigny.

Veuillez, etc.

NAPOLÉON BONAPARTE.

L'Empereur au prince Napoléon

Compiègne, 11 novembre 1857.

Mon cher Napoléon, Je te remercie bien de ta lettre qui m'a fait grand plaisir, car toutes les fois que tu me donnes des preuves de ton amitié, j'en suis profondément touché. Je te renvoie le projet avec quelques observations. Le plan est bien fait; seulement, qu'on n'oublie pas d'en faire une question toute religieuse et civilisatrice et nullement anglaise, française ou russe. Quant au conseil privé, nous en reparlerons à Paris.

Crois à ma sincère amitié

NAPOLÉON.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, ce 1er février 1858.

Sire,

Le ministre d'État vient de me communiquer le projet de message que Votre Majesté envoie au Sénat aujourd'hui même, pour désigner d'une façon irrévocable la régente et le conseil de régence.

La régence n'est que la conséquence du sénatus-consulte voté en 1856, pendant que j'étais absent. Je ne me permets pas de l'apprécier. Quant au conseil de régence, Votre Majesté, rappelant les dispositions du sénatus-consulte, désigne nominativement mon père et moi, comme les deux princes de la famille impériale les plus rapprochés du trône, ayant droit à la succession, ainsi que le cardinal Morlot, le duc de Malakoff, MM. Achille Fould, Troplong, Morny, Baroche et de Persigny.

Je supplie Votre Majesté de me permettre de ne pas considérer cette désignation comme irrévocable ou de vouloir bien permettre que mon nom ne s'y trouve pas.

Mes motifs sont : la nullité du conseil privé dans le présent; son peu d'importance dans un avenir malheureux auquel Votre Majesté fait allusion, puisqu'il n'est appelé à donner son avis que sur quatre points déterminés.

J'ai donc la conscience de n'affaiblir nullement votre gouvernement en n'étant pas désigné dans le conseil de régence. De plus, je crois, ainsi que je l'ai exprimé à Votre Majesté dans les conversations qu'elle a daigné avoir avec moi à ce sujet et notamment dans une lettre que je lui ai écrite à Compiègne, que le grand nombre de membres affaiblit encore l'action de ce conseil. Et finalement, le motif décisif pour moi est sa composition. Il s'y trouve notamment le nom d'un haut fonctionnaire avec lequel j'ai la conscience d'être profondément en désaccord sur presque toutes les questions et qui, dans les circonstances les plus graves, a manifesté par des actes son hostilité personnelle contre moi. Je crois que son nom ne peut faire que du tort à la considération et à l'autorité du Conseil, qui, ainsi composé, au lieu d'être un élément de force et d'unité, serait un élément de faiblesse pour la Régente.

La désignation nominative ôtant presque à la couronne le droit de le modifier, il ne me reste plus qu'à suivre la voie que m'indiquent ma conscience et mon honneur, en suppliant Votre Majesté de me dispenser de siéger dans un conseil ainsi composé et de m'éviter un refus après la communication au Sénat.

L'heure très avancée ne me permet pas d'entrer auprès de Votre Majesté dans de plus longues considérations et de lui développer tous les motifs qui m'ont décidé et que j'ai, depuis

plusieurs semaines, fait connaître à l'Empereur lui-même, au ministre d'État et à M. de Persigny.

Je suis, etc.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

Entre temps, l'Empereur dissuadait le prince Napoléon d'organiser, comme il en avait eu l'idée, un dîner annuel pour commémorer la bataille de l'Alma.

Paris, le 25 décembre 1857.

Mon cher Napoléon, puisque tu me demandes un conseil, je te dirai que je n'approuve pas l'idée d'un dîner annuel officiel en commémoration d'un fait de guerre, car nous retomberions dans la parodie du fameux dîner de Waterloo du duc de Wellington. Rien de plus simple, au contraire, que d'inviter simplement chez toi les officiers que tu as connus en Orient, sur le champ de bataille. Mon avis est donc qu'il ne faudrait inviter personne d'officiel et éviter tout toast et tout discours.

Reçois l'expression de ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Le 5 juin 1858, M. Delangle remplaça au ministère de l'Intérieur le général Espinasse. L'Empereur profita de ce remaniement du Cabinet pour étudier une modification du statut de l'Algérie, qui, jusque-là, était placée sous les ordres d'un gouverneur militaire, résidant à Alger et relevant du ministre de la Guerre. Sa première idée avait été de créer un ministère spécial. Puis, après en avoir parlé avec le prince Napoléon, à qui il réservait ce poste, il songea à constituer l'Algérie en une sorte de vice-royauté. La question de résidence provoqua des objections de la part du prince, qui estimait indispensable de faire, chaque année, à Paris, un séjour de trois à quatre mois, pour établir le budget et traiter directement avec l'Empereur les affaires importantes.

Cette divergence de vues provoqua la correspondance ci-après. Finalement, l'Empereur revint à son projet primitif, et, le 24 juin 1858, il créa le ministère de l'Algérie et des Colonies, dont il confia le portefeuille au prince Napoléon. Celui-ci devait le conserver jusqu'au 8 mars 1859.

L'Empereur au prince Napoléon

Fontainebleau, le 11 juin 1858.

Mon cher Napoléon, je ne t'ai pas envoyé avant ce jour ma résolution définitive au sujet du gouvernement de l'Algérie,

parce que ce projet est assez important pour mériter une mûre réflexion.

J'y ai fait quelques changements indispensables, mais celui auquel j'attache le plus d'importance est l'article qui adopte d'une manière définitive l'autorisation au lieutenant de l'Empereur de rester quatre mois de l'année à Paris. En effet, cette disposition, si elle était adoptée ou même soupçonnée, détruirait tout le système et ferait le plus mauvais effet. Comment comprendrait-on qu'on transporte tous les services en Algérie pour retirer pendant quatre mois tous les ans le ministre de ce pays? Ce ministre serait donc le tiers de l'année à Paris sans bureau, sans intermédiaire pour transmettre ses ordres. C'est impossible. Si on trouve nécessaire qu'un ministre de l'Algérie soit à Paris, alors il faut qu'il y reste, quitte à faire tous les ans un voyage d'un mois en Algérie. Tout dépend de la manière dont on pose les choses. Si le ministre, établi à Paris, va tous les ans faire un voyage en Algérie, l'opinion publique lui en saura gré, mais si le lieutenant de l'Empereur, après avoir absorbé presque tous les pouvoirs, ne laisse que des doublures en Algérie et vient pendant quatre mois s'amuser à Paris, on lui reprochera tous les instants qu'il passera loin de la colonie.

Il est impossible de jouer avec les grands intérêts qu'on vous confie et il faut se dévouer tout entier à une tâche, ou ne pas s'en mêler.

Ainsi voici ma dernière décision. Ou tu accepteras le projet ci-joint et alors tu ne reviendras à Paris qu'en me démandant un congé qui ne pourra jamais excéder un mois, sauf des raisons majeures, ou bien nous reviendrons à mon premier projet de créer à Paris un ministère de l'Algérie et des Colonies.

Réfléchis à tout ceci qui est très sérieux et réponds-moi.

Crois à ma sincère amitié. NAPOLÉON.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, [16] juin 1858.

Sire,

J'ai reçu la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire, ainsi que le décret sur le gouvernement de l'Algérie.

Il m'a fallu quelques jours, Sire, pour réfléchir ainsi que

vous me l'ordonniez. J'ai réuni mes observations dans une note, copiée sous la même forme que le travail que vous m'avez envoyé. J'ai mis en tête les considérations générales sur l'ensemble; ensuite le décret adopté par Votre Majesté, et celui que je voudrais voir signer par vous, et enfin les motifs à l'appui de chacun de nos articles.

Je vous en prie, Sire, lisez ce travail avec attention, je le crois concluant. J'ai consulté, avant de vous l'envoyer, les membres de la commission que vous avez désignée pour s'occuper avec moi de cette question, et ils ont été *unanimes* pour approuver mon travail. Ils ont, en outre, été d'avis que les affaires de l'Algérie souffraient tellement de l'incertitude actuelle qu'il serait urgent que l'Empereur veuille, le plus promptement possible, dès son retour à Paris, prendre une décision, soit en abandonnant toute réforme en Algérie, soit en adoptant le décret.

Vous me retirez, Sire, sur les propositions des ministres des Finances et de l'Instruction publique, certains pouvoirs : je ne le trouve pas juste. J'ai eu, sur les douanes, une longue conversation à ce sujet avec M. Gréterin (1), qui a fini par m'avouer qu'il n'y avait pas de bonnes raisons contre ce que je demandais, qu'il craignait seulement l'effet moral !

Il y a, en outre, une question de confiance vis à vis de moi. Quand je pense que vous étiez disposé à me nommer vice-roi, c'est-à-dire à me faire une position beaucoup plus grande que celle que je crois indispensable, à faire une séparation encore plus complète, car, en me nommant vice-roi, vous auriez constitué un royaume d'Algérie séparé ! En me reportant à ce point de départ, je ne puis comprendre, j'ose le dire, les petites chicanes des ministres, sinon par le désir qu'ils ont de voir échouer tout ce qui sort de la routine de leurs administrations.

La rédaction que je vous soumets, pour les séjours que je serai forcé de faire à Paris, répond peut-être au mauvais effet que Votre Majesté pourrait craindre d'une absence fixée d'avance à trois ou quatre mois. On verra que c'est pour y traiter des affaires avec vous, pour établir le budget, régler toutes les grosses questions que je viens, et je ne resterai que le temps nécessaire aux affaires; mais ces rapports personnels

(1) Président du conseil spécial des douanes.

avec vous, Sire, me semblent tellement indispensables que je ne comprends même pas le mécanisme du nouveau gouvernement sans cela : je supplie l'Empereur de bien lire mes observations à ce sujet.

Je ne fonctionnerai effectivement comme ministre de l'Algérie que pendant le temps que je serai auprès de vous. Le système proposé n'est peut-être pas aussi simple que vous le voudriez, mais plus j'y réfléchis et plus je crois que c'est le seul possible pour concilier la nouvelle organisation avec notre constitution, nos lois et surtout nos habitudes de centralisation et d'intervention de l'Empereur dans tant de détails. Je serai très heureux d'en causer avec Votre Majesté pendant une heure.

Une idée que je veux aussi vous soumettre, Sire, c'est de faire venir tout de suite, pour quelques jours, le maréchal Randon (1). Il pourrait donner d'excellents avis. Il serait satisfait de cette marque de confiance et ne se plaindrait plus, comme il le fait, d'être resté étranger à vos décisions sur le pays qu'il gouverne. Enfin l'opinion comprendrait pourquoi cette affaire n'est pas encore terminée. Les journaux étrangers, si hostiles, disent que votre gouvernement est impuissant pour toute réforme et que je demande des absurdités, comme la nomination des officiers, etc.

Le maréchal Randon, mandé par le télégraphe, pourrait être ici dans cinq jours, et, trois jours après, tout pourrait être terminé, et, je le répète, ce serait motiver les retards jusqu'à ce jour que l'opinion publique comprendrait et approuverait.

Voyez, Sire, et décidez. Croyez surtout que je vous suis profondément reconnaissant de la sollicitude que vous voulez bien apporter à mon avenir. Il y a longtemps que vous êtes un second père pour moi et il y a longtemps aussi que je vous aime et vous suis dévoué entièrement, encore plus à l'homme qu'à l'Empereur.

Dès que je vous verrai, j'aurai aussi à vous parler des renseignements que j'ai reçus d'Italie.

Veuillez recevoir..., etc...

NAPOLÉON (JÉRÔME).

(1) Gouverneur général de l'Algérie.

L'Empereur au prince Napoléon

Saint-Cloud, le 20 juin 1858.

Mon cher cousin,

Nous sommes arrivés ce soir à Saint-Cloud et je désire te voir mardi, à 11 heures, pour déjeuner.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, juin 1858.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté de ce que j'ai fait pour l'organisation du nouveau ministère, qu'elle a bien voulu me confier.

La commission que nous avons réunie, d'accord avec les ministres de la Guerre et de la Marine, a terminé son travail : tout a été réglé et le travail est prêt à vous être soumis pour l'exécution de votre décret. Une seule question n'a pu être décidée et retient encore l'envoi de ce travail : c'est celle de l'infanterie et de l'artillerie de marine employées comme troupes coloniales. Je n'ai qu'à me louer du maréchal Vaillant (1) ; tout a été facile avec lui ; nous avons écrit une dépêche signée par nous deux au gouverneur général de l'Algérie, pour lui expliquer sa position et définir la marche des affaires. Chez l'amiral Hamelin (2), je le dis à regret, j'ai trouvé une mauvaise humeur mal déguisée. Il n'a voulu rien entendre, se prêter à aucun arrangement. Je lui ai proposé de nommer d'un commun accord une commission qui examinerait la question d'infanterie de marine qui nous sépare. Il n'a voulu ni du maréchal Magnan, ni du maréchal Randon, ni de M. Rouher pour la présider. Nous en avons parlé dans le dernier conseil des ministres sans lui faire faire un pas.

Il ne nous reste plus qu'à prier l'Empereur de renvoyer cette question d'attributions à la section de la Guerre, Marine, Algérie et Colonies, au Conseil d'État, qui vous soumettra un avis. Je suis tellement certain d'avoir raison que je ne demande

(1) Ministre de la Guerre.
(2) Ministre de la Marine.

que l'étude de cette question, qui se réduit à ceci : les troupes de terre qui sont à la marine ne le sont que pour le service des colonies; elles ont été formées dans ce but en 1838; elles ne font pas le service à bord des bâtiments; ce sont des régiments coloniaux : comme tels, ils doivent être sous les ordres du ministre des Colonies ou de celui de la Guerre; ils ne peuvent pas rester à la Marine. Il y a déjà assez de points de contact fâcheux pour le bien du service entre la marine et les colonies, sans y ajouter celui-là, qui, je le crains, serait insurmontable. Dans la pratique, je prévois de bien grosses difficultés entre l'amiral Hamelin et moi. De mon côté, je suis décidé à rester toujours dans le droit et la modération ; mais les deux services de la marine et des colonies sont difficiles à disjoindre, et je vous prie, Sire, de me donner vos ordres pour que le Conseil d'État soit saisi de notre conflit.

Je n'ai qu'à me louer du général Daumas (1). Je crois cependant qu'il ne pourra conserver sa position : il ne le désire même pas. Nous sommes trop de chefs pour l'Algérie : le gouverneur, le général Daumas et moi; cela ne peut marcher. J'aurai à soumettre le choix d'un nouveau directeur à l'Empereur et je m'en occupe. Jusque-là, le général fait le service et me prête tout son concours. Quand il quittera sa position, il désirerait beaucoup être nommé aide de camp de l'Empereur. Je l'appuie.

M. Fould doit avoir envoyé, Sire, un décret pour nommer M. de Chancourtois secrétaire de mes commandements. Je le chargerai de mon cabinet. C'est un ingénieur des mines, fort distingué, suppléant des cours de géologie de M. Élie de Beaumont, qui a été avec moi à l'Exposition et dans mon voyage dans le Nord (2).

Ci-joint un décret pour faire passer dans mon ministère les crédits ouverts à la Guerre et à la Marine et qui me reviennent.

On travaille à l'installation du ministère au Palais-Royal. Ce sera, malgré toute mon activité, un peu long et le service souffrira tant que l'installation matérielle ne sera pas terminée.

Je me suis occupé de votre projet de brochure sur la Turquie (3). J'ai pensé à M. Peyrat, ancien rédacteur en chef de

(1) Directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la Guerre.

(2) En 1856, le prince Napoléon avait fait un voyage dans les mers du Nord.

(3) C'est la brochure dont il est question dans les lettres du prince (novembre

la Presse. Sans l'avoir vu, je me suis assuré qu'il ferait dans le sens et le but désirés une brochure signée par lui. Il est très capable, écrit bien et connaît la question.

Désirez-vous que je donne suite à ce projet qui pourrait être exécuté promptement?

Combien faudrait-il donner à M. Peyrat?

NAPOLÉON (JÉRÔME).

L'Empereur au prince Napoléon

Plombières, le 6 juillet 1858.

Mon cher Napoléon, je suis bien heureux des bonnes dispositions que tu manifestes pour tes nouvelles fonctions et je ne doute pas que tu ne réussisses. Mais je te recommande surtout de ne pas t'attacher dès l'abord aux questions d'attributions. Tu peux être sûr que si la pratique me prouve qu'il faut t'en donner davantage pour le bien du service, je n'hésiterai pas à le faire. La question des troupes de marine est si claire à mes yeux que j'ai écrit au ministre de la Marine, pour lui dire que je ne consentirais pas à ce qu'elles fussent détachées de son ministère. Il y a bien des raisons pour cela et une des plus fortes à mes yeux consiste dans la désunion que cette mesure apporterait dans les troupes qui doivent agir de concert avec la flotte.

Je suis complètement de ton avis. Tu ne peux conserver Daumas, mais il ne me convient nullement comme aide de camp.

J'ai donné des ordres pour la prompte installation de ton ministère.

Je ne demande pas mieux que d'accorder les croix que Rouher m'a demandées pour ton voyage.

J'approuve fort le projet de brochure, mais je préfère qu'elle porte le nom de l'auteur, car je ne veux pas en être responsable. Je donnerai à P... ce qu'il demandera si la brochure est bonne. Celle qui vient de paraître sur les principautés est écrite de main de maître. Sais-tu qui l'a faite?

Je trouve ta circulaire très bien faite.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

1857) et de l'Empereur (11 novembre 1857). Peyrat était alors rédacteur à *la Presse* où il s'occupait spécialement de la politique extérieure et des questions religieuses. La brochure parut sans nom d'auteur, sous le titre : *la Turquie devant l'Europe*.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Paris, le 11 août 1858.

Sire,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté copie d'une lettre du maréchal Randon, qui m'informe qu'il a donné directement sa démission à Votre Majesté, ainsi que copie de ma réponse.

Le maréchal, en agissant ainsi, a tenu une conduite que Votre Majesté appréciera.

Les motifs qu'allègue le maréchal ne sont pas exacts : j'ai toujours eu pour lui les plus grands égards, la plus grande bienveillance et la plus entière confiance. C'est moi qui ai prié Votre Majesté de le faire venir. J'ai eu de très longues conversations avec lui sur toutes les questions importantes de l'Algérie. Je l'ai prié de me résumer, sur chacune de ces questions, son opinion par écrit, me réservant de l'étudier avec le plus grand soin. A la suite de nos conversations, il en est résulté qu'il y avait trois partis à prendre :

Ou la suppression du gouverneur général et son remplacement par un commandant supérieur de l'armée ;

Ou l'augmentation notable de ses pouvoirs, avec une centralisation complète à Alger ;

Ou enfin le maintien provisoire du *statu quo*, en réservant les modifications, après que l'expérience aurait prononcé.

A la suite de ce que Votre Majesté m'a dit, en prenant congé d'elle à Saint-Cloud, j'ai fait venir le maréchal pour lui dire que l'Empereur adoptait le troisième parti, que vous désiriez qu'il restât gouverneur général, avec sa situation actuelle, et que je l'engageais à retourner le plus tôt possible en Algérie.

J'ai accompagné cette communication des paroles les plus louangeuses et les plus bienveillantes, lui disant notamment que, s'il devait y avoir un gouverneur général, personne ne saurait m'être plus agréable que lui.

Le maréchal, semblant accepter ce que je lui disais, m'avait assuré qu'il allait partir. Il y a quelques jours, je fus fort étonné de recevoir une lettre assez peu claire et sans conclusion, par laquelle il m'indiquait cependant le désir que tous les services publics fussent réunis sous sa direction en Algérie, que les fonctionnaires de tout ordre ne correspondissent avec moi que par son intermédiaire; que le budget municipal et

local, se montant à plus de 10 millions, fût à sa disposition.

Je lui ai fait répondre verbalement par le colonel de Franconière, mon premier aide de camp et son ami intime, que ses prétentions ne me paraissaient pas admissibles, que, du reste, je ne pourrais que les soumettre à l'Empereur, alors que le travail d'ensemble sur l'organisation du Gouvernement de l'Afrique vous serait soumis; je lui fis dire de nouveau que, pour le moment, tout devait rester en l'état, puisque telle avait été votre décision.

Hier, enfin, j'ai reçu la lettre que je vous envoie : le maréchal ne m'a pas fait autrement part de sa décision. Il est venu chez moi s'inscrire, sans vouloir entrer dans mon cabinet, et je viens d'apprendre qu'il a quitté Paris hier soir. J'ai peine à m'expliquer une semblable conduite. J'espère que vous approuverez, Sire, ma réponse.

J'ose insister près de Votre Majesté pour que la démission du maréchal soit acceptée. Le général Renault pourra continuer à faire l'intérim jusqu'à votre retour, époque à laquelle l'Empereur, après avoir examiné mes propositions, voudra bien me faire connaître sa volonté.

Profitant de l'autorisation que vous avez bien voulu me donner, je compte partir demain, 12, pour passer huit jours en Suisse. Je serai à Paris le 20.

Ainsi que l'ont fait plusieurs ministres, les affaires courantes seront expédiées par mes directeurs et je ne laisse pas d'intérimaire pour un temps aussi court.

J'ai laissé à mon cabinet les instructions nécessaires pour me faire parvenir les ordres de l'Empereur, s'il m'en envoie. Je tiendrais beaucoup à ce que sa réponse au maréchal lui fût envoyée par mon intermédiaire.

Nous avons été fort heureux d'apprendre l'heureux voyage de l'Empereur et de l'Impératrice (1). J'espère qu'il ne les fatiguera pas trop.

Veuillez recevoir, Sire, etc.

NAPOLÉON (JÉRÔME).

L'Empereur au prince Napoléon

Biarritz, le 12 septembre 1858.

Mon cher cousin, j'ai réfléchi mûrement à la proposition

(1) Voyage à Cherbourg, pour y rencontrer la reine d'Angleterre.

que tu me fais pour la préfecture d'Alger et sans avoir de prévention contre la personne dont tu me parles, je crois vraiment qu'actuellement sa nomination ferait un très mauvais [effet]. Quand déjà tu auras pu faire quelque bien en Algérie et que ton administration aura pu être jugée, il me sera peut-être possible d'utiliser les facultés de M. de G... Mais avant cela cette nomination aurait de graves inconvénients. Les personnes qui te sont hostiles disaient toujours, avant ta nouvelle position, que si l'on te donnait du pouvoir, cela ne serait qu'au profit de Girardin et de Bixio (1). Il ne faut pas leur donner raison...

C'est vrai que le choix est difficile à faire, mais, parmi les préfets il y a des hommes distingués qu'on pourrait prendre.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

VI. — L'ITALIE. LE MARIAGE DU PRINCE

Une récente publication, parue dans la *Revue des Deux Mondes* (2), a fait connaître la correspondance du roi Victor-Emmanuel, du prince Napoléon et du comte de Cavour sur la préparation et les suites de la guerre d'Italie. C'est pourquoi nous croyons inutile de retracer ici l'historique de ces négociations. Nous nous contenterons de donner, avec de très brefs commentaires, les lettres de l'Empereur et du prince Napoléon qui sont relatives à ces événements.

Après ses fameuses conversations avec M. de Cavour, à Plombières, (21 juillet 1858), Napoléon III, bien résolu à libérer un jour ou l'autre l'Italie du joug autrichien, voulut, avant tout, s'assurer, sinon du concours effectif, du moins de l'appui moral et de la bienveillance de la Russie. Cette question ne pouvait se traiter officiellement. Aussi, au mois de septembre 1858, convoqua-t-il, à Biarritz, le prince Napoléon et le chargea-t-il d'aller immédiatement à Varsovie, où se trouvait alors l'empereur Alexandre. Cette négociation devait rester strictement secrète : pour expliquer à tout le monde, même aux ministres, qui auraient été hostiles à ce projet, le voyage du prince, on prétexta une visite de politesse au Tsar, en souvenir de l'entrevue que les deux empereurs avaient eue à Stuttgart, l'année précédente à la même époque.

Dans un rapide voyage à Varsovie, le prince remplit avec beaucoup

(1) Émile de Girardin et Jacques-Alexandre Bixio, l'un et l'autre d'opinions très avancées, étaient liés avec le prince Napoléon.

(2) Numéros des 1er janvier, 1er et 15 février, 15 mars 1923.

de tact et d'habileté sa délicate mission. Son cousin, auquel il revint en rendre compte, s'en montra très satisfait. D'importants résultats étaient en perspective.

Une négociation, très secrète encore, était ainsi amorcée. Il s'agissait de la continuer, toujours avec la plus grande discrétion. Le prince ne pouvait retourner en Russie sans risquer d'éveiller l'attention. Aussi devenait-il indispensable d'envoyer à Saint-Pétersbourg un homme de toute confiance. L'Empereur ne savait qui désigner, quand le prince Napoléon lui proposa le capitaine de vaisseau La Roncière Le Noury, qui avait commandé le navire la *Reine Hortense*, sur lequel le prince avait accompli, en 1856, son expédition scientifique dans les mers du Nord. Ce choix parut excellent à l'Empereur, qui écrivit à son cousin :

Dimanche, 31 octobre 1858.

Mon cher Napoléon, je suis charmé de la *trouvaille*. Arrange les choses de manière à ce qu'il parte bientôt. Tu pourrais me l'amener demain matin.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

La Roncière partit et se heurta à des difficultés auxquelles on ne s'attendait pas tout d'abord. Il dut revenir en France et l'Empereur l'envoya une seconde fois en Russie, muni de nouvelles instructions, porteur cette fois d'une lettre pour le Tsar.

L'Empereur au prince Napoléon

Jeudi, 23 décembre 1858.

Mon cher Napoléon, je t'envoie la lettre pour l'empereur Alexandre. Lis-la, cachète-la et donne-la à La Roncière. Dis lui aussi que, si le traité est signé, je désire que la date n'y soit pas mise, afin que nous ne le publiions d'un commun accord qu'au moment des événements. Si tu avais quelques observations à me faire, viens ce soir à six heures.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

L'Empereur au prince Napoléon

Paris, le 30 décembre 1858.

Mon cher cousin, je ne comprends rien à ce qui se passe. Tu m'as servi jusqu'ici avec dévouement et intelligence d'intermédiaire vis à vis de l'empereur de Russie. Je te charge d'écrire

en mon nom, je t'autorise à avoir un chiffre avec La Roncière, et puis, lorsque je te donne l'ordre de modifier les instructions, tu t'y refuses !

Cela veut dire que tu ne serviras qu'autant que cela te conviendra. Je t'avoue que cet exemple me peine beaucoup, car quelle confiance puis-je avoir en toi dans l'avenir si, te donnant un ordre, je ne suis pas sûr qu'il sera exécuté? Mais je ne continue pas les observations que cet incident m'inspire et je me borne à te prier de remettre au comte Walewski ton chiffre, puisque ce chiffre dans tes mains ne devait servir à tes communications *qu'autant que cela te conviendrait.*

Il y a quelque chose qui me désole, c'est que je vois par expérience qu'il y a des personnes pour lesquelles une grande cause, un grand but disparaissent dès qu'elles croient leur amour-propre blessé.

J'espère encore qu'il n'en est pas ainsi pour toi et j'attends avec impatience toutes les explications que tu pourras me donner.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Ce léger malentendu n'eut pas de suite. La Roncière s'acquitta fort bien de sa mission, et un traité de bienveillante neutralité et d'assistance diplomatique fut signé par les deux souverains.

Un mois auparavant, tandis que les événements se préparaient ainsi dans l'ombre, *la Presse* avait publié, dans son numéro du 23 novembre, un article hostile à l'Autriche, dans lequel Guéroult parlait clairement de la lutte qui ne pouvait manquer d'éclater entre ce pays et le Piémont. De même, le 27 novembre, *le Siècle* exposait les avantages que présenterait, pour l'équilibre européen, « l'existence d'un grand État qui se nommerait l'Italie. »

C'était aller trop vite en besogne. L'Empereur demanda à son cousin d'user de son influence personnelle sur certains journaux pour leur conseiller plus de discrétion.

L'Empereur au prince Napoléon

27 novembre 1858.

Mon cher Napoléon, j'ai reçu ta lettre et je crois facilement ce que tu me dis pour ce qui a rapport à toi. Ce que je regrette, c'est l'article de *la Presse* et du *Siècle*, car, si cela continue, nous serons obligés à une réfutation désagréable. Quant aux

hommes, il ne faut pas les juger trop sévèrement. Il y a tant de gens qui ne nagent que lorsqu'on les jette à l'eau (1)! Mais si tu as de l'influence sur la presse, conseille-leur de ne point emboucher la trompette lorsqu'on ne veut pas marcher. Je verrai ce que je pourrai faire pour M. de [nom illisible].

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Je ne suis pas étonné du retard du voyageur (2).

La presse de Paris n'était pas la seule à lever prématurément un coin du voile sous lequel il convenait de cacher des affaires qui n'étaient pas encore au point. A Turin, on se montrait d'une impatience dangereuse, qu'expliquaient les bonnes dispositions des Tuileries. Le roi Victor-Emmanuel II, lors des réceptions du jour de l'an, après s'être observé pendant presque toute la cérémonie, s'était laissé entraîner, à la fin, à des imprudences de langage. L'Empereur en redoutait de nouvelles dans le discours que le Roi devait prononcer, le 10 janvier, pour l'ouverture du Parlement, et dont le texte cependant lui avait été communiqué. Bien qu'en principe la guerre avec l'Autriche fût résolue dans l'esprit de M. de Cavour et acceptée dans celui de l'Empereur, la France ne pouvait intervenir que si le Piémont était attaqué. Contrairement à ce qu'ont dit certains historiens (3), le traité secret qui lia le sort des deux pays ne fut signé que dans le courant du mois de janvier 1859, mais Napoléon III sentait l'impérieuse nécessité de mettre de son côté l'opinion publique, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Pour justifier l'intervention armée de la France, il fallait à tout prix que l'Autriche fût l'agresseur, le Piémont la victime. C'est pourquoi il importait de modérer les ardeurs de notre futur allié.

L'Empereur au prince Napoléon

Vendredi, 7 janvier 1859.

Mon cher cousin, pourrais-tu venir causer ce soir avec moi dans mon appartement en bas? Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

(1) Sur la lettre de l'Empereur, en face de ces mots, le prince Napoléon a écrit au crayon : « Préparation de la guerre d'Italie que le P [rince] seul savait et contrecarrée par les ministres dont il se plaignait. »

(2) Il s'agit de La Roncière.

(3) Dans *l'Empire libéral* (tome III, p. 527), Émile Ollivier croit que le traité secret d'alliance entre la France et le Piémont fut réellement signé le 10 dé-

L'Empereur au prince Napoléon

Le 7 janvier 1859.

Mon cher Napoléon, je te prie de faire venir M. Nigra (1) et de lui dire qu'il écrive sérieusement à Turin afin qu'on agisse avec plus de mesure. Rien ne réussit sans suite et sans méthode. Le Piémont veut de l'argent, eh bien ! il ne peut l'obtenir qu'en cachant autant que possible ses projets. Il veut l'appui de la France et il ne peut l'obtenir qu'en se donnant raison devant l'opinion publique. Or, je suis désolé des correspondances qui vont de Turin dans toutes les parties de l'Europe. Partout on dit : le Piémont, sûr de l'appui de la France, cherche un prétexte quelconque pour commencer la guerre. Il faut absolument qu'on soit plus prudent à Turin et si, par parenthèse, le discours du Roi est belliqueux, il sera impossible de faire l'emprunt.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

Rien de Saint-Pétersbourg.

Le 13 janvier 1859, le prince Napoléon partait pour Turin, accompagné de différents officiers de son état-major et du général Niel, fort en crédit auprès de l'Empereur. L'objet de ce voyage ne fit de doute pour personne : depuis quelque temps, on parlait du mariage du prince avec la princesse Clotilde (2). Si on ignorait encore qu'il avait été décidé, en principe, au mois de juillet précédent, après les conversations de Plombières, on prévoyait cet événement. On ne fut aucunement surpris quand les journaux annoncèrent successivement le départ du prince, son arrivée à Turin, la réception cordiale dont il fut l'objet, ses fiançailles officielles et enfin son mariage, qui fut célébré le 30 janvier.

L'Empereur au prince Napoléon

Paris, le 15 janvier 1859.

Mon cher cousin, j'espère que tu seras arrivé en bonne

cembre 1858. En nous fondant sur la lettre ci-après de l'Empereur, du 26 janvier 1859, nous croyons pouvoir affirmer qu'il fut antidaté et ne fut conclu définitivement qu'au mois de janvier 1859, pendant que le prince Napoléon était à Turin.

(1) Nous croyons inutile de rappeler le rôle important joué par le chevalier Nigra, dans les négociations qui préparèrent la guerre d'Italie.

(2) Clotilde-Marie-Thérèse-Louise, née le 2 mars 1843, fille du roi Victor-Emmanuel II et de l'archiduchesse Adélaïde d'Autriche.

santé à Turin. Je ne t'écris qu'un mot pour te dire que j'ai oublié de te recommander de ne prendre aucun engagement pour les décorations de la Légion d'honneur, parce que le mariage sera une occasion d'en donner un assez grand nombre. La Roncière arrive demain. Le ministre anglais a écrit à son ministre à Paris une dépêche bien mauvaise sur le discours du Roi.

Bien des amitiés à tout le monde. Crois à ma sincère affection.

NAPOLÉON.

Paris, le 19 janvier 1859.

Mon cher Napoléon,

J'attends avec impatience des détails de ton séjour à Turin. J'espère que le courrier arrivera ce soir. Je t'envoie toutes les lettres et demandes officielles. Quant au grand cordon pour le prince de Carignan (1), ainsi que je te l'ai écrit, il faut conserver cela pour le jour du mariage, sans quoi je n'aurai plus rien à lui donner.

Ici, les craintes sont calmées, mais je suis toujours mécontent des journaux. Les uns disent beaucoup trop et les autres pas assez.

La Roncière a très bien rempli sa mission. On a tout ce qu'on pouvait espérer. L'Empereur lui a dit en partant qu'il me donnait sa parole d'honneur de faire tout ce qu'il pourrait en ma faveur, mais qu'il fallait le laisser juge des moyens et du temps.

Crois à ma sincère amitié.

NAPOLÉON.

L'Impératrice prétend qu'il est d'usage de donner une bague dès les fiançailles, et, comme elle pense que tu n'en as pas, elle t'en envoie une.

L'Empereur au prince Napoléon à Turin

Télégramme chiffré.

Paris, 23 janvier 1859.

J'ai reçu le programme. Je l'approuve, mais tout le monde est frappé des inconvénients d'un mariage si précipité. Il faut au moins gagner huit jours, afin qu'on ait le temps de faire des

(1) Eugène-Emmanuel de Savoie-Villefranche, prince de Carignan (1816-1888).

préparatifs convenables. Une telle précipitation donnerait lieu à une foule de commentaires et dangers.

L'esprit public veut mêler le mariage à la guerre; il faut à tout prix, dans l'intérêt des deux pays, gagner du temps pour la guerre, si cela est possible. De Pétersbourg comme de Londres on écrit dans le même sens. Je voudrais que le contrat de mariage fût remis au moins à 6... Je tiens surtout à savoir si le Piémont est obligé de faire la guerre cette année.

Le prince Napoléon à l'Empereur

Télégramme en partie chiffré.

Turin, lundi 24 janvier 1859, 2 heures du matin.

Reçu en rentrant du théâtre dépêche de Votre Majesté du 23, à 9 heures 35 du soir. Les bans ont été publiés à l'église cathédrale, aujourd'hui, après la messe, où nous avons été en cérémonie, et le mariage annoncé pour dimanche prochain. Le Roi, croyant tout arrangé et voyant l'impatience que le général Niel, le prince de la Tour d'Auvergne (1) et moi mettions pour la négociation du mariage, est allé au-devant de nos vœux en pressant la conclusion. Les instructions de l'Empereur portent de presser le mariage autant que possible. Dès notre arrivée, deux partis se présentaient : mariage en personne ou par procuration. En personne, cela dégageait le mariage de la question politique. Le comte Cavour était pour l'ajournement et le mariage par procuration. Mais mon séjour prolongé dans le palais est une grande gêne pour le Roi, et ma présence ici une excitation politique. On tombait dans les inconvénients que l'Empereur veut éviter. Quelques embarras dans les préparatifs ne sont pas à balancer avec des intérêts si graves. Le Roi désirant séjourner un jour à Gênes, notre arrivée à Paris serait remise au 3.

Que l'Empereur soit sans inquiétude. La note envoyée hier soir par courrier et les traités qui seront envoyés aujourd'hui par un officier ne posent que des principes sans époque. Trois mois de calme sont assurés et l'occasion reste entre vos mains, à moins d'attaque peu probable et injustifiable de l'Autriche.

L'ajournement serait déplorable. Le Roi et la princesse

(1) Ministre plénipotentiaire de France à Turin.

seraient mécontents, moi taxé de légèreté et l'Empereur d'indécision. Dans l'état de la question, je supplie l'Empereur de me permettre d'exécuter le programme. Ajourner serait tout compromettre. Que l'Empereur ait confiance en nous, qui sommes prudents, mais voulons réussir.

Prière de répondre dans la matinée avant que je revoie le Roi. Suis dans une grande anxiété.

L'Empereur au prince Napoléon (1)

Mon cher cousin, je te renvoie la minute de la circulaire de M. de Cavour (2). Je la trouve très bien. Fould pense qu'on devrait faire un emprunt comme celui que nous avons fait, par souscription nationale. Il y aurait peut-être plus de chances pour que cela réussisse.

Envoie-moi par le télégraphe les noms des personnes que tu proposes pour les décorations.

Niel me parle d'une conversation qu'il a eue avec le Roi sur l'époque. Tout dépend de la mise *en scène*, c'est-à-dire de la légitimité des motifs. Dans tous les cas, il faut du repos aujourd'hui pour quelque temps, car la question est très mal emmanchée, et l'opinion publique en Europe se monte toujours davantage contre moi et surtout contre toi, parce que l'on croit que nous voulons la guerre.

Walewski (3) n'est pas responsable de toutes les bêtises que l'on met dans les journaux. Je te prie de ne pas prendre en grippe les gens qui me servent Nous n'avons pas besoin de nous créer des difficultés inutiles.

Je suis bien heureux de tout ce que tu me dis de bon et je compte toujours sur ton jugement et ton amitié. Crois à ma sincère affection.

NAPOLÉON.

(1) Cette lettre n'est pas datée. Elle a dû être écrite le 25 janvier, car le prince l'a reçue à Turin le 27.

(2) Circulaire relative à un emprunt.

(3) Ministre des Affaires étrangères.

L'Empereur au prince Napoléon

Paris, 26 janvier 1859.

Mon cher Napoléon,

T'ayant toujours écrit par le télégraphe et à la hâte, je n'ai pas eu le temps de te féliciter sur l'heureuse issue de ton voyage à Turin, et de te remercier de l'habileté que tu as déployée dans toutes les transactions dont je t'avais chargé. Tout le monde se plaît à vanter les charmes et l'esprit de ta future compagne. Cela nous rend très heureux et j'espère que cette union fera ton bonheur et aura sur ton avenir une heureuse influence. Je te renvoie aujourd'hui les traités (1) signés par moi, tu me rapporteras ceux signés par le Roi. Il n'y a d'autre changement qu'interversion d'une phrase, ce qui fait un meilleur effet, sans rien changer au sens général. Mais ce à quoi j'ai tenu surtout, cela a été antidater la convention, afin de ne pas donner gain de cause à ceux qui répètent partout que ton mariage est un marché et qu'il n'a pu s'obtenir qu'à condition d'un traité.

Quant à la question en elle-même, je répéterai toujours la même chose. Il faut redoubler de soins pour que l'Europe nous donne raison. Les indiscrétions ont été telles que je reçois, de Rome et d'Autriche, des nouvelles qui disent que, le duc de Modène sachant que le Piémont veut susciter une insurrection dans ses États, il s'est entendu avec l'Autriche et la Toscane pour se réfugier, le cas échéant, avec ses troupes en Toscane et en appeler aux grandes Puissances. — La difficulté principale est donc toujours la même et je la formule en quelques mots : si le Piémont a l'air de chercher à l'Autriche une mauvaise querelle, si, de mon côté, j'ai l'air d'approuver sa conduite dans mon désir de la guerre, l'opinion publique, en France comme en Europe, m'abandonne et je risque d'avoir toute l'Europe sur les bras. Si, au contraire, le Piémont paraît être victime en revendiquant son droit, tout le monde, moi le soutenant, restera neutre. On m'approuvera. Qu'y a-t-il donc à faire?

(1) Il s'agissait du traité secret d'après lequel la France s'engageait, sous bénéfice de la cession de Nice et de la Savoie, à venir au secours du Piémont, dans le cas seulement où celui-ci serait attaqué, et d'une convention militaire qui en découlait, convention conclue à Turin entre les généraux Niel et La Marmora.

C'est de poser la question sur un fait de droit, incontestable, quelque petit qu'il soit. Si, par exemple, le Piémont (ayant fait ses préparatifs) *a le droit* de réclamer contre l'occupation et la fortification de Plaisance et qu'il pousse cette question à outrance, je crois qu'il se poserait peut-être sur le meilleur terrain possible. Enfin, c'est dans ce sens qu'il faut travailler. Je crains que les autres moyens soient *éventés* et que dès qu'on verra une insurrection à Massa Carrara, on va dire : « *Voici le complot qui se déroule!* » On m'a déjà envoyé de Florence des proclamations faites à Massa Carrara.

Enfin, voilà ce que je tenais à te dire, afin que tu puisses en causer bien à fond avec le Roi et le comte de Cavour.

Dis au Roi de ma part combien je suis sensible à son amitié et à ses bons procédés vis à vis de toi. Mon plus grand désir est de lui prouver qu'il peut compter sur moi comme sur son allié le plus fidèle et sur un ami véritable.

Crois à ma sincère et tendre amitié.

NAPOLÉON.

Je rouvre ma lettre pour te dire que l'Impératrice et nous tous nous pensons que ta femme sera horriblement fatiguée de venir tout droit de Marseille à Paris, que dans tous les cas, en partant à 6 heures du matin de Marseille, tu pourrais être à Fontainebleau à 11 heures du soir, y passer la nuit et venir à Paris vers 2 heures le lendemain.

ERNEST D'HAUTERIVE.

(A suivre.)

LA MIRLITANTOUILLE

ÉPISODES DE LA CHOUANNERIE BRETONNE

(1794-1800)

I

BOISHARDY

II[1]

Au delà du bourg de Gausson, au point où les premières futaies de la forêt de Lorges se dressent, cernant la plaine, un lieutenant de Boishardy guette dans la lande. L'endroit est désert; la maison la plus proche est une masure blottie contre la forêt. Il est tombé de la neige, et quand, en ces âpres lieux, les grands espaces sont givrés par l'hiver, les bois dépouillés qui ferment l'horizon semblent plus noirs et plus hostiles.

Humbert paraît, suivi de son aide de camp; l'officier royaliste vient à eux, salue, se présente « dans les termes les plus honnêtes, » prie les républicains de mettre pied à terre et d'avancer jusqu'à une portée de fusil : le chef est là, en pleins champs; on causera plus librement. A une centaine de pas, en effet, Boishardy attend; quand il voit Humbert s'approcher, il sort de sa ceinture son poignard qu'il lance dans les bruyères; Humbert déboucle son ceinturon, jette son sabre et les deux jeunes gens désarmés vont l'un vers l'autre.

Le premier mot de Boishardy est pour déplorer le conflit qui divise les Français « et les oblige à s'entretuer... » Humbert répond que « sa démarche a pour but de ramener des compa-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

triotes fourvoyés; il vient à eux, les bras ouverts : repousseront-ils ses avances? » Également émus, ils se considèrent : pour la première fois, depuis vingt mois, un bleu et un chouan se trouvent face à face ailleurs que dans l'acharnement du combat et déjà les voilà séduits tous les deux : même âge, même bravoure, même amour de la France, — et si différents pourtant. Le contraste de leur origine et de leur éducation ajoute encore à l'étonnement de leur sympathie subite : l'un, fruste de ton et de manières, habitué au tutoiement démocratique, ravalant de son mieux le mot *citoyen* qui lui monte aux lèvres à chaque réplique, et s'efforçant, par savoir-vivre, de ne jamais répondre sans un solennel *Monsieurre Boyarredy* ; l'autre distingué, naturellement protocolaire, disant *général*, et poliment inattentif aux pataquès de son interlocuteur. D'ailleurs, tous deux, soldats dans l'âme, ne parlent-ils pas la même langue? La causerie, tout de suite, est familière, sans réticence; Humbert s'informe : — « Combien avez-vous d'hommes? — Aujourd'hui quatre cents, demain dix mille. — Parmi eux, beaucoup d'émigrés? — Les émigrés? Ce sont des lâches. Les chouans les méprisent et seraient les premiers à garder les côtes pour les empêcher de débarquer. — Qui donc informe si bien les royalistes des mouvements de l'armée républicaine? — Ils ont des amis dans tous les corps constitués et reçoivent d'eux, outre des avis, les gazettes et le Bulletin des Lois. — Les chouans savent donc que la République est partout victorieuse? — Ils le savent et ils s'en réjouissent ; la défaite de l'Autriche les a ravis d'aise. — Alors, pourquoi ne pas se rallier au régime nouveau? — Ils le feraient pour la tranquillité du pays, si le Gouvernement était plus stable et plus tolérant; du reste ils ne sont pas les maîtres : leurs camarades ont horreur de la Révolution et ne pardonneraient pas la défection des chefs; cependant le système d'humanité, adopté depuis quatre mois par la République, est le plus sûr moyen d'apaiser les esprits. »

Il est certain que l'entretien fut sans contrainte, puisqu'il se prolongea jusqu'à la tombée du jour. Boishardy offrit l'hospitalité au républicain; très satisfaits l'un de l'autre et déjà camarades, ils allèrent souper à Plemy et y passèrent la nuit dans l'un des refuges du proscrit. Humbert reprit au matin le chemin de Moncontour. Dans l'après-midi du même jour, les habitants de la petite ville assistèrent à ce spectacle extraordinaire : sept

chouans armés, descendant du Mené, pénétrèrent dans le bourg et, marchant militairement, allèrent droit à la demeure du général; ils apportaient à celui-ci, de la part de Boishardy, un compliment amical :

Général, il ne faut entre nous que quelques instants pour apprécier l'avantage de nous connaître : c'est à ce titre que nous vous devons confiance, estime, amitié et que nous nous flattons de montrer les mêmes sentiments. Notre cause est celle de la France entière..

Un post-scriptum ajoutait, il est vrai, que Boishardy attendrait, pour traiter, « un Gouvernement que de vrais Français sont en droit d'exiger... ; » mais deux bouteilles de vin de Malaga accompagnaient cet élégant billet et amortissaient le fâcheux effet de la restriction. Alors advint cette chose inouïe : leur commission faite, les sept chouans de Boishardy entrèrent se réchauffer au poste des soldats de garde; on vit les faces brunes et maigres des grenadiers de la République, — si farouches sous le tricorne roussi, coiffé de travers, et le balai de crin rouge épanoui en panache, — s'éclairer d'un bon rire pour faire accueil aux « brigands, » — figures rasées, bouches minces, regards aux aguets; on vit les peaux de bique et les habits bleus se coudoyant sur les mêmes bancs et, dans la fumée des pipes fraternellement allumées, cocardes blanches et cocardes tricolores voisinant pacifiquement. Ceux qui ont discerné en cette belle histoire la ruse de deux ennemis s'embrassant pour gagner le temps de s'égorger d'un coup plus sûr, ignorent à quelles illusions se complaisent la franchise sans détour et la cordialité native des Français de tous les temps.

L'heureuse nouvelle fusa dans le pays avec l'instantanéité d'une détonation et causa une joie délirante : à la pente de tous les talus on voyait écrit dans la neige le nom de *Boishardy*. Puis, ainsi qu'il arrive dans les grands mouvements d'émotion populaire, sourdirent les faux bruits : on raconta que le chef royaliste « s'était rendu ; » suivant d'autres, « les bleus l'avaient amené de force à Moncontour. » De fait, il y parut, mais volontairement, pour offrir le 12 nivôse, en son vieux manoir de Bréhand, un souper au général Humbert et à trois de ses officiers ; on répudiait ainsi le calendrier républicain : le 12 nivôse de l'an III coïncidait en effet avec le 1er janvier 1795, et l'on but ensemble à la nouvelle année. On trinqua aussi

entre Bleus et Chouans aux corps de garde, dans les cabarets et il en fut de même en bien des endroits. Le 6 janvier, ci-devant *jour des Rois*, des officiers de la République, voire des députés à la Convention, choquèrent leurs verres à « la santé » de la pacification naissante.

A ce moment-là, Cormatin parut. Depuis son débarquement, en septembre, très embarrassé de sa promotion imprévue, il s'était tenu discrètement à l'écart. Peut-être ne prenait-il pas au sérieux son aventure, à proprement parler invraisemblable. Puisaye, ayant enfin obtenu des frères de Louis XVI la ratification de tous ses actes et la confirmation des grades fantaisistes qu'il s'était attribués, avait aussitôt, de Londres, nommé Cormatin maréchal de camp, major général de l'armée catholique et royale et, par surcroît, chevalier de Saint-Louis; celui-ci, bien convaincu maintenant qu'il ne rêvait pas, dut chercher longtemps par quel coup d'éclat il justifierait un si mirobolant avancement. Et puis il lui fallut le temps de se pourvoir d'une garde-robe, appropriée à sa dignité. A présent que la détente s'accentuait, il jugea enfin sonnée l'heure de se produire et, dès le 30 décembre, il accourait au quartier général de Boishardy. Le lendemain, il voyait Humbert, l'éblouissait par sa faconde intarissable, traçait, sans désemparer, de sa plume facile, les termes d'un armistice qui commencerait le 3 janvier et se prolongerait jusqu'à nouvelles conventions, et se décidait à parcourir les provinces insurgées pour rallier à la pacification tous les chefs royalistes. Il passera dans le Maine et dans l'Anjou, poussera jusqu'en Vendée, ira trouver Charette dans le Bocage... Ce rôle impromptu qu'il s'adjuge, il le jouera désormais, — c'est justice de le reconnaître, — avec une ardeur, une ténacité, un aplomb, une adresse même parfaitement méritoires. Il lui faut l'agrément des conventionnels, et le voilà traînant Humbert qu'il fascine, courant à la recherche de Bollet; il le découvre à Saint-Brieuc, obtient de lui les laissez-passer nécessaires et l'autorisation d'emmener Humbert dans la tournée qu'il prépare. De Saint-Brieuc il roule vers Rennes, toujours accompagné du général républicain, et, dans la matinée du 11 janvier, il se présente au quartier général de Hoche; il est reçu, grâce à Humbert, car il importe de noter que le nom de Cormatin est encore tout à fait ignoré des généraux de

la République, des représentants du peuple et de la presque totalité des royalistes.

Hoche écouta Cormatin, qui parla durant cinq heures, — éloquemment, sans doute, et même avec émotion ; quand il en vint à exposer son désir de mettre fin à la guerre civile, il y mit tant d'impétuosité que ses yeux se remplirent de larmes. Bref, le jeune général en chef accorda son approbation. Cormatin et Humbert partent : à Vitré, à Laval, à Angers, à Ancenis, à Nantes, ils répandent des proclamations, se mettent en rapport avec les chefs de bandes royalistes : propagande trop rapide et souvent peu comprise ; pour mieux impressionner les populations, Cormatin a soigné sa tenue : suivant l'occasion, il ne néglige ni les bottes à revers, ni les plumes, ni les éperons, ni l'écharpe, ni le sabre, accessoires indispensables de son grade éminent ; ou bien, pour se donner l'allure d'un vrai chouan, il porte la veste de drap gris de fer à revers noirs, le Sacré-Cœur sur la poitrine, le chapelet passé à la boutonnière, un gilet de drap vert et de larges culottes à bandes de velours. S'il plaît généralement aux femmes, il étonne plutôt les rudes gars qui, depuis deux ans, se battent « pour leur Dieu et pour leur Roi, » effarés d'entendre cet inconnu, loquace comme un personnage de théâtre, assisté d'un général bleu, muet comme un figurant, les exhorter à déposer les armes et à rentrer paisiblement chez eux. — Les églises sont-elles rouvertes? — Louis XVII est-il aux Tuileries?... On est troublé, on soupçonne quelque piège, et Cormatin, sur son passage, fait moins de prosélytes que de mécontents.

Il y en a dans les deux camps : les fonctionnaires de tous rangs, les spéculateurs enrichis par l'acquisition de biens nationaux, les « patauds » qui, par peur ou fanatisme, se sont compromis dans la Terreur récente et répugnent à l'apaisement, prélude certain d'imminentes représailles. Les royalistes, particulièrement ceux qui, au cours de la chouannerie, ont conquis un grade, purement nominal, qu'on ne leur a pas marchandé, ceux aussi que la Révolution a spoliés, ne renonceront pas à la lutte, si désintéressés soient-ils, avant d'être assurés d'un dédommagement proportionné à leurs sacrifices. C'est pourquoi Cormatin dépense en pure perte son éloquence. Que vient-il prêcher la paix, cet homme qui n'a rien perdu et qu'on n'a vu combattre nulle part? En vain, pour se parer d'un

opportun vernis de chouannerie, s'est-il affublé de deux surnoms, à la manière des batteurs de landes : le premier est *Théobald*; le second *Obéïssant*, sobriquet mal justifié, car tandis que de l'autre côté du Détroit, Puisaye prépare la guerre à outrance, arme des flottes, enrôle des régiments, embarque des équipements, des boulets, des canons, de la poudre, des balles et des fusils par milliers, lui, Cormatin, contremine ce chef qu'il remplace temporairement et s'érige en missionnaire de concorde et de réconciliation.

Au nombre des démocrates farouches qu'inquiètent ces tentatives d'apaisement, compte Besné, l'accusateur public du tribunal criminel des Côtes-du-Nord. Il suit les événements avec une tristesse indignée : la Convention, à son avis, se déconsidère : n'a-t-elle point pardonné aux brigands? Ne va-t-elle pas se montrer miséricordieuse envers les prêtres insermentés? Il en détient deux dans sa prison du chef-lieu, et le représentant Bollet estime qu'il serait politique de « les oublier. » Ne voilà-t-il pas que ces criminels vont bénéficier de l'amnistie! Pas d'indulgence! Besné désapprouve la mollesse des députés en mission; pour sa part, rien ne le fléchira. Son devoir est de juger sans délai et selon la rigueur des lois les ecclésiastiques réfractaires et il n'y faillira pas. Une admonestation sévère du Comité de Législation et la menace de perdre sa place calment tout de même son zèle intempestif. Il s'incline, mais « il s'ouvre de ses inquiétudes au Comité : » la République est « sans énergie; » un scélérat, nommé Boishardy, « se disant chef de division de l'armée catholique et royale... ose prétendre capituler avec elle! » — « Je crois, citoyens, qu'elle peut traiter avec les Puissances ennemies quand sa gloire et son intérêt n'en souffriront point... Mais un traître doit être puni avec les conspirateurs qu'il s'est associés pour multiplier ses forfaits. » Et Besné, amèrement, termine : — « Je supprime mille réflexions... » C'est cela surtout qu'il ne supporte pas : ce Boishardy, dont il a naguère obtenu la tête, soupe à présent avec les généraux de la République; il a repris possession de son château, vendu cependant « nationalement; » il y reçoit des royalistes avérés et devant ce scandale la justice a les bras liés! Mais Besné guette et ne perd pas l'espoir d'une revanche contre ce contumace qui s'est insolemment soustrait à l'échafaud.

Boishardy, en effet, depuis ses entrevues avec Humbert, était rentré dans son petit manoir de Bréhand, soit qu'une entente avec l'adjudicataire de ses biens lui en eût rendu la jouissance, soit que l'acquéreur, pris de panique à la tournure des événements, eût délibérément cédé la place. Le jeune chef royaliste vivait en quotidiennes relations avec sa jolie voisine, Joséphine de Kercadio, dont la mère était gardée en surveillance à Lamballe, et qui habitait la maison de la Ville-Louët, distante d'une demi-lieue à peine du château de Boishardy. Mlle de Kercadio avait à son service une fille de chambre, Marie-Anne Le Roy, et un jardinier, homme de confiance, Jean Le Mée : mais elle passait la plupart de ses journées au Boishardy où l'existence était plus animée et plus distrayante que dans la solitude de la Ville-Louët. Malgré la suspension d'armes, le château de Boishardy gardait, en effet, l'animation d'un quartier général : une assez forte garnison, composée de chouans et de déserteurs, cantonnait dans les dépendances, et il était rare que le châtelain ne reçût nombreuse compagnie. D'abord il logeait habituellement chez lui ses aides de camp, de Jouette, Chabron de Solilhac, le chevalier de Chantreau de la Jouberderie et d'autres, tous jeunes, aventureux et gais compagnons ; en outre, les émigrés qui débarquaient de Jersey et faisaient route vers le Morbihan, ne manquaient pas de s'arrêter au Boishardy, poste important de la ligne de correspondance et devenu l'un des principaux centres de la conjuration bretonne. Ces arrivants apportaient les nouvelles de l'émigration, les bruits de Londres et surtout des faux assignats qui, eux parvenaient en masse, par ballots, par caisses, par tonneaux Toute expédition de munitions ou d'équipements était accompagnée d'un gros paquet de ce papier-monnaie ; dans une lettre saisie sur un émissaire débarqué à la côte, lettre qui se retrouve, déchirée en deux morceaux, aux Archives de la Guerre, on lit : — « Vous recevrez dix millions cette fois et, à chaque occasion, encore davantage... » La manufacture de Puisaye travaillait à plein rendement. On ne manquait donc de rien au Boishardy en ce début de 1795 ; on y menait joyeuse vie. Besné, qui se méfiait de quelque chose, écrivait : — « Les domestiques de la Kercadio viennent à Saint-Brieuc vider les boutiques... » Les proscrits, qui, depuis des mois ou des années, n'avaient pas vécu en France, trouvaient une agréable étape

en ce logis breton, placé sous la sauvegarde de toutes les autorités de la République et qu'égayait la présence de la charmante hôtesse de Boishardy.

L'aimait-elle? Ardente royaliste, brave, aventureuse, d'esprit romanesque, il est hors de doute qu'elle considérait comme un héros ce maître adoré de tout le pays et dont le prestige s'augmentait, aux yeux de la jeune fille, des dangers sans nombre qu'il avait bravés. Mêlée à sa vie de hasards, elle savait les dévouements qu'il suscitait et elle se rappelait aussi que, toute fillette, il l'avait prise sous sa protection. De l'enthousiasme à l'amour la distance est courte. D'ailleurs on possède, tracé de la main même de Mlle de Kercadio, l'aveu sans détour de ses sentiments : c'est un billet d'elle, adressé à Boishardy et qui fut découvert en des circonstances dont on lira bientôt le récit :

Est-il possible, mon cher petit époux, que je sois assez malheureuse pour être loin de toi, de toi qui fais tout mon bonheur? De quelque manière que les choses se tournent, je veux être avec toi. Oh! si tu m'aimais autant que je t'adore, il n'y aurait jamais eu de couple si heureux que nous, car tous les malheurs qui pourraient m'arriver me seraient indifférents, pourvu que je te sache bien portant et que tu aimes celle qui n'est heureuse qu'avec toi. Si tu changeais de sentiments à mon égard, je crois que je serais assez courageuse pour m'ôter une vie qui m'est importune loin de toi, les fois que tu m'as dis que tu n'avais pas un instant pour m'écrire. Oh! quand on aime comme moi, on trouve toujours un instant pour dire à sa femme qu'on l'aime. Quand tu sacrifierais un demi-quart d'heure par semaine à la pauvre Fifine qui croit que ça ne devrait pas trop te coûter!

On a tiré argument de ce tendre billet pour décider que Joséphine de Kercadio avait été la maîtresse, voire l'épouse de Boishardy. Il apparaît, au contraire, que c'est là style de très jeune fille s'épanchant avec l'exubérance de la naïveté. On peut croire que Mlle de Kercadio et Boishardy s'étaient fiancés; qu'ils se traitaient préventivement, en leurs badinages amoureux, de *mari* et de *femme*, d'où cette expression qui vient sous la plume de la *pauvre Fine* parce qu'elle en conçoit une grande fierté. Telle était la réalité, en dépit des suppositions malveillantes et des médisances : Boishardy allait épouser son amie et le trousseau était commandé chez la veuve Saint-Marc, à

Rennes. Trousseau d'une richesse et d'une élégance mal adaptées à la vie errante dans les bruyères du Mené ou les forêts du Penthièvre : — « 16 aunes de moëre de soie chinée et satinée pour robe et jupe ; — 6 aunes de pékin blanc satiné pour une seconde jupe ; » — la robe de mariage, sans doute. — « 15 aunes de taffetas blanc pour jupe de dessous ; — un pierrot de batiste brodé en couleurs ; — un manchon d'ourson doré ; » et des gants de peau rose brodés ou peints, et des gants chamois, et d'autres « amadis ; » et puis encore six pots de pommade fine à odeur ; 6 livres de poudre parfumée ; 25 livres de poudre ordinaire... Pour Boishardy : « 5 aunes de drap de Louviers de différentes teintes pour 3 habits ; — un gilet de casimir brodé de guirlandes de roses avec revers à trois pointes ; — un autre à bouquets détachés ; un autre écarlate, brodé en guirlande ; des parures de boutons d'acier, des boucles, des jarretières... » Il y en avait en tout pour 2 500 livres en numéraire, — près des 10 000 livres en assignats.

Quand, le 12 janvier, l'avis parvint au Boishardy que les caisses contenant ces merveilles étaient arrivées chez la citoyenne Le Landais, à Saint-Brieuc, Mlle de Kercadio envoya sa femme de chambre, Marie-Anne Le Roy, et son jardinier Le Mée pour en prendre livraison ; ils étaient munis d'un gros paquet d'assignats tout neufs, si neufs que la commerçante eut méfiance et, avant de donner quittance, les porta chez le receveur du district afin qu'il les vérifiât. Les assignats étaient faux ! La femme de chambre et le jardinier sont conduits au bureau municipal où Besné triomphant les interroge ; il apprend que les marchandises « sont destinées aux noces de la fille Kercadio : » c'est elle qui a remis à ses domestiques la somme en papier-monnaie nécessaires au paiement. Besné fait emprisonner le jardinier et la servante et court enfermer les assignats dans le tiroir de son bureau au Palais de Justice. Même il prend la précaution, — « car je vois à tout, » écrit-il, — de placer pour la nuit deux sentinelles à la porte de son cabinet ; il craint que Boishardy, dont il connait par expérience le caractère entreprenant, ne lui ravisse cette redoutable pièce à conviction. Maintenant Besné tient sa revanche : la loi punit de mort le propagateur de faux assignats ; il n'a pas eu la tête de Boishardy : il aura celle de « la Kercadio. »

La lutte fut épique : le 13 janvier, dès sept heures du matin,

cent hommes du 60e régiment d'infanterie quittent Lamballe sous le commandement du citoyen Dubreuil, assisté de deux délégués du comité de surveillance munis d'un ordre de perquisition. On arrive à la Ville-Louët vers neuf heures; la maison est cernée; la demoiselle Kercadio s'enfuit dans le jardin; les soldats la saisissent et arrêtent aussi un homme qui se sauve dans un champ voisin : on le somme de décliner ses nom et qualités : il sort de sa poche un sauf-conduit : — « *laissez passer librement le citoyen Chantreau, voyageant pour ses affaires...* Signé : HUMBERT, *général de brigade.* » Il n'y a qu'à s'incliner; quant à la citoyenne Kercadio, on l'invite à présenter ses poches et à ouvrir ses armoires; elle obéit, frémissante : on trouve sur elle une liasse d'assignats qu'on enveloppe et qu'on cachète; mais elle refuse d'apposer sur ce paquet sa signature. Dans un placard, on découvre un brevet portant un cachet à écu fleurdelisé, surmonté de la couronne royale et supporté par deux chats-huants : les commissaires s'en emparent; mais la jeune fille le leur arrache des mains et le déchire. On va la conduire à Lamballe; elle déclare qu'elle n'ira pas; si on la laisse libre, peut-être consentira-t-elle à s'y rendre le lendemain, mais de son propre mouvement. Les commissaires n'osent employer la violence et se retirent. Comme ils sont en route pour regagner la ville avec la troupe, Boishardy surgit d'un fourré, interpelle le commandant Dubreuil, proteste vertement contre cette audacieuse infraction à la convention du 3 janvier et menace de déposer plainte. Sévir contre Mlle de Kercadio, c'est rompre la trève, et, dans ce cas, on peut « s'attendre à des surprises; » il n'a pas licencié ses hommes et il est résolu à livrer bataille si la troupe reparaît à la Ville-Louët pour mettre la jeune fille en arrestation. Il adresse le lendemain semblable ultimatum aux administrateurs du département, non cependant sans proposer d'effectuer en assignats vérifiés le paiement des marchandises en dépôt chez la citoyenne Le Landais. C'est, sans doute, cette transaction qu'adoptèrent les magistrats briochains, car les domestiques inculpés bénéficièrent d'un verdict d'acquittement.

Mais le duel se poursuivait entre Boishardy et Besné, et celui-ci ne désarmait pas. Il avait adressé un rapport de l'affaire au Comité de sûreté générale, concluant que « la Kercadio était justiciable du tribunal révolutionnaire de Paris. » — « Je ne compte pas avec la loi, écrivait-il, et celle du 13 août 1793 est

impérieuse... On m'assassinerait plutôt que j'entrave l'action nécessaire de la justice. » Boishardy, voyant le danger, réclama la médiation d'Humbert, qui intervint et s'attira une lapidaire réplique du spartiate Besné : — « Humbert, ta loyauté a été trompée : tu ne sais pas tout et je regrette de ne pouvoir rien faire qui te soit agréable. Les ministres de la loi ne transigent pas avec ceux qui la violent... J'ai juré d'être fidèle à ma patrie et je tiens mon serment. Salut et fraternité. » On le fit taire pourtant. Par quel moyen? Bollet, peut-être, le calma, à moins que Boishardy en personne se fût décidé à employer des arguments lénitifs. Même avec l'austérité républicaine de Besné, — la suite de ce récit le montrera, — il était « des accommodements. »

Cependant Cormatin, continuant sa propagande pacificatrice, débarquait à Nantes le 19 janvier, convoyant toujours le docile Humbert. Le major général des armées catholiques et royales de Bretagne se trouvait là sur un grand théâtre : une douzaine de représentants du peuple étaient rassemblés au chef-lieu de la Loire-Inférieure : Hoche y venait d'arriver la veille; il s'agissait d'amener Charette, qui tenait la Vendée, à traiter avec la République. Cormatin se fait fort de l'y décider; il se présente aux Conventionnels qui paraissent plus étonnés que séduits par la suffisance de cet inconnu : il leur donne lecture d'un emphatique factum de sa composition : *Paroles de Paix*, et réclame l'honneur de porter au chef vendéen les propositions du Gouvernement, s'engageant, au nom de tous les royalistes de la rive droite de la Loire, — qu'il commande, — à ratifier les conditions qu'acceptera Charette. On l'éconduit; mais, quand vingt jours plus tard, Charette s'installe avec ses lieutenants au petit château de la Jaunaye, près de Nantes, pour s'y rencontrer avec les délégués de la Convention, Cormatin est là, siégeant parmi les chefs royalistes. Plusieurs de ceux qui participèrent à ces entrevues fameuses ont laissé des notes ou écrit des *mémoires* : aucun ne semble avoir pris Cormatin au sérieux; pourtant il se dépense sans ménagement; il est, de tous, le plus ardent avocat de la paix : il exhorte les indécis, tente de convaincre les opposants, poussant ses instances jusqu'à l'indiscrétion, s'exposant même à des camouflets qu'il endure sans fierté excessive. Et quand, le traité enfin signé, Charette fait dans Nantes son entrée triomphale, à cheval aux côtés des généraux de la République

et suivi de son état-major chevauchant parmi les officiers bleus, Cormatin est encore de la fête, de toutes les fêtes, jouissant vaniteusement de cette pacification qu'il croit son œuvre, sans songer certainement au quipropro tragique dont seront victimes tant de braves gens persuadés qu'il est le fidèle porte-parole de Puisaye, et ne pouvant se douter que celui-ci, bien loin de préconiser la réconciliation, poursuit ardemment sa politique belliqueuse.

C'était à Cormatin maintenant d'entrer en scène et d'assumer le premier rôle : il s'était engagé, on l'a vu, à obtenir de tous les chefs royalistes de Bretagne, du Maine, de la Normandie et de l'Anjou l'assentiment au traité signé par Charette. Or la tâche se présentait rude. Bon nombre de ces chefs ne connaissaient pas Cormatin, même de nom; la plupart étaient bien résolus à ne pas déposer les armes et aucun n'avait autorisé quiconque à parler en son nom. Ceci n'effrayait pas l'insouciant major-général; il était de ces hommes pour qui la confiance en leur propre aplomb tient lieu de méthode et il imaginait que, en déclarant la pacification irrévocable, il obtiendrait de tous l'adhésion au fait accompli. Il serait toujours temps de s'expliquer par la suite. Tel était son programme qui présentait l'avantage de le dispenser de toute démarche préventive. Il vint donc s'installer à Rennes, capitale qu'il avait élue pour y réunir tous les chefs de la Chouannerie en une conférence dont l'éclat effacerait le souvenir de La Jaunaye. De là il voisinait avec le quartier général de Boishardy, où il ne comptait que des approbateurs et où « sa politique » n'était pas discutée.

Séjour peu banal, la résidence de Boishardy dans ces premiers mois de 1795. Ce nid de chouans, si longtemps occulte et ténébreux, se trémoussait, au grand jour de la trève, avec une désinvolture presque insolente. On y vivait comme des vainqueurs en pays conquis et ce fut une heure joyeuse; paysans royalistes et soldats de la République fraternisaient bruyamment. « Moncontour, Loudéac et Lamballe retentissent des cris de *Vivent la Constitution, l'Union et la Paix!* » écrit Hoche; à Boishardy et à ses lieutenants il adresse ce billet presque tendre : — « Venez, messieurs, venez voir ce que sont les officiers français républicains. Ils vous tendent les bras en hommes qui brûlent de vous embrasser comme des frères et

comme des amis. » Seuls les jacobins non repentis, les fonctionnaires, les détenteurs de biens d'émigrés, ceux que l'on nomme *les terroristes*, montrent triste mine, leur bon temps est périmé; ils jugent prudent de se terrer à leur tour et de se taire : « Sur trente-cinq municipalités du district de Loudéac, il n'y en a plus qu'un très petit nombre qui correspondent encore avec l'administration; c'est aux chefs chouans qu'on s'adresse; c'est à eux qu'est passée l'influence : » — « sous prétexte de l'amnistie et d'une prétendue suspension d'armes, Boishardy donne des lois dans les districts de Saint-Brieuc, de Lamballe et de Broons. » De fait, on croirait que son manoir de Boishardy est devenu le centre de l'administration départementale : c'est un défilé constant de visiteurs : émigrés arrivant d'Angleterre et officiers de la République y festoient, s'y rencontrent journellement. Dans les dépendances du château est logée la petite garnison de chouans composant la garde du chef, une centaine de fidèles, uniformément vêtus « d'une veste grise à parements noirs. » Ceux-là aussi se félicitent de leur sort; un Belge, déserteur des troupes autrichiennes enrôlé dans cette phalange d'élite, déclarera plus tard que, dès les premiers mois de 1795, « il n'a rien fait d'autre que de boire et manger et qu'il n'a jamais eu d'armes. »

Plus réjouis encore de rencontrer sur leur route cette oasis sont les malheureux émigrés que Prigent débarque sur la plage d'Erquy ou sur celles du Clos-Poulet. Ils sont exclus de la pacification, d'avance condamnés à mort s'ils paraissent en France. Le moment d'aborder au rivage est si angoissant que les plus intrépides l'appréhendent; les relations écrites par quelques-uns de ces proscrits sont unanimes sur l'effroi que tous éprouvent à affronter, de nuit, les lignes de sentinelles, les chiens dressés par les gardes-côtes pour la chasse aux « ci-devant, » la traîtrise des embûches tendues dans l'ombre à toutes les passes praticables. Ces premiers obstacles par miracle franchis, il faut gagner une maison de refuge, souvent difficile à repérer pour qui ne connaît pas le pays et n'ose demander son chemin; il faut encore garder présent à l'esprit le mot de passe qui change fréquemment et fixer dans sa mémoire des consignes telles que celles-ci : — « Tu diras en frappant à la porte *Pierre* et on te répondra du dedans *Étienne*. Ceci n'est que pour la première fois; au second voyage, ce sera *Granville* pour toi et *Dinan*

pour ceux de la maison; pour le troisième voyage, tu diras *François*, on te répondra *saint Louis*... » Quand on s'engage enfin sur la route de correspondance, le trajet est facilité, il est vrai, par les guides, les conseils, les réconforts de tout genre; mais que de risques encore et de fatigues! La marche de nuit par les landes et les bois; les longues journées sous la paille d'un grenier ou dans une cache étroite; les déguisements, les rencontres inquiétantes... C'est à travers de telles aventures que, en février 1795, parviennent au Boishardy, Frotté, Bellefonds, d'Urville, Tinténiac, un habitué, presque un amoureux de ces audacieuses expéditions, et le chevalier d'Andigné qui, pour la première fois, venant d'Angleterre, débarque en Bretagne.

D'Andigné arrivait ne sachant rien des récents événements et bien décidé à s'enrôler dans quelque bande pour y faire le coup de feu. Sa stupéfaction fut grande lorsque, entrant dans le salon de Boishardy, il y aperçut, parmi les chefs royalistes assemblés, un général républicain installé là comme chez lui. C'était Humbert qui ne quittait plus le manoir de Bréhand et s'y trouvait bien. On comprend aisément l'émoi d'un émigré à rencontrer face à face un de ces impitoyables ennemis qui, la veille encore, l'auraient fusillé sans pitié. D'Andigné jugea, d'ailleurs, celui-ci « assez bon diable; » Humbert se mêlait familièrement aux conversations de ses hôtes, leur empruntait de l'argent, qu'il oubliait de leur rendre, la République le laissant très dénué; « il jouait aussi et ne payait pas quand il perdait. » Il s'était manifestement attaché à ces gentilshommes avec lesquels il habitait; le reste de poudre dont se paraient leurs manières n'effarouchait pas sa rusticité, non plus que ses façons et son ton plébéiens ne choquaient leur élégance native. A se trouver réunis, sans distinction de drapeaux, ces jeunes Français appréciaient d'autant plus la vie qu'ils se savaient prêts à la sacrifier pour leurs convictions et ils ne la gâtaient point par d'acrimonieuses et vaines rancunes de partis. On s'attablait ensemble avec autant d'entrain qu'on avait combattu; on riait, on chantait au dessert, on s'attardait en longues parties de cartes. A voir, dans le vestibule de ce château breton, les chapeaux à plumes tricolores accrochés pêle-mêle avec les feutres à panache blanc, ou les chouans de Boishardy présenter l'arme au général républicain, quand il sortait sur le pas de la porte pour fumer sa pipe, un étranger aurait jugé sévèrement cette

accommodante insouciance entre adversaires réputés irréconciliables. Certains épisodes de notre histoire demeurent inintelligibles à qui n'est pas de chez nous.

Un autre attrait de ces réunions était la présence de Mlle de Kercadio. La jeune fille « ne quittait jamais Boishardy ; » aimable, élégante, valeureuse, — charmante dans sa très petite taille, avec ses traits fins, ses cheveux châtains, ses yeux bruns, — grisée peut-être par l'étrangeté de sa situation, cette maîtresse de maison qui n'avait pas seize ans, étonnait un peu les nouveaux arrivants mal informés de son histoire et des raisons de son isolement. D'Andigné s'en offusqua ; tout frais débarqué d'Angleterre, il est naturel qu'il se trouvât dérouté par le spectacle de cette chouannerie pacifique et galante si différente de ce qu'il avait imaginé. Il estimait scandaleux qu'un chef royaliste affichât ainsi « sa maîtresse ; » il tranche de ce mot une question délicate que bien des chroniqueurs ont discutée, sans qu'aucun document précis ne permette, bien entendu, d'authentiquer leurs suppositions. Boishardy présentait à tous Mlle de Kercadio comme « sa fiancée, » et c'est à quoi l'histoire a le devoir de s'arrêter. En pareille matière, a dit un homme d'esprit, « ceux qui parlent ne savent pas, ceux qui savent ne parlent pas. » Pourquoi, à défaut de témoignages probants, décisifs, ternir d'un soupçon probablement injustifié, la touchante idylle de ces amoureux acheminés vers de cruelles catastrophes ?

Un lien de famille unissait cette gracieuse enfant au chevalier de Tinténiac ; — il l'appelait : *ma cousine*. Or, on n'aperçoit pas que ce scrupuleux Breton eût désapprouvé ni l'intimité de sa parente avec Boishardy, ni l'affectation de celui-ci à la produire dans toutes les assemblées locales. Car le pays était en liesse ; les Bleus fêtaient les Chouans qui leur rendaient la politesse et cette heureuse fusion, après tant et tant de désunions et de luttes, apparaissait si belle qu'on n'osait croire à sa réalité. Une de ces fêtes fut célébrée à Moncontour ; d'Andigné, qui s'y rendit, croyait rêver : il passa une partie de la nuit « au milieu des républicains, » et quand, le matin, il ouvrit sa fenêtre, après quelques heures de sommeil, « la vue des troupes d'Humbert qui couvraient la place lui inspira de singulières réflexions. » Cette vieille et jolie ville de Moncontour, berceau de la fraternisation, devenait, en quelque sorte, la métropole de la Concorde; Cormatin, entouré de ses « aides de camp, » y tenait une

manière de cour, en relations ininterrompues avec le quartier général de Boishardy, tout voisin. Même, un jour, — c'était le 9 mars 1795, — celui-ci reçut un court billet de Cormatin, l'avisant que le général Danican, porteur d'ordres du général Hoche, désirait l'entretenir et lui demandait un rendez-vous. Danican était chargé d'annoncer la prochaine venue de Hoche à Moncontour : depuis longtemps l'illustre général en chef souhaitait parcourir ce petit coin de terre où avait battu le cœur de la chouannerie bretonne et connaître Boishardy qui, le premier, comprenant que l'intérêt de la France prime celui des partis, s'était noblement prêté à ses propositions de paix.

Hoche arriva à Moncontour au début de la seconde quinzaine de mars et prit séjour dans la demeure d'un riche négociant, M. Latimier du Clézieux. Cette maison à pilastres et à beaux balcons de fer ouvragé existe encore, malheureusement découronnée de son toit à la Mansart et de son fronton triangulaire où s'enchâssait un cadran solaire ; elle est située sur la place de l'église et le décor n'a guère changé depuis le jour où Hoche, avec ses cavaliers d'escorte, mousqueton au poing, s'arrêta et mit pied à terre devant la porte des du Clézieux. Il parut, tel que l'a décrit une contemporaine, « grand et beau garçon, en longue redingote avec un long sabre. Point de façons, point de luxe ; parlant bref, avec une grande politesse aux dames, une grande cordialité aux soldats, une grande réserve aux civils... »

Mme du Clézieux, jeune et très belle, d'esprit cultivé, s'était ingéniée, durant la Terreur, à prêcher la modération ; royaliste de sentiment, elle avait maintes fois tenté d'assoupir les haines et d'arrêter l'effusion du sang. Au prestige de ses charmes s'ajoutait l'autorité de sa vertu ; il est à supposer que son influence sur Boishardy, particulièrement lié avec elle, avait contribué à calmer l'ardeur belliqueuse du tenace révolté. Tout de suite elle prit sur Hoche le même empire et, sous sa douce et irrésistible action, ces deux hommes, si distants en apparence, se rapprochèrent pénétrés d'une réciproque estime. Qu'éprouva-t-il, le jeune chouan, dont le nom et les exploits n'étaient connus que des paysans de sa contrée, lorsqu'il se trouva en présence de ce glorieux rival de 27 ans, auquel obéissaient des armées et dont la renommée rayonnait loin au delà des frontières ? Des remords ? Non, certes ! Des regrets ? Peut-être. De l'envie, sans nul doute, pour cet

heureux soldat qui avait combattu les ennemis d'outre-Rhin et posé de nouveaux lauriers au front de la France. De telles rencontres imposent aux consciences droites des examens redoutables. Qui sait si, ce jour-là, ne naquit pas la répugnance de Boishardy pour l'ingérence anglaise dans l'insurrection royaliste ? Dès lors, assurément, ses amis s'étonneront de « son indécision, » voire de sa « nonchalance ; » il venait de comprendre, et il allait en mourir, qu'aucun devoir, fût-ce le plus noble et le plus impérieux, ne permet d'aider l'étranger à meurtrir la Patrie.

A Moncontour étaient autour de lui groupés plusieurs chefs royalistes : Chantreau, Solilhac, d'Andigné, Tinténiac, qui se préparait à retourner en Angleterre, Cormatin et ses « officiers d'ordonnance : » Jarry, Gazet, Boisgontier, La Nourais, Dufour, ce commandant du Clos-Poulet qui avait « passé » Puisaye à Jersey. Hoche tint avec eux une « très longue conférence. » Il les questionna en camarade sur leurs intentions, la force de leur parti, leur situation personnelle et emporta l'impression que le nombre des chouans de toute la Bretagne montait, — non pas à 100 000, comme on le lui dit, — mais à 35 ou 40 000 hommes, bien suffisant pour « intercepter les communications, affamer les villes et molester les patriotes. » — « Tous les chefs, note-t-il, sont d'anciens pages de Capet, des officiers de la marine ou de l'armée de terre ; sauf quelques jeunes têtes, très bouillantes et sortant des bois, ils paraissent désirer la paix. » Et il conclut, mélancoliquement : « Il n'y a, en Bretagne, que deux partis : les chouans qui veulent tout envahir et les terroristes qui veulent tout brûler. »

Il fut convenu qu'on se retrouverait le 1er avril à Rennes, où les chefs de toute la chouannerie seraient invités à se rencontrer avec les députés de la Convention. Aussitôt Cormatin, qui doit, en sa qualité de major général, présider cette réunion solennelle et attacher ainsi son nom à l'un des plus heureux événements de notre histoire, expédie en fourrier son aide de camp, Dufour, avec ordre de « bien faire les choses » et de tout disposer de manière à éblouir les républicains. Dufour reçut la mission de choisir à un tiers de lieue de Rennes, au moins, un lieu convenable aux conférences ; de trouver, non loin de là, une résidence où l'on pût luxueusement installer le quartier général de Cormatin et recevoir les cent cinquante ou deux cents chefs royalistes sur la présence desquels il comptait, — de trouver près

de cette résidence l'emplacement d'un camp de 800 hommes formant la garde de sûreté et d'honneur de M. le major général, — enfin de remettre au commissaire ordonnateur de la division militaire un état portant la nomenclature « de tous les objets nécessaires pour le campement de la troupe, lits, vivres, bois, ustensiles de cuisine, indispensables à cette foule qu'augmentait encore une liste considérable de domestiques, de cuisiniers, d'estafettes, etc. »

Dufour se mit en quête et réussit à miracle : à trois quarts d'heure des portes de Rennes, il découvrit, au bord de la Vilaine, et réquisitionna le château de La Prévalaye, ancienne seigneurie quelque peu délabrée en ce temps de révolution, mais qui gardait grand air avec ses pignons, ses toits à pente rapide, et la jolie tourelle en avant-corps sur la façade. De magnifiques prairies, de longues et majestueuses avenues de vieux arbres, s'étendaient au loin, formant parc ; même on conservait dévotieusement dans ce château le lit où avait couché Henri IV, une nuit de mai, deux cents ans auparavant. Les chouans trouveraient sous ces beaux ombrages un cantonnement de rêve, et Dufour réclama sans tarder à l'administration militaire, qui ne lésina pas, des tentes pour abriter ces bonnes gens. Puis, à mi-chemin entre la Prévalaye et Rennes, le fourrier de Cormatin avisa un petit manoir transformé en ferme, et qu'on appelait La Mabilais. En y ajoutant deux baraques couvertes en chaume, il obtint un local suffisant pour la tenue des Conférences avec les représentants : c'était bien assez bon pour des républicains.

Déjà, du fond du Morbihan, des landes de Paimpont et de Lanvaux, des forêts de la Nouée et de Camors, les chefs de la chouannerie se dirigeaient vers la capitale bretonne ; voyage extraordinaire et triomphal de ces sans asile dont beaucoup, depuis le temps lointain de La Rouerie, n'étaient sortis de leurs fourrés et de leurs « loges » que pour se poster en embuscade ou pour livrer bataille, et qui, à présent, munis de bons passeports, salués bas par les bleus maudits, refaisaient joyeuse connaissance avec la vie d'auberge et les chaudes couettes des lits bretons. Quand ils passaient, arborant leurs insignes d'officiers de l'armée du Roi, la foule applaudissait, disant « que les États de Bretagne se réunissaient enfin et qu'ils allaient rétablir le trône et l'autel. » A l'entrée de toutes les bourgades, au cri *Qui vive?* ils

répondaient orgueilleusement *Députés royalistes !* Le poste sortait, rendait les honneurs militaires et les chouans passaient, soulevant leurs chapeaux couverts de plumes blanches. En certains endroits, on illumina et l'on fit fête durant trois semaines.

Ce qui surprend, ce sont les exigences, le besoin subit de bien-être de ces hommes rudes accoutumés pourtant à toutes les privations : d'Andigné juge bien misérable le cortège de « deux ou trois mauvaises voitures paraissant avoir séjourné sous la remise depuis nombre d'années » mises à sa disposition, à celle de Boishardy et de « leur suite » pour se rendre de Moncontour à Rennes. « Il fallut, dit-il avec dédain, employer les chevaux des charrois militaires, ainsi que ceux des particuliers pour conduire notre convoi, dont l'aspect assez grotesque n'était pas relevé par l'élégance de nos costumes. » Humbert allait devant pour préparer les logements sur la route, et cet appareil si nouveau d'un général républicain servant de courrier à Boishardy et à ses compagnons, attirait sur leur passage les paysans ébahis à la vue de ce chef mystérieux au nom déjà légendaire, et aussi les « jacobins, » les « terroristes, » indignés, frémissant à la pensée que la République, si grande au bon temps de Robespierre, s'abaissait maintenant à pactiser avec ces farouches rebelles. On fit le trajet en deux jours : aux auberges, Boishardy et son état-major daignaient admettre à leur table le général, et faisaient honneur aux repas « somptueux » d'un bout à l'autre de la route, préparés par les ordres et aux frais de la République.

Mlle de Kercadio, bien entendu, est du voyage ; Boishardy veut que sa fiancée assiste aux fêtes de la Pacification ; et certes le spectacle vaut d'être vu. En arrivant à La Prévalaye, on est reçu par Cormartin, veillant à tout, commandant à tous, « faisant l'empressé » dans son beau costume de major général, — grande redingote à haut collet, large cravate blanche gracieusement nouée, cocarde blanche, écharpe blanche, panache blanc. Le château a été remis en bon état ; une garde d'honneur de deux cents chouans, d'une tenue « impeccable, » occupe les tentes fournies par la République ; sur toutes flotte le drapeau blanc ; et, non loin d'eux, est cantonné un détachement de dragons républicains, envoyés par Hoche pour servir d'ordonnances, maigres, misérables, mal vêtus, mal montés et qui regardent avec envie les beaux soldats de Cormatin. Celui-ci, d'ailleurs, est bon

prince; ne représente-t-il pas ici le Roi de France? Les pauvres bleus trouveront toujours table servie et vont se refaire à satiété. Les broches tournent et les ragoûts mijotent sans arrêt dans les cuisines du château; on y nourrit « près de cinq cents personnes par jour, aux dépens de la République. » Un soldat déserteur, enrôlé par les chouans et cantonné à La Prévalaye, écrit à l'un de ses camarades, caporal à la 76e demi-brigade : — « Je ne suis plus taxé à cinq quarts de pain par jour; le pain blanc comme la neige ne quitte jamais la table, non plus que le porc, le veau, le bœuf, le beurre frais et aussi le bon cidre. Et l'amitié de tout le monde, particulièrement celle des filles. » Tableau enchanteur! Le soir on danse, on joue, on chante... On chante *la Marseillaise*, un peu modifiée pour plaire à l'assistance:

Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons! Marchons!
Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent!

On chante aussi le *Ça ira*, agréablement parodié par un adaptateur qui n'a pas confiance dans le résultat des négociations :

Ah! Ça ira, ça ira, ça ira...
Cahin caha, Cahin caha!...

Mlle de Kercadio n'est pas la seule de son sexe qui figure en ces entraînantes réunions. Cormatin envoie chercher à Rennes de jolies femmes afin d'égayer la fête; même il va faire son choix et on le rencontre circulant entre la ville et son quartier général, promenant dans sa voiture des élégantes à coiffure de plumes blanches. En ce temps reculé, les femmes saisissaient, avec une sorte de frénésie, les occasions les plus inattendues de s'affubler de toilettes excentriques; depuis l'ouverture des Conférences, la mode était, dans la capitale de la Bretagne, de s'habiller « en chouanne. » Les dames royalistes de Rennes, celles du moins que n'effrayaient pas ces assemblées un peu libres et bruyantes, accouraient pour le plaisir d'entendre crier *Vive le Roi*. Quant à Cormatin, il donnait libre cours à sa galanterie naturelle de beau quadragénaire : deux jeunes actrices, Ninette Belval, tenant au théâtre l'emploi d'ingénue, et Agathe Cassin, sémillante et brune soubrette, paraissent avoir partagé, sans jalousie, ses hommages. Tout cela amusait les uns

et scandalisait d'autres ; la bombance et la gaieté n'étaient pas, il est vrai, « dans la situation ; » mais ce recul subit aux dissipations mondaines d'avant 89 ne manquait pas d'une certaine grâce et symbolisait presque un programme : il marquait la réaction complète, la rupture avec la morosité démocratique, le retour au bon temps de l'insouciance et des effusions ; bouffée de griserie dans l'ouragan : ce fut si court que l'Histoire n'a pas le droit de se montrer sévère.

Les jeunes gentilshommes, anciens officiers pour la plupart, qui, jadis, avaient fréquenté dans le monde et entrevu la Cour, — les Béjarry, les La Bourdonnaye-Montluc, les Mayneuf, les Dieusie, les Nantois, les Busnel et bien d'autres, — jugeaient délicieux cet entr'acte à leur dure vie de partisans ; les paysans ou les bourgeois, tout aussi nombreux, le manceau Caquereau, le morbihannais Guillemot, Terrien, marchand de bois, Palierne, receveur de rentes à Ancenis, Gourlet, percepteur à Riaillé, Cadoudal, Billard de Veaux, cultivateurs ou petits propriétaires, les plus fervents peut-être, les plus intransigeants à coup sûr, blâmaient la présence des belles dames, avec lesquelles ils ne dansaient pas, ainsi que le luxe de la table et du service dont s'effarouchait leur rusticité. L'argent ne manquait point, car les faux assignats de Puisaye circulaient à flots : « Nous les jetions à pleines mains, » écrit d'Andigné ; on rencontrait peu de scrupuleux qui hésitassent à les répandre. En général, on n'y faisait pas grande différence ; bleus et chouans se félicitaient de cet afflux de papier monnaie qui ne valait guère moins que l'autre, — le vrai. Les commerçants de Rennes acceptaient tout : les tailleurs et les lingères de la ville réalisèrent de gros bénéfices ; car les hôtes de Cormatin profitaient de cette vacance pour commander « force hardes » et renouveler leur garde-robe, endommagée par les longs séjours dans les bois.

Et les conférences ? Elles vont... cahin-caha. Le Conseil des royalistes s'assemble à La Prévalaye. Cormatin le préside et dépense toute son éloquence. La pacification est sa raison d'être, sa conception personnelle ; il l'a promise aux représentants ; il s'effondrera si elle avorte. Et voilà qu'il se heurte à des résistances : la première condition du traité est la reconnaissance de la République et l'engagement de ne plus porter les armes contre elle ; ceci suscite des colères : les chouans sont-ils des vaincus pour se soumettre à l'ennemi ? N'ont-ils pas juré de

servir la cause du Roi jusqu'au triomphe ou jusqu'à la mort? Vont-ils trahir ce serment à l'heure où la République agonise, où, d'un bout à l'autre du royaume, le peuple épuisé et contrit aspire au rétablissement de la monarchie? D'ailleurs, la paix ne serait pas générale : Stofflet qui commande l'armée catholique d'Anjou ne veut pas céder : l'abandonner serait une lâcheté.

Pour gagner du temps et décider Stofflet, on dépêche Boishardy en Anjou. En attendant son retour, les discussions se poursuivent, souvent acerbes et tumultueuses. Deux ou trois fois par semaine, on se réunit aux Conventionnels en des conférences tenues à la maisonnette de La Mabilais. Cormatin s'y rend avec sept royalistes, prudemment choisis et escorté d'une garde de cinquante Chouans. Les représentants du peuple y arrivent de Rennes dans des voitures qu'entourent cent grenadiers. Hoche les précède avec ses chasseurs à cheval. Les deux portes de la salle s'ouvrent en même temps; les royalistes entrent d'un côté, cocarde blanche au feutre ; les républicains entrent de l'autre, plumet tricolore au chapeau. Ce sont Ruelle, Bollet, Delaunay, Jary, Chaillon, Corbel, Guezno, Guermeur, De Fermon, et Lanjuinais. Hoche reste dehors avec ses officiers; Cormatin, qui redoute sa droiture, a proposé l'exclusion des militaires et les représentants y ont volontiers consenti, ne s'illusionnant pas sur l'opinion qu'a prise d'eux le général. Ah! comme il les méprise! — « Voilà donc, note-t-il pour soulager son indignation, voilà donc les soutiens de ma triste patrie! Envieux, incapables de toute honnêteté, ivrognes, débauchés, ignorants et vains, tel est, à l'exception de Lanjuinais et de Fermon, le caractère des membres de notre Congrès. Dans les délibérations, nul ordre; l'un crie, son voisin dort, un troisième... Est-ce ainsi que se comportent nos adversaires? Leurs repas sont moins longs et moins fréquents. Indigne Ruelle! Reçois ici le tribut de mon indignation! Après avoir rampé devant Charette, tu fais servilement ta cour à Cormatin!... » Quelques-uns des représentants s'expriment avec élégance ; plusieurs « parlent raisonnablement; » « la plupart sont modérés. » Pourtant, des mots aigres sont échangés; les chouans, peu parlementaires, s'emportent. Et pendant ces parlotes qui ne mènent à rien, car « la paix n'est pas dans les cœurs, » tandis que finasse Cormatin, que patelinent Ruelle ou Delaunay, aux abords de La Mabilais, parmi la foule parfois sympathique,

parfois hostile, venue de Rennes pour surprendre quelque incident de ce rapprochement paradoxal, Hoche et ses généraux s'entretiennent avec les officiers royalistes. Il leur témoigne « beaucoup d'estime » et paraît flatté de leurs prévenances. Comme la paix eût été facile entre ces soldats français sans l'odieuse politique et les criards qui en vivaient !

Boishardy ne rapporta pas d'Anjou une réponse décisive de Stofflet : la conférence allait s'éterniser ou se rompre. Cormatin joua son va-tout. Il faut reconnaître la République; c'est là une simple formalité qui n'engage à rien ; elle donnera au parti royaliste le temps de s'organiser et de préparer la victoire... Il parle ainsi, à l'étourdie, se grisant de mots selon sa méthode; des rumeurs l'interrompent. Cadoudal écume : « les traits crispés, le cou nu, la poitrine découverte comme dans un jour de bataille, » il fait effort pour réprimer son dégoût : — « Monsieur, dit-il, au nom de tous les royalistes de Bretagne et de Vendée, je vous défends de poursuivre ! » Il sort de la salle, d'autres l'imitent, parmi lesquels Guillemot, Legris-Duval, Saint-Régent. Ceux qui restent, très échauffés, repoussent bruyamment la soumission aux régicides. Poirier de Beauvais qui, au temps de la Vendée, a été le commandant général de l'artillerie royale, tire de sa poche un papier et commence à lire ; son thème est celui-ci : tous désirent la paix; mais non au prix d'une lâcheté, encore moins d'une trahison. Reconnaîtra-t-on la République avec l'intention de violer le traité? Cette fausseté répugne « à des chevaliers français accoutumés à être le modèle des nations pour tout ce qui s'appelle honneur. » Cormatin se cabre, essaie de parler. Beauvais poursuit, imperturbable : « — Vous, gentilshommes bretons, messieurs de la Normandie, du Maine et de l'Anjou, vous tous dont les sentiments sont si purs,... » songez que la démarche qu'on exige de vous « éloigne peut-être à tout jamais de leur patrie des princes dont nous comblons les malheurs... » Cormatin bondit, s'emporte : il se lève, frappe sur la table : Boishardy, Chantreau, Solilhac, Dufour le soutiennent ; on s'invective dans le tumulte... Mais Beauvais continue, et, cette fois, c'est un coup droit qu'il porte à son adversaire : — « M. Cormatin a l'honneur de commander les Bretons par une commission du général de Puisaye. Cette commission lui a-t-elle été donnée au nom des Princes pour reconnaître la République ou pour la

combattre? Il est nécessaire que M. Cormatin soit suspendu de son commandement jusqu'à nouvel ordre... » A ces mots, toute délibération est rompue : Cormatin jette dans le vacarme quelques paroles et, s'emparant d'un feuillet où sont écrits, d'un côté le mot *Paix*, de l'autre le mot *Guerre*, il signe à la première colonne, tire son sabre, jure de reprendre les armes dès une occasion favorable; ses partisans inscrivent leurs noms sous le sien, puis la feuille circule et tous ceux qui sont là signent également, — sauf Beauvais. Et tous sont sincères : ils souhaitent la paix; la guerre civile leur répugne; ils s'accordent à l'avouer en une saisissante unanimité; mais ils n'iront pas plus loin dans les concessions et ne se soumettront pas à la Convention régicide. Déjà ils se préparent à quitter La Prévalaye; ils retournent à leurs broussailles; le soir même, beaucoup sont en route; et quand, le 20 avril, Cormatin arrive à La Mabilais pour l'entrevue décisive avec les représentants, il n'amène avec lui qu'une vingtaine de royalistes, résignés à la soumission : ses aides de camp, ceux de Boishardy, Boishardy lui-même... seul dont le nom soit éclatant, seul aussi, peut-être, dont la sincérité, en cette conjoncture épineuse, soit affranchie de supputations intéressées, et de restrictions tacites. Il se souvient de l'embrassement de Hoche ; cette sorte de baptême a dessillé ses yeux qui entrevoient maintenant, au-dessus des rouges vilenies révolutionnaires, une France nouvelle s'élevant aussi glorieuse que celle des rois.

La déclaration des Chouans est noble et digne : — « L'amour de tout Français pour son pays, le désir d'éteindre les discordes civiles, l'oubli du passé, les gloires communes, les mêmes souhaits de tout ce qui peut garantir la sûreté et le bonheur de la France, » tels sont leurs motifs. « *En conséquence, nous déclarons solennellement nous soumettre à la République française, une et indivisible, en reconnaître les lois et prendre l'engagement de ne jamais porter les armes contre elle.* » Ils obtiennent, par compensation, le retrait des troupes républicaines, la liberté des opinions et des cultes, l'amnistie des émigrés rentrés et une indemnité pour les habitants des campagnes. Ils signent. Aussitôt la nouvelle se propage jusqu'à Rennes : la paix est conclue: *Vive l'union, vive la France!* Les fanfares éclatent, les salves tonnent... Hoche, sceptique en présence de cette joie populaire, montre à ses généraux Chérin et Krieg, deux bandes de cor-

beaux qui tournoient au-dessus de La Mabilais ; elles se séparent; l'une reste unie, l'autre se disperse, et il voit là un présage à la manière des anciens. Là-bas, à La Prévalaye, un homme effondré sur un canapé sanglote; c'est le comte de Silz; il vient de signer; au compagnon d'armes qui s'efforce à le réconforter, il dit, « fondant en larmes : » — « J'ai perdu votre amitié... Vous ne m'estimerez plus... Et les princes? Quelle idée auront-ils de moi ? »

Cormatin, lui, exulte : comme Charette à Nantes, il va faire à Rennes son entrée triomphale : les représentants ont invité à souper les signataires du traité; le cortège se forme : les tambours, la musique, les vingt « pacifiés » signalés par leurs panaches blancs, puis les voitures des représentants, Hoche, ses cavaliers et son état-major; enfin la foule tumultueuse, et tout cela défile entre deux haies de gardes nationaux. Cormatin guette les acclamations; pour qu'on le distingue bien, il a entouré son chapeau d'une couronne de lauriers. On arrive, rue de la République, à l'ancienne Intendance, qu'occupent les représentants. Le repas « préparé avec pompe » est l'occasion de terribles bousculades : la plupart des convives, à jeun depuis le matin, se jettent sur les plats avec une avidité peu décorative. Le peuple est admis dans la salle du banquet et s'y presse sans discrétion. Hoche juge la scène « un peu gauche, pour ne pas dire indécente; » les royalistes la voient « d'une tristesse remarquable. » Seuls les conventionnels s'efforcent de garder le décorum et se plaignent de la cohue : l'un d'eux, « se voyant enlever par un jeune officier une bouteille de vin d'Espagne, proteste qu'on avilit la représentation nationale. Le ravisseur put se perdre dans la foule et s'échapper avec son larcin. »

De plusieurs jours, Cormatin ne quitta pas sa couronne de lauriers : il se croyait « le dictateur de la Bretagne. » Installé au château de Cicé, pour « organiser la pacification, » il signait « autant de passeports qu'une municipalité, » écrivait Hoche qui, ne comprenant rien à cet hurluberlu vaniteux, ajoutait : « Je crois qu'il veut toucher la forte somme et quitter le pays. » Cormatin s'attribuait, disait-on, sur le chiffre des indemnités allouées aux campagnes, 30 000 francs en numéraire et 40 000 en assignats : certains parlaient d'un million de livres, empoché par le pacificateur... Tout de même, il a réussi à ébaucher un semblant de réconciliation entre royalistes et répu-

blicains, jouant, il est vrai, pour obtenir ce succès inespéré, une comédie périlleuse : aux uns, il atteste qu'un article secret du traité assure la mise en liberté du fils de Louis XVI; à d'autres, il glisse discrètement que la Convention elle-même se prépare à restaurer la monarchie. Il a prêché la paix et juré qu'il veut la guerre; il prend pour finesse diplomatique cette palinodie criminelle, persuadé que « le temps arrangera tout. » Il s'illusionne; mais il est sincère, même dans ses vantardises. Sincères aussi, les royalistes signataires du traité ; on le vit bien quand, au cours des négociations, une escadre anglaise se montra sur les côtes, s'apprêtant à opérer un débarquement d'émigrés, d'armes et de munitions : au premier avis qu'ils en reçurent, Boishardy, Tinténiac et Frotté informèrent spontanément les Conventionnels et leur remirent une lettre destinée à « Messieurs les officiers anglais, » par laquelle ils déclaraient que, « entrés en pourparlers avec la République, les Bretons ne pouvaient accepter désormais aucun secours de l'Angleterre. » Ils furent moins bien inspirés en réclamant des représentants du peuple la mise en liberté de Prigent, le commissionnaire de Puisaye, capturé à la côte dans la nuit du 1er janvier : en prison depuis quatre mois, Prigent, pour sauver sa tête, accablait les représentants de dénonciations, révélant tout ce qu'il savait des lignes de correspondance, des points de débarquement, des projets du cabinet britannique, des préparatifs de l'Angleterre. Puisqu'on était réconcilié, la plus élémentaire délicatesse commandait aux Conventionnels d'avertir les royalistes que Prigent était un traître, indigne d'intérêt : ils s'en gardèrent bien, accordèrent la libération du misérable et présentèrent cette « faveur » comme une preuve de leur générosité, plaçant ainsi auprès des pacifiés un espion qui, durant douze ans, grâce à l'aveuglement protecteur de Puisaye, vendra à la police tous les secrets dont il sera porteur.

Tels étaient les procédés des représentants du peuple; l'incohérent emploi de leur omnipotence ne palliait pas ce manque de loyauté : ainsi, à l'heure où se répandait à peine en Bretagne le texte de la Pacification, accordant le libre exercice du culte, la Convention votait, le 1er mai, la peine de mort contre tout prêtre réfractaire découvert sur le territoire de la République! Le 27 mai, Guermeur et Brice, en mission à Quimperlé, ordonnaient l'arrestation « de tous les individus connus pour avoir

occupé un grade dans la chouannerie. » Le lendemain, le comte de Silz périssait sous les coups des bleus, et il n'était pas le premier qui tombât des signataires de La Mabilais; dès le 30 avril, Geslin, chef manceau, et son compagnon Lhermite, revenant de Rennes, avaient été massacrés à Saint-Denis d'Orques.

En vain Cormatin se démenait-il en un fébrile apostolat, attestant aux représentants, chez qui il soupait deux fois par semaine, qu'il apaisait les chouans, aux chouans qu'il dupait les bleus, à tous que l'âge d'or était proche. Au château de Cicé, son quartier général, il tenait des « conseils de guerre, » distribuait des cocardes blanches, donnait des audiences et de grands dîners. Il s'exhibait quotidiennement, à Rennes, « escorté d'une garde prétorienne; » il exigea un jour l'ouverture d'une église pour présider en personne une cérémonie religieuse et « recevoir les plaintes des divers particuliers. » Était-il devenu fou? Le 9 mai, Hoche, revenant de Laval, le rencontra aux environs de Vitré, en compagnie du général Humbert *costumé en chouan;* tous deux venaient de procéder à l'arrestation d'une diligence! Dès cet instant, dans l'esprit du général en chef, Cormatin était condamné. A quelques jours de là, on saisissait, près de Ploërmel, sa correspondance avec les chefs morbihannais et l'on y trouvait l'occasion de se débarrasser de lui. Le lundi de la Pentecôte, 25 mai, vers trois heures de l'après-midi, comme, avec ses officiers, il se rendait, ainsi que d'habitude, au dîner des Conventionnels, un avis secret lui parvint de son imminente arrestation. Il en avisa ses aides de camp : —« Que faire? — Mon général, nous vous suivrons partout. — Alors, messieurs, allons dîner avec nos bourreaux. » Ils gagnèrent l'hôtel de l'Intendance, séjour des représentants. L'accueil fut fort amical; comme à l'ordinaire Hoche était là; dîner très gai, causerie cordiale. A sept heures du soir, Cormatin rentrait chez lui, toujours escorté des six officiers de son état-major, quand le citoyen Latapie, adjudant de place, se présenta fort poliment, au nom de la Loi, exhiba ses ordres et mit Cormatin et ses aides de camp en arrestation. Le soir même, ils soupèrent à la Tour Le Bat, la vieille prison de Rennes et, dans la nuit, encaqués dans deux fourgons à pain, encadrés d'un bataillon d'infanterie et de trente-six gendarmes, ils partaient pour Cherbourg où on les embarqua à destination de l'Ile Pelée, rocher fortifié, à deux lieues en rade. On les y enfouit au fond

d'un cachot sans air et sans jour. C'est là que, dans les dernières pages de ce récit, on retrouvera Cormatin.

* * *

De sa disparition la guerre renaissait, plus âpre, plus haineuse, entre adversaires s'accusant réciproquement d'une odieuse violation du traité. Hoche reprit le premier les armes: sa proclamation fameuse : « Braves camarades! Votre courage n'est plus enchaîné... » est du 1er juin. Elle ravit d'aise la racaille jacobine, les Robespierres de chefs-lieux de cantons, les survivants des clubs et des comités de villages, tous ceux qui, redoutant la réaction, assourdissent les représentants de leurs doléances, prophétisent que « le fanatisme reprend son empire, » et que « tout ce qui a voté la mort de Capet doit être immolé. » L'accusateur public, Besné, est de ces aboyeurs : il prédit à la Convention le prochain rétablissement de la royauté et déplore le sort de la Bretagne, où « une nouvelle Vendée se prépare. » Quand il apprend l'arrestation de Cormatin, il déraisonne de joie : — « Bandit! Voleur! Meurtrier à gage! L'exécrable brigand! La vie chère! Les prêtres criminels!... » Il envisage déjà une prochaine revanche contre son ennemi de toujours : — « Un ex-noble douteux dont j'ai parlé dans le temps, Boishardy... Il faut que ce brigand soit arrêté... Il est la cause de toutes les calamités qui ont désolé et désolent ce département. Nul ne peut être instruit comme moi qui ne connais pas l'art perfide de flagorner... »

De douloureux scrupules harcèlent celui que Besné pourchasse ainsi de sa haine. On a déjà dit combien la rencontre de Boishardy avec les généraux républicains a émoussé son ardeur à la lutte. Il s'est, à La Prévalaye, montré l'un des plus ardents pacifistes, professant la même répugnance que son ancien chef, La Rouerie, pour l'intervention armée de l'Angleterre. Or, à ce début de juin 1795, de tous les chefs des Côtes-du-Nord, il est seul à savoir que, en ces jours mêmes, une escadre anglaise, sous le commandement effectif de Puysaye, fait voile vers la France, apportant aux royalistes bretons des renforts, des munitions et de l'argent. Que fera Boishardy? Il a juré de ne jamais reprendre les armes contre la République : manquera-t-il à son serment, ou se résignera-t-il à ne point prendre sa part de l'immanquable victoire de la cause royale? D'Andigné

fut frappé de son indécision. « Elle me laissait, écrit-il, des inquiétudes d'autant mieux fondées qu'elle tenait à une confiance mal placée dans la parole des républicains. Hoche, en effet, lui avait témoigné de l'intérêt et n'avait rien négligé pour se l'attirer. »

Depuis le 14 mai, l'adjudant général Crublier commandait le camp de la lande du Gras, entre Lamballe et Moncontour. Incorrigible coureur de jupons, en dépit de ses 56 ans, c'était un soldat énergique et dur; Hoche avait en sa fermeté grande confiance. Le jour où il prit possession de son nouveau poste, Crublier rencontra, dans une auberge de Lamballe, Boishardy, vêtu ce jour-là d'une veste de chouan grise à revers noirs, nouée d'une écharpe de soie violette. Dix jours plus tard, la paix était rompue, Crublier se mit en chasse. Le 3 juin, apprenant, de Lamballe, que Boishardy avait passé la nuit à La Ville-Louët, chez les dames de Kercadio, il part avec un détachement de sa troupe; aux approches du manoir, une fusillade l'accueille; pas un de ses hommes n'est atteint. Poursuivant sa marche, il cerne la maison dont les habitants se sont évadés au signal des coups de fusil, sauf une servante et deux paysans, aussitôt mis en arrestation. Le surlendemain, 5 juin, nouvelle expédition : Crublier quitte le camp avant le jour, divise sa troupe en deux détachements : l'un, sous sa direction, marche vers La Ville-Louët en suivant la grande route; l'autre, commandé par le chef de bataillon Coulombeau, se détourne par le Pont-de-pierre, le château de Launay et La Ville-es-chiens, hameau situé au bord de la Truite, petite rivière qui descend du Mené. Comme ils arrivent là, surgit d'un champ de blé une soixantaine d'hommes qui se dispersent et disparaissent avant que la surprise de leur envolée subite ait permis à la troupe de faire feu. A l'emplacement de leur campement abandonné, on découvre une petite tente, 12 paquets de faux assignats, — environ 12000 francs, — 5 paquets de poudre à canon, un porte-manteau, une paire de bottes, une houppelande, et une écharpe de taffetas violet que Crublier reconnaît pour celle que portait Boishardy quand il l'a vu à Lamballe. Sous un buisson, on avise un lit fait d'une paillasse, d'un petit matelas de balle et garni de draps, auprès duquel un grenadier saisit « un très beau sabre avec son ceinturon » et divers papiers.

Peut-être faut-il placer à cette date un passage de Hoche à

Moncontour : il éprouvait une sorte d'attachement pour ces lieux témoins des premiers rapprochements entre soldats des deux partis. On le vit parfois parcourir à pied la campagne, à la tête d'une compagnie de grenadiers. Espérait-il sauver Boishardy et l'amener à une soumission sans réticence? On a conté « qu'un sentiment plus tendre qu'il ne se l'avouait à lui-même le retenait à Moncontour. » Quand il quitta cette aimable ville, « avec une émotion bien vive et les larmes aux yeux, » il dit à Mme du Clézieux qui l'avait reçu plusieurs fois : — « Votre vertu, unie à tant de charme, vous a placée sur un piédestal d'où vous nous dominez tous... Malheur à celui qui tenterait de vous en faire descendre : celui-là ne périrait que de ma main. »

Hoche ne rencontra pas Boishardy; Boishardy se faisait invisible. Traqué par les soldats de Crublier, il menait de nouveau la vie du proscrit, bien plus incertaine encore que naguère : il errait, désemparé, par la campagne, changeant de gîte toutes les nuits. Un fidèle réussit à parvenir jusqu'à lui et le découvrit, non sans peine, tapi dans un champ, parmi les moissons hautes. Il pouvait encore cependant grouper douze ou quinze cents hommes et disposait d'une compagnie de déserteurs à sa solde; mais à ceux-ci il réservait la surveillance de La Ville-Louët qu'habitaient Joséphine de Kercadio et sa mère. Il connaissait trop ses paysans pour ignorer leur lassitude : la paix fallacieuse, les désillusions avaient tué les enthousiasmes. Lui-même, certainement, était hanté par un pressentiment d'aventures prochaines et tragiques, car, dans sa détresse, il sentait l'urgence d'assurer l'avenir de la jeune fille qu'il aimait, et, malgré les misérables conditions de son existence présente, il résolut d'épouser sans retard Mlle de Kercadio.

Non loin d'un chemin de traverse qui, de Bréhand, conduit à Moncontour, il y a, perdue dans les vergers, une petite chapelle qu'on appelait alors et qu'on appelle encore la chapelle de Saint-Malo. Un étroit cimetière l'entourait et c'était, avant la Révolution, un lieu de pèlerinage, de « pardon. » Depuis que sévissait la persécution religieuse, les fervents catholiques de la région venaient là, secrètement, la nuit, faire *rectifier* par quelque prêtre insermenté, les baptêmes et les mariages célébrés à contre-cœur devant les ecclésiastiques constitutionnels. Boishardy décida que son mariage serait béni à la chapelle de Saint-Malo; sa fiancée y viendrait, sans danger, de La Ville-

Louët sous la conduite de deux dévoués compagnons, le jeune Hervé Du Lorin, âgé de dix-sept ans, et le fermier Jacques Villemain, qui serviraient de témoins et signeraient, avec les époux, au registre de catholicité où les « bons prêtres » consignaient les actes de cette sorte pour faire foi lors des régularisations futures. Il suffisait de trouver le « bon prêtre, » et ce fut facile : la Bretagne ne manquait pas, même aux pires époques de la Terreur, d'ecclésiastiques réfractaires exerçant clandestinement leur ministère et toujours empressés à l'appel des fidèles qui réclamaient leur secours.

La sommaire cérémonie fut fixée à la nuit du 16 au 17 juin. Le 12, deux chouans déserteurs se présentent au commandant Coulombeau, déclarant leur intention de profiter de l'amnistie. Coulombeau, le lendemain, apprit d'eux que Boishardy viendrait, ce jour-là, vers midi, à La Ville-Louët. Le général Crublier, prévenu sur-le-champ, donne ordre à tous ses cavaliers de monter à cheval; chacun d'eux prend en croupe un grenadier; La Ville-Louët est investie; trois hommes sont aperçus « se sauvant à toutes jambes ; » fusillade : l'un des fuyards tombe; c'est « un chef, » mais on ne peut l'identifier; les deux autres ont disparu. La troupe s'avance jusqu'au manoir de Boishardy : elle y saisit trois chouans, bien armés et qui, tout de suite, implorent grâce, promettant « qu'ils vont faire prendre beaucoup de chefs. » Sur leur indication, Coulombeau et ses hommes regagnent la route de Moncontour; au Pont-de-pierre, sous lequel coule le ruisseau d'Évran, ils s'engagent dans un étroit chemin qui les amène au moulin de Rainon dépendant de la ferme du Vaugourio. La maison est, en effet, occupée par les chouans : au cri *Voilà les bleus* ! deux seulement tirent sur la troupe; les autres tentent de fuir : dix sont tués, deux s'esquivent, trois se rendent; au nombre des morts se trouve un *prêtre*. Les soldats de Coulombeau, victorieux, regagnent leurs cantonnements, emmenant les trois prisonniers.

Suivant une tradition locale, un jeune garçon de dix-sept ans, recueilli naguère par Boishardy parmi les échappés du désastre vendéen et confié par lui à la femme d'un de ses partisans, Carlo, le métayer du Vaugourio, serait allé trouver le général Crublier : il se faisait fort de connaître la mystérieuse retraite de Boishardy et d'y conduire les bleus : on donne même le prénom de ce traître : il s'appelait Charles. Cette tradi-

tion n'est pas en désaccord avec les documents authentiques. A la date du 16 juin, le chef de bataillon Coulombeau écrit, en effet, au général de division Rey : « Il nous est impossible de t'envoyer l'homme qui nous sert... vu que nous ne le voyons point et qu'il ne nous donne de renseignements que par correspondance. De plus, il est très soupçonné et même à la veille d'être fusillé par les chouans. » Coulombeau ajoutait que, dans la nuit prochaine, « les troupes, divisées en deux colonnes, l'une commandée par lui, l'autre par le général Crublier, marcheraient sur le Vaugourio ; un troisième détachement, sous la conduite du capitaine Ardillos, s'avancerait par la route de Moncontour jusqu'au Pont-de-pierre et s'engagerait sur le chemin du moulin de Rainon... » Le Vaugourio serait ainsi cerné.

Là, dans une prairie dite les Bas-champs, entre le Vaugourio et l'étang du moulin, Boishardy attendait avec sa fiancée l'heure de se rendre à la chapelle de Saint-Malo. Un hamac avait été tendu pour la jeune fille aux branches d'un pommier. Le domestique de Boishardy, Le Borgne, était posté en surveillance sur la chaussée de l'étang : une soixantaine de chouans, blottis dans les haies, formaient un cordon de sentinelles autour du campement. Vers deux heures du matin, Le Borgne perçoit le bruit d'une troupe en marche avançant avec précautions ; il prévient Boishardy qui prend ses armes, écoute, guette : le bruit vient du grand chemin ; sans doute un détachement du camp de Meslin se dirigeant vers Moncontour. Mais non ! Les bleus quittent la route au Pont-de-pierre et s'enfoncent, suivant le ruisseau, dans le chemin du moulin. C'est Boishardy qu'ils cherchent ! Vite, il revient vers sa fiancée, la confie à ses deux amis, Du Lorin et Villemain ; il faut qu'elle s'éloigne ; par les landes désertes du Mené, en suivant la piste de correspondance, ils la conduiront de l'autre côté de la montagne, au château de Bosseny ; lui viendra l'y retrouver dans la journée ; il ne craint rien ; connaissant tous les sentiers, tous les fossés, toutes les barrières du pays, il échappera facilement.

Dans ces campagnes morcelées et touffues, déchiquetées en mille enclos cernés de hauts talus sinueux et boisés, aucune troupe ne peut, en effet, atteindre un fugitif auquel ce dédale est familier. Mais, cette fois, les bleus vont à coup sûr. Charles, le traître, est avec eux ; arrivé au Vaugourio, il frappe à la vitre, appelle la femme Carlo et lui demande où est Boishardy.

La métayère, reconnaissant une voix amie, répond, sans méfiance, que « le chef est couché dans les Bas-Champs. » Charles indique la direction aux soldats : à ce moment, les chouans, mis en éveil, tirent au jugé quelques coups de fusil et se dispersent.

Les républicains ripostent : avisant un homme qui traverse le pré, sans hâte, à petits pas, le long de la haie, comme cherchant à s'y enfoncer, l'un des grenadiers fait feu ; l'homme tombe. C'est Boishardy. Atteint aux reins, il se relève, tamponne sa cravate sur sa blessure, et, se traînant, gagne du terrain dans la direction de la chapelle où, sans doute, sait-il qu'il trouvera du secours. Mais il se heurte à la ligne des soldats de Coulombeau et se détourne vers La Saigneraie et La Ville-Graland ; il y a là un chemin tortueux, le chemin des Champs-Piroués, qui le ramènera à la grande route ; au delà il sera sauvé ! Il s'y engage ; mais ses forces s'épuisent ; on le poursuit. A quatre-vingts pas à peine de la route, devant la brèche du champ de François Verdes, il tombe ; déjà les Bleus sont sur lui ; trois coups de feu à bout portant l'atteignent au flanc ; tirant son épée, le capitaine Ardillos achève le chouan moribond. On le dépouille, on prend son fusil, on fouille les poches d'où on retire deux montres, une bourse, des papiers, parmi lesquels la tendre lettre de Joséphine de Kercadio que l'amoureux conservait sur lui :

Est-il possible, mon cher petit époux, que je sois assez malheureuse pour être loin de toi... de toi qui fais tout mon bonheur.

Puis les soldats s'éloignent, laissant le corps de Boishardy au pied du talus, dans l'herbe foulée et sanglante, sous les premières lueurs de cette aurore de juin, parfumée et joyeuse, l'aurore qui devait être celle des noces. La fiancée, soutenue et entraînée par ses deux guides, fuyait, suivant des sentiers rudes, vers la montagne et s'enfonçait dans les vastes landes du Mené.

G. Lenotre.

(A suivre.)

LE RETOUR DE BARRÈS
A SA TERRE ET A SES MORTS

Nous étions quelques-uns de sa famille spirituelle à l'accompagner au cimetière de Charmes, sa ville natale, où ce grand cœur tourmenté connaît le repos. Ce dix décembre en Lorraine, comment jamais l'oublierons-nous? Mais comment en rappeler le souvenir?

Si prolixe et abondante sur les querelles de la Cour, Mme de Sévigné, quand elle en vient à la mort de Turenne, assemble en hâte quelques traits simples et s'en tient là. Les ennemis, après la campagne d'Alsace, avaient été contraints à repasser le Rhin; le maréchal était monté sur une colline où le boulet le vint trouver; l'affliction de l'armée fut immense; le Roi le remplaça par huit maréchaux, sa menue monnaie. C'est tout... Nous aussi, nous avons perdu un chef et notre affliction est immense. La mort l'a pris en un instant. Mais ne devons-nous pas tourner les yeux vers la colline inspirée où il était monté, et qui, lui servant de piédestal, le situait plus haut que nous? Maintenir toute chaude la mémoire de ces jours de deuil, n'est-ce pas le suivre encore et tenter de le retenir?...

I. — LENDEMAIN DE MORT

J'étais revenu dans la nuit de ma lointaine Savoie. Le matin, je recevais ce billet de son fils, daté du 4 décembre à minuit : « Ma mère et moi, nous ne voulons pas que vous l'appreniez par des étrangers : mon Père est mort ce soir, subitement, à dix heures. Nous sommes auprès de lui, et tout naturellement

notre pensée se porte vers vous. Je suis sûr de lui obéir en vous adressant ce dernier message... »

Le premier mouvement n'est-il pas d'incrédulité et de révolte? Comment imaginer dans la mort quelqu'un qui, non content de vivre, distribue l'étincelle de la vie et qu'on a quitté, peu de jours auparavant, en pleine ferveur de travail? Malgré moi, je l'imagine tel que je l'ai vu la dernière fois, — la dernière fois, peut-on deviner? — à ce déjeuner qui nous réunit avant les votes académiques, le 15 novembre, lui, Bourget, Bazin et moi. Nous étions trois précisément à admirer sa jeunesse persistante et sa grâce inégalable. Je parlais avec lui de son voyage en Orient.

— J'ai mis le point final, me dit-il.

— Vraiment? objectai-je, sceptique.

— Ah! vous vous rappelez.

J'avais fait allusion à une conversation précédente où, comme je lui demandais quelles proportions il pensait donner à son *Enquête aux pays du Levant*, il m'avait répondu avec un sourire joyeux : *Indéfinies*... Car il prenait tant de plaisir à puiser à cette fontaine de désirs et de rêves qu'il l'alimentait à sa propre source.

Et puis, il avait évoqué pour nous un de ces pèlerinages aux monuments des morts de Lorraine, celui de Champenoux, je crois, où il accompagnait le Président du Conseil :

— Dès que Raymond Poincaré paraît, disait-il, l'assistance devient grave et recueillie. Il parle et l'on croit assister aux funérailles des héros. Cet homme dégage de la dévotion patriotique. On vit de hautes heures en sa compagnie.

L'intonation même est présente à mon oreille. N'entendrai-je plus cette voix? Plus tard : je ne veux pas admettre encore. Le soir même de ce 15 novembre, je quittai Paris. Mais n'est-ce pas hier qu'il m'écrivait une lettre, — la dernière, — charmante d'ironie, où, relevant d'une grippe, il plaisantait sur son centenaire? La maladie qui lui permettait un peu de recueillement et de solitude ne lui déplaisait pas. Et de celle-ci il s'était, aux dernières informations, débarrassé. Alors, par quel détour sournois, par quel chemin obscur est donc venue la sombre visiteuse? Et la réalité, sous ces images de vie, se fait jour : Barrès n'est plus. Notre plus grand poète est mort.

Je vais avec Paul Bourget à l'hôtel du boulevard Maillot, à

Neuilly. La nouvelle ne s'est pas encore répandue. L'envahissement, — si naturel, mais si douloureux, — n'a pas commencé encore. Le vaste cabinet de travail qui par ses larges baies donne sur les arbres nus du Bois est intact dans son désordre familier, si intact que, là encore, le doute reprend, car on le sent là, invisible peut-être, présent sûrement. Voici, en tas, des exemplaires de l'*Enquête aux pays du Levant* qu'il vient de signer. Et sur la grande table voici encore des pages commencées. Il avait rempli sa journée : le matin ces dédicaces; un déjeuner pour la réorganisation de cette Ligue des patriotes héritée de Déroulède, dont il sentait bien que le rôle n'était pas terminé avec la Victoire ; l'achèvement de son dernier rapport sur les Pères blancs dont il montrait le rôle bienfaisant et nécessaire à l'influence française, à la propagande française, comme il avait montré celui des Frères des Écoles chrétiennes, des Missionnaires africains de Lyon et des Franciscains, — et l'ensemble de ces quatre grands rapports, sur nos forces morales à autoriser, devait être présenté le lendemain au ministère des Affaires étrangères; — la préparation du discours qu'il devait prononcer le vendredi suivant à la Chambre sur notre politique rhénane; puis le dîner en famille, la gaîté, les jeux, puis une douleur brusque et cette fin rapide, inattendue, presque foudroyante.

Fut-elle pour lui soudaine ? On a relevé dans la préface des mémoires de son grand-père, officier de la Grande Armée, qu'il publiait l'an dernier, cette phrase inquiétante : « J'ai achevé ma matinée en allant au cimetière causer avec mes parents. Les inscriptions de leurs tombes me rappellent que mon grand-père est mort à soixante-deux ans et tous les miens en moyenne à cet âge : elles m'avertissent qu'il est temps que je règle mes affaires. » Il commençait cette soixante-deuxième année. Mais, dans toute son œuvre, la mort est souvent le thème de ses méditations. N'avait-il pas pris ses précautions contre elle en s'appuyant à tout ce qui dure, en donnant pour support à ses pensées tout ce qui nous prolonge, race, patrie et domaine spirituel? A nos dernières rencontres, il était plein de projets : une vie de Corneille le tentait, car il aimait cette forme de la biographie qui suscite des exemples, et le grand Normand lui paraissait de taille à nous tonifier et viriliser après deux ou trois siècles; il songeait aussi à ses Mémoires, comme il goûtait *les Mémoires d'outre-tombe* et les *Conversations de Gœthe avec Ecker*

mann. Ce combat dans les ténèbres qu'il livra à l'éternelle adversaire s'achève aujourd'hui, ne peut s'achever que dans la lumière des immortelles destinées.

Et, comme je ne puis détourner mes yeux de cette table de travail qui contient le plus clair et le plus ardent de cette destinée, un souvenir me pénètre, une page me revient à l'esprit, celle où Taine, vieillissant et se devinant malade et le corps touché, dit modestement au Rœmerspacher des *Déracinés :* « Jusqu'au bout j'espère pouvoir travailler. »

J'ai recherché la page. Barrès ajoute ce commentaire : « Ce beau mot, vivant et fort, « travailler, » prononcé avec simplicité, prenait dans cette bouche un son grave qui fascina le jeune homme. Un être qui pressent la mort, s'il nous disait : « J'espère, jusqu'au bout, marcher, voir la lumière, entendre la voix des miens, » déjà nous émouvrait par ce mélange de faiblesse, de résignation ; mais ceci : « Jusqu'au bout j'espère pouvoir travailler ! » quelle superbe expression de l'unité d'une vie composée toute pour qu'un homme se consacre à la vérité ! Et soudain relié à cet étranger par un sentiment saint, oui, par un lien religieux, Rœmerspacher sentit dans toutes ses veines un sang chaud que lui envoyait le cœur de ce vieillard. »

Celui-ci, qui ne laissera à personne le sentiment de la vieillesse, aura travaillé jusqu'au dernier moment. Pas un instant il ne se sera reposé. Et même il aura précipité ces dernières années son travail comme s'il était pressé, — sait-on jamais ? Jusqu'au bout il a *servi* ses causes : le Rhin, l'Orient, l'Église, le rempart, l'expansion, la spiritualité de la France.

***

Je passe dans sa chambre où prient quelques femmes agenouillées. Il est en habit et gilet blanc ; les mains, ses longues et belles mains nerveuses, si mobiles, figées dans leur enlacement, un petit crucifix sur la poitrine. La rigidité de la mort l'a fixé, sans le durcir, dans une expression de grandeur et d'incomparable noblesse. Ce que le visage gardait au cours de la vie de complexe et de tourmenté, même dans les instants de détente, s'est fondu en sérénité. Il fait songer au Pascal apaisé de Port-Royal. Il n'a plus d'ironie, mais la grâce est demeurée, cette grâce un peu hautaine qui exerçait tant d'attrait. La bouche n'a ni amertume ni dédain. Les yeux clos

sur la vie intérieure livrent pourtant le secret de l'acceptation. La tête redressée à sa manière, il semble penser encore, penser pour lui, dans la solitude, celui qui écrivait dans son voyage d'Orient : « J'ai soif d'éternité. »

Le maréchal Lyautey dira quelques jours plus tard sur sa tombe de Lorraine : « Je manquerais à sa mémoire si j'omettais d'évoquer une des convictions dont il fut le plus profondément pénétré pendant ces dernières années. Elle ressort à chaque page de son dernier livre, son *Enquête aux pays du Levant*, ainsi que des dernières notes, encore inédites, prises au cours de son dernier voyage en Orient, où il retrouvait toujours la France et sa tradition. Le Christ que je voyais avant-hier se dresser auprès de son noble et beau visage, le petit crucifix qui était entre ses mains, étaient là pour l'attester. Et ici, il n'y a qu'à le laisser parler. A Sainte-Odile, évoquant la première apparition des Barbares sur les ruines de l'Empire romain, il s'écrie : « Les lieutenants de l'Empire avaient disparu, mais les chefs ecclésiastiques demeuraient. Le catholicisme, c'était encore Rome, et c'était de l'ordre. Bien qu'ils fussent durs et anarchiques, dédaigneux de l'intérêt général, les Barbares sentirent l'impossibilité de gouverner, sans une tradition appropriée, cette Gaule qui venait de leur échoir, cette Gaule où il y avait des villes, des cultures, des manières raffinées de vivre et de sentir, une civilisation très complète, enfin un idéal. Et ils furent obligés, parce que c'était leur intérêt et la condition de leur succès, d'accepter les formules que leur proposait le christianisme. »

Formules d'ordre, de discipline sociale, de discipline intime. Mais derrière ces formules, il y a toute la nostalgie des âmes.

« Nos seigneurs les morts, » a dit Barrès. Jamais il ne nous apparut plus seigneurial, lui qui, si naturellement, savait l'être, plus majestueux, plus magnanime que dans cette paix obtenue au prix de la vie.

II. — IMAGES DE VIE

Je reviens seul par ces allées du Bois où plus d'une fois je l'accompagnai, car il aimait à marcher.

« M. Taine vaut mieux que ses livres, » pense Rœmers-

pacher, après qu'il a reçu la visite du grand homme. L'homme, chez Barrès, valait l'œuvre. Cet homme, ne convient-il pas, ne l'ayant plus parmi nous, que nous conservions de lui un portrait, des portraits exacts? Voici que, peu à peu, au Barrès familier et amical se substituent des effigies, des médailles : un Barrès devant la foule, un Barrès penché sur l'agonie de Pascal, un Barrès dans Verdun en ruines, un Barrès dans Metz reconquise.

C'est la période électorale, il y a bien des années. Un candidat paraît sur l'estrade. Avant qu'il ait parlé, on devine en lui un chef. Svelte, étonnant de jeunesse, la tête rejetée en arrière, il résume sans admiration quatre années parlementaires. Aucune recherche d'effets, aucune rhétorique, — n'a-t-il pas parlé avec dégoût de « ces êtres tout brillantés, menant grand tapage, apoplectiques de confiance en soi? » — seulement de la clarté et aussi de ces images où s'incorporent les idées essentielles et qui se fixent dans les mémoires. Derrière ces phrases sans artifice, nettes et hautes, on distingue bientôt, comme fond de toile, un paysage de chez nous, des campagnes douces et fraîches, des villes laborieuses, des villages dont on compte les feux, non les habitants; — *le feu*, c'est la famille; l'habitant, c'est l'individu, — toits éparpillés autour du clocher qui les domine et qui a, de plus, la garde des tombes généralement groupées dans le voisinage de l'église. La France apparaît peu à peu comme le personnage principal.

A ce Barrès il conviendrait de joindre un Barrès à la Chambre. Je l'y entendis parler, avec une sympathie un peu méprisante, de Jean-Jacques, *musicien extravagant* qui conçut la vie sociale comme un opéra. Il aurait fallu l'entendre déplorer la grande pitié des Églises de France et élever d'un coup son auditoire au-dessus des mesquineries de départements, ou stigmatiser avec ce beau courage calme des nerveux qui se dominent les ennemis de l'intérieur.

Cette autre fois, devant un auditoire d'élite, Barrès parle de Pascal. Quand il haranguait une foule, il s'efforçait de l'enseigner. Maintenant il se prend à son texte, il s'isole avec son héros, comme un alpiniste savoure la solitude et le silence des sommets. Plus touché qu'il ne s'y attendait, le public ne respire plus : il suit cette ascension, le cœur serré, le front tendu, et l'angoisse de Pascal, il la ressent par une de ces

sympathies qui unissent, de haut en bas, les grandes âmes aux plus faibles, parce que celles-ci donnent leur divin désir. Jamais je n'ai surpris chez un orateur un tel scrupule d'atteindre avec exactitude la pensée d'autrui, une si noble incertitude après un tel effort de concentration et de pénétration. « Il faut à l'homme, assure *le Discours sur les passions de l'amour*, du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes. » C'est le reflet de ces passions qui colore la plume ou la parole de Barrès, tandis que d'une discipline impérieuse il n'a de cesse qu'il n'ait mis de l'ordre dans la maison.

Saint Augustin, je crois, tirait de la douleur la meilleure preuve de la vie. Ne serait-ce point plutôt de la passion? Qu'est-ce qu'une vie sans passions? Dante laissait à la porte de l'enfer tous ceux qui vécurent sans blâme et sans louange, êtres neutres, inertes et misérables qui eurent peur de vivre, et il les punissait d'un mépris plus insultant que la damnation. Par la passion s'affirme notre vitalité. Et seule la force de l'esprit sait analyser et peindre la force de la passion. Un Bossuet, un Pascal sont de taille à la reproduire dans les mots, comme un Michel-Ange l'imprimait dans la pierre. « Qui ne sait, dit le premier, que dans ce transport on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait l'incorporer en toutes manières, enlever jusqu'avec les dents l'objet de son sentiment pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre? » Et le second, appelant les *passions de feu*, constatait que la vie tumultueuse est agréable aux grands esprits et qu'il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais, toujours dans l'attente des passions, nous les pouvons orienter, modérer, exalter, ordonner, discipliner. Car il n'est de véritable énergie, de véritable force que développées dans l'ordre. Cette direction des passions, c'est cela même que Barrès indique lorsqu'il dit de Pascal : « Il est le modèle achevé de ceux qui résistent à tous les assauts par lesquels la nature, avant de nous anéantir, essaye chaque jour de nous entamer. Il veut se contraindre soi-même, s'imposer aux choses, résister à l'univers, ne pas se dissoudre, durer. » Je ne veux pas construire sur les fleuves, » dit-il. Dans l'universel écoulement, il n'entrevoit de paix et de sécurité, de refuge qu'en

Dieu. » Au bout de ses passions, il a trouvé ce qui, seul, les supporte, Dieu.

Mais il y a du divin dans d'autres passions. « La patrie, définissait Joseph de Maistre, est une association, sur le même sol, des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. » Barrès pratique cette religion de la terre, des morts et de l'héritage à garder. Des collines de Sion, quand il regarde la Lorraine, il se sent plein d'amour pour le visage sans éclat de la terre natale : « Ailleurs, écrit-il, je suis un étranger qui dit avec incertitude quelque strophe fragmentaire, mais au pays de la Moselle, je me connais comme un geste du terroir, comme un instant de son éternité, comme l'un des secrets que notre race, à chaque saison, laisse émerger en fleurs et, si j'éprouve assez d'amour, c'est moi qui deviendrai son cœur. » Là, seulement, il se sent lui-même. Je ne sais guère que dans *La Vigne et la Maison* de Lamartine de strophes comparables à celles-ci : « Bien que je doive d'heureux rythmes à Venise, à Sienne, à Cordoue, à Tolède, aux vestiges mêmes de Sparte... j'estime peu les brillantes fortunes que me firent et me feront de trop belles étrangères. Bonheurs rapides, irritants, de surface ! Mais sur la terre de mes morts, je m'engage aux profondeurs. Ici, je cesse d'être un badaud. Quand je ramasse ma raison dans ce cercle, auquel je suis prédestiné, je multiplie mes faibles puissances par des puissances collectives, et mon cœur qui s'épanouit devient le point sensible d'une longue nation. » Ce cœur, d'ailleurs étreint par l'inquiétude paternelle, devait sentir durant la guerre toutes les angoises et toutes les espérances de la patrie. Je me souviens d'avoir servi de guide à Barrès dans le Verdun de 1916. La cathédrale dressait, comme des bras suppliants, ses deux tours intactes au-dessus de la ville croulante où, sur l'expresse recommandation d'une enfant informée de son voyage, il cherchait une poupée dans une maison en ruines. Une compagnie passa, par petits paquets espacés à cause des obus. Et il prit au passage l'empreinte de ces hommes de Verdun, comme Véronique avait appliqué le voile sur le visage du Christ au Calvaire. Ces empreintes ont été déposées dans la *Chronique de la Grande Guerre* où les saints de France sont glorifiés et dont le prodigieux effort quotidien n'est peut-être pas étranger à ce prématuré départ.

Une image encore, prise dans Metz libérée. Le maréchal

Pétain y est entré, à la tête des troupes. Barrès est là, le cœur gonflé. Et voici que les jeunes Lorraines, après le défilé, se sont prises par la main et, parce qu'elles sont joyeuses, se sont mises à tourner lentement en une ronde improvisée. Puis le cercle s'agrandit, car nos soldats bleus, timidement presque, déjà vaincus par la réserve lorraine, ont demandé la permission de dénouer ces mains de femmes et d'entrer dans la danse. La scène qui se passe est pareille à celles que décrivait Gérard de Nerval dans le pays de Valois, mais combien plus singulière et plus charmante encore : ces soldats, ayant perdu toute violence et toute brusquerie, obéissent à ces petites filles et s'appliquent gentiment à prendre la cadence et à faire les révérences commandées. L'une d'elles n'a-t-elle pas entonné un vieil air d'autrefois, un vieil air de France, — et pour le savoir si bien, il faut qu'elle l'ait appris de sa mère et de sa grand mère, il faut qu'il lui soit venu d'avant l'occupation allemande. C'est :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Toutes ces jeunes filles le savent, puisque toutes le reprennent en chœur.

« En Lorraine, les filles sont chastes et moqueuses, bien incapables de déchoir... » Cette phrase me revient à la mémoire tandis que je regarde tourner la ronde, et cette autre encore : « Petite fille de mon pays, je n'ai pas dit que tu fusses belle et pourtant, si j'ai su être vrai, direct, plusieurs t'aimeront, je crois, à l'égal de celles qu'une aventure d'amour immortalisa. » Et je cherche des yeux Colette Baudoche. Elle n'est pas dans la ronde. Elle n'est plus dans la ronde. Celles qui dansent ne peuvent être que ses cadettes. Elle est née trop tôt pour être de celles qui dansent. Ne serait-ce point cette dame encore jeune, au manteau fatigué, maintenu par ces prodiges ménagers, victorieux de la rigueur des temps, qui regarde, elle aussi, avec un sourire un peu triste et fané ? Ce fragile sourire, il me semble bien l'interpréter :

— Dansez, mes petites sœurs, leur dit-elle, jouez avec ces beaux soldats bleus. Votre jeunesse, à vous, peut s'épanouir sans contrainte. Vous n'aurez plus le choix entre la pauvreté et Frédéric Asmus. Vous n'aurez pas senti votre cœur battre d'inutile désir dans les mauvais jours de la captivité. Ces chansons de France que vous chantez si bien, c'est nous qui vous

les avons apprises en cachette. Nous vous avons transmis la France comme nos mères nous l'avaient transmise. Bientôt vous ne saurez plus tout ce que vous nous devez, tant il vous paraîtra naturel, tant il vous paraît déjà naturel d'être des petites Françaises. Déjà vous croyez l'avoir toujours été...

C'est, pour un écrivain, un rare privilège d'incarner la poésie d'une race dans une héroïne. Mais quand, par surcroît, c'est la poésie d'une race captive qui soupire après sa liberté, alors il devient la voix intérieure qui aide à maintenir en chacun l'espoir et l'aptitude à la délivrance. Barrès, dans Metz, dans Strasbourg libérés, montrait un visage rayonnant.

III. — LE DERNIER LIVRE

Je rentre chez moi, avec le poids lourd de son deuil. Mais du paquet de livres que je défais sur ma table, s'échappent les deux volumes de l'*Enquête aux pays du Levant*, avec sa signature amicale. Je passerai donc avec lui les deux jours qui nous séparent de ses obsèques. La mort ne le peut contenir.

Il est tout entier dans cet ouvrage encore moite de sa chaleur spirituelle, dont il disait avec modestie à son entourage, en le soupesant dans ses mains, le jour qu'il ne devait pas achever :

— Il me semble qu'il n'y a pas assez là-dedans.

Pas assez ? Mais son lyrisme, dont les cadences ne furent jamais plus pures ni plus savantes, quoique volontairement raccourcies ou brisées; son désir du voyage et des ciels nouveaux que ni l'Espagne, ni l'Italie, ni la Grèce n'ont rassasié; son obstination à poursuivre l'œuvre de la France et à favoriser cette œuvre ; enfin, et surtout, cette soif des âmes qui ne s'est jamais suffisamment étanchée, qui l'a poussé vers toutes les sources de spiritualité et même de mysticité, qui a pu lui faire prendre des mirages pour des lacs transparents, mais qui toujours a précipité ses élans et ses ardeurs partout où l'on croit entendre le bouillonnement du fleuve sacré. Il n'est aucun de ses livres plus chargé de curiosité et d'enthousiasme ensemble, plus chargé de recherches pratiques et de servitude volontaire, plus chargé de lui-même.

L'Asie l'avait toujours attiré. Déjà, dans les *Déracinés*, les récits de l'arménienne Astiné Aravian distillent pour Sturel

tous les poisons : « Une ville d'Orient, parmi des vergers, assise dans le crépuscule auprès d'un cimetière, telle devait être désormais la patrie de ses rêves, la cité de ses trésors. » Et lui-même ne confessera-t-il pas : « Je suis né pour aimer l'Asie, au point qu'enfant je la respirais dans les fleurs d'un jardin de Lorraine... » Cependant il a passé l'âge où le voyage n'est qu'exaltation et plaisir. Il a son but qui est de constater sur place l'œuvre de nos écoles du Levant, de mesurer leur importance, leur influence au point de vue français et, si elles le méritent, de faire campagne au retour pour leur maintien et leur recrutement. Seulement, avec un sourire de satisfaction il ajoute : « Ma bonne fortune me permet de suivre ma pente aux curiosités romantiques, tout en continuant de servir... » Il abordera dans ce double esprit la terre des incantations et des miracles, la mère des religions, il va voir *des âmes et des dieux.*

Laissons tomber les strophes sur Damas et Alep, sur Hama la bourdonnante et sur Antioche encore marquée du sceau des Croisés, sur Daphné où se distribue le laurier d'Apollon, sur Constantinople même; et pourtant, l'une de celles-ci, tout au moins, comment la mémoire ne la garderait-elle pas? « Bien des villes et des rivages émeuvent nos désirs et semblent contenir un secret sacré, mais de si peuplés d'incantations, je n'en connais pas. Jadis j'ai voulu dégager les chants qui dorment dans Venise et Tolède. D'un bond je me retourne vers ces amours dépassées et les précipite à la mer. Les instants les plus romanesques de ma vie me semblent mesquins. Rien ne vaut, de par le monde, cette double rive voluptueuse, mélange d'héroïsme et de mélancolie, crépuscule d'une civilisation qui voit descendre la nuit barbare, magie toute chargée d'une multitude de détails tragiques et familiers. » Ah! oui, les chants de Tolède et de Venise sont dépassés. Dans les ruelles des villes d'Espagne, il respirait une odeur de roses et de mort, et la reine de l'Adriatique lui communiquait la fièvre de toutes ses beautés vouées à disparaître. Il a dépassé le stade individuel, et dans Constantinople il ne poursuit plus ses rêves ou ses désirs : dans les jardins du Vieux-Sérail penchés sur la mer, à la pointe de la Corne d'Or, cette vision de Sainte-Sophie et de Stamboul, sous un ciel coloré, c'est pour lui la rencontre de deux mondes, l'oriental et l'hellénique, le démesuré et l'ordonné, c'est le point tragique de l'univers.

Oublions encore cette magnifique poursuite de l'influence française, de la grandeur française à travers le monde, qui, déjà, dans le *Voyage de Sparte*, le portait à préférer les frustes reliques de nos ancêtres aventureux et conquérants aux chefs-d'œuvre classiques sans lien avec notre passé et notre avenir. Pas une école d'Orient qu'il n'ait visitée, pas un de nos missionnaires, pas une de nos religieuses qu'il n'ait salués, afin de rapporter au retour cette moisson de faits qui lui permettra de convaincre le pays et la Chambre de la nécessité de maintenir ces foyers d'action nationale. Mais sous l'enseignement, sous le dévouement, il cherche autre chose. Nous voici au cœur du livre. Nos missionnaires, nos religieuses nous valent *l'amitié des âmes*. Comment la gagnent-ils, et quelles sont ces âmes? Eux-mêmes, que leur apportent-ils?

De même qu'il rejette à la mer les chants d'Espagne et d'Italie, Maurice Barrès a dès longtemps dépassé *Un amateur d'âmes*. Il ne fut un *amateur d'âmes* qu'au temps de ses exercices psychologiques. Il se préparait, comme on apprend l'escrime dans une salle d'armes. Amateur d'âmes, non pas, mais animateur. Il a écrit que la perfection de la vie de Déroulède, c'était son appétit de dévouement. La perfection de la sienne n'est autre que l'appétit des âmes.

Au fond, il n'a jamais été curieux que de cela : découvrir la flamme, « l'étincelle mystique par qui apparaît tout ce qu'il y a de religieux, de poétique et d'inventif dans le monde. » Et dans le voyage d'Orient, il déclare : « Rien n'existe dans l'humanité sans ce jaillissement primitif, dont nul être n'est incapable, et qui d'abord doit être obtenu, puis canalisé et discipliné. » Or, en Asie, ce jaillissement est partout, mais la flamme n'a pas été mise dans une lampe. Elle couve, elle court, elle éclate, elle s'éteint, elle reparaît, étincelle qui devient incendie et laisse bientôt d'immenses ruines. Barrès a visité ces ruines, mais il a cherché l'étincelle, « la petite flamme qui ne meurt jamais. » Il l'a cherchée aux châteaux des Hashâshins, chez le Vieux de la Montagne, aujourd'hui représenté par l'Aga-Khan du Ritz, pour qui, dans les Monts Ansariehs, de pauvres fellahs se privent afin de lui envoyer le cinquième de leurs maigres ressources, pour qui l'un d'eux a déclaré devant ce témoin émerveillé désirer de mourir. « Voilà un mot bien beau, ajoute Barrès, cette fois touché en plein cœur. C'est

avec les paysages ce que j'ai trouvé de mieux tout le long de mon voyage. Mais j'aime encore mieux le mot que les paysages. » Et il en oublie jusqu'à l'ironie de ce dévouement absolu pour l'homme du Ritz. Cette aptitude au don de soi-même, c'est le mot du miracle.

Il poursuivra ce miracle chez les bacchantes du fleuve Adonis, chez Hendiyé, la religieuse du Liban, à Konia chez les derviches tourneurs héritiers de Djelal-eddin, le poète du *Mesnévi*. Car l'étincelle mystique et son emploi, « c'est le problème de toute l'histoire humaine. » Elle sert à faire cuire la marmite des sorcières, mais elle est aussi le grand feu qui consume les âmes sur la pierre du sacrifice. A Constantinople, croisant des religieuses qui rentrent au couvent, après la fatigue de la journée, il constatera : « Je ne puis rencontrer leur regard pour les saluer. Elles sont trop humbles et trop exténuées. Saintes Filles de la France et de Dieu, extrémité de la générosité humaine, vous passez en mystère tous les cultes de l'Orient, et en beauté la splendeur du soleil que, ce dernier soir, je regarde descendre sur l'Asie. »

Pourquoi ? Il nous l'a dit à Konia même, et quand la sueur des danseurs sacrés coulait encore sur leurs visages illuminés. Une religion ne vit que si elle entretient la flamme du sanctuaire. Les chefs de l'Église catholique l'ont bien compris. « Ils captent la source et la canalisent avant qu'elle devienne le torrent boueux. Ils imposent à l'élan mystique le contrôle rigoureux des règles morales, se refusant à encourager une extase stérile qui ne deviendrait pas un moyen de perfection. De la dansante flamme, vouée à s'éteindre, si elle ne se nourrit que d'elle-même, la vive et sobre discipline des sacrements forme une lumière et un foyer. » Dans la belle étude qu'il consacrait jadis à Barrès, M. Henri Bremond montrait précisément cette union dans l'Église de la liberté et de la discipline, le dogme tout ensemble barrière et stimulant. « Tout catholique, disait-il, sent d'instinct que le contrôle de l'autorité est indispensable au plein épanouissement de la vie intérieure, et que tous les ressorts de l'impérialisme romain n'ont pas d'autre règle suprême que la charité, d'autres lois que la divine miséricorde. »

J'ai fermé le dernier volume de l'*Enquête aux pays du Levant*. Barrès est là tout entier, réaliste plein de flamme, maître qui veut servir, poète qui manie les chiffres, et par-dessus tout

voyageur au profit de la France et au profit des âmes. Il y est plus que nulle part ailleurs, et même le Barrès des conversations familières, avec des mots gais et fantaisistes, le Barrès détendu, qui supprimait les distances, qui descendait de la colline, qui se livrait.

« Il me semble qu'il n'y a pas assez là-dedans. »

Cette parole si modeste, cette parole de doute d'un artiste sûr de soi, que pouvait-elle au juste signifier? Lui-même l'a commentée dans son dernier article consacré, par un retour chevaleresque, à ce frère aîné des lettres qui, le premier, avait publiquement reconnu son génie. Il écrivait de Paul Bourget : « Il pense parfois, ce me semble, qu'il n'a utilisé que le minimum de sa force. C'est là un de ces regards que tous les grands travailleurs ont jeté au soir de leur journée et, quels que soient leurs engrangements, sur la route commencée par de si grandes semailles d'espérance. » Il exigeait de lui-même mieux encore : où voulait-il nous conduire? La flamme de la vie intérieure, où la chercherait-il encore? Il avait réservé le voyage à Jérusalem. N'y a-t-il pas ce cri dans le Voyage d'Orient : « J'ai soif d'éternité? » Où le poète du *2 novembre en Lorraine* la pensait-il étancher?

IV. — DE LA GUERRE A LA PAIX

Parmi ses lettres que je recherche, je retrouve celle-ci. Elle date de plus de vingt ans. Je venais de publier dans la *Grande Revue* une étude où je faisais de son œuvre un combat tragique contre la mort. Il m'en remercie, puis il m'écrit :

« J'avais vingt-trois ans quand je suis allé de Sienne passer vingt-quatre heures à l'abbaye de Monte-Olivetto, et le vieux moine avec qui j'avais causé et que la jeunesse sans doute intéressait voulut m'offrir en souvenir un livre. — « Que dois-je y écrire? dit-il, que souhaitez-vous? *La paix ou la guerre?* » — « Je ne veux point la paix. » Il me parut plus frappé que je n'aurais pu supposer de ma réponse un peu vive, il me fit un sermon et puis il écrivit *Pax* au premier feuillet. Si j'avais à recommencer ma vie, j'y voudrais plus de fierté et moins de flâneries encore, mais ni le doux, ni le paisible; elle m'a fait plus âpre sans me fatiguer. Et la vie, pour moi, c'est la guerre, jusqu'à ce que la fatigue de tous nos sens nous isole... »

Et pourtant, c'était bien vers la paix qu'il courait à travers la guerre. Un jeune homme, il y a une quarantaine d'années! s'élançait dans la vie, avide de sentir et de comprendre ensemble. Il s'était empoisonné à demi du lyrisme des livres avec son ami Stanislas de Guaita, avant le départ, comme on s'intoxique du parfum trop fort des fleurs dans une chambre fermée avant de se promener dans le jardin. Il pensait reconstruire à lui seul l'univers selon la bonne méthode hégélienne. Il déclarait le changement supérieur à la beauté et faisait du voyage une occasion de pillage et de butin. Puis, comme s'il avait épuisé, du voyage, tous les sortilèges et qu'il en fût las, voici qu'il ressentait chez lui, dans un cimetière, l'émotion, sinon la plus pressante, du moins la plus durable, et ce furent, dans *Amori et dolori sacrum*, les pages immortelles sur le 2 novembre en Lorraine : « Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use. » Il goûte là une émotion que les beautés étrangères n'ont pas su lui apporter. Ses yeux ont sans doute contemplé des paysages plus délicats et plus ornés, ses oreilles ont entendu les soupirs de brises plus molles, ses narines ont respiré de plus suaves parfums, et pourtant c'est comme un printemps qui s'appuie à sa poitrine. Il souffrait de la fuite des jours, mais à sa vie trop brève il ajoute le passé. Sur le temps qui le gagne il reconquiert les générations disparues. Installé dans un cimetière comme dans une forteresse, il ressuscite les morts pour se composer des troupes fraîches : «... Nous ne sommes pas, dit-il, les maîtres des pensées qui naissent en nous... Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs... Nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères... Toute la suite des descendants ne fait qu'un même être... C'est tout un vestige délicieux où l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau... »

Ainsi notre destinée ne se réaliserait-elle pleinement que si elle se relie au passé dont l'écho vibre encore en nous. Lorsque l'enfant apparaît à la vie, les premières paroles prononcées autour de son berceau ne sont-elles pas celles-ci : « A qui ressemble-t-il? » Et l'on compare son visage indistinct à ceux de ses parents, à ceux mêmes d'ancêtres éloignés. Par là, on

reconnaît instinctivement que toute une race s'épanouit en lui, et de cette préoccupation de ressemblance on cherche à tirer des horoscopes sur ce débutant. Notre conscience habituelle nous vient de l'amour *de notre terre et de nos morts*, formule qui, peu à peu, apparaît comme le leit-motiv de la pensée de Barrès et qui, tantôt, monte de ses cadences comme un pur chant d'oiseau sur un cyprès, et tantôt s'enlace à la plus savante orchestration, se fait entendre à travers les murmures infinis des bois. Le fond de la race liée au sol, au service, à l'honneur depuis des siècles, c'est là que gisent les puissances futures de poésie : elles sont à Maillane pour un Mistral ; pour un Barrès, elles sont dans une petite ville de Lorraine où un ancien officier de la Grande Armée apporta les trésors d'une vieille famille française décidée à l'enracinement et les souvenirs d'une promenade victorieuse à travers le vaste monde.

Sa promenade dans la vie, son expérience l'ont reconduit à son point de départ. Qu'y a-t-il là de si surprenant et pourquoi opposer le Barrès d'*Un homme libre* au Barrès de la terre et des morts ? Paul Bourget, dans l'étude divinatrice qu'il consacra jadis à *Sous l'œil des Barbares*, rappelait la visite du jeune Plessing, malade d'analyse, à Gœthe parvenu au calme olympien. « Il n'avait, dit Gœthe de son visiteur, jamais pris garde au monde extérieur. Formé par des lectures, il avait tourné sur lui-même toute sa force et tout son amour. De la sorte, ne trouvant dans les profondeurs de son être aucune puissance productive, il s'était porté comme une mortelle atteinte. » Et Gœthe qui, au temps de *Werther*, avait traversé un pareil état et en était sorti, lui offre son remède : « Je lui affirmai que l'on ne se guérissait d'un état moral douloureux, d'une sombre hypocondrie, que par la contemplation de la nature et par un intérêt sincère au monde extérieur. Je lui fis observer que déjà le rapport le plus général avec la nature, l'activité du jardinier et du laboureur, du chasseur et du mineur, arrachait l'homme à lui-même. L'application de l'esprit à des phénomènes réels nous procure peu à peu le contentement, la clarté, l'instruction. C'est ainsi que l'artiste, qui s'attache fidèlement à la nature tout en travaillant à son développement intérieur, est dans la voie du salut... » Faust, déçu par la science et par l'amour, se contente en construisant une digue symbolique. Excellent conseil, mais bon pour un cœur faible et une nature molle, tout à fait inu-

tile à un Barrès qui n'a jamais été malade que des fièvres de l'exaltation et dont le cas, pour complexe qu'il ait jadis paru, est beaucoup plus simple. Un jeune homme s'ennuie, se cherche, se trouve et découvre au fond de son moi le support d'une collectivité composée des morts comme des vivants. M. Paul Bourget, quand il s'embarqua dans son enquête sur les mœurs avec la méthode positiviste, savait-il jusqu'où cette méthode le conduirait ? De même l'auteur d'*Un homme libre* ne devinait pas exactement qu'individualisme et traditionalisme se confondaient en lui.

Il le soupçonnait cependant. Dans la solitude lorraine où il s'était enfermé avec son ami Simon pour éviter les *barbares* et se mieux connaître afin de se mieux cultiver, il s'adressait à ses livres et à son cerveau pour obtenir son plein développement intellectuel, mais il lui arrivait de regarder par la fenêtre. Et alors : « C'est qu'aussi bien mon être, découvre-t-il, sort de ces campagnes. L'action de ce ciel lorrain ne peut si vite mourir. J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement Montmartre, mais ce regard qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés sur les flots, me parut admirable dans la ville. Ainsi, quoique jamais je n'aie servi la terre lorraine, j'entrevois au fond de moi des traits singuliers qui me viennent des vieux laboureurs. Dans mon patrimoine de mélancolie, il reste quelques parcelles des inquiétudes que mes ancêtres ont ressenties dans cet horizon. » *La terre lorraine que je n'ai jamais servie :* mais, déjà ne brûle-t-il pas de la servir ?

Voyageant en Italie, pour la culture de son fameux *moi*, dès qu'il regarde attentivement, il est pareillement averti. Renan, de Florence, écrivait à son ami Berthelot : « Rien aujourd'hui ne peut donner l'idée de ces foyers de vie où tout homme a compté, où chacun, jusqu'au plus humble artisan, avait le sentiment de la grandeur de sa patrie et de l'idéal de la civilisation. » Cette correspondance n'avait point été publiée, quand le jeune Barrès faisait les mêmes réflexions : « Je veux me modeler sur des groupes humains qui me feront toucher en un fort relief tous les caractères dont mon être a le pressentiment. Les individus, si parfaits qu'on les imagine, ne sont que des fragments du système plus complet qu'est la race, fragment elle-même de Dieu. » Ainsi la personnalité humaine n'est-elle

pas la fleur détachée de la tige, elle est l'achèvement de cette tige qui puise elle-même sa sève dans le sol : elle vit et participe à une vie plus générale. Un dessin que Léonard de Vinci exécuta pour le Christ de la Cène, et qui est une des merveilles du musée Brera, à Milan, fait comprendre à Simon, à Barrès, que l'art de la vie est d' « accepter : » accepter, c'est-à-dire se situer soi-même à sa vraie place dans l'espace et dans le temps, se connaître issu de telle race en face de tel horizon.

La soudure s'est donc faite très vite chez Barrès. Dans les *Amitiés françaises*, il en donne l'explication : « Grandeur d'âme, beauté, passion, sacrifice, l'on vous situe d'abord dans les villes légendaires, car l'on voit trop que vous ne croissez pas aux pavés de notre ville de naissance : mais au retour d'un long voyage à travers les réalités, quand on n'a vu qu'un sable aride, ou pis encore, d'irritantes fièvres, si l'on garde assez de ressort pour échapper au désabusement, on n'attend plus rien que de cette musique intérieure transmise avec leur sang par les morts de notre race... » On désire ailleurs, et c'est la jeunesse ; on bâtit sa maison, et c'est la maturité ; on s'y installe, et c'est la mort.

Il fallait bien que ce débat intérieur fût terminé avant que Barrès se tournât vers la vie publique, où il lui devait donner une solution constamment française. Interrogé un jour par *le Matin* (en 1908) sur le résultat de ses expériences au Parlement, il put répondre : « En politique, je n'ai jamais tenu profondément qu'à une seule chose : la reprise de Metz et de Strasbourg. Tout le reste, je le subordonne à ce but principal. Pour juger tout événement, pour apprécier chaque projet législatif, je me demande : « Nous fera-t-il plus forts? Orientera-t-il nos pensées vers les frontières du Rhin?... » Ce sont là des idées que je tiens de ma petite enfance, d'un grand père officier de la Grande Armée, et des images de la guerre qui se sont fixées dans mon esprit, en Lorraine et en Alsace, quand j'avais huit ans. » A ce but principal se sont en effet subordonnées toutes ses campagnes, tous ses services. Journaliste, député, romancier, de *Leurs figures* à *la Grande pitié des églises de France*, et à ses dernières notes de l'*Écho de Paris*, il a constamment guerroyé pour ce qui fortifie la nation française, pour ce qui la met en état de supporter le choc des barbares et d'en triompher. L'unité est manifeste. *Colette Baudoche*

et *Au service de l'Allemagne* sont du même ordre, de la même veine que les articles et les discours. Il est la preuve, comme tant de grands écrivains, que la pensée et l'action ne s'excluent point, que la littérature est moyen d'influence, que la beauté est bienfaisante. Et il a pu écrire, à son tour, le mot *pax*, quand les Francais se sont réconciliés devant la menace de mort. Le terrible polémiste, autrement intelligent et musclé qu'un duc de Saint-Simon, autrement précis et lucide qu'un Paul-Louis Courier, n'a plus, dès lors, cherché qu'à grouper dans le même esprit de sacrifice leurs diverses familles spirituelles. Il a évité ce qui divise pour montrer ce qui réunit. Il n'a plus voulu appartenir qu'au grand parti de la France.

V. — LES OBSÈQUES NATIONALES

Et le grand parti de la France lui a fait des obsèques nationales. Rien n'est plus significatif des heureuses disciplines de sa destinée que cette apothéose qui honore en un seul homme le génie de l'artiste et l'action du citoyen. Ce samedi 8 décembre, qui fut sa dernière promenade dans Paris, ne s'effacera pas de notre souvenir. Quelles étapes de la Concorde à Notre-Dame, pour le corbillard aux six chevaux noirs, que des chars de couronnes et de fleurs accompagnaient! Sous la pluie, les roses et les pensées s'effeuillaient, s'offraient d'elles-mêmes au piétinement comme elles jonchent le sol aux processions. Le premier arrêt fut devant la statue de Strasbourg. Et ce fut la première marche funèbre. Comment n'en pas entendre, sous la musique, les paroles? Elle s'appelle *La magnifique Alsace, toujours pareille et toujours nouvelle*, et c'est la symphonie de Sainte-Odile dans *Au service de l'Allemagne*. Des strophes m'en reviennent : « Je suis une des feuilles éphémères que, par milliards, sur les Vosges, chaque automne pourrit, et, dans cette brève minute, où l'arbre de vie me soutient contre l'effort des vents et des pluies, je me connais comme un effet de toutes les saisons qui moururent. » Cadence désenchantée, de noble stoïcisme, d'acceptation, mais aussitôt corrigée par la suivante : « Je m'enfonce dans ce paysage, je m'oblige à le comprendre, à le sentir : c'est pour mieux posséder mon âme. Ici je goûte mon plaisir et j'accomplirai mon devoir. C'est ici l'un de mes postes où nul ne peut me suppléer. A travers la grande forêt sombre, un

chant vosgien se lève, mêlé d'Alsace et de Lorraine. Il renseigne la France sur les chances qu'elle a de durer » Il n'y a plus rien d'éphémère pour qui donne son cœur brûlant, et la durée de la France est faite de ces amours-là. Mais elle-même, en durant, assure l'immortalité de ses génies.

Après l'adieu de l'Alsace, voici l'adieu de la Lorraine. Le cortège, qui suit la rue de Rivoli, passe devant la statue de Jeanne d'Arc. C'est la Jeanne d'Arc militaire. Elle a l'air d'un jeune chef. Mais, le visage durci, elle semble écouter. « Si j'étais au milieu des bois, dira-t-elle à ses persécuteurs au procès de Rouen, j'y entendrais bien mes voix. » Pays lorrain où l'on entend des voix mystérieuses, où les eaux, les forêts, les collines ont un langage : là, Barrès fut sollicité par l'appel de ses morts. Et cette fois, c'est la musique des cloches de Domremy dans *les Amitiés françaises* : « Les cloches disaient à Jeanne un large chant de confiance : « Tu marcheras, tu triompheras... » Et l'enfant soumise s'enivrait des rêveries d'une action glorieuse. Mais trop vite la cloche se taisait... La cloche qui nous fait nous connaître, puisqu'elle ébranle notre émotivité, ne nous dit point les événements. Dès l'aube je sais ma vocation; seul mon couchant connaîtra mon destin. » L'horoscope est tiré, et cette vie est allée en se perfectionnant jusqu'au dernier jour.

Le cercueil est entré dans Notre-Dame. C'est la dernière étape de Paris. Là, toutes les pierres chantent le cantique de l'histoire de France. Ces voûtes abritèrent les cortèges royaux. Elles furent tapissées de drapeaux par le maréchal de Luxembourg. Elles assistèrent au sacre de l'Empereur. Elles reçoivent aujourd'hui l'écrivain qui de son art fit hommage aux puissances spirituelles de notre pays.

VI. — LA MAISON DE CHARMES

« J'ai toujours projeté de visiter les lieux où sont les racines des grands arbres à parfums qui, balancés sur le monde, suscitèrent mon imagination. »

Il écrivait ceci, partant pour Combourg. Et voici que, déjà, sa maison de Charmes devient un de ces lieux de pèlerinage. Plus d'une fois il m'avait invité à l'y aller voir.

— C'est bien loin, lui objectais-je récemment encore.

Et il me répondit :

— Rien n'est loin.

Pas même la mort. Me voici donc à Charmes, attendant l'heure de l'accompagner chez lui, au cimetière des siens, jusqu'au bord de ce caveau qu'il avait tout récemment fait agrandir. Je visiterai sans lui sa demeure. Elle est à l'extrémité de la ville, la dernière sur la route d'Épinal, prise entre cette route et le canal de la Moselle. N'a-t-il pas lui-même parlé *d'un héros qui se meut dans un horizon plus étroit que ses rêveries*? Mais de cet espace resserré, comme un poète que les règles fortifient au lieu de le gêner, il a tiré des jardins à la française qui s'étagent, surhaussés de quelques marches, jusqu'à un promenoir bordé de rosiers. Plus bas, au pied de la maison, une sorte de petit parc anglais en miniature, avec une pièce d'eau, mais déjà reconquis à demi par un nouveau jardin français contenu entre deux charmilles, et commandé par une charmante statue de Diane chasseresse, un chien à ses pieds. L'horizon est composé d'une grande plaine, coupée de bois taillis, s'appuyant à des collines à peine visibles, et baignée, au delà du canal, par la Moselle qui mène un grand bruit d'eaux. Le ciel bas, infiniment triste, l'imprécise et tout ce paysage sans joie se perd, se désagrège dans la brume. Comme il sert, par sa désolation même, à expliquer la nostalgie d'un Barrès! Le chemin d'eau, les hauts peupliers qui, le long des routes, tracent une ligne fuyante, invitent au voyage. Ne conduisent-ils pas aux villes de soleil, à la lumière d'Orient? Et puis, c'est le fameux appel du sol natal : « Un horizon qui n'a point bougé prend une force divine sur une âme qui s'use. »

Je me serais contenté de cette vue. Pourquoi entrer dans la maison? Je vois trop bien ce qui m'y attend. Lui-même n'a-t-il pas rappelé *la douceur brisante d'un appartement que la mort a vidé de l'être cher qui l'animait*? Il avait fermé sa demeure, quinze jours auparavant. Il y avait achevé l'*Enquête aux pays du Levant*. Précisément, où travaillait-il?

Les portes s'ouvrent, les volets se poussent, la maison morte se réveille. Les choses qui ont vu ne savent-elles pas parler? Voici la petite chambre où il dormait enfant. Voici le cabinet de travail, au premier étage, où, depuis *Colette Baudoche*, il écrivit tous ses livres loin du tumulte de Paris : des fenêtres sur le jardin, une grande table, un buvard qui porte encore la

trace des dernières corrections de l'*Enquête*, quelques médaillons de ses pères, un portrait de sa mère, un curieux fauteuil de sorcier. Pourquoi cet affreux inventaire ? Nous avons l'air d'errer dans des ruines. C'est trop tôt pour accomplir ce pèlerinage. La transposition de la mort ne s'est pas faite encore dans notre esprit.

Je me hâte de quitter ce seuil, puisqu'il n'est plus là pour en faire les honneurs et que passer outre donne l'impression d'une profanation. Et les cloches de Charmes commencent à sonner pour lui.

VII. — LES CLOCHES DE CHARMES

« J'ai connu leur psaume, qui n'est qu'une implacable affirmation de la dure nécessité. Quand survinrent la mort de mon père et puis la mort de ma mère, et que je marchai derrière leur corps vers le cimetière, la cloche de ma paroisse soudain commença publiquement à me parler. Je tremblai quand son premier coup ébranla l'air et qu'au milieu de mes parents et de mes amis je passai le seuil familial, la porte de la maison où désormais j'étais le maître. Grâce à cette annonciatrice, je n'étais plus seul dans une nature indifférente. Les airs retentissaient de ma plainte. Ne te tais pas, glas de terreur ! Après toi commencera l'affreux silence, et quand, mon tour arrivé, tu devras retentir pour moi, nul ne saura plus les mots ni les vertus des miens... Sur cette mer d'anéantissement, tout le salut, c'est un petit garçon, s'il porte dans son cœur l'essentiel que je lui propose... »

Les cloches sonnent pour lui et notre plainte retentit dans les airs. L'héritier de son nom et de sa race, le nouveau porteur du flambeau nous conduit. Mais n'aurons-nous pas, nous aussi, part à son héritage ? Ces rythmes, ces cadences où ses émois sont enclos, nous ont été légués. Il fut de ces hommes qui donnent *de la verve, du cœur et du génie à l'univers*. Il fut de ceux qui savent *hausser et dilater les âmes*. « Poème, écrit-il dans son dernier livre, c'est toute parole où nous avons su déposer l'expérience des contacts qu'il nous est donné d'avoir, à nos heures privilégiées, avec une force ineffable, et d'une telle manière que ceux qui répètent après nous nos versets se trouvent à leur tour envahis, soulevés. » Dans ce sens, il fut le

poète de notre terre foulée par la guerre, sanctifiée par le souvenir, sacrée par la mort. Ses chants, même quand leurs notes sont déchirantes, virilisent. Même chargés de toutes les mélancolies humaines, du brisement de l'amour, de la menace du temps, ils s'achèvent en sonneries de clairons qui nous jettent debout contre la douleur et contre la lâcheté. Rien, chez lui, ne fut jamais de vil, ni d'efféminé, ni d'amoindrissant. Il dégage cette vertu des saines races, l'énergie. Même quand on le pleure, on participe à sa magnanimité...

La petite église, où il venait souvent le dimanche, s'est parée du mieux qu'elle a pu, de luminaires et de drapeaux, afin de lui faire honneur. Elle est pleine à éclater : et c'est dans une atmosphère de ferveur que se déroulent les chants liturgiques. Une voix, l'office terminé, vient lui apporter le cordial adieu de l'Église. L'ancien curé de Charmes, aujourd'hui vicaire général à Saint-Dié, a voulu rappeler ce qui n'a pas été dit à Notre-Dame : que cet apologiste du dehors, qui ne pénétra pas dans l'organisme intérieur de la Religion, fut de l'Église le fidèle ami et le précieux défenseur. Et n'a-t-il pas aux cœurs assoiffés, comme le sien, d'éternité, ouvert les fontaines spirituelles?

Maintenant, c'est le dernier acte. Ce cimetière où il va trouver le repos qu'il se refusait, il me semble le reconnaître, tant il nous en a parlé. Il est semblable à celui qui nous attend, nous qui connaissons la douceur d'appartenir à un petit pays : des monuments pressés, en désordre, sans art, et à l'entour un paysage familier. Celui-ci va finir aux collines de Sion, à cette *colline inspirée* d'où il caressait du regard sa Lorraine natale. Barrès y fit sa dernière promenade avant de repartir pour Paris. Il aimait y venir. Il y entendait ses voix. Il était d'une terre où l'on entend des voix. La sienne se mêlera désormais à celles qui, aux heures de doute ou de détresse, d'inquiétude sur nous-mêmes ou sur la nation en marche vers l'incertain avenir, nous viennent de la terre et des morts pour nous conseiller et nous conforter...

* * *

Là, sans doute, s'élèvera plus tard son monument funéraire. N'en a-t-il pas lui-même, par ses hymnes, désigné l'emplacement? « Sur le sol de notre patrie, écrivait-il dans *les Amitiés*

françaises, on respire partout de la noblesse. » Mais il est, pour s'exalter, des coins privilégiés. Celui-ci, demain, sera l'un de ces lieux choisis. La ferveur de ses élans y retombera en *pluie de musique* sur les jeunes pèlerins qui s'y attarderont. Et cependant ne conviendrait-il pas qu'à ce monument de l'éternel retour s'ajoute ailleurs le souvenir des heureux départs, des croisières qui conduisent à la délivrance et à la lumière?

Tout récemment, l'Académie de Marseille faisait apposer sur la façade de l'hôtel Beauvau une plaque de marbre avec cette indication : *Alphonse de Lamartine se rendant en Orient a séjourné dans cet hôtel, juin 1832*. J'aime ces inscriptions qui donnent des ailes à l'esprit du voyageur. En Syrie, près de Beyrouth, à l'embouchure du Nahr el Kelb, ou fleuve du Chien, sur les parois de la gorge qui creuse le dernier contrefort du Liban, toutes les armées qui défilèrent ont laissé sur la pierre la trace de leur marche, depuis Ramsès II jusqu'à Gouraud. L'imagination court ainsi à travers les siècles de l'histoire. Mais, pour ceux qui suscitent les rêves et caressent les désirs, pour celui-ci qui ne se contenta pas d'être un magicien et favorisa en tous lieux le plaisir et l'honneur d'être de France, des inscriptions pareilles à celle qui évoque le voyage de Lamartine ne seraient-elles pas bienfaisantes ?

A Beyrouth, sur la façade de cette Université Saint-Joseph qu'il visita, ou bien à Hama, en souvenir du *Jardin sur l'Oronte*, à Antioche ou à Daphné où se distribue le laurier d'Apollon, le nom de Barrès ne serait-il pas à sa place? Plus près de nous, me souffle André Hallays, un de ses plus chers amis, qui, revenant de Charmes avec moi, déroule la carte des pèlerinages barrésiens, ne le voyons-nous pas, en Lorraine et en Alsace, au cimetière de Chambières à Metz, par exemple, où s'achève *Colette Baudoche*, sur la terrasse du couvent de Sainte-Odile où fut conçu *Au service de l'Allemagne*? Et *la Colline inspirée*, ne le rappellera-t-elle pas sur quelque stèle à l'ombre d'un arbre, au bord d'une source? Celui qui fut notre pourvoyeur de lyrisme exact ne doit-il pas continuer de nous montrer les routes françaises?...

HENRY BORDEAUX.

LES THÉORIES DE LA LUMIÈRE ET L'ÉTHER

Des travaux récents sur la Relativité, qui ont remué beaucoup d'idées, et dont on a parlé plus ou moins judicieusement dans des milieux divers, invitent à jeter un coup d'œil sur l'histoire des théories relatives à la lumière.

Après en avoir rappelé les points principaux, j'essaierai de dire comment ont évolué les idées des physiciens sur l'éther et sur les phénomènes lumineux.

L'histoire des doctrines relatives à l'optique pendant l'antiquité offre peu d'intérêt scientifique. Nous ne nous demanderons pas ce que pouvait être la lumière, dont l'apparition mentionnée au début de la Genèse précédait la création du soleil et des étoiles. En Grèce, Démocrite professait la doctrine de l'émission, d'après laquelle la vision est causée par la projection de particules provenant des objets, et Lucrèce a développé cette théorie dans un poème célèbre. Les Pythagoriciens, au contraire, supposaient que l'œil projette hors de lui des rayons qui vont saisir les objets perçus, et un commentateur postérieur cite même à ce sujet l'empereur Tibère qui voyait clair la nuit, comme certains oiseaux de proie dont les yeux brillent dans les ténèbres. Les Platoniciens, s'efforçant de concilier des doctrines opposées, expliquaient la vision par la rencontre de rayonnements partant respectivement de l'œil et de l'objet, tandis que pour l'école péripatéticienne la lumière était regardée comme une *qualité* des corps lumineux, et au XVIIe siècle certains scolastiques regardaient encore la lumière comme un mouvement *luminaire* des corps lumineux, ce qui

provoquait les railleries de Pascal. Si peu expérimentateurs qu'aient été les anciens, ils connaissaient cependant les lois de la réflexion de la lumière et le phénomène de la réfraction. Les Traités d'Euclide sur l'*Optique* et sur la *Catoptrique* contiennent d'importantes remarques sur les miroirs sphériques, dont Archimède, quelque douteuses que soient les anecdotes racontées à son sujet, s'est aussi occupé.

Il faut arriver à la Renaissance pour voir l'apparition de théories physiques. Galilée se demanda le premier, semble-t-il, si la lumière met un temps fini pour aller d'un point à un autre; il chercha même à réaliser une expérience pour en décider. Deux observateurs étant placés à une certaine distance, le premier envoyait un rayon de lumière au second qui le lui renvoyait immédiatement; du temps écoulé entre le départ et l'arrivée de la lumière pour le premier observateur devait se déduire la vitesse cherchée. Les techniques du temps ne permettaient pas évidemment de tirer un résultat d'une expérience, qui, convenablement disposée, devait plus tard être féconde. Avec Descartes, nous voyons poindre la source des théories optiques. A la vérité, il commence d'abord par déclarer dans sa *Dioptrique* qu'il n'est pas besoin de dire quelle est la nature de la lumière, et il pense qu'il suffit de se servir de comparaisons qui aident à la concevoir. L'une d'elles est celle du bâton, par l'intermédiaire duquel un aveugle sent les objets qui se rencontrent autour de lui. « La lumière, écrit Descartes, n'est autre chose dans les corps lumineux qu'un certain mouvement, ou une action fort prompte et fort vive, qui passe vers nos yeux par l'entremise de l'air et des autres corps transparents, en même façon que le mouvement ou la résistance des corps, que rencontre cet aveugle, passe vers sa main par l'entremise de son bâton. » Il résultait, pour Descartes, de l'incompressibilité supposée du bâton que l'action doit passer instantanément d'un bout à l'autre de celui-ci ; aussi la vitesse de la lumière est-elle nécessairement infinie. C'était là une des propositions essentielles du système du grand philosophe, à tel point qu'il ne craint pas de dire que, si elle était convaincue d'erreur, il serait prêt à avouer qu'il ne sait rien en philosophie. Descartes utilise encore la même comparaison pour donner une explication des couleurs. Nous pouvons, dit-il, avec un bâton nous rendre compte dans une certaine mesure de la

nature des objets touchés; pareillement, les couleurs ne sont autre chose dans les corps colorés que les diverses façons dont ces corps transmettent le mouvement à nos yeux.

Dans son livre sur les *Météores*, Descartes cherche à pénétrer davantage dans le détail de l'explication des couleurs, en parlant des petites boules de la matière subtile, qui roulent de diverses façons dans les pores des corps terrestres, faisant naître ainsi des différences dans nos sensations de couleurs. Et il insiste avec force sur ce qu'il n'est pas besoin de supposer qu'il passe quelque chose de matériel depuis les objets jusqu'à l'œil, pour faire voir la lumière et les couleurs, s'inscrivant ainsi parmi les précurseurs de la théorie des ondulations, quoique, à la vérité, il ne considère pas la lumière comme un mouvement propagé par ondes successives, mais comme une pression transmise instantanément par l'intermédiaire d'un autre élément.

La découverte de la loi de la réfraction de la lumière a donné lieu à de vives polémiques, et, dès le XVIIe siècle, Descartes est accusé d'avoir, sans le citer, emprunté cette loi à Snellius. On peut aujourd'hui regarder comme établi que, si Snellius était arrivé à la loi des sinus, ce qui est douteux, Descartes la trouva de son côté par une voie toute théorique; mais il faut avouer que son raisonnement, où il assimile l'action de la lumière au mouvement d'une balle, et la surface de séparation de deux milieux à une toile faible et résistante, témoigne de la confusion qui régnait encore dans une mécanique très rudimentaire; en outre, il y avait dans la démonstration du philosophe quelque contradiction avec ses vues sur la propagation instantanée.

En même temps que Descartes, Fermat s'occupait d'optique. Parmi les savants du XVIIe siècle, la physionomie de Fermat est particulièrement attachante. Conseiller au parlement de Toulouse, et grand jurisconsulte, Fermat est souvent cité pour ses merveilleuses divinations sur la théorie des nombres, mais ses plus grands titres de gloire sont ailleurs. Son nom reste à jamais inscrit dans l'histoire du calcul infinitésimal, et l'on doit souscrire à l'opinion de Lagrange et de Laplace, qui le regardaient comme le premier inventeur des nouveaux calculs pour sa méthode *de maximis et minimis*. L'optique lui est aussi redevable d'un progrès considérable. Fermat n'avait

jamais admis la validité des raisonnements de Descartes sur la réfraction. Il écrivait, en 1662, à M. de la Chambre : « Je vous ai dit autrefois que M. Descartes n'a jamais démontré son principe, car, outre que les comparaisons ne servent guère à fonder les démonstrations, il emploie la sienne à contre-sens, et suppose même que le passage de la lumière est plus aisé par les corps durs que par les rares, ce qui est apparemment faux. » Il est bien remarquable que Fermat ait trouvé la raison de la réfraction dans un principe général, d'après lequel la nature agit par les voies les plus courtes et les plus aisées. C'est de là qu'il déduit la loi des sinus, en recourant à sa méthode *de maximis et minimis* « qui expédie, dit-il, cette sorte de questions avec assez de succès. » Ainsi c'est à Fermat que l'on doit la première notion du principe de la moindre action, qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans tant de questions de philosophie naturelle. Fermat avait proposé la même expérience que Galilée pour déterminer la vitesse de la lumière. Mais ces tentatives n'intéressaient pas l'auteur du *Discours de la Méthode*, assuré de la propagation instantanée de la lumière par le fait que les éclipses de Lune peuvent être regardées comme se produisant exactement au moment où le soleil et la lune sont en opposition par rapport à la terre, argument sans valeur à cause de l'énorme vitesse de la propagation de la lumière.

C'est dans le ciel que furent d'abord réalisées des observations, que Galilée et Fermat n'avaient pu faire à la surface de la terre. L'astronome danois Rœmer, discutant les observations de Cassini sur les satellites de Jupiter, fut frappé du fait que la durée des révolutions du premier satellite, le plus rapproché de la planète, paraissait varier suivant que celle-ci était plus ou moins éloignée de la Terre ; il ne craignit pas d'attribuer cette irrégularité au fait que la lumière se propage avec une vitesse finie, et il déduisit cette vitesse des différences des temps des immersions consécutives de ce satellite dans le cône d'ombre projeté par Jupiter à l'opposé du soleil. La conclusion de Rœmer était que la lumière met environ huit minutes un quart à parcourir le rayon de l'orbite terrestre. Cette détermination de la vitesse de la lumière était fondée sur la connaissance, en valeur absolue, de la distance moyenne du soleil à la terre. Rœmer admettait que le mouvement du premier satellite sur sa trajectoire est uniforme ; aussi l'annonce que Rœmer fit en

1676 à l'Académie des Sciences provoqua-t-elle les critiques de Dominique Cassini, qui ne trouvait dans les observations de l'astronome danois que la preuve d'une irrégularité dans le mouvement du premier satellite de Jupiter, d'autant que les autres satellites alors connus ne conduisaient pas au même résultat. Mais peu à peu la confiance s'établit dans la théorie de Rœmer, surtout quand la découverte de l'aberration de la lumière en 1728 vint, cinquante ans plus tard, apporter un témoignage décisif, les astronomes ayant alors unanimement jugé que le fait que les étoiles nous paraissent décrire la petite ellipse révélée à l'observation par Bradley pouvait s'expliquer seulement par la combinaison de la vitesse finie de la lumière avec la vitesse de translation de la Terre. De nombreuses années devaient s'écouler avant qu'une expérience faite sur notre planète fît connaître, indépendamment des phénomènes astronomiques, la valeur de la vitesse de la lumière.

La seconde moitié du XVIIe siècle vit se développer deux théories très différentes sur la nature des phénomènes lumineux. C'est dans son *Traité de la Lumière*, écrit pendant son séjour en France, que le Hollandais Huyghens proposa la théorie des ondulations. Comme Descartes, Huyghens n'admet pas dans les phénomènes lumineux un transport de substance, mais, à l'inverse du philosophe et avant même la publication des travaux de Rœmer, il pose en principe que la lumière ne se transmet pas instantanément. C'est de la propagation du son qu'il rapproche la propagation de la lumière, et il montre comment on peut concevoir que la lumière s'étend successivement par ondes dans un milieu éthéré, formé de petites boules élastiques, milieu distinct de l'air qui transmet le son. Il invoquait même l'expérience de Torricelli pour prouver que le vide barométrique, laissant passer la lumière, doit contenir une matière d'espèce nouvelle. De cette transmission à travers un *éther* élastique, Huyghens déduit les lois de la réfraction de la lumière à la surface de deux corps isotropes, retrouvant ainsi pour le rapport des sinus la valeur que Fermat avait obtenue avec son principe du minimum ; il en tire aussi une théorie de la double réfraction découverte par Érasme Bartholin dans le spath d'Islande. Le *Traité de la Lumière* de Christian Huyghens est une des plus admirables œuvres de la littérature scientifique de tous les temps.

La théorie des ondes allait être oubliée pendant un siècle et demi. Sous l'égide du grand nom de Newton, qui, après quelques hésitations, reprend l'idée des atomistes de l'antiquité, la théorie de l'émission triomphe, d'après laquelle de petits corpuscules, émanés des corps lumineux, produisent la vision en frappant notre rétine, ce qui n'empêchait pas d'ailleurs Newton d'admettre l'existence d'un milieu animé de vibrations très rapides dans lequel se meuvent les corpuscules, et déterminant ceux-ci à produire certains effets. L'objection principale faite par Newton à la théorie des ondulations était la difficulté qu'elle présente à expliquer la propagation rectiligne de la lumière, les ondes lumineuses paraissant susceptibles de faire le tour des obstacles qu'elles rencontrent; de fait, l'explication complète de ce point, qui suppose connus les phénomènes d'interférence, est moins simple que ne le supposait Huyghens. Mais, de son côté, Newton, pour expliquer la réflexion et la réfraction, attribuait une structure périodique à tout rayon de lumière simple avec des *accès* de plus facile *réflexion* et de plus facile *transmission* : pour rendre compte des diverses couleurs du spectre, dont l'étude expérimentale est un de ses plus beaux titres de gloire, il avait imaginé une longueur d'accès, fixe pour une couleur donnée, et variant d'une couleur à l'autre. Nous avons déjà rappelé que Descartes attribuait les diverses nuances du spectre au mouvement de rotation plus ou moins rapide des particules qui transmettent la lumière. Faisant un examen des diverses théories de l'optique, Newton avait remarqué que, dans le système des ondulations, il devait y avoir une corrélation entre l'*amplitude* des vibrations de l'éther et la *couleur* que ces vibrations font percevoir; transposé en acoustique, ceci revenait à confondre l'intensité et la hauteur d'un son. C'est Malebranche qui fit le premier l'hypothèse que la période, et non l'amplitude de la vibration, caractérise la couleur d'une lumière monochromatique. Le célèbre oratorien, à qui l'on doit la théorie de la *Vision en Dieu*, est plus connu comme métaphysicien que comme physicien. Élu en 1699 membre honoraire de l'Académie des Sciences, il lui communiquait bientôt après ses *Réflexions sur la lumière et les couleurs, et la génération du feu*. Après avoir d'abord suivi Descartes, Malebranche s'était, après la découverte de Rœmer, rallié au système d'Huyghens; mais, tandis que le grand Hollandais n'avait rien dit sur les couleurs,

Malebranche concluait, je cite textuellement, que « le rayon rouge recommence ses vibrations moins souvent que ceux qui le suivent, et que le violet est celui de tous dont les vibrations sont les plus promptes. » L'honneur revient donc à Malebranche d'avoir posé d'une manière expresse l'hypothèse que la fréquence des vibrations caractérise la couleur des rayons lumineux, l'éclat de la couleur croissant avec l'amplitude de ces vibrations. De nombreuses années devaient s'écouler avant la découverte de phénomènes permettant d'évaluer cette fréquence.

***

Au XVIIIe siècle, la théorie des ondulations est presque entièrement abandonnée. Seul, Euler en reste partisan. Sans les connaître, il reprend, parfois d'une manière moins heureuse, les comparaisons de Malebranche entre le son et la lumière, celle-ci étant transmise par un fluide élastique et extrêmement subtil, que l'on nomme *l'éther*. Dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, faisant la critique du système de Newton, Euler s'étonne que ce système ait été imaginé par un si grand homme et embrassé par tant de philosophes éclairés, et il ajoute : « Mais Cicéron a déjà fait la remarque qu'on ne saurait imaginer rien de si absurde, que les philosophes ne soient capables de soutenir. Pour moi, je suis trop peu philosophe pour embrasser ce sentiment. » Le grand mathématicien suisse exagérait. Nos idées sur le rôle des théories sont aujourd'hui plus larges. Il n'y a rien d'absurde *a priori*, en fait de théories scientifiques ; elles servent à classer et à prévoir les phénomènes, et c'est de ce point de vue qu'on doit les juger.

Les difficultés et les insuffisances de la théorie n'avaient pas empêché le développement de l'optique. L'expérimentation faisait de grands progrès, et, dès le XVIIe siècle, des phénomènes extrêmement importants avaient été décrits. Telles, les couleurs des lames minces, dont Hooke avait commencé l'étude avant Newton, et la diffraction découverte par Grimaldi, phénomène consistant en ce que la lumière s'infléchit autour de certains obstacles. D'autre part, la construction des instruments d'optique, réflecteurs et réfracteurs, avait pris un grand essor, très favorable aux progrès de l'astronomie.

Au début du siècle dernier, le physicien anglais Thomas Young revient à la théorie des ondulations. Young était un médecin qui s'était occupé d'abord des propriétés optiques de l'œil. Il avait fait ensuite des études philologiques, et son nom doit être cité parmi ceux qui, avant Champollion, firent d'heureuses tentatives pour déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens. De l'assimilation de la lumière à une onde se propageant dans l'éther et analogue aux ondes sonores de l'air, Young conclut que l'on trouve alternativement, le long d'un rayon lumineux, des ventres, où il n'y a pas de changement de densité, mais une vive agitation, et des nœuds où il n'y a pas de mouvement sensible, mais des compressions ou des détentes. La distance entre deux nœuds consécutifs est égale à la moitié de la longueur de l'onde, et, pour deux couples consécutifs de nœuds, les vitesses aux points correspondants ont les mêmes valeurs absolues avec des signes différents. Dans son Mémoire de 1801, Young pose le principe fondamental d'après lequel, si deux vibrations, provenant d'une même origine, après avoir parcouru des chemins inégaux, viennent à avoir sensiblement la même direction, il y aura composition des deux mouvements. Il en résulte que, si la différence des chemins parcourus est d'un nombre impair de demi-longueurs d'ondes, il y aura, aux points où les ondes sont ainsi en discordance, un repos presque absolu, de sorte que, suivant l'expression d'Arago, de la lumière ajoutée à de la lumière peut dans des conditions convenables produire de l'obscurité : c'est ce qu'on appelle une interférence. Young le vérifiait, en faisant arriver sur deux trous étroits et voisins percés dans un écran opaque un faisceau de lumière partant d'un point. On a quelquefois attribué à Robert Hooke la découverte du principe des interférences, mais cette opinion est difficilement conciliable avec la propagation instantanée admise par ce physicien. Il semble bien, en revanche, que Grimaldi observa le premier des interférences lumineuses, mais son expérience très confuse prête à de graves objections. Les belles découvertes de Young et les conséquences qu'il en tirait furent mal accueillies et, de fait, son expérience fondamentale, où intervenaient des phénomènes de diffraction, pouvait prêter à quelques critiques. C'est seulement vingt ans après qu'une expérience de Fresnel, où celui-ci faisait interférer deux rayons lumineux provenant d'un même point et réflé-

chis sur deux miroirs, donnait une consécration définitive au principe des interférences, et que, dans un mémoire célèbre, le grand physicien établissait définitivement la théorie de la diffraction, expliquant aussi la propagation rectiligne de la lumière que les Newtoniens continuaient à regarder comme incompatible avec la théorie ondulatoire.

Un autre phénomène, celui de la polarisation, a joué un rôle capital dans l'histoire des théories de l'optique. La double réfraction observée dans le spath d'Islande avait montré à Huyghens et à Newton que, dans certaines circonstances, un rayon de lumière peut se comporter de manières différentes par rapport aux plans qui passent par lui ; c'est ce qu'on exprime en disant qu'il est polarisé. Malus, en découvrant que la polarisation peut être obtenue par réflexion, a ouvert un nouveau chapitre de l'Optique; ses travaux, ceux d'Arago, de Biot, de Fresnel, de Brewster et de bien d'autres, ont contribué de la manière la plus brillante aux progrès de la physique dans le premier tiers du siècle dernier. Cependant, malgré tant d'admirables recherches expérimentales, la théorie de l'émission et celle des ondulations restaient toujours en présence. En France, des savants illustres comme Laplace, Poisson et Biot continuaient à regarder le système de l'émission comme l'expression de la réalité. Les phénomènes si variés offerts par la polarisation ne semblaient pas conciliables avec le système des ondes, et dans l'autre système, on résolvait les difficultés en ajoutant une hypothèse, chaque fois qu'il fallait expliquer un fait nouveau.

Dans la théorie des ondulations, on avait jusque-là comparé le mouvement des ondes lumineuses au mouvement des ondes sonores; la vibration était supposée *longitudinale*, c'est-à-dire dans la direction du rayon lumineux. C'est à Fresnel que revient la gloire d'avoir affirmé nettement la nécessité des vibrations *transversales*, c'est-à-dire perpendiculaires au rayon. Cette idée parut d'abord une absurdité mécanique aux savants contemporains; Arago, qui avait suivi avec tant d'intérêt les travaux de Fresnel et avait même collaboré avec lui, ne put se décider à l'admettre, peut-être par crainte des objections de Laplace. Elle se présentait cependant naturellement, si l'on voulait expliquer l'impossibilité d'interférer pour deux rayons polarisés à angle droit, et rendre compte des expériences fonda-

mentales sur la polarisation faites en commun par Fresnel et par Arago lui-même.

Il importe de se rappeler que la théorie de l'élasticité dans les milieux à trois dimensions n'était pas constituée à cette époque, et que le mémoire initial sur cette question, celui de Navier en 1821, parut en même temps que les premières études de Fresnel sur la double réfraction. Il devait être suivi des travaux considérables de Poisson, de Cauchy, de Green, de Lamé, mais on ne doit pas oublier que Fresnel a été indirectement un des fondateurs de la théorie de l'élasticité, et qu'on lui doit notamment l'introduction de la notion de corps élastique anisotrope, c'est-à-dire n'ayant pas la même élasticité dans toutes les directions. Fresnel devançait quelque peu les temps, quand il faisait une distinction audacieuse entre les vibrations transversales et les vibrations longitudinales d'un corps élastique isotrope, les premières laissant invariable la densité des divers éléments du milieu, mais leur communiquant un mouvement tourbillonnaire, et les secondes ne produisant aucun mouvement de cette sorte, mais faisant varier la densité. Dans le cas le plus simple, celui du vide, il assimilait l'éther à un solide élastique incompressible, milieu dans lequel les mouvements transversaux sont les seuls auxquels on puisse appliquer la notion de propagation. Les pages restent à jamais mémorables, où Fresnel montre comment les lois de l'interférence des rayons polarisés sont des conséquences de sa manière de voir, le phénomène de la polarisation consistant, non pas à créer, mais à séparer des mouvements transversaux de direction déterminée.

On peut dire que Fresnel a mis sur ses bases définitives la doctrine des ondes lumineuses. Certes, on trouve dans plusieurs de ses travaux des divinations merveilleuses plutôt que des déductions rigoureuses, et il ne fit qu'ébaucher une théorie mécanique de la lumière. Les physiciens et les géomètres, successeurs immédiats de Fresnel enlevé par une mort prématurée, ont complété son œuvre et en ont tiré des conséquences nouvelles de la plus haute importance. Hippolyte Fizeau, dont Arago avait annoncé qu'il nous rendrait Fresnel, fut un des plus brillants continuateurs du grand physicien. Nous nous arrêterons un moment sur quelques-uns de ses travaux en optique.

***

Un court mémoire de Fizeau sur les phénomènes que présente le son, lorsque le corps sonore ou l'observateur sont en mouvement, et sur les phénomènes correspondants que doit présenter la lumière présente un intérêt historique considérable. Un physicien de Prague, Döppler, s'était posé les mêmes questions, mais il s'était complètement trompé en ce qui regarde la lumière. Fizeau établit que le mouvement du corps lumineux ou de l'observateur aura pour effet d'altérer la longueur d'onde des rayons simples, qui composent la lumière. Les conséquences de cette remarque fondamentale ont été extrêmement fécondes en physique et en astronomie ; on lui a donné le nom de principe de Döppler-Fizeau. A l'aide de ce principe, on a pu mesurer avec le spectroscope les vitesses radiales des astres ; on sait ainsi, par exemple, que l'étoile *Sirius* s'éloigne de la Terre avec une vitesse de quarante-sept kilomètres par seconde, et que la vitesse radiale de certaines nébuleuses est de dix-huit cents kilomètres par seconde.

Comme nous l'avons vu, la vitesse de la lumière a été déduite d'abord d'observations astronomiques. On doit à Fizeau la première méthode permettant de rendre sensible et de mesurer la vitesse de la lumière entre deux stations terrestres. Il reprenait, mais sous une forme susceptible de réalisation, l'idée indiquée jadis par Galilée et par Fermat. Sa méthode, d'une remarquable ingéniosité, consiste à lancer un rayon de lumière entre les dents d'une roue dentée et à la faire réfléchir à une grande distance. Si la vitesse de rotation imprimée à la roue a une valeur convenable, la lumière au retour rencontre une dent au lieu d'un vide et se trouve arrêtée ; pour une vitesse double, la lumière rencontre le vide suivant et passe de nouveau, et ainsi de suite alternativement, pour des vitesses croissantes. L'expérience fut faite par Fizeau entre Suresnes et Montmartre, et donna un nombre un peu supérieur à 300 000 kilomètres par seconde.

Une autre étude de Fizeau se rapporte à la difficile question des rapports entre l'éther et la matière pondérable. Fresnel avait proposé son principe de l'entraînement partiel des ondes lumineuses par les corps réfringents en mouvement. Cette conception paraissait singulière, et une preuve directe

était désirable. Elle a été fournie par Fizeau dans une expérience justement célèbre, où il fait interférer deux rayons lumineux, après leur passage dans des tubes parallèles, dans lesquels un fluide peut s'écouler avec une grande vitesse et dans des directions opposées. « Le succès de cette expérience, disait prudemment Fizeau en terminant son mémoire, me semble devoir entraîner l'adoption de l'hypothèse de Fresnel, ou du moins de la loi qu'il a trouvée pour exprimer le changement de la vitesse de la lumière par l'effet du mouvement des corps ; car, bien que, cette loi se trouvant véritable, cela soit une preuve très forte en faveur de l'hypothèse dont elle n'est qu'une conséquence, peut-être la conception de Fresnel paraîtra si extraordinaire, et, sous quelques rapports, si difficile à admettre, que l'on exigera d'autres preuves encore et un examen approfondi de la part des géomètres, avant de l'adopter comme l'expression de la réalité des choses. » On peut appliquer ces sages paroles à maintes théories, leur accord avec l'expérience ne garantissant nullement qu'elles expriment la réalité des choses.

***

Vers 1860, aucun physicien ne doutait de la réalité de l'éther. Écoutons Lamé dans ses *Leçons sur la théorie mathématique des corps solides* : « L'existence du fluide éthéré, écrit-il, est incontestablement démontrée par la propagation de la lumière dans les espaces planétaires, par l'explication si simple et si complète des phénomènes de la réfraction, et les lois de la double réfraction prouvent avec non moins de certitude que l'éther existe dans tous les milieux diaphanes. Ainsi la matière pondérable n'est pas la seule dans l'univers ; ses particules nagent en quelque sorte dans un milieu fluide. » Et, plus loin : « On n'en saurait douter, l'intervention de l'éther sagement conduite trouvera le secret ou la véritable cause des effets qu'on attribue au calorique, à l'électricité, au magnétisme, à l'attraction universelle, à la cohésion, aux affinités chimiques, car tous ces êtres mystérieux et incompréhensibles ne sont au fond que des hypothèses de coordination, utiles sans doute à notre ignorance actuelle, mais que les progrès de la véritable science finiront par détrôner. » Sir William Thomson proclamait aussi : « L'éther n'est pas une création imaginaire du philosophe

spéculatif ; il nous est aussi essentiel que l'air que nous respirons... L'étude de cette substance, qui pénètre tout, est peut-être la tâche la plus captivante et la plus importante de la physique. »

Ainsi, les plus éminents physiciens n'avaient aucun doute sur l'existence de l'éther. A la vérité, des difficultés se sont présentées de bonne heure, quand on a cherché à rendre compte de sa nature, en faisant des comparaisons avec les milieux qui nous sont familiers, et en expliquant ainsi l'invisible par le visible. Il paraît nécessaire d'attribuer à l'éther une densité très faible, pour qu'il n'oppose qu'une résistance insensible au mouvement des corps célestes. Sans sortir de la catégorie des faits calorifiques ou optiques, M. Boussinesq, analysant le faible échauffement d'une plaque métallique exposée au soleil pendant quelques secondes, la face exposée aux radiations calorifiques étant recouverte de noir de fumée et l'autre étant polie, croit pouvoir en conclure que la densité de l'éther comparée à celle d'un métal, n'en atteint pas la fraction exprimée par une unité décimale du *douzième* ordre. De son côté, Sir William Thomson, utilisant la valeur probable du rayonnement solaire à la limite extérieure de l'atmosphère, en déduit que le rapport de la densité de l'éther à celle de l'eau est compris entre une unité décimale du vingtième ordre et une du quinzième.

Mais, propriété au premier abord contradictoire, l'éther transmet, comme nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le rappeler, des vibrations à la manière d'un solide élastique. Cette contradiction peut s'expliquer, d'après sir William Thomson et M. Boussinesq qui se rencontrent encore ici, par la lenteur relative du mouvement des corps célestes permettant à l'éther de conserver sa parité de constitution en tous sens et par suite les propriétés des fluides, tandis que la fluidité s'efface pour faire place à l'élasticité devant la très grande vitesse des vibrations lumineuses. Pour avoir une image de l'éther, Thomson le comparait à la poix écossaise des cordonniers ; taillée, cette matière peut vibrer, mais, abandonnée à elle-même, elle s'écrase sous son propre poids. M. Boussinesq prend, comme objet de comparaison, un amas de laine non pressée, composée de nombreux filaments, s'entrecroisant dans tous les sens. Chaque couche d'un tel amas résiste notablement au glissement sur elle des couches voisines parallèles, tandis que de médiocres

rapprochements ou écartements des couches, n'y produisent que des résistances insignifiantes.

L'éther est de plus regardé comme impondérable, c'est-à-dire que ses molécules sont simplement sensibles aux actions des molécules (de matière ou d'éther) extrêmement voisines, mais que le coefficient d'attraction newtonienne est nul pour elles.

Telles furent les opinions généralement admises par les physiciens et les géomètres, à qui est due la théorie mécanique de la lumière. Il n'a pas été possible d'édifier une théorie mathématique, sans faire beaucoup d'autres hypothèses sur la constitution de l'éther et ses rapports avec la matière pondérable. Déjà, dans l'éther libre, pour arriver aux équations différentielles classiques de la propagation des ondes, il faut admettre que les distances des molécules d'éther se réduisent à des fractions extrêmement petites d'une longueur d'onde lumineuse, et aussi qu'il en est de même pour les distances auxquelles s'exercent leurs actions. L'étude de la dispersion de la lumière à travers la matière, mise en évidence par le prisme, présente des points très délicats. On y est généralement conduit à supposer que l'intervalle des molécules de la matière pondérable et le rayon d'activité de leurs actions moléculaires sont de l'ordre de grandeur d'une longueur d'onde ; des dérivées d'ordre supérieur s'introduisent ainsi dans les équations, ce qui permet d'expliquer la variabilité de la vitesse de propagation avec la longueur d'onde. Les équations sont d'ailleurs réduites à la forme linéaire, comme dans tant de questions de physique mathématique, où les difficultés analytiques seraient inextricables sans cette simplification.

Il est bien remarquable que la théorie mécanique, édifiée sur cet ensemble d'hypothèses, explique un nombre immense de faits relatifs aux interférences, à la polarisation et à la dispersion de la lumière, et en fasse prévoir de nouveaux. Même l'accord a été très satisfaisant entre la théorie et l'expérience dans les questions concernant l'entraînement des ondes par les corps en mouvement, en supposant, comme Fresnel et Fizeau, l'éther sensiblement fixe, et négligeant les puissances supérieures à la première du rapport entre la vitesse du corps et la vitesse de la lumière, que l'on désigne sous le nom d'aberration. Ainsi, en particulier, il résultait de la théorie mécanique,

comme de l'observation, que les phénomènes optiques se produisant à la surface de la terre ne peuvent mettre en évidence le mouvement de translation de la terre, tout au moins si les termes de l'ordre du carré de l'aberration sont négligeables, c'est-à-dire si l'approximation relative n'est pas susceptible d'atteindre le cent millionième. Tel était l'état de la question, quand une expérience de M. Michelson, constamment citée dans ces dernières années, vint accuser un désaccord avec la théorie classique de l'éther. On fut généralement d'avis que, d'après celle-ci, le mouvement de la terre devait se traduire par un terme de l'ordre du carré de l'aberration, terme que la précision de l'observation, fondée sur un déplacement de franges d'interférence, pouvait mettre en évidence. Or le résultat de l'expérience de M. Michelson fut négatif, et ce fut le début de la crise de l'éther luminifère. Peut-être oubliait-on trop vite que, dans un problème de cette nature, la théorie mécanique de l'éther, telle qu'elle est actuellement constituée, ne peut, de l'avis de bons juges, aller au delà des termes du premier ordre.

J'ai indiqué plus haut les principales hypothèses sur lesquelles la théorie fut édifiée, parmi lesquelles figure la forme linéaire des équations différentielles. Si grandes que pussent être les difficultés que l'on devait rencontrer en cherchant à approfondir davantage la théorie élastique de la lumière, l'effort des géomètres et des physiciens se serait sans doute tourné encore de ce côté, si une autre interprétation des phénomènes lumineux n'avait amené, depuis quelque temps déjà, un changement de point de vue chez la plupart des théoriciens de la physique. Avant d'en esquisser le développement, je dois cependant mentionner encore qu'une autre théorie de l'éther a été proposée, il y a longtemps, par Stokes, dans laquelle l'éther est regardé comme un fluide compressible et soumis à la gravité, de telle sorte qu'il se condense autour de la terre comme un gaz. A la vérité, il y a un certain glissement qui ne peut être évité, mais la vitesse relative de l'éther par rapport à la terre est très petite, si la condensation est suffisamment grande. La complication de la théorie, reprise par M. Planck, n'a pas permis de continuer dans cette voie, qui reste cependant ouverte.

Il faut aussi rappeler, dans l'ordre des faits positifs, une

très remarquable expérience de M. Sagnac, où, dans un interféromètre convenablement disposé et placé sur un plateau tournant autour d'un axe, l'effet de ce mouvement, qui est d'ailleurs du premier ordre, se traduit par un déplacement des franges d'interférence. L'auteur considère qu'il met ainsi en évidence l'action du *vent d'éther* sur le système entraîné.

La lumière et l'électricité ont été longtemps deux domaines entièrement distincts. Le physicien anglais Maxwell a réussi à établir un rapprochement entre ces deux régions de la science. Étudiant d'abord le problème électromagnétique, il suppose que les isolants ou diélectriques sont pénétrés par un fluide d'une nature particulière. En chacun de ses points, il envisage la force électrique et la force magnétique. Introduisant la notion de courant de déplacement dans un diélectrique, il admet que ce courant produit les mêmes effets magnétiques qu'un courant circulant dans un conducteur. A l'aide des lois connues de l'électricité et du magnétisme, il établit alors pour les diélectriques des équations fondamentales entre les forces électriques et magnétiques. Maxwell est ainsi conduit par sa théorie à l'idée d'une onde électromagnétique se propageant avec la vitesse de la lumière, et cette vue géniale a conservé un caractère hypothétique jusqu'à ce que le physicien allemand Hertz ait réalisé en 1888 ses expériences mémorables sur la propagation des ondes qui portent aujourd'hui son nom. Il était naturel de regarder comme identiques l'éther et le fluide inducteur que l'on supposait présider aux actions électromagnétiques, et d'envisager la lumière comme un phénomène électromagnétique. C'est ce que fit Maxwell dans sa célèbre théorie électromagnétique de la lumière, en regardant une onde lumineuse comme produite par une suite de courants alternatifs, changeant de sens un nombre immense de fois par seconde; il ne s'est d'ailleurs pas préoccupé du procédé par lequel peut être entretenue dans un corps lumineux cette perturbation magnétique excessivement rapide.

Au lieu d'une théorie élastique, nous avons maintenant une théorie électromagnétique dans un éther, dont Maxwell ne considérait pas l'existence comme moins certaine que Fresnel et Lamé. Des relations simples existent d'ailleurs entre les grandeurs correspondant aux deux théories. Ainsi, dans tout diélectrique, la force magnétique et le déplacement sont dans le

plan de l'onde. La force électrique est liée d'une manière simple au déplacement, mais leurs directions ne coïncident que dans le cas des corps isotropes; pour ceux-ci, la vitesse de la molécule éthérée de Fresnel a la direction même de la force électrique, et la transposition entre les deux points de vue est particulièrement facile.

La différence était grande cependant entre l'éther de Fresnel et le fluide inducteur de Maxwell. Avec le premier, on croyait avoir affaire à une substance ressemblant plus ou moins aux corps que nous manions, et l'on avait une représentation imagée des phénomènes. Il en était autrement avec le second, mais il faut reconnaître que la force électrique et la force magnétique, figurant dans les équations de Maxwell, sont des grandeurs directement mesurables. D'ailleurs Maxwell voulut, lui aussi, établir des analogies élastiques, et il chercha à expliquer les effets du fluide inducteur par des tensions ou compressions s'exerçant dans les diélectriques ou sur les conducteurs, tant est naturelle à l'esprit humain la tendance à expliquer l'inconnu par les phénomènes usuels qu'il regarde comme connus.

Le rapprochement réalisé par le grand physicien anglais entre la lumière et l'électricité était assurément bien captivant, et le chapitre des ondulations de l'éther prenait une extension considérable. Ce n'est pas que l'électricité soit devenue en quelque sorte un mode de l'éther, comme l'avait fait la lumière avec la théorie ondulatoire. Au contraire, après quelques incertitudes sur le mode d'existence du fluide électrique, l'atome d'électricité négative ou *électron* est devenu une réalité pour les physiciens modernes, et M. Lorentz a complété les équations de Maxwell par l'introduction de termes, où figurent, avec les forces électrique et magnétique, la vitesse et la densité des masses électriques en mouvement. Avec l'éther de Maxwell et les électrons qui s'y meuvent, les doctrines d'émission et d'ondulation se superposent en quelque sorte, et il est curieux de constater que le même mélange, à de tout autres points de vue, avait été fait par Newton, au moins à ses débuts.

La question d'expliquer avec la théorie de Maxwell-Lorentz l'impossibilité de mettre en évidence le mouvement de translation de la terre par rapport au fluide inducteur immobile au

moyen d'une expérience faite à sa surface, se posait, comme elle s'était posée pour l'éther élastique de Fresnel. Or, dans ce dernier cas, nous l'avons dit, la théorie mécanique ne peut, pour ces questions d'entraînement, prétendre aller au delà des termes du premier ordre, et il y a, dans ces conditions, accord avec l'expérience. On estime au contraire que les équations de Lorentz expriment rigoureusement les phénomènes. Or ces équations possèdent une propriété analytique extrêmement remarquable : elles ne changent pas, quand on effectue sur *les coordonnées* et *le temps* des transformations linéaires formant ce que les mathématiciens appellent un groupe, et qu'on transforme en même temps d'une manière convenable les composantes des forces électrique et magnétique et la densité électrique. Le changement simultané des *longueurs* et du *temps* transforme le système en un autre, où les lois des phénomènes électromagnétiques sont les mêmes, puisque les équations exprimant ces lois n'ont pas changé. On considère que le groupe des transformations de Lorentz correspond essentiellement à des mouvements de translation uniforme du système ; peut-être y a-t-il là d'ailleurs une certaine confusion de langage, et la chose n'est-elle pas aussi simple qu'on le suppose communément. Quoi qu'il en soit, on conclut qu'aucune expérience électromagnétique (en particulier optique), effectuée à la surface de la terre, ne peut mettre en évidence le vent d'éther qui devrait résulter du mouvement de translation de notre planète, et que celui-ci n'a pas d'influence sur la vitesse de la lumière. On souhaiterait pouvoir vérifier directement ce dernier point en mesurant, avec la méthode de Fizeau par exemple, la vitesse de la lumière dans diverses directions, mais il paraît actuellement impossible d'obtenir des temps de parcours lumineux avec une approximation correspondant au carré de l'aberration ; rappelons-nous de plus qu'on ne mesure pas directement la vitesse nécessaire pour aller d'un point à un autre, mais celle qui correspond à un aller et à un retour.

L'invariance des équations de M. Lorentz a eu des conséquences considérables. On peut dire qu'elle a été l'origine de la théorie de la relativité. L'illustre physicien hollandais fut d'abord conduit à une hypothèse curieuse permettant de rendre compte du résultat négatif de l'expérience de Michelson et de quelques autres analogues répondant à une approximation du

second ordre : c'est qu'un corps animé d'un mouvement de translation uniforme se contracte, suivant une certaine loi, dans le sens du mouvement. Il nous serait d'ailleurs impossible de constater cette contraction, car toutes nos règles se contracteraient en même temps. De plus, les formules de transformation indiquées plus haut montrent que, dans le système en mouvement, le temps n'est pas le même que dans l'éther au repos ; c'est ce que M. Lorentz appelait le temps *local*. Tout cela est sans doute fort abstrait ; mais il n'en peut être autrement, toute cette théorie, quelque forme qu'on lui donne, traduisant les propriétés analytiques des équations de Maxwell-Lorentz. L'éther ou fluide inducteur de Lorentz est immobile et sans aucune propriété mécanique ; il est le siège de champs électromagnétiques, et la matière, qui seule se meut, n'exerce une action électromagnétique que par les charges électriques qu'elle porte. Telle est la nature de l'éther auquel conduit la théorie électromagnétique de la lumière, éther différant essentiellement de celui de Fresnel et des mécaniciens qui l'ont suivi. Le fluide inducteur n'est plus une substance, et c'est par métaphore que nous parlons d'onde électromagnétique ou hertzienne.

En partant des résultats précédents, M. Einstein a édifié sa théorie de la relativité restreinte où il donne une autre interprétation des formules de M. Lorentz. Ici encore, on fait abstraction des difficultés que présente la notion de translation, et l'on regarde qu'une transformation de Lorentz correspond à un mouvement uniforme de cette nature. On attribue à la lumière un rôle unique et privilégié parmi les autres phénomènes physiques, d'où résulte l'emploi des signaux lumineux pour les mesures des longueurs et du temps. L'observateur entraîné dans chaque système prend pour unité de longueur une longueur relative à un phénomène physique de nature périodique produit dans le système, par exemple la longueur d'onde d'une radiation déterminée émise par une source rattachée au système, et pour unité de temps la période correspondante. On compare, au moyen des formules de transformation de Lorentz, les longueurs et les temps de deux systèmes animés l'un par rapport à l'autre d'un mouvement uniforme de translation. Dans cette doctrine, il n'y a pas d'un côté un espace à trois dimensions et d'un autre côté un temps, mais un continuum à quatre dimensions ; les phénomènes se passent dans ce conti-

nuum qui est l'*Univers*. Guidé par des analogies géométriques et l'ordre d'idées se rattachant au principe de la moindre action dans la mécanique classique, on pose qu'un mobile *libre* décrit une géodésique de cet Univers, et les rayons lumineux sont des géodésiques de longueur nulle. Cet énoncé dit assez le degré d'abstraction de la doctrine relativiste, et il n'en peut être autrement, un continuum à plus de trois dimensions n'étant pas susceptible d'une représentation intuitive. Que deviennent l'éther de Fresnel et le fluide inducteur de Maxwell? Ils doivent nécessairement disparaître avec l'espace et le temps absolus. Il ne peut y avoir de place ici pour un milieu immobile à trois dimensions, puisqu'il n'y a plus d'indépendance entre le temps et l'espace.

On a beaucoup écrit sur la relativité restreinte, et les personnes les moins habituées aux choses de la science en ont disserté savamment. Pour quelques-uns, les idées relativistes sont imposées par l'expérience. C'est oublier qu'aucune théorie ne présente un tel caractère de nécessité; d'ailleurs, certaines hypothèses, qui y sont faites sur la lumière, débordent le point de vue initial. Mais quoi qu'on puisse penser du fond même de la doctrine, il faut reconnaître qu'elle s'est bien adaptée à certains phénomènes, et dès ses débuts une application intéressante de la cinématique relativiste a été faite.

Cette cinématique est différente de la cinématique classique, pour laquelle la loi de composition de deux vitesses s'exprime par leur somme. Cette loi est plus compliquée dans la théorie de la relativité, et, si on l'applique à la recherche de la vitesse de la lumière dans un liquide en mouvement, on obtient le terme de Fresnel correspondant au transport partiel de l'éther, que Fizeau a retrouvé dans la célèbre expérience dont nous avons parlé plus haut. La même formule de composition permet aussi de donner une théorie complète de l'aberration de la lumière. Quant à la dynamique relativiste du point, où la masse dépend de la vitesse, elle a été fondée, avant la lettre en quelque sorte, par Lorentz dans ses belles études sur la dynamique de l'électron ; elle conduit à des résultats en accord avec les expériences faites sur les mouvements à grande vitesse dans les tubes à vide.

Il était naturel que des discussions, où intervenait la notion du temps, prissent parfois un caractère philosophique.

Dès l'antiquité, les problèmes que soulève la nature du temps ont fait l'objet de longues discussions, et elles n'ont pas cessé durant le moyen-âge et les temps modernes. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, raconte ses angoisses, quand, cherchant à expliquer ce qu'est le temps, il adressait à Dieu d'ardentes supplications pour obtenir des lumières sur une question qui le troublait profondément. Pascal, se défiant de la spéculation philosophique *a priori*, jugeait inutile et impossible de définir le temps. « Pourquoi entreprendre de le définir, lit-on dans les *Pensées*, puisque tous les hommes conçoivent ce qu'on veut dire en parlant du temps, sans qu'on le désigne davantage? » On a cherché à expliquer le temps par l'idée de succession. Ainsi Leibnitz le regardait comme *un ordre de successions*, et Laplace, de son côté, écrivait au début de son *Exposition du Système du Monde* : « Le temps est pour nous l'impression que laisse dans la mémoire une suite d'événements dont nous sommes certains que l'existence a été successive. » Cette phrase, où le grand géomètre considère qu'il n'est pas de temps sans conscience, semble le rapprocher de M. Bergson, qui a longuement analysé le temps psychologique, temps réellement perçu et vécu, qui, toujours le même, est le temps du sens commun. Au sujet de ce temps, l'éminent philosophe a insisté, dans sa belle étude, *Durée et simultanéité*, sur ce que les sciences mathématiques et physiques s'intéressent à la mesure des choses et non pas à leur nature, et peut-être cette distinction a-t-elle été trop souvent oubliée dans le développement des paradoxes, qui ont valu tant de popularité à la doctrine de la relativité restreinte.

Pour M. Bergson, vieillissement et durée appartiennent à l'ordre de la qualité, et aucun effort d'analyse ne les résoudra en quantité pure, la chose restant ici distincte de sa mesure. Il conclut que les temps de la relativité restreinte, un seul d'entre eux excepté, sont des temps sans durée, où des événements ne sauraient se succéder, ni des choses subsister, ni des êtres vieillir. Ainsi se trouveraient réconciliés le sens commun et la nouvelle doctrine.

La forme, sous laquelle M. Einstein a exprimé les propriétés analytiques des équations de l'électromagnétisme, l'a conduit à des généralisations qui ont modifié considérablement les points de vue de la relativité restreinte. L'idée essen-

tielle est qu'*un Univers* est une multiplicité à quatre dimensions, et que ses propriétés dépendent des coefficients d'une forme quadratique de différentielles des quatre coordonnées correspondant à un événement. On pose en principe que toute loi physique doit être exprimée par des relations gardant par rapport à cette forme quadratique un caractère invariant, quand on effectue sur les coordonnées une transformation quelconque, *ce qui constitue de la façon la plus générale le principe de relativité.*

Le résultat essentiel de M. Einstein consiste dans la découverte d'une forme quadratique se rapportant à un champ ponctuel de gravitation; l'attraction est ainsi ramenée à être non plus une force, mais une propriété de l'espace. On demandera ce que devient le rayon lumineux dans cette physique; pour répondre, il faut parler des géodésiques de longueur nulle correspondant à la forme quadratique fondamentale. Il semble presque oiseux de parler de l'éther au milieu de ces abstractions.

L'éther, nous l'avons vu, avait été sacrifié dans la relativité restreinte, mais il semble que, dans la relativité généralisée, on tienne aujourd'hui à conserver le mot. Il ne paraît pas possible de regarder comme homogène et isotrope l'espace vide dont l'état est représenté par les dix coefficients de la forme quadratique. « L'éther de la théorie générale de la relativité, écrit M. Einstein, est un milieu privé de toutes les propriétés mécaniques et cinématiques, mais qui détermine les phénomènes mécaniques et électromagnétiques; » et il conclut de la manière suivante: « Cet éther ne doit pas être conçu comme étant doué de la propriété qui caractérise les milieux pondérables, c'est-à-dire comme constitué de parties pouvant être suivies dans le temps; la notion de mouvement ne doit pas lui être appliquée. » En fait, dans une physique, qui se trouve ramenée à la géométrie, et où l'on s'efforce de tout expliquer par les propriétés d'un espace à quatre dimensions, il semble que l'éther ne puisse être autre chose que cet espace lui-même, tout au moins quand il s'agit du champ gravitationnel. Est-il alors bien nécessaire de conserver un mot pouvant prêter à d'étranges confusions?

La question se complique encore, si l'on envisage un univers où il y ait à la fois un champ de gravitation et un champ

électromagnétique; la synthèse qui doit les rapprocher ne semble pas encore faite.

***

Il paraît impossible actuellement, malgré quelques succès retentissants, de prévoir l'avenir de la théorie de la relativité. A lire certains auteurs, on pourrait penser qu'une dynamique de la relativité est dès aujourd'hui fondée. C'est aller un peu vite, car une mécanique générale de la relativité n'est pas fondée, tant qu'on se borne au mouvement d'un seul point. Or, quand on veut essayer de constituer une mécanique relativiste des systèmes, on se heurte à beaucoup d'arbitraire, et l'on peut se demander si la confrontation de l'expérience et de l'observation avec les résultats d'une théorie présentant une telle indétermination offrira un bien grand intérêt. On sait à quelles discussions a donné lieu l'examen de quelques cas très particuliers concernant un seul point. Que sera-ce pour un système? Il est donc permis de rester dans une prudente expectative. Le système des ondulations n'a-t-il pas mis jadis cent cinquante ans à triompher?

Le résultat le plus intéressant et le plus net à l'actif de la théorie de la relativité paraît être le phénomène observé, dans deux éclipses récentes de soleil, de la déviation de la lumière venant d'une étoile sous l'action du soleil. L'attraction de la lumière par la matière est un phénomène du plus haut intérêt, mais peut-être ne sera-t-il définitivement admis que quand il aura été mis en évidence par une expérience à la surface de la terre. Aux noms de Rœmer et de Fizeau se rattache la mesure de la vitesse finie de la lumière, le premier ayant déduit cette mesure d'observations astronomiques, le second ayant opéré à la surface de la terre.

Souhaitons que la déviation prévue par Einstein, et que semblent indiquer les observations de récentes éclipses, trouve bientôt son Fizeau, et ce phénomène, sinon son explication, ne pourra plus être mis en doute.

Peut-être apparaîtra-t-il, d'après ce qui précède, que les opinions des physiciens sur l'éther et sur la lumière sont quelque peu incertaines. Nous pourrions facilement augmenter encore la confusion du tableau, en parlant d'une direction dans laquelle tendent à s'engager quelques parties de la physique.

Malgré le vieil adage : *Natura non facit saltus*, la discontinuité s'introduit de plus en plus dans les sciences, et il semble que, pour certains phénomènes au moins, l'énergie soit émise ou absorbée par sauts : c'est la doctrine des *quanta*. Les faits qui ont conduit à cette hypothèse se sont présentés dans l'étude du rayonnement des corps noirs, modifiant encore nos idées sur les relations entre l'éther et la matière. Peut-être même allons-nous bientôt assister au développement de la théorie des *quanta de lumière*, où l'on attribuera une structure granulaire à la lumière, revenant ainsi à une sorte d'émission. Les théories de la physique et de la physico-chimie traversent en ce moment une crise, qui promet d'être singulièrement féconde. Les mathématiciens peuvent se réjouir du rôle considérable que joue l'instrument mathématique dans le développement des idées nouvelles. On tend de plus en plus aujourd'hui à regarder qu'une théorie ne doit pas avoir la prétention de donner des apparences une explication conforme à la réalité, et que sa partie essentielle est le moule analytique dans lequel elle cherche à enfermer les choses.

Après ce travail d'analyse, ce sont surtout des résultats expérimentaux nouveaux et très nets, que nous devons souhaiter ; quelques faits prévus ou expliqués par une théorie ne suffisent pas à la fonder, alors que d'anciens points de vue en ont expliqué et prévu tant d'autres qu'elle laisse de côté. Puissent les doctrines récentes susciter des expérimentateurs de génie, comme l'a fait au siècle dernier l'admirable théorie des ondes lumineuses, dont j'ai cherché dans les pages qui précèdent à rappeler sommairement l'histoire.

ÉMILE PICARD.

LETTRES A M. PAUL BOURGET

Voici quelques lettres adressées par mon père à M. Paul Bourget: je suis heureux de les offrir à la *Revue* à l'occasion du jubilé de son illustre collaborateur. Dans une belle étude consacrée à E.-M. de Vogüé, l'auteur de *l'Étape* a raconté qu'il fit sa connaissance en 1883, à un dîner, chez Mme Adam. « Trente années, écrit-il, n'ont pas effacé le souvenir de l'impression que me donna aussitôt la personnalité révélée par cette première causerie (1). »

Que d'affinités rapprochaient déjà les deux écrivains : même culte pour leur maître Taine, même curiosité inquiète devant les grands problèmes intellectuels, même recherche passionnée du « sens de la vie ! » Tous deux étaient issus du même sol vivarois. Non loin du château de Gourdan où se déroula l'enfance de mon père, était située la petite commune de Savas dont était originaire la famille de M. Paul Bourget. Recevant à l'Académie l'auteur des *Essais de psychologie contemporaine*, le 13 juin 1895, E.-M. de Vogüé disait : « Quel singulier hasard nous réunit ici pour ce dialogue ! Nous sortons de deux souches qui ont poussé côte à côte, sur le même rocher cévenol, à un quart d'heure de distance. Une transplantation vous fit naître en Picardie : mais toutes vos racines héréditaires plongent dans le granit sérieux de notre Vivarais. Vous rappelez-vous ce petit logis où vous griffonniez vos premiers essais, à la montée du vieux château d'Annonay ? »

Que de fois j'entendis à notre foyer M. Paul Bourget contant une anecdote, exposant le sujet d'un roman, ou discutant avec mon père un problème social ! Sa sensibilité frémissante perçait dans ses propos comme elle perce dans ses écrits. Une des joies de mon père était d'aller à Costebelle retrouver son ami. Là, sur les terrasses où le regard s'élance vers la mer, il composa son poétique *Jean d'Agrève*.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1912. Cet article qui a servi de préface aux *Pages choisies* d'E.-M. de Vogüé a été recueilli par M. Paul Bourget dans les *Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine*, t. II, p. 285 et suivantes; Plon.

La chambre du pavillon qu'il occupait au Plantier s'appelle toujours la chambre Vogüé ; son portrait y rappelle au visiteur l'hôte disparu.

L'espace nous manque pour suivre les phases de cette longue amitié. M. Paul Bourget la scella en dédiant à E.-M. de Vogüé son puissant roman *l'Étape*. Si une mort prématurée n'eût pas ravi aux Lettres françaises l'auteur des *Morts qui parlent*, de quels accents généreux il eût fêté dans la Maison de Balzac le maître que nous aimons, auquel ses confrères et ses disciples rendirent, le 15 décembre dernier, un si touchant hommage de respectueuse admiration !

RAYMOND DE VOGÜÉ.

1er mars 1898.

Cher ami,

Je m'afflige de votre retard, et plus encore de sa cause, puisqu'elle affecte douloureusement votre sensibilité. Je m'en afflige pour vous, car, en ce qui me concerne, la difficulté est tournée. Brunetière doublera le cap du 15 mars avec une nouvelle. Je commencerai le 1er avril, limite extrême que je ne puis dépasser, si je veux faire paraître mon volume avant les vacances : six parties me mènent jusqu'au numéro du 15 juin (1). Voilà donc les choses arrangées, — au détriment du public, qui eût certainement préféré lire *le Petit Frère*. Il ne me pardonnera pas les deux ours, vraiment mal léchés, que je vais lui présenter tout d'abord. Ma famille me déclare sans ambages qu'on n'a jamais infligé au malheureux lecteur des digressions plus assommantes, depuis la monographie du grand égout dans *les Misérables*. Tant pis : il faut demeurer ce qu'on est, solide et compact, si la nature vous a fait ainsi, et ne pas courir après des grâces qu'on n'attraperait point.

Au revoir, je me remets à lécher mes deux ours, soixante et cinquante pages ! et je comprends qu'elle faisait bien, cette mère, qui les faisait tout petits pour les faire avec soin. Amitiés et remerciements pour la bonne grâce avec laquelle vous m'avez tendu une perche secourable : il n'a pas dépendu de vous qu'elle ne fût assez longue pour me sauver, mais l'intention vaut le fait, et je vous en ai vive reconnaissance.

(1) *Les Morts qui parlent*, qui parurent dans la *Revue*.

Coutances, 15 août 1898.

Cher ami,

C'est dans l'électorat de Francfort-sur-le-Mein que ce billet normand vous cherchera demain.

Il est aux fins de vous dire que je viens d'achever la lecture de *la Duchesse Bleue*. Ce livre m'a fort intéressé, car aucun de vos romans ne manifeste mieux la combinaison particulière de sensibilité, d'esprit critique et d'esprit tout court d'où procèdent vos œuvres. Votre complexion intellectuelle me fait souvent penser à Diderot. Je crois que le récit intéressera le grand public, — votre vingt-cinq mille de jupons et les autres, — parce que l'action dramatique y est attachante et chaudement menée. Elle vaut par elle-même, indépendamment du substratum psychologique, ce qui est la marque du bon ouvrier dans les pièces ou romans à thèse. Le public regimbera peut-être contre Jacques Molan, le roué scélérat, fils de Julien Sorel et petit-fils de Lovelace. Croyez-vous, ô réaliste, que le cœur d'un coquin, ou le coquin de cœur, soit aussi tout d'une pièce, aussi invulnérable que cela ? C'est du Balzac, je le sais, mais ce n'est pas la vie. Votre « disciple » était plus vrai, parce qu'on le voyait arriver à l'état balzacien par auto-suggestion. Le public jugera peut-être votre Vincent comme vous le faites, un peu trop confident de tragédie, un peu trop coquebin, dira Sarcey. Mais ce public trouvera certainement votre Duchesse Bleue ce qu'elle est, parfaitement délicieuse. Vous n'avez pas, à votre actif, de figure de femme plus séduisante et plus vraie. Je regrette pour elle, et pour vous, les cinq ou six dernières pages. Notez qu'elles ruinent votre thèse. Vous avez reconnu à Camille tout le talent possible, alors qu'elle sentait vivement et sincèrement ; vous ne marquez pas que l'abolition de son *moi* sentimental ait modifié ou augmenté la qualité de ce talent. J'aurais aimé prévoir, en finissant, mais ne pas voir crûment la déchéance totale de l'adorable créature. Prenez-vous-en à la séduction que vous lui avez donnée, si nous tenons son parti contre le vôtre. Je raisonne comme un portier; mais je suis conduit à me demander si nous ne sommes pas tous portiers, et si nous n'avons pas raison de l'être, lorsqu'on institue un duel entre notre sensibilité et notre intellect. Quand le Créateur fait pour notre joie une belle femme,

nous oublions généralement les fins supérieures que s'est proposées ce Créateur : nous leur préférons les volontés de la dame. De même, quand le poète réussit à nous attacher à un de ses personnages, nous envoyons sa thèse au diable : le personnage a pour nous plus de prix que les vues particulières de l'auteur. Et ce doit être le triomphe de l'artiste de voir le scolastique battu chez lui par sa création vivante de poète. Je vous donne des impressions : il m'est très difficile de porter un jugement rassis sur ce roman, tant je le sens touffu dans sa simplicité et riche de dessous.

Nous avons eu, mes garçons et moi, une belle journée à Saint-Malo (1). J'ai vu en ce genre bien des *fonctions*, comme disent nos amis d'Italie; nulle qui fût aussi pittoresque par le cadre, aussi émouvante par la vérité des sentiments, l'harmonie de tous les éléments, le caractère de grandeur chrétienne. J'ai dit là des choses tout autres que dans la maquette envoyée aux journaux et meilleures, je le crois, car la mer et la foule me les soufflaient. Combourg, où la tempête nous réveillait la nuit dans la grosse tour, a passé mon attente. La baguette du magicien mise à part, ce donjon fût-il anonyme, serait encore le plus prodigieux cauchemar de granit qu'on puisse rêver. Je n'en sais pas qui atteste aussi visiblement la pesée féodale sur notre sol.

Et me voici revenu à mon établi, dans une très verte et très souriante solitude, partageant mon temps entre le travail et le cheval. J'espère que Mme Paul Bourget trouvera force et santé dans les eaux francfortoises. Présentez mes hommages confraternels à M. de Gœthe et mes humbles requêtes à M. de Rothschild. Je vous laisse dans cette haute compagnie, cher ami, et vous serre affectueusement la main.

9 mars 1902.

Cher ami,

Je ne vous ai pas donné signe de vie depuis mon départ de Costebelle, vous devez me juger bien oublieux; à la réflexion, vous comprendrez et excuserez ce retard. Au moment où vous donnez ce grand effort de travail, écrire pour vous parler d'autre chose que de votre œuvre serait un procédé *unfriendly*.

(1) Le cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand célébré à Saint-Malo, le 7 août 1898. E.-M. de Vogüé prononça au Grand-Bé un discours au nom de l'Académie française.

Autrement, mais non moins *unfriendly*, eût été le compliment banal où vous n'eussiez reconnu ni mon amitié ni mon estime. Or, je ne m'étais point fait du roman, jusqu'à ce jour, une idée assez nette pour vous en parler d'abondance de cœur (1). Maintenant, après avoir achevé la quatrième partie, j'y vois clair.

Nos dissidences sur la position même de la thèse, vous les devinez et je passerai rapidement. Vous nous peignez le monde comme un bon quattrocentiste : à la droite du Père, les élus bons catholiques et légitimistes ; à sa gauche, les réprouvés, tous républicains et libres penseurs. Je crois que les faits impartialement observés ruinent votre peinture. Ils me montrent chaque jour, hélas! dans la société de formation traditionaliste... la faiblesse de l'épine dorsale, — partout ailleurs qu'à la guerre, — le manque de plomb dans le cerveau et de régulateur ferme dans la conscience : ce sont là des legs ataviques du XVIIIe siècle, legs dont bien peu d'entre nous sont indemnes...

Les moins contaminés sont encore les Rumesnil, ceux qui ont une fenêtre ouverte sur quelque Union Tolstoï, sur quelque illusion généreuse. Je cause avec les jeunes gens de notre monde ; je les regarde manœuvrer : chez presque tous ceux qui ne sont pas abusés par quelque marotte démocratique et sociale, chez ceux qui gardent correctement l'habit des opinions convenables, je découvre... l'unique ambition de vivre sans peine et sans labeur... Je ne parle, bien entendu, que de Paris, le Versailles de notre temps. Il y a de saines réserves en province... Donc, devant les faits, je ne puis tomber d'accord avec vous sur le bien fondé de votre thèse, et je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'elle est plus généralement contestée, surtout blaguée, dans le monde qu'elle devrait flatter, — beaucoup plus, d'après les opinions dont j'ai eu vent, que dans le monde où l'on pourrait s'en irriter.

Du point de vue « métier, » il m'a paru que le roman « partait » un peu lentement : jusqu'à la troisième partie, on ne le voyait pas venir, on ne voyait pas venir le drame ; et si l'intérieur de la famille Monneron était très intéressant parce que peint de main de maître, on trouvait que vous vous attardiez plus que de raison à trépigner cette malheureuse Union Tolstoï : ce qui était pour vous essentiel, — je m'en rends

(1) *L'Étape*, 1 vol., Plon.

compte, — apparaissait à vos lecteurs comme un intermède; c'est le sentiment unanime que j'ai recueilli. Désaccord entre vous et le public, dont je crois bien voir à cette heure le pourquoi: durant tout ce début, vous étiez surtout prisonnier de votre thèse, peu intéressante pour ce public, parce que contestable et contestée par lui. A mesure que vous avanciez dans la création, le drame humain vous saisissait, repoussant la thèse au second plan, et il saisissait le public.

A partir de la troisième, je n'ai plus qu'à m'incliner franchement et sans réserves, devant la cruelle beauté du drame. Nous avons lu hier soir la quatrième en concile, femme et enfants réunis ; l'effet a été le même sur tous ; les plus récalcitrants aux idées du début s'avouaient vaincus par l'admiration ; chez moi, elle a surtout été provoquée par la nouveauté des ressorts qui donnent les mouvements à cette tragédie. Je ne crois pas qu'on ait écrit en France, depuis bien longtemps, quelque chose d'aussi neuf et d'aussi pathétique. J'aime infiniment les hautes élégances qui relèvent çà et là le récit avec ces rejaillissements subits des plus belles sources antiques, Eschyle, Platon, élégances adroitement introduites, sans ombre de pédantisme, tant elles rayonnent naturellement de l'esprit du pauvre professeur. Cela seul suffirait à distinguer *l'Étape* de la production romanesque de tous nos *gendelettres*, même les plus brillants. Mais elle s'en distingue bien plus encore par la nouveauté et la puissance des moyens dramatiques... On éprouve bien, à vous lire, l'impression de suivre le travail douloureux d'un grand chirurgien, opérant sur cette même chair que les autres nous exhibent pour le plaisir de nous montrer de la chair, avec le dessein plus ou moins avoué de nous prendre par l'attrait animal qui se dégage de la chair. C'est la ligne essentielle de démarcation que j'essayais autrefois d'établir entre les romanciers russes, lorsqu'ils sont excellents, et la presque totalité des romanciers français; je n'en démords pas. Chez vous, cette fois, comme chez eux, *l'intention* évidente place l'écrivain dans une chaire supérieure, en face de rivaux qui restent sur les stalles d'un petit théâtre. Vous pouvez impunément toucher aux réalités les plus dures, les plus crues, les plus hardies, parce que vous y touchez comme un chirurgien, et même comme un confesseur. Je ne vous louerai jamais assez de n'avoir pas reculé devant ces réalités, assuré comme vous l'étiez d'une inexpu-

gnable ligne de retraite sur cette position de juge moral où vous aviez pris pied (non point par la thèse, mais par le seul effet d'une haute conscience qui se met en face des plaies qu'elle va débrider).

Bref, à cette heure, et quelles que soient les particularités du dénouement prévu, l'œuvre apparaît nettement comme une tragédie pathétique, poignante, et qui marquera vraiment une « étape » dans la transformation du roman français. Elle s'annonçait comme un pendant du *Disciple*; voilà le *Disciple* grandement dépassé par la largeur du faire, par l'intensité dramatique, par le cercle plus étendu de sentiments et d'idées que la tragédie embrasse. Je vous envie sincèrement l'honneur d'avoir écrit une œuvre pareille, et je me représente assez quelle formidable somme d'acquisitions, de réflexions, de labeur forcené elle résume. Que la sincérité de mes critiques vous garantisse celle de mon admiration!

Croyez bien qu'elle est très généralement partagée. Vous n'en aurez pas d'échos, dans cette misérable crise de fureur électorale politiquante, mais tout ce qui compte vous lit, et aussi tout ce qui comptera, jeunes gens, jeunes femmes. Chez presque tous, j'ai constaté les mêmes sentiments : résistance au début, abandon du lecteur à la puissance de l'œuvre après la troisième partie, abandon qui sera plus complet et irrévocable après la quatrième. Soyez donc heureux : vous êtes à l'apogée de votre carrière, et vous la renouvelez par un de ces efforts qui contraignent les amoureux de *Bérénice* et d'*Andromaque* à confesser la vigueur supérieure, l'humanité plus tragique d'une *Phèdre*.

Comment vous reposez-vous? Ma femme part la semaine prochaine pour aller passer deux ou trois semaines près de sa vieille mère à Pétersbourg. Elle y trouvera l'écho des succès de son fils aîné (1) : ce gamin a su manœuvrer de façon à obtenir une longue audience particulière du tsar : il nous a envoyé un curieux compte rendu de la conversation où le jeune souverain lui a développé ses idées mystiques sur la France, sur « la mode anti-religieuse » qu'il déplore chez nous.

Tâchez de mettre la main sur *le Correspondant* et lisez (25 mars) l'article de Lapparent sur les propriétés du radium.

(1) Le comte Henri de Vogüé, mort pour la France le 18 octobre 1915.

Cet admirable savant ne s'avance pas à la légère ; or, selon lui, les découvertes dans ce nouveau domaine ruinent toutes les hypothèses de philosophie naturelle sur lesquelles nous vivions et vont nous ramener aux théories de Newton : lumière, chaleur, électricité, il faudra changer tout le *comment* par lequel nous expliquions provisoirement ces phénomènes Il y a longtemps qu'une lecture ne m'a pas causé pareil bouleversement intellectuel.

Adieu, je bavarde, vous avez de la besogne, moi aussi. Ne retenez de tout ceci que l'applaudissement enthousiaste, enthousiaste après réflexion, raisonnement et comparaison...

Menetou-Salon (Cher), 18 septembre 1902.

Mon cher ami,

Je viens de lire votre nouvelle épître à d'Haussonville (1), elle est très substantielle, d'une belle charpente philosophique, et, comme tout ce que vous écrivez, elle suggère une envie irrésistible de débattre avec vous ces grandes questions. J'ai même songé un instant à entrer dans la lice du *Gaulois*; réflexion faite, je me contente de vous proposer quelques amendements.

Vous faites erreur pour la Russie. Si vous viviez à Pétersbourg, vous entendriez les lamentations du monde aristocratique sur le nouveau recrutement des ministres depuis dix ou quinze ans. Les familles « notoires, » comme on dit là-bas, conservent les charges de cour : mais Alexandre III a ouvert l'accès des postes ministériels, — et des plus importants, — aux hommes de condition moyenne : certains ministres de la dernière décade avaient des origines toutes pareilles à celles de nos ministres républicains. Le tout-puissant vizir de l'heure présente, Witte, était un petit employé de basse condition.

Vous opposez à l'idée démocratique la grande loi de l'histoire naturelle qui a fait fortune sous le nom de Darwin. La contradiction n'est pas aussi formelle que vous le dites. L'évolution, la sélection, n'ont point pour principale caractéristique de faire prédominer un individu ou des individus dans l'espèce lion, l'espèce aigle, etc. Elles amènent au degré supérieur toute une espèce, les lions, les aigles, etc.; elles peuvent de

(1) Réponse de M. Paul Bourget à un article de M. le comte d'Haussonville au sujet de *l'Étape;* ces articles furent publiés dans *le Gaulois.*

même donner la primauté à toute une famille du genre humain, l'anglaise, l'allemande, la française. L'ensemble d'une nation, même démocratique, peut être une aristocratie relativement au reste du monde, — Grèce, Rome de Marius, etc., — et c'est là qu'apparaît la plus frappante analogie avec la loi darwinienne. Même en vous concédant tout l'avantage que vous pouvez tirer de cette loi scientifique, on ne peut pas oublier qu'il en est une autre dont les démocraties seraient autorisées à se réclamer. — « La science a remis le gouvernement du monde aux infiniment petits, » écrivais-je à propos de Pasteur, et je développais cette idée, avec tous les parallélismes qu'elle suggère. Il est de doctrine générale, aujourd'hui, que la plupart des grands phénomènes du globe sont dus à l'action obscure de collectivités, composées d'êtres infimes.

Le libéralisme agonise partout, vous le dites avec raison. Mais qu'il fût un principe essentiellement aristocratique, — au moins en Angleterre, — ce n'est pas à vous qu'il faut l'apprendre. Or, par quoi le libéralisme est-il étranglé? Par la démocratie triomphante, presque partout, en France, en Belgique, et, j'ose le croire, contre votre sentiment, en Angleterre même, où le progrès relatif de la démocratie m'est donné comme certain par tous les Anglais avec qui je cause. L'universel *nisus* impérialiste achève le libéralisme; mais les démocraties sont sujettes à cette fièvre spéciale, bien plus encore que les aristocraties. Voyez les deux volumes déjà publiés de la nouvelle *Histoire de Rome*, par Ferrero, — un des livres les plus intéressants de notre époque; — l'emportement naturel des grandes démocraties vers l'impérialisme est une des leçons qui ressortent le plus clairement de cette histoire : et aussi, ne vous en déplaise, du spectacle que va nous donner très probablement une Amérique ivre d'impérialisme, surtout dans sa plèbe.

J'aurais beaucoup à dire encore, ce sera pour notre prochaine conversation.

11 mai.

Cher ami,

J'avais toujours refusé de croire aux lettres qui se perdent ; cette fois, il faut se rendre, sur votre affirmation : la lettre dont vous me parlez sous la date du 9 a bien été égarée.

Tout ce que vous dites sur le roman d'idées et sur son appropriation à l'heure présente est la vérité même. Je tiens un

admirable sujet pour le mien; si beau qu'il m'effraye; j'ai besoin d'en parler avec vous.

Mais la plume tombe des mains d'un romancier devant cette prodigieuse rivale, la Réalité! Si vous lisiez *le Matin* depuis huit ou dix jours, vous demeureriez anéanti, agenouillé, prosterné devant Mme Humbert, ses garçons, ses frères, ses avoués normands! — J'ai été bon prophète en vous écrivant. Paris est littéralement fou de son héroïne envolée, — envolée avec les millions de rêve. Vous aurez compris l'état des imaginations par ce détail qui dit tout : l'épouvantable catastrophe où ont péri 40000 êtres humains est reléguée à la seconde page des journaux, la première n'ayant pas assez de colonnes pour l'admirable fait divers!...

29 décembre.

Mon cher ami,

Ed io anche... Je voulais chaque jour solliciter des nouvelles du Plantier; et j'avais, sinon sur la langue, du moins sur la main, plusieurs bœufs de travail. Une dernière fois j'ai connu les affres des nuits où rien ne sort de la cervelle, alors que Brunetière attend sa pâtée le 28. C'est fini, je veux dire que la maladie va changer de caractère. Au lieu de l'attaque aiguë, du cauchemar périodique, on souffrira l'obsession permanente du roman. Et l'homme est un si fantasque animal, que je regretterai plus d'une fois, je le sens, ce violent colletage avec le monstre qui sortait chaque mois de sa tanière et qu'il fallait étrangler en trois temps Le boxeur retraité doit regretter les séances où il se faisait meurtrir, et dont il voyait approcher le temps avec appréhension.

Passons donc à un autre exercice : la gestation du petit têtard qui va sucer toute la vie des veines durant plusieurs mois, inquiétant lorsqu'il ne remue pas, douloureux quand il remue enfin... Il faudrait l'aller concevoir sur les terrasses du Plantier, bien propices à ces mystères de la nature. Je sais qu'il ne se présentera qu'à la descente du rapide qui me ramènera d'une randonnée hors de Paris, hors du train quotidien des occupations et préoccupations. Aussi voudrais-je partir à sa recherche le plus tôt possible : en janvier, j'espère, au plus tard dans les premiers jours de février. J'irai d'abord voir à Arles si les abattages de croix font pousser la vigne et la luzerne : puis je me

rabattrai sur le Plantier. Nous y serons comme deux forçats ciselant chacun sa noix de coco, *l'Etape* et *X*...! L'alezan Milou me garde, dites-vous, de grandes consolations. J'ai su par R..., rencontré à un mariage, que vous aviez eu des déboires avec un autre quadrupède.

Rien de nouveau ici. Waldeck grandit chaque jour. Il inspire à ses ridicules adversaires l'admiration qu'on ressent pour un beau cocher anglais, froid, élégant, habile, qui conduit son attelage avec une sûreté dédaigneuse dans les Champs-Élysées encombrés. On ne lui demande pas où il va...

A revoir, cher ami. Je forme des souhaits chaleureux pour votre *Étape* ; puisse-t-elle en marquer une dans le siècle qui « aura deux ans ! »

27 décembre 1902.

Cher ami,

Que ceci porte mes bons souhaits au Plantier, par dérogation à la loi que j'ai dû me faire : pas une lettre de nouvel an. J'entre dans la période maladive où les gens qui confectionnent des pâtés de saumon deviennent farouches, hostiles à tout le genre humain. J'ai dû dégager hier ma parole au *Gaulois*, pour l'an qui vient, jusqu'à nouvel ordre : le supplice de la double boucle m'est intolérable; mon cerveau n'est plus capable, hélas! de moudre simultanément pour deux meuniers.

J'ai trouvé dans Saint-Évremond et je vous communique une formule pour décliner les invitations des fâcheux : elle m'a plu, je la ferai tirer en lettre circulaire : « On s'expose au mépris, quand on revient dans le grand monde après un certain âge, sans y apporter qu'un mérite inconnu à la plupart, avec la réputation d'un esprit aigre et mordant dont chacun se défie et que tout le monde appréhende; sans parler qu'on ne manque guère d'avoir des manières usées et hors de mode, qui rendent un homme désagréable, incommode et souvent ridicule. » N'est-ce pas là un bon déclinatoire ? C'est d'ailleurs une grande vanité de tout sacrifier à la littérature, en un pays où une page de Thérèse Humbert se paierait plus cher qu'un chapitre de Pascal ou un poème de Vigny. Mais on ne blanchit pas un nègre ; étant nègre, il faut qu'il continue.

Je ne suis pas *l'Eau profonde* en feuilletons : je la boirai d'un trait, en fin de publication.

6 mars 1903.

Cher ami,

Cette funèbre nouvelle ruine pour l'instant tous mes projets (1). J'attendrai ici des obsèques dont le jour ne peut être fixé avant dimanche, quand reviendront la veuve et le corps. — Le corps! Celui que nous avons connu tout esprit! Je ne me souviens pas d'avoir été atteint plus avant dans le cœur, depuis la mort de mon jeune frère. Le nuage du soir, après ce long compagnonnage de la journée, ne fait qu'ajouter à l'amertume de la peine...

19 février.

Cher ami,

N'auriez-vous pas une *Échéance* dans un de vos tiroirs? Quelle aubaine ce serait pour les lecteurs de la *Revue*, et pour son fabricateur attardé! J'essayais hier d'amollir Robespierre en lui disant que ses piles de manuscrits devaient cacher quelque chef-d'œuvre ignoré, quelque jolie nouvelle pour le numéro du 15 mars. Hélas! il jure qu'il n'a rien. — Je suis à la tête d'*une* partie imprimée, à peu près définitive. Si j'étais seul et n'avais à redouter que l'apoplexie personnelle, ce ne serait que drôle : la chose arrivant, c'est la *Revue* qui ferait une tête, et le mort s'en rirait. Mais j'ai quatre garçons, — on peut toujours en rapporter un écrabouillé sous une automobile, — et une femme, et une tante nonagénaire ; c'est pourquoi chaque matin, en déchirant la feuille de l'éphéméride, je prévois toutes les causes d'arrêt de travail possible : et je n'ai pas précisément la sérénité d'Hélène (2). — Ah! si vous aviez une *Échéance!* Mais vous n'avez pas d'*Échéance*. Vous n'êtes pas comme l'heureux réclamiste de Montaigne qui criait : J'ai des perles à vendre!...

29 février 1904.

Cher ami,

... Le succès de *l'Eau profonde* doit vous encourager. Votre livre tient toujours, et de beaucoup, la tête du mouvement de librairie. Je puis bien ajouter qu'au dire des initiés, des gens de la coulisse, nos deux volumes sont les seuls qui aient

(1) La mort de Gaston Paris survenue à Cannes le 9 mars 1903.

(2) « Ame sereine comme le calme des mers, » vers d'Eschyle sur Hélène.

« marché » durant toute cette saison, et qui continuent, cependant que le canon tue tous les livres naissants. Je m'étonne même qu'il ne les empêche pas de naître, et je vous envie de pouvoir travailler. Pour moi, je vis dans l'obsession du plus grand événement historique qu'il nous ait été donné de voir. En tant que Français, nous en avons subi de plus décisifs pour nos destinées particulières; mais en tant que membres de la chrétienté, — et l'on va bien voir que ce mot garde quand même un sens, — il faut remonter aux croisades pour rencontrer un fait d'égale conséquence dans l'histoire de la civilisation...

Il faut pourtant que je ressaisisse mon O, afin qu'il crée ce que le polygone ruminera (1). Le « centre de l'inspiration » n'étant ni dans l'un ni dans l'autre de ces phantasmes, quoi qu'en dise votre maître, mais tout simplement au Plantier de Costebelle, je médite de l'y aller rechercher. J'ai été retenu à Paris, je le suis encore jusqu'au 7 mars. Je ne suis pas, vous le savez, un visiteur redoutable pour l'hôte en mal de copie : *non ignarus mali;* je voudrais pourtant être certain que ma visite ne troublera ni vos projets, ni le recueillement dont vous avez besoin. C'est ce que vous me direz d'un mot, avec la franchise à laquelle a droit un vieil et fidèle ami de la maison. Y aura-t-il, entre le 7 et le 20, un moment où je puisse aller, sans vous gêner, fumer une cigarette sur les trois terrasses et y chercher un sujet pendant deux ou trois matinées? Si vous avez des hôtes, vous me retiendrez une chambre en Albion (2), je sais qu'on y est très bien. Dites-moi donc le plus vraiment et le plus simplement du monde quand je pourrai satisfaire un besoin qui est devenu chez moi une tyrannie, et croyez tous deux aux sentiments qui ont créé ce besoin : besoin du lieu, de la maison, de ses chers maîtres.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

(1) Allusion à la théorie du professeur Grasset sur le centre O.
(2) Un des hôtels de Costebelle.

LE LIVRE DE RAISON

V [1]

APRÈS LA TOURMENTE

XII. — LES TOILES PEINTES

Il y en avait trois, il n'en reste que deux. La troisième a disparu comme les choses se perdent dans les vieilles maisons, oubliées dans un coin de galetas où les rats les rongent, où la poussière les consume, jusqu'au moment où quelqu'un, passant par là, les regarde, les retourne et, devant leur délabrement, les emporte et les jette au fumier. A moins que, bonnes encore par endroits, elles n'aillent servir à quelque usage inattendu, ou bien parer au plus pressé. J'ai vu, petit garçon, des toiles de Jouy, subissant le sort des objets abandonnés ou démodés, remplacer la nappe à un repas de métayers, et d'autres, l'été, couvrir les bœufs contre les mouches, en guise de draps, de « linceuls » de lin. Éclatantes encore, nouées sous les fanons, elles ondulaient au rythme du rein puissant des bêtes, avec leurs légionnaires casque en tête et glaive au poing, leurs bandes d'amours joufflus tirant de l'arc, leurs profils de hauts portiques, rouge vif sur fond crème. Et les bouviers, le soir, les suspendaient à l'air pour les sécher de la sueur animale.

J'ai trouvé ces toiles roulées sur un vieux bahut sans portes dans le grenier. Je les tirai au jour, à la lumière. Je les étendis au soleil, sur le gravier de la cour, pour dissiper les tâches

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars, 15 juin, 15 septembre, 1er décembre 1922.

de moisissure, je leur fis rendre à la brosse, doucement, forme et couleur. L'une mesure trois mètres de haut sur quatre de large, l'autre trois aussi sur deux seulement. Je les ai fait tendre, encadrer de chêne, d'un boudin robuste, et puis plaquer, la grande sur un mur de salle à manger, la petite dans un vestibule. Elles datent du commencement du siècle dernier. Elles servaient de décor, « dans les pièces de comédie et ballets » que jouaient et dansaient mes arrière-grands parents et leurs amis, au sortir de l'Épopée, délivrés du double cauchemar de la conscription et de l'invasion. Peintes à grands traits, à la manière hardie de la fresque, elles occupaient, la grande, le fond de la scène, la petite, le pan coupé de droite ou de gauche.

Voici ce que l'on voit sur celle du fond. En face, au milieu, comme une coupe ovale immense emplie, un lac, calme, étalé, que l'on découvre tout entier du regard, à fleur presque de ses rives. Il s'enfonce, au bout, sous les branches basses d'arbres géants, dont les cimes démesurées se confondent, indécises, avec l'horizon. A droite, au premier plan, sous l'œil, un amas d'architectures héroïques. Des arcs s'ouvrent sur d'autres arcs plus monumentaux encore; des escaliers, comme des degrés de monts, débouchent sur des terrasses; et, étendue au pied de l'une d'elles, une cour aux dimensions d'arène commence, où de longues aiguilles de pierre montent, pareilles à des cyprès éternellement figés. De l'autre côté, sur la rive gauche, le vide. Une nudité de désert, coupée seulement par la silhouette d'un pin parasol, au fût cannelé, arrondissant dans l'espace son ombelle maigre. Enfin, à quelques pas, des hérons roses ou bleus qui songent ou digèrent, arrêtés, en groupe, sur une patte, et, tout en haut à travers le ciel, un triangle d'oiseaux migrateurs en route.

Mais, ce qui retient le regard, c'est la lumière. D'un bleu fin, striée de rose pâle et embuée comme si une brume perpétuelle, ténue, ténue, habitait le parage, elle vient d'on ne sait où. Aucune ombre portée n'en indique la direction. Et toute unie, de même intensité, si le mot s'allie avec sa douceur, elle enveloppe également les arbres, les pierres, l'onde, les oiseaux debout sur un pied, et ceux en cours de vol dans l'infini, d'un rayonnement suave, fixe, sans exemple ailleurs, sous aucun autre firmament. On dirait que toute cette nature vaporeuse,

dans sa mélancolie éparse, attend un cri de vie pour rompre quelque enchantement mystérieux, un cri nouveau, comme celui qui vibre déjà sur les lèvres de Lamartine...

On sortait de l'immense guerre sous l'Homme immense, où la Cavale avait passé « fumante, à toute bride, sur le ventre des nations, » et le monde, la France avec lui, gorgée de gloire cependant, avait fait : ouf! suivant le mot fameux. Ici, en Armagnac, la marée étrangère avait aussi déferlé, venue du Sud, de l'Espagne, par-dessus les monts, roulant les habits rouges des Anglais jusqu'à nos seuils. Le duc de Fer, ayant débordé Toulouse, avait poussé jusqu'à Aire, le vieil évêché romain, livré là bataille, en mars 1814, et, rejeté, tenu un moment le pays en arrière. Et puis il s'était retiré. J'ai connu, enfant, des anciens et des anciennes, qui, enfants eux-mêmes à cette époque, le virent, hautain et droit sur son cheval, la face rasée, traverser la contrée, traînant un interminable bagage à sa suite. D'aucuns se souvenaient d'une prouesse de sa cavalerie. En retard peut-être, ou touchée par un ordre de ralliement urgent, elle descendit au galop, officiers en tête, la côte de Magnan, longue de deux cents mètres, célèbre dans la contrée pour sa rapidité, et redoutée pour les accidents qu'elle occasionnait. Du sommet, en vérité, on croit bien plutôt plonger que descendre dans le val qu'elle commande. Aucun cavalier ne roula. C'est que le destin les attendait un peu plus outre, à 20 kilomètres, dans les plaines de Barcelone, sous les murs d'Aire, qui avait déjà vu venir Alaric, et les Sarrazins courant s'amonceler à Poitiers, sous le marteau sanglant de d'Héristal, — les attendait pour les faire buter là, et s'abattre sur un tapis d'herbe nouvelle, et mordre enfin le sol. Mais l'étonnement suscité par cette course au précipice traversa les générations, comme le bruit de tonnerre entendu sous la ruée des escadrons.

Chez nous comme ailleurs, pour soutenir la lutte contre l'Europe liguée, depuis les quatorze armées de la Révolution jusqu'au dernier carré de Waterloo, la terre et l'homme avaient été également saignés. La moitié des maisons étaient closes, la plupart des champs en friche, faute d'habitants et de bras. Les morts à l'ennemi s'accumulaient; la lassitude et le découragement oppressaient la province. Mais, quand les hommes épargnés revinrent par groupes, à petites journées, les Marie-Louise surtout, qui avaient appris à épauler et fait figure de grognards;

quand les femmes qui s'étaient portées sur toutes les routes à leur rencontre, les yeux battus d'angoisse, haletantes à grands pas, eurent embrassé les survivants, mari ou fils; quand les pères, en allant à la messe, le dimanche, n'appréhendèrent plus de lire la liste des appelés de la dernière levée, affichée sur les murs des mairies ou clouée à la porte des églises; quand le soldat revenu, mutilé ou non, put pousser ses volets, le matin, pour repaître ses regards de la vue de son enclos débroussaillé ou de son champ ouvert de nouveau à la charrue; qu'il fut bien sûr que la paix était faite; que la Restauration s'affirma, un besoin irrépressible d'éclater de joie, de sève et de fruits, s'empara du sol et de l'être humain à la fois, et l'ivresse de l'heure entre toutes désirée, sans attente ni frissons, emplit toute créature. On voulut se donner du bon temps, du plaisir, se détendre, se sentir à l'abri, oublier, et pour cela jouir de soi, des autres, des choses retrouvées, de la terre et du ciel mêmes, de l'air que l'on respirait, dont l'amertume de jours sans nombre avait aigri la saveur. Des métairies aux châteaux, des granges balayées aux halles communales repavées, des sentes où l'on courait à l'ouvrage aux grands chemins où roulaient les récoltes nouvelles, un doux vertige entraîna les corps et les cœurs dans une sorte de farandole sans cesse renouée. Danses, festins et fêtes occupèrent les jours libres, les nuits, quand les travaux de la saison faisaient relâche, et le pays entier sonna de chants, de rires, d'applaudissements et cris...

Ce fut alors que l'on brossa mes toiles peintes.

XIII. — LES COLPORTEURS

En même temps, le courant des échanges renaissait. Courant est beaucoup dire. Il fut toujours intermittent ici, en ce temps-là. De la mi-automne à la mi-printemps, l'Armagnac devenait impraticable presque. Malgré les beaux jours, incomparables ceux-là, du milieu de l'hiver, malgré la lutte de la lumière et de l'ombre, en mars, quand le soleil troue les nuées à grands coups de rayons. Au moment des hauts mouvements de la mer, dont les vents amassent et poussent sur nous des pluies continuelles presque, le pays est noyé d'eau. Le sol, de nature argileuse, en est vite saturé et la rend, et la boue engendrée abonde, aussi compacte que profonde. Certains coins, certains

bas-fonds ne sèchent qu'avec l'été. Il n'y a aujourd'hui que demi-mal. Tout est percé, sillonné de routes solides, ferrées, où la circulation des véhicules clos, quelques-uns rapides, est intense. Cela se passait antrement alors. Et les boues d'Armagnac étaient célèbres dans la contrée, ces boues dont les pies seules, disait-on, qui se posent à peine, qui marchent comme elles volent, se tiraient heureusement. Ajoutez que les voies de petite et de grande communication manquaient. Des chemins de terre desservaient les communes, larges à la vérité, mais encaissés, entre des tertres élevés couverts d'une végétation courte, arbustes, ronces, ajoncs épineux, ou jalonnés de tauzins épais comme des muids, qui, durant les journées brèves des mois tristes, y entretenaient une humidité perpétuelle. On ne cheminait là qu'à pied, en sabots, ou à cheval, ou bien encore à chars à bœufs, lentement, en cahotant, en enfonçant. Au fait, tout l'intérieur du pays se trouvait comme à la marge du monde. Certaines métairies, l'hiver, ne voyaient sortir de la brume que les bêtes maraudeuses, en quête d'une volaille égarée...

Une grande route seule pénétrait le pays de bout à fond, se rendant d'une capitale de province à une autre, de Toulouse à Bordeaux, par Auch et Mont-de-Marsan. Tous les chemins du pays y venaient aboutir. En y arrivant, on y essuyait ses pieds, on y faisait halte un moment, ou l'on y laissait souffler ses bêtes. C'était (c'est toujours) un ouvrage considérable, digne du pas romain, long de trois cent cinquante kilomètres, large de 10 à 12 mètres en moyenne, de fossé en fossé. Le tout assis comme le roc. Construite en 1770, par l'intendant M. d'Étigny, cette voie magnifique se caractérise par son insouciance du relief du sol. Tracée on dirait par jets de pierre successifs, elle arpente l'espace sans se détourner devant l'obstacle. Partie des plaines opulentes du Languedoc, riches en blé, elle s'arrête en Guyenne, aux portes de Bordeaux, dans d'autres plaines ruisselantes de vin, après avoir descendu et monté à pic nos collines, et traversé la lande immense et déserte, embaumée de l'odeur de sa résine, où se dressent les colonnades lointaines de pins sombres... La côte de Magnan se trouve au milieu du parcours.

Cependant rien ne manquait. L'amour du gain d'un côté, le besoin de s'approvisionner et de se vêtir de l'autre, celui de se parer, avaient rendu les gens inventifs : les uns pour

chercher des vendeurs, les autres des acheteurs. A la fin de l'été, la vendange faite, la récolte par excellence ici, à la mi-printemps, quand la terre est toute espérance sous la feuillée nouvelle, des colporteurs se répandaient dans le pays. Ils savaient que le vin qui chantait dans les tonneaux, que le blé bruissant au long des plaines, inclinaient le maître à la dépense. Ces époques coïncidaient d'ailleurs avec le changement de vêtements imposé par la saison. Bien entendu, le fond de la vie, le pain, la boucherie, le gibier, tous les légumes se trouvaient sur place en abondance, et aussi les habits de fatigue dans la laine des brebis, et le gros linge dans les planches de lin dont tout bien était alors pourvu, laine et fil tissés sur les métiers du village. Mais restaient les épices et condiments, les étoffes, les chaussures, tout ce qui concernait les dessous, les articles de modes pour femmes et pour hommes, le luxe enfin de la bouche et la vanité de la personne. C'était là l'assortiment des colporteurs.

Les étoffes venaient de Maubourguet, en Bigorre, petite cité, mais antique, assise sur les deux rives de l'Adour, parmi des platanes, et qui, confrontant à la Gasgogne et au Béarn, alimentait un commerce étendu. Il sortait de là entre autres des lainages, venus de la montagne, où paissaient d'opulents troupeaux, des pièces d'une épaisseur, d'une densité et tout à la fois d'un moelleux de tissu unique, et d'une légèreté de duvet, sous lesquelles on se sentait tout de suite chaud, comme si elles n'avaient rien perdu de la chaleur animale qui emplissait les toisons. Cela était l'affaire des hommes. Les femmes attendaient les arrivages de Montpellier. Robes, manteaux, chapeaux, dentelles, souliers fins et dessous dégorgeaient de malles, de cartons, de boîtes sans nombre, qui, exposés une semaine ici, une semaine là, de bourg en bourg, dans des maisons connues, toujours les mêmes, louées pour le temps de la montre, jouissaient d'une vogue sans déclin. Tout le peuple féminin des environs accourait aux emplettes. On voyait même, mais une fois par an seulement, sans doute à cause de la difficulté d'écoulement, on voyait vendre des toiles de Bretagne, que quelques riches maisons achetaient pour doubler leur provision de linge courant. Toiles si pures, si blanches qu'un lis y aurait fait tache... Toutes ces marchandises arrivaient dans de hautes voitures attelées de mules, et fortement capotées, avec des

volets de bois susceptibles, en se relevant, de former auvent tout autour. Car si elles étaient vidées dans les centres, comme je l'ai dit, on tirait d'elles, et on exposait à même, à la main, les collections, dans les villages où l'on ne faisait que passer, aux carrefours de chemins commandant des agglomérations, où la voiture marquait aussi un temps d'arrêt. Et le marché se tenait là le long des roues, à l'abri de la pluie ou du soleil. Et il y avait foule partout et toujours... Les « grands et les petits » se pressaient aux achats, avertis par on ne sait quel instinct du passage des colporteurs, sans qu'ils fussent signalés, par le même sens peut-être qui, deux ou trois jours à l'avance, met aux aguets dans les bois, au bord des eaux, les chasseurs d'oiseaux migrateurs...

Les épices faisaient un long et souvent périlleux chemin. Importées du Dauphiné, de Grenoble à l'ordinaire, elles franchissaient le Rhône après les Alpes, affrontaient les eaux torrentueuses du fleuve, les pics glacés des monts. Quelques-unes se noyaient, ou se gelaient en route, disait-on, et c'est pourquoi celles qui parvenaient, sélectionnées par l'épreuve, se révélaient d'une qualité unique comme tout ce qui lutte et l'emporte. Et l'emploi ne décevait point. Cassonade, riz, lentilles, poivre, café, et gingembre et muscade, humbles boules de gomme contre les rhumes, ont laissé des traces éloquentes dans les papiers et les lettres de famille. Quant à la vanille et à la cannelle, elles avaient toutes deux, chaque paquet de celle-là et chaque écorce de celle-ci, une histoire palpitante. C'est qu'elles escaladaient les Pyrénées, à travers les sentiers glissants, en contrebande, à dos d'homme, au bruit parfois des coups de feu. Les contrebandiers se faufilaient bien de roc en roc, muets et rapides, plutôt soupçonnés qu'aperçus, bondissaient dans l'alerte comme des isards, rompaient comme eux les voies. Mais l'arome incoercible, fait de poivre et de musc, âpre un peu, les décelait, et le moindre fil de vent emplissait l'air derrière eux de l'odeur des condiments. Les balles les suivaient à la senteur éparse... La nuit heureusement était complice... Presque toujours les légers ballots touchaient la frontière. Là, au bord des ruisseaux devinés, cherchés pour leur fraîcheur, les hommes s'essuyaient le front, relaçaient leurs espadrilles et, à longs pas, silencieux toujours par habitude, gagnaient le large. Quand ils arrivaient, de leur allure élas-

tique de montagnards, sous les premiers beaux soirs d'automne striés de traînées de mauve et de vert étincelants, ceinture au flanc, maquilla au poing, la face rasée impassible, et environnés du parfum capiteux, nul n'aurait deviné les hasards d'où ils sortaient. Mais on le savait : et, peut-être, la crème vanillée servie le lendemain, le chocolat mousseux relevé de cannelle, en prenaient-ils une saveur plus accentuée...

Quelques-uns de ces colporteurs sont restés célèbres dans le pays... M. Vidalé, le marchand d'étoffes, qui, enveloppé dans une simple redingote verte et coiffé du haut-de-forme poilu, chaussé de puissants souliers, poussait d'un bout d'un riflard bleu sa paire de mules. Parlant peu, sobre et mesuré de gestes, étalant ses draps d'un air grave, triste presque, oncques il ne trompa personne. Les modes avaient pour représentant renommé Mme Dibon. Haute en couleur sous des cheveux gris, le verbe abondant et spirituel, toujours en verve, on la disait irrésistible auprès de la clientèle : « elle aurait fait acheter un chapeau pour un âne. » Enfin, d'Elisséry, le Basque, avait la vogue pour la vanille et pour la cannelle. C'était un grand homme osseux, aux yeux de feu noir, d'un sang-froid et d'une insouciance inouïe dans le péril, qui s'arrêtait pour laisser passer les balles, et, la frontière atteinte, se retournait et jetait, à coups de gosier, en manière de salut ou de défi, le cri de sa race, « l'Irritzinna, » aux éclats prolongés, poignants, sauvages...

J'allais oublier les vins. Pour ceux-ci, les colporteurs se changeaient en courtiers. Ceux, notamment, qui montaient de la Bigorre après avoir visité le Jurançon, ceux qui descendaient de la Bretagne en traversant l'Entre-Deux-Mers aux crûs illustres. On choisissait les échantillons et, l'hiver assis, dans les beaux jours lumineux du milieu de la saison, où les vins voyagent heureusement, on envoyait chercher les commandes faites. Des gens à vous partaient, des hommes mûrs, rassis, qui touchaient de jeunes bœufs attelés à des tombereaux légers. Les plus grands ne contenaient que deux barriques bordelaises, tant l'état des chemins limitait la charge. Ils s'en allaient à petites étapes, mettant un mois pour l'aller et le retour, et chantant en chemin. On leur donnait six sols par jour pour leur dépense. Les vins arrivaient dans des fûts de cœur de chêne ou de châtaignier particulièrement choisis.

Le poli de la douve, la justesse de l'assemblage, la façon harmonieuse de la panse corsetée de cercles de bois ligaturés d'osier jaune ou rouge, en faisaient des objets d'art, des chefs-d'œuvre de tonnellerie. La qualité du fût répondait à son aspect. Elle était telle que, vide, il sonnait comme du métal à le rouler seulement, et que, en cours de remplissage, frappé du doigt, il rendait le même bruit profond jusqu'aux dernières gouttes versées. Le vin, là-dedans, aurait couru le monde, cinglé, roulé à travers tous les océans démontés, sans rien perdre de sa chair souple ou de son velouté ardent, ni rien de son fumet insigne.

Ah! que ces vieilles choses fleurent bon le terroir!...

XIV. — LES REPAS

Les colporteurs partis, l'office et la cave garnis, tout le monde attifé, on expédiait les invitations. Longtemps à l'avance, à cause de la longueur du chemin. Le même serviteur portait la lettre qui priait et la réponse faite. Quiconque possédait une gentilhommière avec une grande pièce, voire un vestibule spacieux, choisissait un jour de réception après entente avec ses voisins, afin de distribuer au mieux les dates des réunions. On priait pour le souper, la comédie ou le ballet, et pour la nuitée ceux qui venaient de loin. Quand ils étaient en nombre, on installait des dortoirs pour hommes et pour femmes dans des chambres démeublées, au seuil desquelles, en se séparant, les couples se saluaient, non sans sourire...

Le repas se donnait de bonne heure pour laisser plus de temps aux divertissements. Je n'ose parler de ces festins, à notre époque de débiles mangeurs, où nous ne connaissons plus ces estomacs puissants que rien n'altérait, qui auraient dissous des os, ni ces têtes froides, capables d'affronter des dames-Jeanne de Jurançon sans chanceler. Visages roses de femmes comme faces bronzées d'hommes : car nos arrière-grand mères tenaient la table comme elles avaient tenu le taillis aux jours d'alerte de la Révolution, avec un insouciant mépris des surprises et du danger.

Voici tout de même... On aimait les amples tables carrées, couvertes de nappes épaisses, moelleuses, autour desquelles se poursuivaient d'étincelantes causeries. La société était infini-

ment polie, lettrée, pétillante et non bruyante, fidèle à l'élégance du geste et du propos, dernier reste de cette génération qui avait goûté toute la douceur de vivre en son ardeur et en sa grâce... Les tables de 24 à 40 couverts n'étaient point rares. On les décorait suivant un rite immuable. Je copie...

Pour le milieu, un surtout, garni, en haut, de fleurs, de citrons ou oranges aigres; en bas, d'huiliers, de salières et de sucriers.

Pour les deux bouts et les deux flancs, deux jattes en corbeilles, montées en sec.

Pour les quatre coins, quatre buissons, montés à fond crud.

Pour les deux contre-bouts et les deux contre-flancs, des gobelets montés en crud.

Pour les quatre pièces au bas des buissons, quatre soucoupes de glace.

Les huit autres pièces seront huit jattes en dôme de sec.

Les deux pièces des deux contre-bouts, des fromages glacés.

Pour les seize compotes, elles seront ce que l'on jugera à propos, suivant la saison.

Je ne soulignerai pas l'abondance « de cette garniture et de ces enjolivements » du dessert, ni la richesse de tant de pièces de métal ciselé et de porcelaines fines, mêlées aux lourdes coupes de cristal taillé, tandis qu'au long de la table, bordure multicolore, vaisselle, verrerie, argenterie scintillaient sous la lueur douce tombée de lampadaires massifs. Candélabres dressés en pyramide ou flambeaux à deux branches souples seulement, écartées et face à face, comme deux tiges nouvelles, où un peuple de bougies aux flammes bleues se consumaient lentement, vacillantes au moindre souffle. Les fruits suivaient la saison comme les fleurs : anémones, cyclamens d'hiver, narcisses du Levant ou iris de Perse, crocus, giroflées, jacinthes et tulipes : tous les velours, toutes les soies végétales, vivantes, moirées et changeantes comme le ciel natal. Car, on l'a deviné, le crud signifiait les fruits échelonnés au cours de l'année, suintant de suc, de miel ou de musc, en leur robe rouge, verte, brune, jaune ou violette, pulpes fondantes et grains craquants, cueillis à l'arbre ou prélevés sur leur lit de paille, dans les casiers à claies de la réserve, et le sec voulait dire l'asssortiment de ce que nous appelons les mendiants, chair solide sous la coque cassante ou chair onctueuse sous la peau molle, la blanche

figue entr'ouverte, par exemple, à peine confite, et le noir pruneau d'Agen sans égal...

Les portes s'ouvraient enfin. On pénétrait dans la salle à manger, des propos ailés aux lèvres, on prenait place autour de la table rayonnante. L'éclat chaud des épaules et des bras nus se mariait aux reflets de l'argent et du cristal, comme l'éclair des yeux, dans cette fête harmonieuse de toutes choses, sous la lumière exquise de la cire, une lumière de lune irradiée. La seule propice à la femme, qui adoucit la ride, unit le teint, baigne le contour, et caresse le derme pur de sa lueur mobile... Le défilé des plats commençait : service d'entrées, service de chauds-froids, service de rôtis, service d'entremets. Le nombre et la variété des viandes suscitent l'étonnement. Un seul légume en rompt l'ordonnance somptueuse. Encore a-t-il l'air de se dissimuler au commencement, comme honteux de soi, de sa maigre saveur en ces reliefs saignants ou condensés, d'une savante succulence. Mais voici un menu. Comme entrées : poularde en blanquette, veau roulé aux champignons, épigramme d'agneau, — petits pois, — canard en salmis ; suivis des chauds-froids : galantine de dinde, croustade de volaille, foie gras, pâté d'alouette ; pour finir avec : perdreau, filet de bœuf, paon, poulet de grains ; ces derniers rôtis, comme l'on rôtissait alors, à la cheminée, au ron-ron huileux du tourne-broche, devant un feu de bois blanc, vif au possible, mais d'un jet constant, qui ne risque pas de brûler en rissolant. Après quoi les entremets : crème à la vanille, flanc au chocolat avec pointe de cannelle, et pâtisserie : feuilletés et massepains. Certes, les soucoupes de glace pour frapper les vins susceptibles de l'être, les fromages glacés aussi, les fruits juteux croûlant sur les jattes venaient à point, qui rafraîchissaient le sang et retrempaient la fibre.

Et ces viandes, que l'on présentait avant de les découper, comportaient toutes un second service, en réserve à la cuisine, sur la plaque chaude, ou au frais à l'office, afin qu'un plat manqué fût aussitôt remplacé, que l'abondance du festin ne fléchit jamais. C'est pourquoi la maîtresse de maison entamait le plat. Elle goûtait, et faisait signe de continuer à passer ou renvoyait à l'office. Le seigneur du lieu découpait. Armé d'un jeu de couteaux et de fourchettes tout en dents et en lames, aux manches d'ivoire, qui auraient pu servir pour un sacrifice, il

tranchait, abattait, séparait d'un geste sûr, de loin, comme s'il ébauchait un grand ouvrage dans la glaise compacte, avec une manière hardie que nous ne savons plus. Et puis il rangeait les morceaux sur le plat par rang, pour ainsi dire, de préséance. Certains montraient une habileté consommée, prélevant sur une volaille, un chapon dodu, par exemple, au lieu d'aiguillettes, de larges tranches à la mesure de celles d'un filet de bœuf, toutes de même taille et de même poids, à un fil, à un atome près. Quand une pièce particulièrement belle était approchée, un de ces dindons majestueux, orgueil de la basse-cour, il ne découpait pas seulement, il servait, envoyant le morceau le plus fin au convive qu'il voulait honorer ce jour-là. D'aucuns racontent qu'en ce dernier temps de galanterie avouée, il se trouvait toujours un autre morceau aussi délicat, qui s'en allait fumant vers la femme courtisée. Sa destination n'en échappait à personne. On suivait le relief d'un regard discret, avec un rien de malice au fond des yeux.

La maîtresse de maison avait l'habitude de retourner la salade qui accompagnait le poulet de grain. On cite ce geste de l'une d'elles, châtelaine renommée pour son allure, la pureté impérieuse de ses traits, pour ses bras divins surtout aux mains comme des lis, de ces bras où « le mouvement n'altère point la ligne, » à nouer au cou d'un triomphateur : tandis que l'on découpait l'animal, elle ôtait ses bagues, demandait la salade, y versait l'huile et le vinaigre, et, de ses mains sans pareilles, comme elle eût accompli un rite, brassait longuement, à pleins doigts. Jamais couvert étincelant ne fit aussi jolie besogne. Et puis elle se lavait dans l'eau d'un bassin d'argent versée d'une aiguière, s'essuyait à un linge damassé, remettait ses bagues qui jetaient des feux, piquait une feuille frisée de sa fourchette et goûtait... Et les bras retombaient, immobiles, sur qui la douce lumière venait couler, comme un rayon apaisé du soir sur un ruisseau dormant...

XV. — LA COMÉDIE

En sortant de table, on passait au théâtre. Établi, je l'ai dit, dans la plus grande pièce de la maison, monté sur tréteaux, planté de mes toiles peintes ou d'autres semblables, dans la même atmosphère de rêve prête à se dissiper, il occupait le

tiers de la salle. Les chaises, le reste. On jouait là des pièces courtes en général, gaies, comportant une partie chantée importante, « mêlées d'ariettes, » suivant le mot de l'époque. Elles étaient signées souvent de noms connus, quelques-uns consacrés par « l'Empereur et Roi » en sa toute puissance. Des chœurs de femmes, un orchestre d'hommes s'étaient formés, tous gens du monde, qui se déplaçaient de maison en maison. En ce pays où la musique est innée, où l'on entend chanter en parties moissonneurs et vendangeurs, le ton pris, je pense, au sifflet d'un oiseau, ils trouvaient partout des oreilles délicates, sensibles à la plus fugitive nuance. Il était des soirs de triomphe pour les exécutants où les exclamations et les applaudissements s'élevaient dans un harmonieux tumulte. Bien que la « troupe » proprement dite, les acteurs fussent dignes des musiciens, l'orchestre emportait surtout les suffrages. Composé de quatre instruments à cordes, violon, violoncelle, alto, quinton; de deux à bois, flûte et hautbois, il interprétait avec un art égal du d'Alayrac et du Glück. Un clavecin le soutenait. Il était dirigé par Jean de Heugarolles. Le violon, bien entendu, était le sien; son profond violon à voix humaine; et le violoncelle, celui de M. de B.; l'alto, celui de M. de C.; le quinton, de M. de R. La flûte riait ou soupirait sous les lèvres du chevalier d'E., le hautbois filait ses sons aux doigts de M. de L. . Au reste, en ce coin familier, comme les hommes populaires, on n'appelait ces messieurs que de leurs prénoms, Jean, Alcide, Théodore, Adrien, Hippolyte, Léonce. C'étaient tout à fait des hommes à la mode. Mme de N. tenait le clavecin. Pour celle-ci point de prénom. On n'a jamais su si cette défaveur venait de l'aigreur particulière à cet instrument ou du jeu volontiers discordant de l'interprète.

Les pièces étaient intitulées : *les Racoleurs*, opéra-comique de Vadé; *l'Éclipse totale*, comédie, de la Chabeaussière; *le Réveil d'Épiménide*, comédie, en vers, de Flins; *Cassandre oculiste*, comédie-parade, avec vaudevilles, sans nom d'auteur celle-là; et d'autres, d'autres, en un acte, copieux, que la musique allongeait notablement. Parfois on se lançait dans une comédie à grande distribution, on jouait *la Petite ville*, de Picard; ou dans le drame même avec *Jenneval*, de Mercier : trois actes et cinq actes... Cette fois, la musique cédait le pas.

Je voudrais raconter *la Soirée orageuse*, comédie en un acte

en prose, mêlée d'ariettes, représentée pour la première fois par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le samedi, 29 mai 1790. Paroles de M. Radet, musique de M. d'Alayrac. Elle fut éditée en Avignon, chez Jacques Garrignan, imprimeur-libraire, place Saint-Didier, en 1791. Prix 12 sols.

J'ai choisi *la Soirée orageuse* parce que l'on y entend comme un écho du rire impudent de Figaro, de la verve effrénée de Beaumarchais.

Nous sommes à Séville, au temps où les maris étaient tout-puissants sur leurs femmes, et les frères sur leurs sœurs... Donc, don Carlos, homme d'âge, grand voyageur, marin, toujours pressé, « qui passe sa vie à partir et à arriver, » veut marier sa sœur, Constance, encore au couvent. Il a chargé un de ses amis, barbon comme lui, Roberto, de choisir un futur. Il lui écrit de Cadix : « Vous recevrez une lettre, lundi, à quatre heures; vous ferez venir Constance chez vous, à cinq; j'arriverai à six; le fiancé à sept; à huit le notaire : nous aurons signé à neuf, et à dix, je repars. » Roberto se choisit lui-même comme fiancé, se disant : si pressé, n'ayant personne d'autre sous la main, don Carlos m'acceptera pour en finir... Il donne des ordres en conséquence. Il y a là, pour les recevoir, tout en empilant des bûches dans la cheminée, en préparant le feu, un valet, Angelino, inventif et insolent à souhait.

Parmi les préparatifs, — c'est l'Espagne, — compte une sérénade où, un moment, pour donner le ton et paraître, Roberto lui-même s'apprête à racler du violon. Arrivent Constance et sa suivante Inès. Il est cinq heures. Roberto, en quelques mots, apprend à la jeune fille ce que son frère attend d'elle. Surprise, émoi de Constance, tirée du couvent comme une tourterelle de sa cage. Mais Roberto s'esquive, suivi d'Angelino, et l'on entend venir les musiciens.

Les femmes sont seules. Constance soupire. Elle aime ailleurs : « un charmant amant, » Georgino, — le joli nom, — « bien jeune, bien aimable, bien étourdi, bien amoureux, » dont les grilles du saint lieu se sont gardées de la défendre, sous l'œil attendri d'Inès. Que faire? Comment instruire, fléchir don Carlos, comment évincer ce futur, commandé à Roberto?

Georgino surgit. — Une étoile toujours guide les amoureux. — Joie, cris de joie. Quelle folie! d'autant plus que le temps s'est mis à la tourmente aussi. Mais, romantique sans le savoir,

Georgino s'écrie : « Eh! que m'importe à moi la pluie, le chaud, le froid? » C'est presque le « nuage de l'air, » et qui « jette en passant la tempête et l'éclair. »

A ce moment, à travers la rafale, le chant des instruments s'élève. A peine il commence, soudain un grand vacarme éclate. On sacre, on se collète, on se bat; un homme, un furieux, canne haute, tombe sur les musiciens, et les frappe et les rosse, s'acharne enfin sur l'un d'eux, sur qui?... sur Roberto... Celui-ci fuit, tandis que le furieux monte à l'assaut de la maison. C'est don Carlos peut-être.

Où cacher Georgino? Rien n'est libre que la cheminée. Il y entre, — le manteau sans doute s'ouvrait comme un toit. — Il y monte sur les bûchers, se hisse, et les deux femmes s'alignent devant l'âtre pour cacher le garçon, et les rondins qui tentent la flamme. Don Carlos, — nous l'attendions, — pénètre dans la pièce comme sur un pont, un jour d'abordage... « Les impertinents! Puis-je souffrir que l'on donne ainsi des sérénades à ma sœur? » Et il embrasse Constance, et puis, — car les postillons ont marqué du retard et la lutte a pris du temps: il est sept heures presque; — et puis : « Où donc ce cher amant?... » Trouble, rougeur, balbutiements... Alors, il se fâche, il gronde : « Et le notaire?... Et, comme tout se tait : « Je vois. Si on ne presse ces gens-là, ton mariage ne se fera jamais ce soir. » Il sort.

Georgino se croit délivré; — pas si tôt. — Quelqu'un rentre encore. Et voici Roberto trempé, battu, recru. Il s'effondre sur une chaise. « C'est égal, monsieur, lui dit Angelino (il l'a happé au passage pour l'essuyer), c'est égal, il y a une chose qui me console, c'est que celui qui a manqué à monsieur... quand il verra qu'il s'est trompé... il sera bien attrapé toujours... » — Ah! comme Roberto lui baillerait un soufflet, si l'autre n'était en garde! — Cependant le patient reprend souffle. Son secret désir le ranime; il se rapproche de Constance... On frappe en bas... Angelino court ouvrir. Des pas lourds résonnent, une troupe d'alguazils se montre. « On a rossé des gens. Ici. Ils se sont plaints... Livrez l'homme à la justice. » L'indignation de Roberto passe sa stupéfaction. Battu et soupçonné! Un vif débat s'engage, si bien que, devant le désordre de Roberto, une des trognes armées déclare : « Le coupable, monsieur, c'est vous. » Roberto est amené s'expliquer avec l'alcade.

Cette fois, Georgino abandonne sa cheminée à demi suffoqué,

résolu à tout. « Tant pis. Je crois en vérité que tous les éléments sont déchaînés aujourd'hui contre moi. »

Huit heures sonnent. D'autres pas. Don Carlos, puis le notaire. Le terrible seigneur a tout pénétré d'un coup d'œil. « Vraiment, jeune homme! Je devais m'y attendre... Mais, je ne vous croyais pas si jeune... enfin, choisi par Roberto... » Et, découvrant une table, et la poussant vers le notaire : « Instrumentez, monsieur. » Le reste, on le devine. L'acte dressé, on signe, vite, vite, et, c'est fait, au retour juste de Roberto.

Don Carlos lui ouvre les bras : « Embrassons-nous, mon cher ami! »

Il est neuf heures. Don Carlos songe au départ.

. . . . . .

Je laisse à penser si l'on riait et si l'on palpitait dans la haute salle illuminée, aux frémissements, à l'émoi de Constance, aux élans de Georgino, aux bourrades de don Carlos, aux airs mouillés de Roberto, aux lazzis d'Angelino. Et toute l'assistance bissait, reprenait en sourdine, avec lui, l'ariette du hardi valet :

Auprès de Barcelone,
Un soir me promenant,
J'ai rencontré Simone
Au minois avenant...
On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

J'ai rencontré Simone
Au minois avenant;
Moi, d'humeur folichonne,
Je suis entreprenant.
On rit, on jase, on raisonne (etc.).

Moi, d'humeur folichonne,
Je suis entreprenant :
J'acoste la friponne,
Et je lui dis gaiment...
On rit, on jase (etc.).

J'accoste la friponne,
Et je lui dis gaiment :
Il faut que l'on me donne
Un baiser sur le champ...
On rit, on jase, on raisonne,
On s'amuse un moment.

La belle Anzia, Mlle de P., la belle Andrinette, Mlle D., celle-ci comme une aurore, celle-là comme un crépuscule, jouaient Constance et Inès; et MM. du B., deux frères, M. L., M. de G. se partageaient les rôles d'Angelino, de Roberto, de don Carlos et de Georgino. Pour le notaire, la brochure portait : personnage muet.

Des deux auteurs, M. Radet n'a point survécu. Il en est autrement de d'Alayrac, ou Dalayrac, comme il signait pendant la Révolution, sacrifiant sa particule pour garder sa tête. Il naquit à Muret en 1753. Il était tout à fait de chez nous. Enfant encore, il manifesta un goût sans frein pour la musique. Son père lui interdit d'en faire et l'envoya étudier à Toulouse. Il en fit de plus belle, sur les toits, la nuit, les soirs de clair de lune je suppose, quand la ville rose dormait sous les rayons d'argent. M. d'Alayrac le sut, vint y mettre ordre, et destina le récalcitrant au barreau. Le fils plaida, fort mal, tant que le père, de guerre lasse, l'enrôla dans les gardes du corps du comte d'Artois, à Versailles... Le sort s'était interposé... Le garde du corps entendit là Philidor et Grétry, et, dit-on, un jour mémorable, Mozart, à la voix de cristal... Le professeur Lenglé lui donna des leçons; il débuta en 1781 dans *l'Éclipse totale*, à côté de la Chabeaussière : début de rossignol, à l'ombre d'un autre nom. On joua de lui depuis cinquante opéras. Il possédait le sentiment de la scène, l'instinct dramatique; il trouvait des motifs d'un style franc, facile, naïf, que l'on a popularisés en en faisant des « timbres. » On se souvient du *Corsaire*, de *Mina*, de *Sargines*, de *la Pauvre Femme*, opéras-comiques ou comédies lyriques, de *Roméo et Juliette* : car le baiser sur le balcon inspire toutes les générations.

Il mourut à cinquante-six ans. Son art l'occupa jusqu'à son dernier soupir. Il s'éteignit en fredonnant une de ses ariettes... Lorsque l'ombre envahit les paupières de Napoléon, sur son lit de camp de Sainte-Hélène, l'Homme immortel, au dire de Chateaubriand, murmura : « armée, ou tête d'armée..., » comme s'il avait encore ouï, dans le silence éternel approchant, le piétinement cadencé de ses bataillons... Une dernière fois, le songe de toute la vie, l'épopée de chacun de nous vient-elle donc hanter notre âme qui s'exhale?...

XVI. — LE RÉCITATIF

On se dispersait après la comédie. Les jeunes gens pour la danse, les femmes d'âge pour la causerie, assise ou debout, derrière l'éventail, les vieux messieurs dans une pièce à part pour le bézigue. Quelques prêtres, des desservants, de la fin de l'ancien Régime, qui avaient traversé la tourmente et célébré la messe dans des granges, au risque du couperet, mais qui restaient touchés de l'esprit indélébile du siècle voluptueux, se trouvaient toujours mêlés à ces réunions. De la comédie, du repas à leur rang, ils ne faisaient que passer dans le bal, le temps juste de le « sanctifier » d'un sourire à la ronde, et se réfugiaient au jeu. Ils s'attardaient là. Intrépides au possible devant la dame de pique ou de cœur, ils n'auraient point donné leur place « pour un bonnet d'évêque. »

On dansait le menuet ou la gavotte, portés à leur perfection par Vestris, sur de la musique exquise et allègre, ou tendre et lente, ou simple et grave, écrite par Haydn, Mozart ou Beethoven, ces inspirés. Ces danses plutôt que d'autres, à coup sûr par réaction, mais aussi parce que l'on s'y abordait avec mesure, élégance et courtoisie, saluts et révérences, que l'attitude et l'atour y gardaient rythme et bel aspect, parce que surtout cavaliers et dames y figuraient toujours face à face ou accouplés, qui s'étaient rapprochés et choisis au gré de l'obscur instinct des sympathies et des affinités. Et tout ce qui naissait ou palpitait dans les âmes, sous ces dehors polis, se trahissait seulement, chez les femmes, par l'attention subite du visage ou le battement des cils, le pli attendri de la lèvre, où le baiser se devinait, la langueur de l'allure, chez les hommes, par la ferveur de l'abord, ou par un geste échappé de frôlement et d'enveloppement... inoubliables frissons.

Dans les maisons où la musique était particulièrement aimée, on achevait la soirée par un morceau de chant. Il va sans dire pour voix seule et pour voix de femme. Celle qui chantait était toujours la même. Elle possédait une voix de contralto rare et troublante, au timbre gras et métallique, limpide et nourri, et dont les notes basses, sombres et sans fond faisaient froid dans la chair. La diction valait l'accent. Languide et ardente à la fois, elle surprenait et captivait. Chanter ainsi n'était point chanter,

mais respirer divinement. On l'accompagnait du violoncelle, aucun clavecin au monde ne pouvant s'unir à ce soupir féminin. Elle était émouvante surtout dans les récitatifs de Glück. Lorsque l'instrument profond et la voix poignante chantaient, mêlés, l'air d'Orphée, si pur et si désespéré, où la note parfois se déchire comme un sanglot, ils emplissaient les cœurs d'échos pathétiques qui les hantaient longtemps. Ils faisaient revivre des adieux assoupis et lointains que l'on avait cru effacés. Pour elle, le dernier cri éteint, elle s'asseyait silencieuse, à l'écart, son pâle et fin visage plus pâle qu'avant, renversé contre le dossier, les yeux mi-clos, de grands yeux d'Orient qui se souvenaient et regrettaient, et elle restait immobile, apaisant en elle les ondes douloureuses de la lamentation, ou cherchant à arrêter des larmes prêtes... Qui saura pourquoi ?

Elle s'appelait Elvire d'A... Ce n'était point celle du grand Cygne humain, mais elle eût été digne de l'être, d'entendre jeter à ses pieds le cri prophétique :

Et les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours!

XVII. — LE VOYAGE

Pour une fois, j'ai mis la charrue avant les bœufs... Je n'ai point dit comment on se rendait à ces réunions. Celles du Houga, petite cité de l'Armagnac-Noir, où mes toiles peintes furent si souvent dressées, étaient particulièrement courues. Les gens y venaient de partout, du Nord, de l'Est, du Sud, de Monlezun, d'Estang, de Magnan, de Nogaro, du Lin, de Riscle; et du Sud-Ouest et de l'Ouest, de la Lande immense, d'Aire, de Saint-Sever, de Mont-de-Marsan ; des paroisses dont on entendait les cloches pour peu que le vent portât, et de celles dont le canon tonnant pour la fête locale n'éveillait pas un écho dans le premier silence même de la nuit. Les riverains de la voie régionale roulaient en berline, au claquement des fouets, au tintement des grelots, le reste des invités cheminait laborieusement, les hommes à cheval, les femmes en char à bœufs. On n'avait pas la patience d'attendre un temps assis. On s'inquiétait bien du passage des lunes : on calculait avec la chute des grandes pluies : mais si le ciel trompait les prévi-

sions, tant pis, on enfourchait son double-bidet, on tendait « l'aubanèque, » et en avant.

On appelait double-bidet un petit cheval du pays, disparu depuis, de 1 m. 45 à 47, massif, musclé, de crins rudes, et bourru d'aspect comme de caractère. On vantait sa solidité, son endurance, son ardeur, sa sobriété rare. Il n'entendait jamais sonner le crible. Montés là-dessus, sur des selles rembourrées, l'étrier chaussé à fond, ces messieurs se tiraient de toutes les boues, comme les pies, et escortaient sans incidents le char de ces dames. Ce char était planchéié, couvert, en forme de tonnelle, par « l'aubanèque, » faite d'une forte toile imperméable tendue sur des cercles de bois épais, fixés aux ridelles; et attelé de bœufs sûrs qu'un bouvier conduisait à pied, de la voix et de l'aiguillon, ou assis à l'avant, les pieds sur le timon, quand le chemin devenait trop difficile. Des matelas garnissaient l'intérieur avec des peaux de mouton ou des couvertures suivant la saison, sur lesquels ces dames s'étendaient; et sous les essieux un long coffre à deux compartiments contenait, d'un côté, les vêtements du soir, de l'autre les vivres. Car on dînait, à midi, en route, au pied d'une cépée, au bord d'un ruisseau, à l'ombre ou au soleil, au gré du ciel. On faisait un repas froid, avec un fond de foie gras à étendre sur le pain, et puis une rasade de vin bouché, allégé de l'eau qui courait. Les femmes descendaient et remontaient sur le timon abaissé jusqu'au sol, au poing des cavaliers. Et puis de nouveau : ha! Bouet, ha! Marty, le char repartait, roulant, tanguant, gémissant d'ornière en ornière.

A l'ordinaire, on parvenait heureusement. Mais il fallait s'attendre à des surprises. Ceux de la Lande, du plus loin, mettaient parfois tout un jour. Ils traversaient une étendue plate et sans fin, tantôt nue, semée de marécages, coupée de cours d'eau sur lit rouge d'alios, par-dessus lesquels on jetait des ponts de rondins; tantôt peuplée de la multitude des pins droits, aux fûts dévêtus. Il arrivait qu'on s'envasait sans y prendre garde; qu'un orage gonflait le ruisseau et emportait le pont; qu'on se trompait de sente, au milieu du réseau de pistes pareilles se croisant au pied des colonnades végétales, sans que rien n'en indiquât la bifurcation, hormis de loin en loin un arbousier décharné ou un chêne-liège à demi décortiqué, formant borne, planté à un tournant, que le temps et l'homme

avaient épargné. Pour peu qu'on s'attardât à rebrouser chemin, à chercher un gué, à désembourber le véhicule, le crépuscule gagnait, et la halte s'imposait... Comment poursuivre sur ce terrain douteux, parmi cette forêt de piliers uniformes? Et c'était partout, alentour, le vide, la même solitude d'espace primitif...

Le site à ce moment, les nuits sans lune, ou les nuits nuageuses livrées au vent, que ce fût sur la lande nue ou dans la pignada, quand l'obscurité s'appesantissait, que le vent se ruait dans l'étendue ouverte ou se heurtait en sifflant aux cimes, était plein d'incertitude et d'inquiétude. On entendait s'élever bientôt les voix des bêtes sauvages pullulant alors, à l'abri des coups de l'homme, dans ces immensités propices à la fuite, tous les cris multipliés par le silence ou la rafale. C'était le ululement des oiseaux de l'ombre, le miaulement d'un renard en amour, le grognement sourd d'un sanglier qui trottait en brisant les branches, ou encore le glapissement bref d'un épervier qui se perchait las de meurtre, et même le hurlement prolongé de loups à la chasse, dont on voyait les yeux errants, au ras du sol, luire comme des feux-follets.

Les femmes, sur leur lit de fortune, écoutaient frissonnantes ces fracas et ces abois, les voix inarticulées des bêtes surtout, qui s'appelaient et se répondaient cependant, et révélaient tant d'appétits hostiles, et elles parlaient bas à travers la toile à leurs compagnons qui, descendus de cheval, appuyés aux roues, la bride au bras, piétinaient dans le sable lourd, en attendant la première lueur de l'aube qui filtre à travers la nue comme un regard entre des paupières. Quelquefois l'une d'elles oppressée demandait qu'on allât voir, qu'on fouillât l'environ, pour écarter ces bandes animales qui semblaient flairer dans l'ombre, et quelqu'un se détachait : mais en vain; à peine il avait disparu, l'encerclement des pas et des voix reprenait.

Des êtres mystérieux s'en mêlaient : « las Hadettos, » les Hadettes si légers, graciles, presque impalpables, qui habitent le creux des rochers, des arbres, des vieux murs, et « voyagent » la nuit durant. Tout le monde les connaît chez nous. Ils passent leur temps à se divertir aux dépens de l'homme, l'assaillant de leurs espièglerie, lui, ses bêtes, les choses de la maison. Sans méchanceté au reste. Ils rendent même de

menus services. Pénétrant partout, ils balaient la cuisine laissée sale, emplissent les arrosoirs laissés vides, avec un rien de bois entretiennent le feu, que les ménagères le matin trouvent allumé. On ne saurait mettre leur existence en doute. Ceux qui se lèvent à la pointe de l'aube, voient souvent, à la lisière d'un bois, comme un essaim bourdonnant de personnages minuscules qui s'agitent, qui se hâtent de ramasser leur linge le long des buissons. Ce sont eux. Les incrédules parlent bien de toiles d'araignées, tissées pendant la nuit, et glacées de rosée ; mais on sait qu'il n'en est rien.

Ici, les Hadettes se permettaient des privautés. Ils se glissaient sous l'aubanèque, parmi les femmes couchées. Ils se coulaient près d'elles, ils les contemplaient, effleuraient du doigt leurs cheveux, caressaient du souffle leurs yeux, dégrafaient un bijou sur un sein palpitant, jouaient aux amants avec des mots câlins, mais si murmurés, si soupirés qu'ils étaient plutôt devinés que perçus. Les plus hardis s'octroyaient des faveurs plus douces encore. Et certaines, qui fleuraient le printemps comme un sentier des bois, que la fatigue avait endormies, s'éveillaient tout à coup, furtivement baisées sur la bouche.

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

(A suivre.)

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

LORD CURZON EN VOYAGE[1]

Les papiers du *Foreign Office* ne sont pas mes affaires, mais enfin on se souvient de certaines « Notes Curzon, » qui n'étaient pas des billets doux, et toute la presse s'est inquiétée de savoir cet été si le séjour de l'auteur dans une ville d'eaux célèbre n'aurait pas un effet calmant sur les relations diplomatiques. On est naturellement curieux de connaître un personnage dont un froncement de sourcils consterne une moitié de l'Europe. Le voici justement peint par la personne qui, sans doute, l'aime le mieux au monde : on s'en rapportera à lord Curzon lui-même. Pendant cette cure de Bagnoles, où on le croyait occupé des affaires du monde, il était en train de mettre en ordre un volume de souvenirs et de corriger les épreuves de ses *Récits de voyage*.

C'est assez la tradition des hommes d'État anglais que d'avoir, en dehors de la vie politique, un intérêt intellectuel, une Muse qu'ils retrouvent dans les intervalles du pouvoir. On trouverait sans peine à la Chambre des Lords le personnel d'une Académie. Cela remonte à leur aîné et leur ancêtre à tous, l'auteur du *Novum organum*, le chancelier Bacon : et cela est si bien dans les habitudes du pays, qu'il a

(1) *Tales of Travel, by the Marquess Curzon of Kedleston, gold medalist (1895) and President (1911-1914) of the Royal geographical Society*, 1 vol. gr. in-8 illustré. Londres, Hodder and Stoughton Edit., 1923.

paru tout simple de lui attribuer par-dessus le marché les œuvres de Shakspeare. Lord Curzon n'est qu'un voyageur, et ce nous est tout avantage. On dit que pour connaître un homme, il faut l'avoir vu chez lui. Peut-être le connaît-on mieux encore en voyage. Quinze jours hors du logis nous renseignent sur son humeur mieux que des années d'intimité. C'est une épreuve fatale à beaucoup d'amitiés. Quelle imprudence, si on le savait, que la coutume du voyage de noces! Mais, pour le curieux de la nature humaine, rien de tel que le voyage pour observer les qualités et les défauts des gens. Aussi doit-on se féliciter de l'occasion que nous offre M. le marquis Curzon de nous prendre dans sa compagnie. Et ses récits de voyage, s'ils ne nous apprennent rien de plus, nous serviront du moins à connaître le voyageur.

Depuis qu'il a l'âge d'homme, lord Curzon voyage. Il se donne ce plaisir plusieurs mois de l'année, et y consacre encore le plus clair de ses vacances parlementaires. Ce goût l'a entraîné sur toutes les mers du monde, des bords de la Méditerranée aux golfes de la mer de Chine. « Contempler les plus beaux spectacles de la nature, les grandes reliques du passé; essayer de m'instruire dans les choses de l'Orient, et de comprendre ainsi les devoirs et l'avenir de l'Angleterre dans le monde, » tel fut, depuis sa jeunesse, le double objet de son existence. Le jeune Lord avait des curiosités de savant et de géographe. Il était né explorateur. « *La médaille d'or de la Société royale de Géographie m'a fait plus de plaisir que tous les honneurs du ministère;* et tout le temps que j'ai pu dérober à la politique, jusqu'au jour où j'en suis devenu le prisonnier, je l'ai consacré à la poursuite de mes vieilles amours. »

Pourquoi disent-ils tous la même chose? Singulière habitude de faire le dégoûté! Ce refrain n'est pas inconnu : quelqu'un en a déjà tiré de beaux effets. C'est cet ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne, qui ne retrouvait pas dans son palais de Rome le bonheur qu'éprouvait le jeune vagabond sous la hutte de Céluta ou sous la tente arabe du pèlerin de Jérusalem. Lord Curzon, arrivé au faîte des honneurs, ne manque pas à se draper de ce contraste :

J'éprouve presque de la surprise à me rappeler que c'est moi, l'homme d'État mûr et sédentaire qui, il y a trente ans, tirais le mouflon dans le Pamir, pensai sombrer dans un typhon sur les côtes

de l'Annam et passai pour assassiné au fond de l'Afghanistan. Je redeviens le jeune nomade lapidé sur les quais de Valence par la rage espagnole ; qui escaladais de nuit par trois pieds de neige le cratère de l'Etna, pour assister au lever de l'aurore sur le paysage de la Sicile et de la mer Tyrrhénienne ; qui ai vu, par une autre aurore, le pic d'Adam projeter son cône d'ombre sur les masses de vapeurs qui s'élèvent du fond des vallées de Ceylan ; qui fus l'hôte de l'émir Abdur-Rhaman dans sa capitale de Caboul, et celui du Mehtar de Chitral, assassiné bientôt après ; qui un jour arrêtais le bonze d'un couvent de Corée, qui me volait ma montre et ma bourse, et un autre jour me voyais arrêté moi-même comme espion à Wakhan ; qui fis naufrage sur la côte dalmate et reconnus la source de l'Oxus; *auteur d'écrits de voyage qui trouvent encore des lecteurs, et qui sont même plus recherchés qu'autrefois; et qui, étudiant à Oxford, et concourant pour un prix, rédigeais ma copie dans la cabine du bateau du Nil.*

Le ton de ce morceau est suffisamment satisfait. L'auteur nous promet une *Philosophie du voyage*. Comprendra-t-elle la modestie ? Mais il y a voyages et voyages. Dans la grande famille errante, il est des esprits de plus d'une espèce. Le voyage est d'abord une des formes éternelles de l'instinct d'aventure : il peut être le génie de la curiosité, le goût du risque et de l'inconnu, la vaste sympathie humaine qui fait le charme immortel d'Ulysse. Il peut être le tourment de l'action, l'amour de l'ascétisme et de la vie héroïque : il fait alors le missionnaire, l'apôtre et le soldat, ce qu'il y a de plus mâle et de plus noble dans l'aristocratie des âmes. Descendez quelques degrés, substituez à la foi et au don de soi l'appât du gain, vous avez le marchand, le colon, qui sont encore de grandes races d'hommes et souvent des pionniers de la civilisation ; remplacez la flamme charitable par la soif de connaître, voilà l'explorateur. Ces quatre groupes sont de la grande famille. Tous sont les fils du rêve, des hommes qui font bien les affaires de l'homme. Ils forment, en quelque sorte, l'armée active du genre humain.

Mais à côté de cette troupe d'élite, il y a l'espèce des amateurs, des dilettantes, des touristes, chez qui le goût des voyages n'est qu'une imitation et une forme de l'inquiétude. Cette race non plus n'est pas nouvelle : le type en est cet Hadrien qui, après avoir visité ses États, passa le reste de sa vie à en faire

reproduire les principales curiosités dans les jardins de sa villa : cette fameuse villa, abrégé des merveilles de l'univers, et le modèle du *fouillis* que nous connaissons précisément sous le nom de jardins anglais. Ajoutons, en revanche, qu'il est assez romain de voir un jeune *fellow* se préparer aux affaires en faisant le tour du propriétaire dans les diverses parties de l'Empire, et parcourir en héritier ce domaine sur lequel le soleil ne se couche jamais. C'est un apprentissage de futur vice-roi des Indes. On conviendra que cette éducation forme des hommes assez différents de ceux que produit la vie de bureau ou la politique des mares électorales. C'est autre chose de s'être promené de l'Himalaya au Cap et dans les deux Amériques, que d'avoir tout appris, de neuf heures à minuit, dans les parlotes et les soucoupes du Café du Commerce.

Cela dit, il ne faut pas trop s'exagérer les résultats de ce nouveau voyage du jeune Anacharsis. Avoir tiré du gibier rare, très loin de Piccadilly, avoir fait l'ascension de montagnes distinguées, dans des conditions que les agences ne procurent pas, être allé au bout du monde en quête de sensations, qu'est-ce que cela prouve ? C'est une question d'argent et de loisir. Il n'y a pas de quoi en tirer vanité. On admire un P. de Foucaud, cette colonne du désert qui, dans la solitude des rochers du Tafilalet, propose aux barbares le modèle de la vertu chrétienne; on admire un Brazza, un Livingstone, la poignée de braves de la mission Marchand; on admire des hommes qui ont fait quelque chose. On n'admire pas un spectateur, qui n'a rien fait que par plaisir, quand il aurait été en Chine ou dans la lune pour cueillir ce plaisir.

Là comme ailleurs, les hommes se classent par leur utilité. C'est une affaire de services. Notre voyageur le sait bien. C'est la marotte des gens du monde, d'être pris pour des professionnels. Être autre chose que le personnage de luxe, l'éternel passager de première classe, se faire prendre au sérieux en dehors de son rang comme quelqu'un du métier, est l'ambition avouable et touchante de ce grand seigneur. L'exploration est son violon d'Ingres. Je ne suis pas en mesure de juger la valeur scientifique de son expédition aux sources de l'Oxus, mais je conçois qu'il en soit fier. J'imagine que Chateaubriand, s'il avait existé de son temps une Société de Géographie, n'aurait pas eu de plus grand plaisir que d'en être élu président, pour son projet

de découverte du Passage du Nord-Ouest. Et il est véritable que parmi les morceaux dont se compose le nouveau recueil de Lord Curzon, il s'en trouve deux ou trois qui présentent la forme de « Mémoires, » et qui feraient merveille comme sujets de lectures savantes. La longue dissertation sur les *Sables qui chantent*, ou la discussion critique sur la *Voix de Memnon*, sont d'excellents modèles de ce genre d'investigations sur des curiosités d'histoire naturelle.

Mais à ces morceaux d'apparat pour séances académiques, je préfère de beaucoup le reste du volume. L'auteur s'y montre moins guindé et, si j'ose dire, au naturel. Il n'est d'ailleurs pas très facile de donner une idée de ces quinze ou vingt fragments, qui nous offrent, au petit bonheur, les pages ou les feuillets décousus d'un journal : on passe des danses de Kairouan à une *corrida* de Séville, de là aux funérailles de Victor-Emmanuel, à une scène de boxe dans un théâtre de Tokio; un mot de Li-Hung-Chang, un souvenir d'un rendez-vous d'officiers de Kipling dans la haute vallée de l'Indus, à la frontière du Cachemire, des notes de route, des anecdotes d'Égypte, de Perse, de Sainte-Hélène, des Indes, forment un album un peu bigarré, le type de ce qu'on appelait autrefois des *Mélanges*. On sent que l'auteur a voulu se distraire des affaires, en faisant appel à tout ce qu'il avait de souvenirs piquants. Il évoque à bâtons rompus les meilleurs traits de son répertoire. Il conte bien, vivement, en soignant un peu ses effets; il s'écoute parler, en homme accoutumé à ne pas être interrompu, moins en causeur qu'en orateur, mais non sans agrément ni même sans esprit. Toute une partie de ces souvenirs est groupée sous le titre d'*Humour*. On ne s'attendait pas que lord Curzon eût le sourire. Nous le voyons arriver à Kairouan par hasard le même jour que le général Boulanger, et se faire passer auprès des indigènes pour le fils du général. Le fils Boulanger! Qui eût dit que le marquis Curzon se fût permis, même en Afrique, une pareille mystification? Mais à la guerre comme à la guerre! Ce n'est pas la seule fois que l'auteur a eu recours à de semblables supercheries. Il nous raconte en grand détail comment, pour sa visite à l'Émir de Caboul, il s'était combiné, pour en imposer à cet Oriental, un costume de carnaval, un uniforme de charlatan ou de général d'opérette avec de prodigieuses épaulettes, une quincaillerie de crachats achetés au décrochez-moi-ça, des

bottes de dentiste et un sabre de mameluck : dans cet équipage, il devait donner en effet une brillante impression de la grandeur britannique.

Sans doute, l'inconvénient du genre, c'est que tout se passe à la première personne, et que le narrateur reste toujours en scène. Toujours lui, lui partout. Quand je dis l'inconvénient, je parle de nos habitudes : nous trouvons le *moi* haïssable. Mais notre voyageur n'a pas la même opinion. Il en a au contraire une très bonne de lui-même. Il serait surpris de lasser le public, en l'entretenant de ses aventures, et se montrant à lui dans des décors pompeux : lord Curzon en vice-roi des Indes, lord Curzon aux chutes du Zambèze (trente pages de Zambèze!) Il ne faut pas se tromper à la bonhomie de certains récits. L'auteur veut bien faire sourire, mais l'idée de sa supériorité ne l'abandonne pas un moment. Admirez, semble-t-il nous dire à chaque nouvel épisode, quel don de double vue, quelle finesse, quel sang-froid, quelle présence d'esprit!...

Ah! il n'est pas facile de lui en remontrer. C'est un grand redresseur de torts que lord Curzon. On ne lui en donne pas aisément à garder. Il sait tout, et quelque chose encore. Sa joie est d'en savoir plus long que tout le monde, de « coller » les gens du pays. Il faut le suivre à Lucknow, où on lui montrait l'inscription qui rappelle la mort de sir Henry Lawrence, tué en 1857 pendant la révolte des Cipayes : « Avec votre permission, Sir Henry n'est pas mort dans cette chambre; je vais vous montrer l'endroit dans la pièce à côté. » Et il se trouve qu'il avait raison. Ou encore, arrivant pour la première fois à Sainte-Hélène, comme le consul de France conduisait quelques visiteurs et leur faisait les honneurs du salon de Longwood : « Pardonnez-moi, fait le nouveau venu, cette pièce n'était pas le salon, mais le billard. — Puisque monsieur connaît la maison mieux que moi, repart le consul, qu'il nous fasse donc l'honneur de conduire la visite. — C'est ainsi, poursuit lord Curzon, *que je fis le guide dans une maison que je n'avais jamais vue.* » Et il ajoute que le consul proposa plaisamment de l'engager à titre officiel.

On n'est trahi que par soi-même. Ces traits expliquent bien des choses de la politique contemporaine. Cette assurance, cette omniscience, ce goût de corriger les gens et de leur faire la leçon, l'auteur ne les quitte pas comme ses habits de voyage. Il

ne doit pas être aisé de troubler ce personnage définitif dans l'idée de sa certitude et dans le sentiment de son infaillibilité.

Le morceau le plus curieux du livre est assurément le récit du séjour que lord Curzon fit, en 1894, à Caboul, capitale de l'Afghanistan, chez l'émir Abdur-Rhaman Khan. C'était un type d'aventurier et de despote oriental, une espèce de fauve à demi civilisé, à la manière d'Ivan le Terrible, mélange de ruse, d'énergie et de férocité et qui, dans l'anarchie qui ruine ce pays, s'appuyant tantôt sur les Russes, tantôt sur les Anglais, avait fini par gagner la confiance de ces derniers et par monter grâce à eux sur le trône autrefois occupé par son père. Il ne savait pas lire à vingt ans. A cinquante ans, après une vie de condottière et de bandit, une vie de batailles, de succès, de revers, de prison et d'exil, l'ancien forban était devenu, depuis quinze ans, le prince d'un État où il ramenait l'ordre par la terreur, et où sa politique d'astuce capricieuse alarmait ses puissants voisins, les neutralisait l'un par l'autre. Réfugié à Samarkand, il avait appris le russe en cachette, pour surprendre sans donner l'éveil ce qui se disait devant lui. Ce barbare taillé en hercule, d'une vigueur extraordinaire, le visage encadré d'une barbe noire qui lui faisait un masque de lion, était certainement du bois dont on fait les grands hommes. Il ne lui manquait sans doute qu'un théâtre plus vaste ou des circonstances favorables, pour faire parler de lui dans le monde. Un pareil homme au moyen-âge, c'est Tamerlan ou Gengis-Khan. Au XIXe siècle, au temps de l'ordre moral et de l'économie politique, coincé entre deux grands Empires européens, il n'était plus qu'un tyran de province, le maître absolu d'un petit pays de montagnes, où il faisait la pluie et le beau temps. C'est ce vassal inquiétant que le jeune voyageur se proposait d'apprivoiser, et ce fut sans doute le but secret de son expédition aux sources de l'Oxus. On peut croire que dans cette occasion la science n'était que le prétexte. C'est pour lui faire impression qu'il imagina le costume tintamarresque que j'ai décrit plus haut. L'Émir le reçut dans son Louvre et pendant quinze jours, sous le couvert de la géographie, le jeune homme fut l'hôte de ce personnage formidable.

De dire lequel fut la dupe de l'autre, ce n'est pas mon objet : je ne me charge pas de débrouiller les manœuvres retorses,

la politique à triple fond du Machiavel afghan. Je crois saisir que le vice-roi des Indes eut parfois des déboires avec son redoutable « frère. » Mais il se flattait que ces nuages n'étaient rien de sérieux et que le cœur restait à lui : il croyait lire dans son jeu et avoir dans sa poche la clef de son caractère. En effet, le rusé compère avait réussi à le persuader de sa fidélité, et il en profitait pour n'en faire qu'à sa tête. Il lui envoyait de beaux compliments de mariage en persan, et ajoutait cette flèche du Parthe : « Si *elle* te trompe, je suis sûr que ce sera ta faute. » Ce trait d'ironie paysanne ravit le diplomate. Les deux hommes étaient enchantés l'un de l'autre, mais le plus séduit des deux fut assurément le jeune Lord. Il était fier de sa conquête. Il regarde ce fuyant ami comme une sorte d'animal sauvage, incapable d'être tout à fait domestiqué, mais dont les incartades amusent et ne peuvent être dangereuses pour le propriétaire. C'était peut-être beaucoup dire.

C'est là le fond de la comédie qui se joue entre les deux interlocuteurs dans le Sérail de Caboul, et que lord Curzon nous rapporte comme un de ses triomphes personnels et l'un de ses plus beaux succès diplomatiques. Il est visiblement charmé d'être le premier Européen reçu familièrement par ce personnage inabordable, et d'avoir accès dans ce pays impraticable aux étrangers. Il ne se tient pas d'aise de rencontrer ce spécimen d'une faune disparue. Parlez-moi d'un roi qui vous a expédié, branché, empalé, décapité cent vingt mille de ses sujets, et fait crever les yeux à quinze ou vingt mille autres ! Voilà un homme ! On sent que le jeune Lord, devant de tels actes d'autorité, est béant d'admiration. Cela rafraîchit, quand on sort de nos misérables pays de suffrage universel. Qu'est-ce que nos monarchies constitutionnelles, qu'est-ce que nos poussives machines parlementaires, auprès de cet autocrate et de ce coupeur de têtes ? Comme de pareilles méthodes simplifient le Gouvernement ! Puisqu'il n'y a plus moyen d'être Napoléon, je crois que, s'il n'était pas M. le marquis Curzon, l'auteur ne souhaiterait d'échanger son sort que pour celui du Khan de l'Afghanistan.

Il s'était chargé d'inviter sa nouvelle conquête à Londres, pour faire visite à la reine Victoria. Rien de plus divertissant que l'entretien où le vieux drôle, avec une feinte naïveté et une profonde finesse rustique, pose ses conditions et fixe le

programme d'une réception exorbitante. Il y avait de quoi suffoquer le grand maître des cérémonies. Jamais, au grand jamais, Westminster n'eût rien vu de pareil. Le projet n'eut d'ailleurs pas de suite : l'Émir ne pouvait se permettre une absence de six mois. Lui qui refusait de se laisser endormir un quart d'heure pour se faire arracher une dent, de peur d'assassinat, allait-il s'accorder un voyage de vacances ? Dieu sait ce qui arriverait, dès qu'il aurait le dos tourné ! L'idée d'un tel déplacement pouvait caresser sa vanité : il avait trop d'esprit pour se laisser prendre à ces mirages. Comme tous les Orientaux, il avait un mépris sans bornes pour l'Europe : il lui plaisait de s'en servir et de l'humilier en imagination, mais d'aller en personne dans ce pays de chiens pourris ne lui disait rien qui vaille.

A cela près qu'il se méfiait de tout, qu'il n'était jamais sûr de ne pas être empoisonné dans son café, et qu'il avait en permanence, à tout événement, six chevaux sellés et chargés d'or, il est probable qu'aucun de ses contemporains, fût-ce le tout-puissant Guillaume ou le ploutocrate Rockfeller, n'a joui aussi complètement du pouvoir que ce roitelet de l'Afghanistan. J'irai plus loin : on peut soutenir qu'à tout prendre, avec ses méthodes pittoresques, à mille lieues de nos façons humanitaires, aucun d'eux n'a fait plus de bien que ce tyran extravagant. Dans notre monde juridique, formaliste, paperassier, nous n'avons plus l'idée de ce qu'est le pouvoir, j'entends le pouvoir sans limites, le pouvoir énorme, inconcevable, de disposer arbitrairement, uniquement et immédiatement, des vies, des biens, de l'honneur, des personnes et des fortunes. Au milieu de notre univers trop réglé, l'Émir de Caboul fait l'effet d'un personnage de conte de fées. Il avait une manière subite, fantasque et foudroyante d'administrer la justice, avec une sorte d'humour à la fois féroce et joyeux, qui fait penser à certains vizirs des *Mille et une nuits* ou à certaines scènes d'*Ubu-Roi*. Comme on lui reprochait d'avoir puni un innocent : « Bah ! dit-il, je le punis pour la prochaine fois ! » Ce qui était admirable, c'était l'invasion et l'imprévu de ses arrêts : ce n'était pas la même mort pour tous, l'égalité de la guillotine. Être tiré comme un boulet de canon, précipité au fond d'un puits, roué, écorché vif, à la bonne heure ! Voilà de l'imagination ! Un séducteur fut enterré nu jusqu'à la cein-

ture et arrosé d'eau froide. On était en hiver. Le malheureux gela dans son glaçon. « Ça le rafraîchira, » dit l'Émir. Une de ses femmes, trop galante, lui fut apportée dans un sac, et l'Émir, sans se lever, passa son sabre au travers. C'est ce goût de graduer, de proportionner les peines, qui fait de *l'Enfer* de Dante une lecture un peu plus variée que celle du *Code pénal*.

Il déployait dans cette fonction une fantaisie bouffonne, une ironie d'artiste réellement étourdissante. Il y a de ces anecdotes qui seraient dignes de figurer dans un répertoire de *folk-lore*, à côté du jugement de Salomon, comme des trouvailles de pince-sans-rire. Ce sont autant de petites fables que l'on pourrait intituler : *le Messager*, *le Général* et *le Ministre*. Le premier accourt hors d'haleine pour annoncer à l'Émir l'invasion d'une armée russe. La Russie était sa bête noire. « Combien sont-ils? » demande l'Émir, tout à fait incrédule. « Plus de vingt mille hommes, » fait le nouvelliste, croyant déjà tenir un bon *backschich*. « En récompense de ta peine, je t'accorde une place d'honneur pour assister à l'entrée de l'ennemi, sur la plus haute branche du premier arbre hors de la ville. Va te faire pendre, mon ami! » Ainsi fut fait. Il avait fait son favori d'un gamin de son corps de ballet, et l'avait élevé au grade de général. Je ne sais pour quelle faute cet officier encourut sa disgrâce. « Sauteur tu as commencé, dit l'Émir au coupable, sauteur tu finiras. Va remettre tes cottes, mon garçon! » Et le général dansa. Quoi de plus spirituel? L'anecdote du ministre prévaricateur n'est pas moins bonne, mais je préfère le dialogue suivant.

L'Émir. — Que dit-on de moi en Angleterre? Je veux toute la vérité.

Curzon. — On dit que Votre Altesse est un prince très puissant et très rigoureux, qui a réprimé durement les turbulents et les rebelles...

L'Émir (*après un temps*). — Y a-t-il en Angleterre un journal appelé le *Standard*? Est-ce un bon journal?

Curzon. — Je pense qu'en général il dit la vérité.

L'Émir. — Y a-t-il une ville du nom de Birmingham? Est-ce une grande ville? A-t-elle un bon gouvernement?

Curzon. — C'est une très grande ville de plus de huit cent mille âmes, et qui est très fière de sa municipalité.

L'ÉMIR. — Et Manchester? Est-ce aussi une grande ville comme Birmingham?

CURZON. — Sans doute, une très grande ville, qui passe pour bien administrée.

L'ÉMIR (*tirant de son habit une coupure de journal*). — Voici un extrait du *Standard*, qui est un bon journal, et qui prétend qu'à Manchester, qui est un modèle d'administration, il s'est commis l'année dernière *x* assassinats, et *x* à Birmingham; et on ajoute que plusieurs des coupables courent encore.

CURZON. — Si ce sont les statistiques officielles...

L'ÉMIR (*se tournant vers sa Cour*). — Combien y a-t-il de sujets dans mes États?

LA COUR. — Huit millions, Sire.

L'ÉMIR. — Et combien s'est-il commis de meurtres, l'année dernière, dans tout le territoire?

LA COUR. — Six, et tous les coupables ont été pris et exécutés.

L'ÉMIR. — *Et c'est nous qui sommes les barbares!*

Évidemment, cela n'est pas pour faire admirer sans réserve les bienfaits de la démocratie. Ah! si l'on pouvait gouverner sans la liberté de l'opinion, sans électeurs, sans les bavards du Parlement et de la presse, quel soulagement! Quel *ouf!* J'imagine que le grand *Tory*, l'élève de Salisbury, a rapporté de là-bas un surcroît de vénération pour les régimes forts, et un peu plus de dégoût pour la fange républicaine.

On voit qu'on ne perd pas son temps dans la société de notre voyageur. On apprend, chemin faisant, plus d'un trait qui en vaut la peine. Je ne crois pas trahir un secret en disant que le Secrétaire d'État au *Foreign Office* passe, même en Angleterre, pour un personnage gourmé. Mais nous ne savions pas tout. Il me semble que lord Curzon ajoute à son portrait une touche précieuse par une confidence comme celle-ci : « J'avoue que, quand j'irais à Tombouctou ou au Pôle Nord, *l'idée ne me viendrait pas de me passer d'emporter un habit de soirée.* Cet uniforme est reconnu dans l'univers entier pour l'enseigne et le passeport de la *respectability* et, au pis-aller, il suffira toujours pour obtenir une audience de n'importe quel potentat. »

Ce qui achève de surprendre chez ce grand voyageur, c'est l'absence de sympathie pour les spectacles qu'il décrit. Je ne parle pas ici des miracles de la nature, et de ce genre de curiosités que l'on appelle des *attractions* : ces phénomènes ou

ces prodiges me paraissent une des raisons les moins philosophiques qu'il y ait de se déranger Mais on demeure stupéfait qu'ayant fréquenté tant de races, coudoyé tant de peuples, le voyageur paraisse se mettre si peu en peine de les comprendre. Hormis un seul individu, en qui il a trouvé son homme, on est effaré de le voir promener sur la surface du monde son irréductible jugement d'aristocrate anglais : il s'étonne de la passion espagnole pour les courses de taureaux, par cette raison qu'il n'a jamais vu un public anglais huer un joueur maladroit ou un cheval battu ; il assiste à une représentation de lutteurs japonais, et ne comprend pas qu'elle se passe autrement qu'un *match* de boxe sur le *ring*. Il fait l'impossible pour obtenir de voir une danse d'Aïssaouas, et se borne à juger le spectacle « répugnant, » sans se demander ce que peut être une mécanique de l'enthousiasme qui arrive à élever les hommes au-dessus d'eux-mêmes et à modifier jusqu'aux conditions de la physiologie. Il entre dans toutes les boutiques, comme on fait à la foire, et reste dédaigneux, impassible, étranger.

En lisant ce morceau, du reste très bien venu, sur *les Tambours de Kairouan*, je me rappelais une des dernières pages de Loti, une page miraculeuse, qu'on a lue ici même dans ses *Suprêmes visions d'Orient*, sur une danse de derviches et sur ces religions profondes de là-bas, qui savent mettre en branle par la danse et le rythme des ressorts mystérieux de l'âme, procurent l'affranchissement, l'extase, le paradis. Comme le poète voit plus loin que le diplomate! Comme l'intuition de l'artiste pénètre, là où se heurte le réalisme du politique! Et, je ne sais pourquoi, la dernière image qui me reste en fermant le volume, c'est la vision fantastique d'un autre Ahasverus, d'un *gentleman* imperturbable, d'un éternel globe-trotter, correct, solennel, important, debout comme l'obélisque, allongeant sur le monde son ombre démesurée, au milieu du désert, en habit noir, — avec des épaulettes d'or.

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS DE LA NOUVELLE ÉNERGIE (1)

Le personnage le plus singulier d'un roman de M. Pierre Scize, *l'Or du temps*, est allé voir un vieil écrivain, Gérente, et le prie de lui donner un de ses ouvrages, dont il ferait un « film. » Le bonhomme n'a point envie de cet honneur, de cette affaire et, ne connaissant rien au « cinéma, » s'étonne qu'on y prenne aucun intérêt. « Je suis jeune, répond Georges Hovard, j'ai fait la guerre. C'est une rude école. J'ai mené des automobiles sur des routes défoncées par l'artillerie. Parfois, dans la nuit, quand la route descendait vers les lignes, on voyait s'épanouir des fusées multicolores et l'horizon s'éclairer comme par des éclairs de chaleur. On savait ce que cela signifiait : une batterie qui tire, des hommes renversés, des chairs saignantes, des agonies dans la boue ! Et pourtant, c'était beau comme un feu d'artifice inouï. C'était horriblement beau !... » Gérente ne dit pas non ; mais il ne sait pas où veut en venir son interlocuteur. Georges Hovard reprend : « De retour à Paris, nous sommes restés quelques-uns à sentir la nécessité d'élargir notre vie, d'intensifier le rythme de notre existence. De tant de dangers courus, un besoin nous est resté : nous voulons vivre dangereusement. Et pourtant, la vie nous attache à des besognes sans grandeur. Alors, nous nous sommes tournés vers tout ce qui restait d'aventureux autour de nous. Nous aimons l'avion, taillé comme une mouette et habité de ses moteurs vrombissants, l'auto qui avale l'horizon, les matches de boxe, les

(1) *L'Or du temps*, par M. Pierre Scize (Ferenczi); *L'Équipage*, par M. J. Kessel (Nouvelle revue française); *La Bête errante*, par M. Louis-Frédéric Rouquette (Ferenczi); *Savreux vainqueur*, par M. André d'Obey (id.); *L'Homme de la pampa*, par M. Jules Supervielle (Nouvelle revue française); *Le Fils Chèbre*, par M. Georges Imann (Grasset).

jeux périlleux des gymnastes, les bars anglais qui ressemblent à des fumoirs de paquebots, et le cinéma. — Le cinéma? — Oui, l'ivresse de décors nouveaux, de visions neuves, de sensations éperdues, de chevaux fous, de locomotives hurlantes sur les rails, de souples garçons défiant les éléments et les hommes. Sur l'écran tendu et frémissant passent les mille images que nous rêvons. Nos désirs s'assouvissent. Nous vivons! » Voilà ce que dit au vieil écrivain Gérente un vif jeune homme d'à-présent. Et la surprise, que nous partageons avec Gérente, n'est pas une raison de négliger de tels propos, si nous sommes curieux, — et comment ne pas l'être? — d'une jeunesse qui va substituer à nos préférences, à nos idées ou à nos habitudes, les siennes.

Georges Hovard, dans le roman de M. Pierre Scize, est un garçon très occupé de ses affaires et qui n'a pas de temps à perdre. Il n'essaye pas de formuler la profession de foi d'une génération française : il a résolu de persuader le vieux Gérente. Pourtant, ce Georges Hovard, l'auteur du roman l'a fait à la ressemblance de nos jeunes gens. Il l'a mis en activité, comme nos jeunes gens sont très actifs; et, s'il le charge d'énoncer les éléments d'une doctrine, c'est aussi que nos jeunes gens ont le goût d'affirmer leurs principes ou leurs désirs, leurs volontés. Je crois que les déclarations de Georges Hovard indiquent assez bien quelques traits ou caractères de l'esprit nouveau que la guerre a créé.

Or, dès la guerre, on a supposé, l'on a dit que, d'un tel événement qui bousculait l'ancien état de choses, qui suscitait un si grand émoi, d'immenses douleurs, des passions, des rancunes, et des vertus, naîtrait sans doute une littérature. Il paraissait probable que les poèmes et les contes des années tranquilles et un vieil usage des mots ne suffiraient pas à une jeune France que la guerre eût modifiée du tout au tout. L'on fut déçu, après cela, de ne pas voir la nouveauté se produire sans nul retard. On oubliait qu'il faut du temps pour que les faits se transforment en idées, plus de temps pour qu'ils se transforment en art. S'il est vrai que la secousse révolutionnaire et l'épopée impériale se retrouvent dans le splendide épanouissement de poésie que fut le romantisme, toujours est-il que les poètes de l'Empire ne sont qu'un Fontanes ou un Millevoye, petits poètes. Semblablement, s'il naît de la terrible guerre une littérature, cette littérature n'a pas encore fleuri à merveille; si nous en apercevons les premiers signes, elle n'aura pas été lente à venir.

Du reste, ce Georges Hovard n'est pas un littérateur et ses déclarations ne tracent pas un programme de littérature ; elles montrent, du moins, chez les jeunes gens qui reviennent de la guerre, une âme changée, cette âme et ses exigences. De rudes exigences : et nous sentons que les livres auxquels nous avons accoutumé de nous plaire ne contentent pas ce Georges Hovard et ses amis. La littérature, à la veille de la guerre, n'était pas très aventureuse. Les meilleurs écrivains, et les plus ingénieux, continuaient l'ouvrage des siècles français. Nos jeunes gens n'ont pas l'air de s'attacher volontiers à une tradition si belle et d'accepter aucune discipline. A leur avis, et qu'ils ne dissimulent pas, ils datent de la guerre. Ils disent : nous avons été à la guerre; voici les goûts, différents des vôtres, qu'elle nous a donnés. Si vous les invitez à examiner leurs goûts, à les réformer peut-être, jamais de la vie! Aussi bien, vous répondent-ils, nous sommes allés à l'école de la guerre, sans l'avoir ni désirée ni choisie; et voici comme elle nous a faits : ce n'est pas à refaire. Ils ont été si magnifiques à la guerre, ils ont si admirablement tourné la calamité en gloire, que leur excuse prend à bon droit le ton de l'orgueil. Il n'est pas un vieil écrivain qui ne subisse de grand cœur, et avec complaisance, leur prestige.

Et qui n'aperçoive aussi leur imprudence. Il y avait, en France, une idée de la littérature, élaborée au cours des âges, et lentement, par les plus beaux esprits; elle n'était pas épuisée, mais abondante et riche encore. Il nous semblait que les nouveaux venus, en la méditant à leur guise, en tireraient maints trésors. Seulement, les nouveaux venus se moquent de nos prévisions, n'ayant pas été à l'école de la littérature, mais à l'école de la guerre. Nous aimons, disent-ils, — et ils aiment toute sorte de choses qui n'avaient pas de noms, dans notre ancien vocabulaire, — l'avion, l'auto, les matches, les bars, le cinéma. C'est le langage de Georges Hovard; et j'entends bien que le cinéma est son affaire, son métier. Mais il en parle d'une façon qu'il faut qu'on sache qu'il y trouve ses goûts satisfaits, une ivresse, décors nouveaux, visions neuves, sensations (dit-il) éperdues, des chevaux fous, des locomotives hurlantes, de souples garçons qui défient les éléments et les hommes. Ce n'est pas le spectacle qui nous tentait, jadis ou naguère. Ce qui les tente ou les aguiche, nos jeunes gens, n'est-ce pas, de mille manières et de toutes les manières qu'on peut inventer, le spectacle de l'énergie?

La guerre leur a demandé beaucoup d'énergie. Elle a suscité en eux, sans ménagement, l'énergie dont elle avait besoin. La guerre

finie, cette énergie leur reste; et ils en jouent, les uns dans la vie, les autres dans l'art. Ils l'aiment, dans la vie, pour l'exercice qu'elle leur donne et les résultats qu'ils en tirent probablement; ils l'aiment, dans l'art, pour elle-même et fût-ce en dépit de ses conséquences. Ils ne l'ont pas inventée; mais ils en ont fait leur vertu de prédilection. Cette vertu de l'esprit, du cœur et de l'âme, du corps aussi, a de l'analogie avec la *virtù* que les Italiens de la Renaissance vantaient comme la première qualité de l'homme et pratiquaient avec entrain.

Nous préférions l'intelligence : nos jeunes gens préfèrent l'énergie. D'ailleurs, il n'est pas indispensable que l'une aille sans l'autre. Et je ne dis pas que l'intelligence à laquelle on accordait jadis ou naguère une prédilection véritable fût débile, infirme ou incapable de se manifester par des actes, ni que l'énergie dont nos jeunes gens sont enchantés se passe de l'intelligence. Mais, dans les goûts de Georges Hovard, tels qu'il les déclare au vieil écrivain Gérente, il y a beaucoup plus de vivacité ardente que de subtile méditation.

Le roman de M. Pierre Scize est bien remarquable. Son héros a premièrement l'intérêt de nous montrer, en pleine activité, un garçon d'à présent. Voulez-vous son portrait? « Vingt-cinq ans, maigre, musculeux, les yeux clairs, des cheveux courts, des complets stricts, une grande désinvolture d'allure. » Et puis? « On l'imaginait volontiers descendant d'une soixante chevaux, menant un yacht contre le vent, montant en avion, arpentant les couloirs des sleepings internationaux... » En fait, il prend l'omnibus, demeure à Paris et, dans un journal, tient la rubrique du cinéma. Petite existence, mais où il a grand air. Il est habile : voilà ce qu'on dit; mais son habileté a quelque chose de magnifique. Sa promptitude à conclure, à se décider : voilà son élégance. La liberté de son esprit, sa netteté, son alacrité le rendent joli. Rien ne l'encombre, ne l'embarrasse, ni les idées, ni les événements, ni les sentiments. Il a une maîtresse. On lui demande s'il l'aime; et il répond : « J'y tiens! » Voilà comme il remplace le vieux doux mot d'amour, et sa rêverie, par un mot de volonté vive. Georges Hovard n'est pas sentimental. Et M. Pierre Scize l'a mis en contraste, en conflit même, avec ce bonhomme Gérente, qui est d'hier ou d'avant-hier, qui est sentimental, entiché de ses tendres souvenirs. Bon romancier, M. Pierre Scize a le prinpal souci de bien conduire son anecdote; je ne crois pas qu'il ait eu le projet de nous peindre, en ces deux personnages de Georges Hovard et de Gérente, deux moments ou deux états successifs de la

sensibilité française : pourtant, c'est, à côté de l'anecdote, l'intérêt de son récit. Du reste, M. Pierre Scize, étant jeune, connaît mieux nos jeunes gens que nos vieillards. Son Georges Hovard me paraît plus réel que son Gérente. Le vieillard, une triste nuit, se dit : « Tout n'est-il donc que littérature, dans mon cœur ? Est-ce pour le naïf jeu d'assembler des mots que j'ai ainsi pleuré ma vie ? » Et le vieillard dit à Georges : » Voici que, revenu aux lieux de mon amour, je ne retrouve rien de ce qui faisait leur charme. Est-ce donc que ce charme était en moi seulement? Et alors, à quoi bon s'obstiner à poursuivre des images sans âme? » C'est la tristesse d'Olympio que prête à son Gérente M. Pierre Scize. Et Georges Hovard secoue le bonhomme : « Maître, je vous supplie de ne pas confondre votre aventure et votre roman... » Parce qu'il s'agit de tirer un « film » de ce roman ; l'aventure n'est qu'un souvenir à effacer, plutôt qu'à ressasser douloureusement... « Nous ne sommes pas des rêveurs. La nostalgie du passé déprime. Et l'impatience de demain fait vivre. Allons chercher les éléments de notre besogne. Et qu'à ce jour présent où nous vivons, vous et moi, suffise sa peine : les jours anciens se sont contentés de la leur. » Qui a raison? La question n'est que de savoir qui sera vaincu : le vieillard! Il fallait qu'il en fût ainsi; notre jeunesse ne connaît que la victoire.

Le roman de M. Pierre Scize, Gérente ne l'aurait pas écrit; Georges Hovard l'écrirait, s'il avait, avec sa jolie désinvolture, le talent preste et ingénieux d'un véritable romancier.

La nouvelle énergie anime, d'une façon très curieuse, un grand nombre de romans récents dont les auteurs sont très jeunes. L'un des plus parfaits, à mon avis, est *l'Équipage*, de M. Kessel.

Un roman de guerre, et un roman d'aviateurs. On y voit à merveille la vie d'une escadrille. Le jeune capitaine Thélis : une admirable figure, et d'une grâce ravissante, avec une force, une facile maîtrise et une grandeur simple qui sont délicieusement de chez nous. Les autres chefs ont leur caractère, leur sentiment de la vie, leur habitude que contraint la guerre, leur soumission particulière et originale, pour ainsi dire, aux circonstances, leur énergie. Deux personnages viennent au premier plan : le petit aspirant de vingt ans Herbillon, fier de son rôle et de son grade ; et, moins jeune, Maury, un lieutenant, digne garçon, brave et sûr de son devoir, mais triste. Herbillon et Maury, l'un pilote, l'autre observateur, forment un équipage. Ils sont, j'allais dire, les deux âmes, ils sont à eux deux l'âme unique de leur avion. Les qualités de l'un jointes aux qualités de

l'autre composent la volonté intelligente qui mène à ses fins la dangereuse machine. Or, il faut que ces deux hommes, pour être un bon équipage, — et le mauvais équipage serait perdu, — s'entendent bien soient exactement accordés. Une belle amitié les réunit.

Mais il se trouve qu'avant de se rencontrer ces deux hommes avaient, sans le savoir, un terrible sujet de haine réciproque. Le petit Herbillon, sa maîtresse, qui ne lui a pas dit comment elle s'appelle, est la femme de Maury. Maury aime sa femme; Herbillon, sa maîtresse. Tous deux aiment, sous deux noms différents, la même femme. Et ils n'ont pas le droit ni seulement la possibilité de se haïr, sous peine de chavirer l'avion, sous peine de mort.

On dira que cette anecdote paraît arrangée à plaisir. On dira qu'il n'est pas vraisemblable qu'Herbillon ne sache pas le nom de sa bien-aimée. Admettons-le, par complaisance. Mais que l'amant de la discrète Mme Maury devienne, par hasard, le compagnon de vol de Maury, c'est une malchance et, pour l'auteur, c'est une chance qui ne semble pas toute naturelle. Assurément! Et l'auteur n'abuse-t-il pas de notre crédulité? Il en abuse, avec l'entrain, la désinvolture, l'audace ou l'énergie de ces jeunes gens. Ils ne ménagent personne et disent à leur lecteur: c'est à prendre ou à laisser; voici le fait.

Au surplus, si M. Kessel s'était donné beaucoup de mal pour entourer de précautions l'invraisemblance de son récit, l'invraisemblance aurait le pire inconvénient de se voir davantage. Le stratagème de M. Kessel est plus habile et consiste à nous rendre complices de sa faute. Il nous amène à désirer de le croire. Son récit nous conduit à sa guise; nous renonçons le plus volontiers du monde aux objections que nous serions en mesure de lui adresser. Il nous conduit; et il nous entraîne. Alors, nous n'avons ni le temps ni même l'envie de le chicaner. Supposez que le pilote et l'observateur qui forment l'équipage d'un avion, pendant la guerre, soient deux rivaux d'amour, soient deux hommes que leur passion rend deux ennemis, comme le sont Herbillon et Maury... C'est invraisemblable?.... Supposez-le! Vous n'êtes plus à le supposer, vous le croyez, quand ils ont, en plein ciel et en plein péril, leur secret qui leur monte aux lèvres, à l'un pour l'aveu, à l'autre pour la vengeance. Alors, vous n'avez plus de doute; et vous sentez qu'il faut que l'une de ces deux énergies détruise l'autre.

Quel drame! Et c'est un livre bien composé, joliment écrit. L'auteur peint des âmes violentes; mais il garde, lui, la sérénité dont il a besoin pour être bon peintre. Ses personnages ne l'ont point

affolé. Il n'utilise pas leur frénésie comme un prétexte à maintes déraisons de pensée ou de style. Et il n'offense pas effrontément la grammaire, que nos jeunes gens, pour la plupart, traitent fort mal.

Je ne fais pas tous les mêmes compliments à M. Louis-Frédéric Rouquette. Il est moins attentif, moins réfléchi. Son livre, *la Bête errante*, « roman vécu du grand Nord canadien, » n'est presque pas un roman, presque pas un livre, mais plutôt une série de chapitres, en désordre. On peut l'ouvrir à une page, ou à une autre, lire un chapitre ; d'ailleurs, si vous lisez ce chapitre, vous lirez les autres, à la file, sans nul ennui, avec l'amusement le plus vif. Mais ce n'est pas une histoire qui se développe, qui va tout droit au dénouement : c'est une quantité d'aventures. Ou bien, n'est-ce pas, sous forme d'une espèce de roman, le journal de quelques mois aventureux? L'auteur a dédié son ouvrage « à tous les Errants, à tous les Chercheurs d'impossible ; » et il leur offre « ces pages vécues sous le Cercle polaire. » Dans un des chapitres, aux deux tiers du volume, « l'auteur intervient ; » il avoue qu'il intervient, mais il était là depuis la première page. Or, ce journal de quelques mois aventureux, l'auteur nous le déroule comme un film au cinéma. Je ne crois pas que ce soit là un modèle de composition littéraire ; et l'influence que le cinéma aurait sur la littérature serait périlleuse. Elle commence de se produire, cette influence. On ne doit pas s'en étonner ; Georges Havard, dans le roman de M. Pierre Scize, ne nous a-t-il pas avertis que nos jeunes gens trouvent sur l'écran les mille images de leur désir et de leur rêve, le remuement de leur énergie ?

Or, lisez le premier chapitre de *la Bête errante*. C'est d'abord un paysage du Canada septentrional : « L'hiver semble vouloir écraser les maisons. La rafale balaye Front-Street, faisant tourbillonner les flocons et détachant des paquets de neige aux cornes des toits... Le trait qui indique la rue s'efface et les trottoirs de bois surélevés sont nivelés. A deux cents mètres, trois carrés lumineux se découpent nettement sur le sol : les bars ou s'assemblent les joyeux garçons... » N'est-ce pas, sans couleur, avec de la lumière, avec son dessin parfaitement net, une image de cinéma?... Dans cette rue d'hiver et de neige, un homme chemine. Et il bute au rebord du trottoir, les bras en avant qui ouvrent la porte d'un bar ; il tombe, il s'étale au milieu de la salle. Et nous voici dans le bar : nouvelle image, le bar. Il y a les joyeux garçons, les chercheurs d'or du Klondike, drôles de gens, et turbulents ; les « dancing girls », parmi eux. Les drôles de gens et les filles jouent, soit aux dés, ou aux cartes. L'homme qui a si

étrangement fait son entrée dans la salle chaude a laissé la porte ouverte le temps de se relever, de rajuster son bonnet, de rattraper son sac de toile qui a roulé tout près du poêle. Et, par la porte, il vient du froid, du vent. On se fâche. L'homme ne s'en émeut pas. Il commande, au comptoir, un verre de lait. Du lait? Tandis que les autres boivent du whisky! Là-dessus, des quolibets. Entre les buveurs de whisky et le buveur de lait, querelle. Et une bataille. Peu s'en faut que les revolvers ne soient de la partie. Mais le nouveau venu a vite désarmé son adversaire. Alors, ce sera, les poings contre les poings, un rude échange de coups; le dernier, « bien placé au cœur, » envoie l'agresseur rouler par terre. Le nouveau venu, qu'on raillait quand il faisait une entrée de dégringolade, est le héros qu'on acclame sous le nom de l'Ouragan... N'est-ce pas une scène, où les paroles ne sont rien, qu'il vous semble voir sur l'écran? D'autres scènes font les autres chapitres de *la Bête errante*.

L'auteur mène ses personnages, et promptement, d'aventure en aventure. Il ne leur donne pas de repos; il ne leur accorde pas le loisir de songer à eux-mêmes et à leur destinée. « Seuls, dit-il, les héros de roman ou d'opéra éprouvent le besoin de philosopher et de broder sur des thèmes variés le motif de leur peine... » Leurs sentiments? « Ils sentent peser sur leur âme la lourde angoisse de la nuit polaire. La fatigue donne le vertige à leur cerveau. Le froid mord leur chair... Demain? Rien ne compte. Tout disparaît devant la minute présente. Ce n'est pas demain qu'il faut vivre, c'est maintenant, à l'instant précis où le pied se pose sur la piste incertaine. » Il s'agit pour eux, à tout moment, de ne pas mourir. Et, si vous dites que voilà une vie réduite à peu de chose, mais non : réduite au principal! Écoutez l'auteur, dans une minute qu'il veut bien causer avec vous : « L'action est tout. Sur les champs d'Alaska, des bouches du Yukon au delta de la Mackenzie, rien ne souffre la médiocrité. Il n'y a pas de place pour le *juste milieu*. Des extrêmes, oui, pas de compromissions. Toute la force ou toute la faiblesse. La sélection s'opère d'elle-même. Non la force brutale, mais l'âme la mieux trempée. Les nations dites civilisées meurent ou mourront de la bonne petite vie sans à-coups; elles passeront de l'immobilité à la mort sans transition et sans y prendre garde... Le destin est dans le cornet de cuir où se choquent les dés. Le vaincu n'est pas celui qui perd, mais celui qui passe. Celui-là s'élimine de lui-même, c'est le suicidé. Le perdant a vibré une minute, une heure, une vie. Il a vécu... » Voilà comme philosophe, ou médite, ou bien vous inflige,

vous assène son opinion l'auteur de *la Bête errante*. Nous avions autrefois une autre façon de présenter les idées que l'on appelle générales, de grouper autour d'elles leurs arguments, de préparer le sol où elles devaient s'épanouir, et de les rendre persuasives plutôt que très intimidantes. Nous tâchions de prévoir l'objection, de la devancer. Nous supposions l'incertitude : l'auteur de *la Bête errante* la traite comme une faiblesse du cœur et de l'esprit, la méprise, la nie. C'est ainsi que l'énergie se recommande, ou se commande; on secoue la mollesse de son interlocuteur. Nous avions peu d'énergie.

Le roman de *la Bête errante*, je l'avoue, me dérange de mes habitudes. Mais il me divertit le mieux du monde. Le talent de M. Louis-Frédéric Rouquette a quelque chose de brusque, et de brutal, qui n'est pas ce que je préfère, en fait de littérature, et qui m'enchante : beaucoup de talent, très singulier, très agité, bien surprenant.

M. André Obey, de qui j'avais lu *l'Enfant inquiet*, nous donne un *Savreux vainqueur*, « mœurs d'après-guerre : » et quelles mœurs ! nos régions dévastées par la guerre sont devenues, mettons, une brousse, un pays sauvage, où se démène ce grand sauvage de Savreux, un terrassier qui se transforme en un bandit formidable. Quel intérêt pouvons-nous prendre à ce bandit ? C'est un vainqueur, à sa manière ; et, dans le vol ou dans le crime, c'est un maître d'énergie.

L'enfant inquiet paraît avoir trouvé l'apaisement de son inquiétude : il admire les exploits de l'énergie. Est-ce qu'il approuve les délits de Savreux ? Non pas. Mais l'entrain de Savreux lui impose.

C'est un garçon, Savreux, qui n'a point l'esprit délié. Quand on lui apprend que la bonne femme qui l'a élevé vient de mourir, « il lui fallut trois bonnes heures pour éprouver quoi que ce fût. » M. Obey, l'auteur de *l'Enfant inquiet*, montrait une fine curiosité des sentiments les plus délicats, des pénombres de l'âme où les idées, les souvenirs et les prévisions naissent ensemble et ont ensemble un jeu subtil. Savreux n'a rien de tel à lui offrir. Seulement, Savreux, c'est un « homme de bronze à tête de marbre, qui commande d'un regard, avertit d'un haussement de sourcils, remercie d'un sourire césarien, charnu d'un impérial mépris. » Et il gouverne une équipe d'ouvriers aux « terrassements cyclopéens » des Forges Muller, près de Nancy, alors, Savreux, c'est « un prince noir vêtu de cuir, sous les pas duquel naît, éphémère, la cité d'argile où un peuple d'esclaves piocheurs arque l'échine, et qui a pour licteur Reyter, un terrassier danois, haut de deux mètres, hilare et stupide, mais au bras si noble qu'une chaîne de cuivre, à son poignet, semble un

joyau rare... » Un vigoureux terrassier, Savreux, un chef d'équipe sans timidité. M. Obey a beau nous le dire en un langage d'épopée, c'est à cela pourtant que se réduit son cher Savreux. Il l'admire tant qu'il lui veut une destinée mirifique. Et il en fait une espèce d'apache immense. Ce n'est pas grand chose, un apache? Mais si : c'est un héros. Savreux? Un prophète : il annonce la révolution; ses disciples l'écoutent, le croient, le suivent. Savreux? Un général : il a ses grognards, auxquels il promet, sinon le pillage en Lombardie après la traversée des Alpes, un fameux butin sur les routes. Il annonce la révolution, parce qu'il n'admet pas qu' « après une guerre comme ça » l'on reprenne la vie d'autrefois. Il dit à ses troupes : « Les gens n'ont pas encore trop gueulé parce qu'ils sont abrutis. C'est facile à comprendre. Mais laisse passer un hiver là-dessus, et tu m'en diras des nouvelles ! » Il est idiot. Seulement, il a de l'énergie.

Allons-nous admirer toute énergie, fût-elle inepte, ou mauvaise? Et, parce que la raison commande assez souvent qu'on se tienne tranquille, allons-nous préférer à toute sagesse une telle énergie d'un terrassier qui tourne mal? Savreux dit à un camarade : « Mon vieux, nulle part il n'y a assez de travail pour moi. Nulle part!... Ce que je voudrais, Matan, ce que je voudrais... » Oui, que veut-il? « Quelque chose qui prendrait ma vie, quelque chose... » Mais, quoi? Il ne le dit pas; il ne le sait pas. Il a trop d'énergie.

Le roman de M. Obey ne manque pas d'un attrait bizarre. Ce qui le gâte, et qui le rend assez drôle, c'est le contraste d'un sujet vulgaire, et que l'auteur veut ainsi, avec un style le plus étrangement fabriqué. Les phrases sont de rudes synthèses, comme ceci : « Un maillot de coton sans manches, cuirassant son poitrail mamelu, libérait ses bras rameux de veines, dont les mains pendaient, bestiales, à hauteur des genoux. » Des phrases, où l'on aperçoit le souvenir des Goncourt. Des phrases, où l'on croit deviner le souvenir de l'abbé Delille : « quinze centimètres d'acier triangulaire au bout d'un manche de corne; » c'est un couteau. Des phrases qu'il faudrait lire lentement, parce qu'il y a, sous chaque mot, des intentions à deviner; mais alors, à la fin de la longue phrase, vous avez oublié le commencement, sur quoi les derniers mots retombent. Du reste, l'auteur n'est pas un écrivain malhabile, mais un écrivain qui demande à son lecteur une attention vigilante et qui, en récompense, ne lui donne que les exploits de son terrassier formidable, un peu dérisoire.

Je veux bien admirer les prouesses de l'énergie; cependant

je voudrais qu'on ne lui consentît pas, avec trop de générosité, le sacrifice de toute l'humble vertu appelée raison. Petite vertu, débile et qui a besoin de l'énergie pour donner ici-bas tout son effet le meilleur. Mais l'énergie, sans la raison? M. Obey la trouve belle; je ne suis pas de son avis. M. Jules Supervielle, lui, ne méprise pas la raison : car il l'ignore. Il a imaginé d'écrire, sous le titre de *l'Homme de la Pampa*, un roman, tout un roman, qui est absurde, et qui a bien tout ce qu'il faut pour me déplaire, et qu'en dépit de tout j'ai trouvé charmant.

Voici la préface : « Rêves et vérité, farce, angoisse, j'ai écrit ce petit roman pour l'enfant que je fus et qui me demande des histoires. Elles ne sont pas toujours de son âge ni du mien, ce qui nous est l'occasion de voyager l'un vers l'autre et parfois de nous joindre à l'ombre de l'humain plaisir. » Après cela, êtes-vous avertis de ce qui vous attend?... Ce qui vous attend, c'est l'aventure de Guanamiru, l'homme de la Pampa, riche gaillard, possesseur de territoires immenses, de troupeaux innombrables, père de trente bâtards. Tout ça n'est rien. Mais il a plus d'énergie que personne. Et que n'a-t-il pas résolu? De bâtir un volcan. Ses volontés ne languissent pas. Et Guanamiru a son volcan, le met en feu, lui fait vomir lave et le reste. Il s'étonne que nul Européen n'ait encore songé à se bâtir un volcan : ces Européens de qui l'on célèbre l'intelligence et l'ingéniosité; sans doute sont-ils « trop prisonniers de leurs études classiques pour concevoir des projets nouveaux. » Guanamiru va leur montrer son volcan, va leur porter, au delà des mers, à Paris et dans le premier arrondissement, son Vésuve qu'il a nommé Futur. Pour déplacer cette montagne, il faudra des centaines de tombereaux? Jamais de la vie! Guanamiru met Futur dans une valise. Et Guanamiru fait la traversée de l'Océan. Les autres passagers lui déplaisent? Il les jette dans l'Océan... C'est un rêve, qu'on vous raconte? Pas du tout! C'est l'énergie de Guanamiru qui travaille. Il me semble qu'autrefois, si l'on avait imaginé de telles anecdotes, on les aurait inclinées à quelque signification de symbole ou d'allégorie. M. Supervielle n'en a aucunement le désir; et ses anecdotes, qui ne sont ni probables ni possibles, continuent de se dérouler après que Guanamiru est arrivé à Paris. Elles n'ont ni queue ni tête, comme on dit. Ne vous fâchez pas : il y en a de telles dans Rabelais, qui ne sont que folie, afin de vous divertir.

Guanamiru rencontre à Paris une fille, une Américaine. Elle lui dit : « Je suis celle que tu serais devenue si tu n'avais pas été un

homme. Ta sœur impassible. Je t'ai suivi depuis le jour où notre médecin de famille a dit : c'est un garçon. Et, pendant les quelques secondes qui précédèrent ce verdict, nos âmes se demandaient dans un coin lequel des deux se résoudrait à ne vivre qu'en fantôme... » Et vous croyez apercevoir une allusion, qui n'est pas claire, de ces mots à la ressemblance des âmes, aux hasards qui les déterminent, les séparent. Vous le croyez; vous n'en êtes pas sûr. En d'autres endroits, les plus nombreux, vous perdriez votre temps à essayer de traduire les images comme des rébus. L'auteur s'amuse. Vous amuse-t-il? Vous le direz. Je ne sais pourquoi il m'amuse. Il est absurde, je l'ai dit; mais il a une sorte de fantaisie gaie. Surtout l'auteur a une façon d'écrire extrêmement jolie, une élégance des mots les plus simples qu'il choisit avec goût, réunit avec art, une limpidité exquise de la phrase.

Voilà quelques romans de la nouvelle énergie, où peut-être sied-il de reconnaître une création de la guerre, une conséquence de l'énergie qu'elle a suscitée, qu'elle a utilisée, qu'elle a laissée un peu dépourvue après elle. Guanamiru, Savreux, les chercheurs d'or de l'Alaska, les aviateurs de *l'Équipage*, et Georges Hovard sont, de manières bien diverses, des héros, bons ou mauvais, ridicules ou admirables, tous des exemplaires de volonté ardente. Auprès d'eux, voyez le triste personnage que fait en ce monde le fils Chèbre, de M. Georges Imann. Il est tout à l'opposé de ces vaillants garçons. Pauvre fils Chèbre, qui n'a point de vices, mais qui n'a point de vertus. Romancier de talent, conteur habile, M. Georges Imann paraît avoir inventé son fils Chèbre comme le type de l'homme à qui manque totalement l'énergie; et tout lui manque, faute d'énergie. Voyez ce que devient, en ce monde où l'énergie règne, un tel benêt, comme nos romanciers nouveaux se le figurent. Un jour que le fils Chèbre est content, il se promet « une vie grave, austère, droite ainsi qu'une route de plaine, sans rêves fous, sans espérances vaines, sans heurts, sans passion, sans amour : » et cela fait une existence de néant.

Ce grand amour de l'énergie, que donnera-t-il dans le roman contemporain? Des merveilles, probablement, qui ne se voient pas toutes encore; et, pour le moins, de l'action, qui est ce que n'avaient plus guère nos romans d'analyse.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *La Brebis égarée*, roman musical en trois actes et vingt tableaux ; paroles de M. Francis Jammes, musique de M. Darius Milhaud. — Concerts et virtuoses.

Qui donc a jamais pu croire, le poète et le musicien peut-être exceptés, que *la Brebis égarée* trouverait son Bon Pasteur ! Les plus solides, les plus charitables d'entre nous, après l'avoir portée trois heures durant sur leurs épaules, ont fini par la laisser tomber. Et ce fut justice.

Ce « roman musical » se passe d'abord en Béarn, à la campagne. (On sait que M. Francis Jammes est d'Orthez.) La brebis a pour nom Françoise. Pierre, un musicien, est l'auteur de son égarement, dont la victime (le mari) s'appelle Paul. Pierre, après avoir lutté vaillamment, chrétiennement, — l'Évangile en main, s'il vous plaît, — contre son amour, y cède. Il enlève la brebis. A peine réfugiés à Burgos, et peut-être même avant d'y être arrivés, elle et lui tombent dans la misère matérielle et dans une autre, la détresse morale, pour eux infiniment plus cruelle. Car ils ont l'âme honnête, malgré leur chute, et profondément religieuse. Ainsi la notion du péché plane sur cette histoire. Ailleurs qu'à l'Opéra-Comique, et d'abord dans le roman d'où elle est tirée, mais que nous ne connaissons pas, il se peut que la pensée catholique donne à l'aventure une évangélique, une mystique grandeur. Poursuivons. Désormais, pénitents à l'envi, le pécheur et la pécheresse font assaut de contrition et de larmes expiatoires. Le plus contrit des deux, c'est encore lui. Le pauvre Pierre accable et littéralement assomme du poids de son repentir la malheureuse Françoise. A bout de forces, elle tombe malade et subit à l'hôpital une grave opération. Elle en guérit. Et voici qu'un jour, un des premiers jours de sa convalescence, elle reçoit une lettre de

Paul, la plus indulgente, la plus miséricordieuse, la plus émouvante lettre qu'ait jamais écrite un mari pardonnant à sa femme et la rappelant au foyer. Françoise y reviendra donc, et le dernier tableau représente son retour, non pas encore à la maison, mais à la gare voisine.

Cela, c'est l'action. Elle est peu de chose. Mais il y a les paroles, il y a le style, il y a surtout un singulier autant que déplorable parti pris de mêler, — et de mêler en musique, — à des sentiments sérieux, élevés même, le langage non pas sans doute le plus bas, mais le plus plat, le plus terre à terre. Entre l'idéal spirituel et la plus médiocre, la plus misérable réalité, le contact et le contraste, soi-disant naturel et vrai, n'est que ridicule. Mais il l'est à un degré rare, où jamais encore, depuis qu'on les associe, la parole et la musique, l'une avec l'autre, l'une par l'autre, n'avaient atteint. Pour une fois, qui n'est pas coutume, le théâtre de l'Opéra-Comique a justifié d'une manière éclatante la seconde moitié de son nom.

La pièce est découpée en vingt tableaux, la plupart extrêmement courts et qui se suivent très vite. Afin d'en assurer la succession rapide, on a simplifié la mise en scène et les décors. Des toiles de fond y suffisent, où les accessoires sont peints en trompe-l'œil. L'œil s'y trompe en effet et l'imagination s'en contente. Ce serait peut-être la bonne manière de représenter, sans les allonger et les alourdir, des œuvres à transformations nombreuses, comme *Cosi fan tutte*, la *Flûte enchantée* et *Don Juan*. Avant chacun des vingt tableaux, une demi-douzaine de jeunes demoiselles, nymphes ou muses, tout de blanc vêtues, entr'ouvrent des rideaux qui flottent à l'avant-scène et nous informent de ce que nous allons voir. Puis elles ouvrent tout à fait les rideaux, et les événements qu'elles ont prédits s'accomplissent. Les six annonciatrices nous renseignent avec la plus scrupuleuse exactitude. Elles ne manquent pas de nous indiquer l'heure, — y compris la demie ou le quart, — où les choses se passeront. Elles ne se trompent jamais. Toujours, ainsi qu'il est dit judicieusement dans *Faust* par Valentin mourant, « *Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite.* » Et voici plusieurs exemples de ce qui arrive. Nous citons, — littéralement, — quelques annonces : « A quatre heures de l'après-midi, entre dans le salon (de Françoise) Pierre... Un silence. On entend un baiser. Cinq heures après-midi : rentrent les enfants et Paul. » Ce n'est pas un drame ou un roman, c'est un horaire musical. La question de temps, le détail chronologique ou chronométrique y occupe constamment la première place. Au moment d'enlever Françoise, Pierre consulte fiévreusement l'indicateur des chemins de

fer du Midi. Consultation lyrique, où les heures de départ et d'arrivée, les noms des stations, la durée des arrêts et les changements de train, tout chante, tout est chanté.

Je sais bien que le poète affirme :

Une voix est dans tout, un hymne sort du monde.

Un Offenbach, on ne l'ignore pas non plus, a fameusement, follement tiré parti de cette affirmation. Mais celui-là, quand il déplorait en musique des malheurs de ce genre : « *Son habit a craqué dans le dos,* » ou quand il exprimait dans un chœur, délicieux du reste, la crainte de ne pas trouver de voiture en sortant de la gare Saint-Lazare, c'était dans un dessein de parodie et de caricature. Il voulait rire, et sa folie même était en quelque sorte sa raison la meilleure, son unique raison. Et puis il était musicien. Ici rien n'est musical et tout est sérieux. On nous donne gravement les informations les moins susceptibles de lyrisme : objets à emporter en voyage, questions d'habillement ou de santé, bulletins d'hôpital, soins de propreté ménagère. Citons, citons encore. La mère, à son fils Pierre dont elle prépare la valise : « J'ai placé entre deux paquets de mouchoirs la photographie, qui a été faite sur le daguerréotype, de ton père à ton âge. » Plus loin, assis tous deux sur un banc, à Burgos, l'infortuné Pierre invite, et par deux fois, la pauvre brebis à s'acheter des bottines. Un mois après, à l'hôpital, « salle numéro quatre, lit numéro quinze, » Françoise a été opérée. « Le lendemain matin, à neuf heures, » Pierre nous lit ce billet, qu'on vient de lui remettre de la part de la sœur infirmière : « Monsieur, l'opération a été fort longue et la malade se ressent encore beaucoup des effets du chloroforme. Mais nous espérons que tout ira bien. » Suit la formule de respect. Inutile d'ajouter que ces nouvelles, relativement bonnes, nous sont, comme toutes les autres, données en chantant.

Un dernier détail. Pierre a trouvé, non sans peine, un emploi dans les bureaux d'une Compagnie de navigation. Nous le voyons au travail, « à onze heures du matin. » (L'horaire, toujours l'horaire.) Contre la muraille nous remarquons tout de suite, en évidence, un porte-parapluies. Nous devinons aussitôt, sans que cette fois les récitantes nous aient avertis, que ce meuble, bien que vulgaire, a son utilité, son importance même, et que, soit dedans, soit à côté, il va se passer quelque chose. Survient en effet le directeur de la Compagnie et, d'un ton sévère, à son employé : « Il va être midi. Il ne faut

jamais oublier de poser votre parapluie là-dedans. Sans ça vous mouillez le parquet. » Les rideaux se referment et quelques spectateurs se regardent, admirant avec simplicité que pour cet épisode unique, pour cette seule recommandation, un personnage administratif et même directorial ait été créé.

Voilà le poème, ou la poésie. Et maintenant la musique? Oh! c'est bien simple, il n'y en a pas. Ou si peu! Tout au plus un soupçon, un espoir, et si court! « A cinq heures de l'après-midi, dans la chapelle des Capucins, » l'intarissable repentir de Pierre se répand en une oraison, moins chantée d'abord que gémie, traînée sur des notes sans paroles et vraiment émouvantes. Pendant cinq ou six mesures on a pu croire qu'un peu de musique enfin allait naître. Mais aussitôt après, comme avant, plus rien, ce qui s'appelle rien. En vérité, la musique de M. Darius Milhaud n'existe pas, elle n'est pas, car il ne se peut faire que le rien soit quelque chose. Ce qui lui manque, ce n'est pas tel attribut ou telle qualité, c'est l'être. Elle offre un exemple extraordinaire, et par là même intéressant, du néant absolu. Néant musical et non point sonore. Mais des sons ou des bruits indéterminés, inorganiques, assemblés à l'aventure, sans choix, sans ordre et sans relations réciproques, ne sont pas de la musique. De M. Darius Milhaud comme des cinq autres messieurs qui forment avec lui le groupe ou la bande des « six, » nous étions en droit d'attendre au moins de vilaine, affreuse, folle musique. Celle-là même ne nous a point été donnée. Pourtant ne soyons pas trop sévère. En vieillissant, il convient d'incliner vers l'indulgence. Ne disons jamais d'un musicien qu'il est le dernier de tous. Car, aussitôt cela dit, un autre survient, qui le pousse et prend sa place. Quel pourra bien être demain le successeur de M. Darius Milhaud?

Tout de même, si l'on peut rire de ces choses, — et vraiment on le peut, — on ne doit pas seulement en rire. Il est permis, sans trop se frapper, d'en ressentir une certaine inquiétude. On ne parle aujourd'hui que de la crise économique ou matérielle. Un autre péril, et non moins pressant, menace l'intelligence, le goût et même le bon sens. Que la représentation d'une *Brebis égarée* soit possible, cela seul en est un signe certain.

La dite *Brebis* a trois interprètes, et de choix : Mme Balguerie, MM. Salignac et Baugé. Les malheureux!

Malgré cela, nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Depuis un mois, ailleurs qu'à l'Opéra-Comique, la joie musicale nous

fut plus d'une fois donnée. M. Jacques Thibaud a passé parmi nous. jamais son jeu ne fut plus limpide. En vérité, sous son archet et sous ses doigts, une note, une seule, suffirait à nous ravir par sa pureté. Jacques Thibaud ressemble à ce violoniste idéal que Grillparzer a rêvé. « Quelquefois, il ne donnait qu'une note unique. Très douce d'abord, il l'enflait jusqu'à la plénitude, puis il la réduisait à la faiblesse d'un soupir. Ainsi, pour s'enivrer en quelque sorte de la musique tout entière, il n'avait besoin que d'un son. »

Une agréable société musicale vient de se former sous ce titre : *Entre soi*. Elle a fait jouer, et très bien, par des artistes de la Société des Concerts et par de jeunes lauréats du Conservatoire, des œuvres modernes et d'anciens chefs-d'œuvre. « Cette sonate de Debussy pour piano et violon, quelle splendeur ! » s'écriait une belle écouteuse. Non, madame, quelques lueurs à peine. Que direz-vous alors d'un adorable, divin quintette de Mozart pour piano et instruments à vent, où ceux-ci respirent et soupirent tout autrement que lorsque le souffle d'un Stravinski les inspire.

Enfin c'est une joie, à l'âge où l'on décline, de voir monter à l'horizon une jeune renommée. De plus en plus, en la personne de M. Robert Casadesus, un pianiste insigne fait mieux que s'annoncer, il se déclare. Qu'il joue la romantique sonate (en *la bémol*) de Weber, douze études de Chopin, l'unique, et grandiose, et terrible sonate de Liszt, où seul un Risler, un Cortot jusqu'ici triomphait, partout et toujours, avec autant d'intelligence que de sensibilité, de poésie que de raison, le musicien, pour le moins égal au virtuose, le gouverne et le conduit. Le temps est proche où M. Casadesus méritera qu'on l'appelle, comme le vieux Gœthe un jour nomma le jeune Mendelssohn, « le maître puissant et doux du piano. »

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'Angleterre n'est pas encore revenue de sa surprise. Depuis des siècles elle trouvait dans l'alternance au pouvoir de deux grands partis organisés le secret de cette stabilité qui excitait l'admiration et l'envie des théoriciens du régime parlementaire. Et voici que la nouvelle Chambre des Communes est divisée en trois partis dont aucun n'est supérieur à la somme des deux autres. Voici les chiffres définitifs (sauf deux sièges) : libéraux 158, travaillistes 192, conservateurs 257, divers 7 ; et voici maintenant la répartition des voix : inscrits : 19 193 000 ; votants : 14 166 000 ; libéraux : 4 251 000 ; travaillistes : 4 348 000 ; conservateurs : 5 359 000. Le premier mouvement, dans l'opinion publique, fut d'incriminer l'impéritie de M. Baldwin : il n'était nullement nécessaire de procéder si hâtivement à des élections brusquées, alors qu'après leur victoire de 1922 les conservateurs pouvaient gouverner tranquillement pendant trois ans au moins. Pourquoi avoir soulevé le redoutable problème du protectionnisme et des droits préférentiels, alors que l'exemple de M. Joseph Chamberlain, en 1906, montrait qu'il y a toujours, en Angleterre, une majorité pour le libre-échange, et que le seul mot : impôt sur les denrées alimentaires, dresse les masses ouvrières contre le téméraire qui le prononce. On oublie que ce programme n'est pas celui de M. Baldwin, mais bien celui de la Conférence impériale, et que le récent scrutin risque de mettre en opposition l'Angleterre et les Dominions. Sans nous immiscer dans les questions d'ordre intérieur anglais, nous ne pouvons nous empêcher de penser que si M. Baldwin, après M. Bonar Law, avait suivi le sentiment des masses qui désiraient manifestement une entente avec la France, au lieu de s'en rapporter à lord Curzon, la politique intérieure anglaise aurait évolué dans un sens différent. Toute l'Europe s'en trouverait mieux.

Au point de vue du programme, le résultat des élections est surtout négatif : le protectionnisme est rejeté ; mais l'impôt sur le

capital et la nationalisation des industries sont loin d'être approuvés. M. Asquith, dans son discours au National Liberal Club, s'est vanté que seul le parti libéral n'avait pas été désapprouvé par le pays; il oublie que, des trois, c'est lui qui a obtenu le moins de voix et le moins de sièges, et que d'ailleurs il n'avait pas de programme positif. Vers quelle personnalité s'orientera le Roi? Le problème a de quoi angoisser un patriote britannique. Le *Times* mesure toute la grandeur du péril. « Un système de trois partis sous lequel aucun des trois, sauf accidentellement ou temporairement, n'est en mesure de gouverner, ne saurait subsister. Aucun pays, le nôtre moins qu'aucun autre avec ses responsabilités mondiales, ne saurait prospérer et faire sentir son influence dans un tourbillon d'élections générales sans cesse renouvelées. Cela peut faire l'affaire des intrigants, mais c'est profondément troublant pour la nation et pour l'Empire, chaque parti étant assez fort pour paralyser l'administration et non pour la prendre en main. » Une coalition, armée pour détruire, est impuissante à édifier.

Aucun parti ne pouvant exercer le pouvoir sans l'alliance ou au moins la tolérance de l'un des deux autres, deux courants d'opinion se dessinent naturellement. Pour les uns, le péril serait dans une expérience socialiste; les deux vieux partis conservateur et libéral doivent donc s'unir pour lui barrer la route; un Gouvernement travailliste amènerait la chute de la livre sterling, la rupture de l'alliance avec la France, des difficultés avec les Dominions. Encore si les remèdes que propose le *Labour party* pour réduire le chômage étaient efficaces, mais tout au contraire, une politique d'étatisme, de lourds prélèvements sur la fortune, ne sauraient manquer de paralyser les affaires, donc d'accroître le chômage. Le *Daily Mail* et la presse de lord Rothermere, qui ont contribué à l'échec des conservateurs, font une active campagne pour une coalition conservatrice et libérale dont M. Austen Chamberlain leur paraît qualifié pour assumer la direction, où lord Grey assurerait au *Foreign Office* la stabilité de la politique extérieure et où prendraient place M. Asquith et M. Lloyd George, lord Birkenhead et lord Derby. Mais M. Lloyd George ne veut plus entendre parler de coalition, surtout avec les conservateurs auxquels il ne pardonne pas la séance historique du Carlton Club; et M. Asquith vient d'annoncer qu'il ne fera pas un geste pour retenir au pouvoir le Cabinet conservateur, ni pour empêcher l'avènement du *Labour party* auquel la tradition constitutionnelle veut que le Roi fasse appel dès qu'un vote aura

renversé M. Baldwin. La plupart des hommes politiques et des journaux libéraux acceptent la prochaine constitution d'un cabinet Mac Donald, sans aucune participation des libéraux ; mais le parti libéral soutiendrait de ses votes le Gouvernement travailliste, tant qu'il ne chercherait pas à réaliser un programme marxiste. Sur la politique extérieure « libératrice et restauratrice » : reconstruction de l'Europe, conférence générale convoquée par l'Angleterre, au besoin revision du Traité de Versailles ; sur beaucoup de questions intérieures aussi, les libéraux de la nuance de M. Asquith et de sir John Simon sont à peu près d'accord avec les chefs travaillistes, surtout avec ceux d'entre eux qui sont des intellectuels transfuges du libéralisme et qui représentent l'aile modérée. Depuis les discours de M. Asquith et de sir John Simon, le 18 décembre, il paraît certain que le cabinet Baldwin restera en fonctions jusqu'au 8 janvier, jour de la rentrée du Parlement, qu'à cette date les travaillistes présenteront un amendement à l'adresse, que les libéraux le voteront et que, le cabinet Baldwin donnant sa démission, un ministère Mac Donald lui succédera. Les libéraux se flattent que le ministère travailliste ne pourra réaliser que ce qu'ils voudront bien lui permettre ; dans quelques mois il sera facile de saisir l'occasion de mettre M. Mac Donald en minorité et d'assurer le pouvoir aux libéraux eux-mêmes.

Un article de l'économiste distingué, M. Hobhouse, dans le *Manchester Guardian* du 11 décembre, nous offre un aperçu de ce que pourrait être une politique de socialisme réformiste appuyée par les libéraux. En Europe : rétablissement des relations avec les Soviets; on ne laissera pas la France, l'Allemagne et l'Italie capter le commerce renaissant de la Russie. Restauration de l'Allemagne et, par elle, de l'Europe centrale ; ce sera un remède au chômage. Développement de la Société des nations. A l'intérieur s'offre tout un programme de réformes qu'un homme tel que M. Sydney Webb serait apte à réaliser : travaux d'utilité sociale, abandon de la politique d'économies en ce qui concerne les logements ouvriers, l'instruction publique; application de la loi Fisher qui maintient deux années de plus les enfants à l'école ; remaniement des lois d'assurance contre les accidents, la maladie, l'invalidité, le chômage; fixation par les Trade-boards des salaires dans les industries inorganisées et dans l'agriculture; réglementation nationale et internationale des heures de travail ; minimum de salaire, durée normale de travail. Abaisser le coût des transports pour aider l'agriculture; assurer aux travailleurs agricoles un lot de terre, etc.

Mais voici déjà surgir des inquiétudes. Le *Times* (14 décembre) s'en fait l'écho. Une tradition ancienne veut que la politique extérieure soit au-dessus des partis. La politique extérieure est une question de méthode au moins autant que de principes. Or la doctrine marxiste implique l'entente, par-dessus les frontières, des classes ouvrières contre les classes bourgeoises. M. Ramsay Mac Donald, dans le petit livre qu'il a publié en 1920, fait bon marché de la continuité de la politique extérieure, qui n'est pour lui qu'un moyen de perpétuer le règne de la bureaucratie; la cause des guerres, ce sont les armements; la cause des armements, c'est la politique d'égoïsme et de rouerie que perpétuent les diplomates; les démocraties traiteront directement avec les démocraties et le Labour party se fera gloire d'inaugurer cette nouvelle méthode. Tout de suite se pose un cas concret. C'est M. Theunis qui, répondant à M. Vandervelde, à la Chambre des représentants de Bruxelles, a levé ce lièvre. M. Ramsay Mac Donald, dans une interview publiée par *le Matin*, a déclaré que la France est florissante et que les Anglais ne peuvent comprendre pourquoi ils payent, eux, leurs dettes aux Américains, tandis que les autres alliés ne payent pas leurs dettes à l'Angleterre; la question des dettes interalliées se poserait donc de nouveau. M. Theunis, justement ému, a demandé au chef du socialisme belge ce qui resterait dès lors du programme de Francfort où le Congrès de l'Internationale, avec le plein acquiescement du Labour party, s'est prononcé pour la réduction de la dette allemande par l'abolition des dettes interalliées. M. Mac Donald, embarrassé, a envoyé au *Daily Herald* un démenti : l'auteur de l'interview a mal compris sa pensée; il reste fidèle à ses engagements. Mais alors, l'Angleterre cessera-t-elle de payer aux États-Unis les annuités prévues par l'arrangement Baldwin? Le cas est topique et nous donne un avant-goût des difficultés avec lesquelles la politique anglaise va se trouver aux prises et des contre-coups que nous ne manquerons pas d'en subir. Mais nous sommes avertis. Un ministère travailliste appuyé par les libéraux ne peut être qu'opposé au système suivi depuis un an par M. Poincaré et M. Theunis et dont le succès ne fait plus de doute. A nous de prendre nos précautions et d'établir sur le continent les assises de notre politique. L'Angleterre, aux prises avec des difficultés intérieures, n'aura pas toute liberté pour réaliser ses mauvais desseins. Et qui sait si ses intentions seront si noires? Les Gouvernements conservateurs avaient mandat de s'entendre avec la France; ils ont fait

tout le contraire. Qui sait si, inversement... ? Mais n'y comptons pas !

Ne comptons guère non plus sur les États-Unis. Le message lu le 6 décembre au Congrès par le président Coolidge est d'inspiration élevée et suit la ligne générale tracée par M. Harding. Les États-Unis resteront étrangers au pacte de la Société des Nations; ils ne reprendront pas les relations avec Moscou, tant que le Gouvernement des Soviets n'aura pas donné la preuve de sa volonté de reconnaître ses obligations internationales; ils ne sauraient renoncer aux créances interalliées, mais ils admettront des tempéraments dans les modalités de règlement; ils ne se désintéressent pas de leur propre créance sur l'Allemagne, mais ils souhaitent de voir « la France payée et l'Allemagne revivifiée. » Les États-Unis agiront non par la force, mais par la raison. « Le temps est venu où l'on doit compter davantage sur le principe que le droit crée lui-même la force. » M. Coolidge se prononce très nettement contre le *bonus* aux ouvriers combattants, contre la revision du tarif douanier, contre l'impôt sur les bénéfices exceptionnels; il fait sien le programme de M. Mellon pour la réduction des impôts, il se déclare enfin pour les restrictions à l'immigration et le maintien absolu du « régime sec. » M. Coolidge sera, aux prochaines élections présidentielles, le candidat du parti républicain et il aura sans doute pour concurrent démocrate M. Mac Adoo, gendre et ancien collaborateur de M. Wilson. Mais pour le moment M. Coolidge a quelque peine à discipliner son propre parti. Depuis l'ouverture de la session, le Sénat est paralysé par l'obstruction systématique du petit groupe des sénateurs radicaux qui ont pour chef M. La Follette et sans l'appoint desquels ni les républicains ni les démocrates ne peuvent constituer une majorité; les radicaux en profitent pour se faire attribuer des postes avantageux dans les Commissions. Leur attitude n'est pas sans inspirer aux républicains des inquiétudes pour les prochaines élections. Ainsi, chez les Anglo-Saxons des États-Unis, comme en Angleterre, le vieux système des deux grands partis historiques est troublé par des éléments nouveaux pour qui les disciplines traditionnelles deviennent lettre morte.

Plus que jamais les circonstances invitent la France à une active politique continentale et tout ce qui tend à consolider l'ordre européen est conforme à ses vœux. Aussi enregistrons-nous avec satisfaction la convention d'alliance politique, militaire et commerciale récemment conclue entre l'Esthonie et la Lettonie. La Finlande et la Pologne entretiennent avec ces deux républiques les

meilleurs rapports : une nouvelle conférence des États baltiques doit s'ouvrir prochainement à Varsovie. Seule la Lithuanie continue à faire bande à part; encore vient-elle d'inviter l'Esthonie et la Lettonie à une conférence économique. A Varsovie, où le ministère Witos s'était fortifié en s'adjoignant M. Korfanty, l'énergique organisateur de la résistance polonaise en Silésie, et M. Roman Dmowski, le plus européen des patriotes polonais, la défection d'une partie des députés paysans du groupe « Piast » vient d'amener la démission du Cabinet. En Pologne où, plus encore qu'ailleurs, la stabilité et la continuité sont nécessaires, ce nouveau changement du personnel gouvernemental est d'autant plus déplorable qu'il se produit sur une question relativement secondaire, celle de la loi agraire, et qu'il compromet le grand effort d'équilibre financier et de développement économique entrepris par M. Witos et ses collaborateurs. La succession de M. Witos est échue à M. Grabsky, qui a déjà donné des preuves de ses capacités financières. — Le Conseil de la Société des nations qui vient de tenir sa session à Paris, a réglé la question de la restauration des finances hongroises, au moyen d'un emprunt. La résurrection matérielle et morale de l'Autriche est un précédent heureux qui permet, — M. Hanotaux, l'éminent représentant de la France au Conseil, l'a constaté le 20 décembre à la séance de clôture, — d'augurer favorablement du succès d'une entreprise à laquelle tous les « États successeurs » prêtent leur concours et dont un rigoureux désarmement et une acceptation sans réserves des traités et des obligations qui en découlent, sont l'absolue condition. Ainsi se poursuit la réorganisation de l'Europe danubienne dans le cadre et l'esprit des traités.

La restauration des finances allemandes n'est pas davantage un problème insoluble : il sera à demi résolu si le Reich renonce sans esprit de retour à la politique de suicide qu'il a suivie depuis 1919. La chute de l'Allemagne est moins profonde que n'était celle de l'Autriche, puisqu'elle garde intact son outillage industriel et économique. Le rétablissement de la confiance a fait reparaître, en Autriche, un milliard d'or et autant de devises étrangères ; le rétablissement de la confiance, en Allemagne, ne tarderait pas à montrer une abondance de ressources et des possibilités de paiement qui rendraient au pays sa prospérité et le mettraient en mesure de s'acquitter de ses engagements. Le nouveau chancelier, M. Marx, est entré dans la voie des économies et des réformes fiscales et monétaires; jusqu'ici, la Rentenbank a refusé de laisser avilir le Rentenmark.

Enfin, le 15 décembre, M. de Hœsch, chargé d'affaires du Reich à Paris, ayant sollicité audience de M. Poincaré, eut avec lui un court entretien, à la suite duquel, à la demande de M. Poincaré, il lui remit un aide-mémoire précisant le caractère et l'objet des négociations dont sa démarche était le prélude. M. Poincaré n'avait jamais cessé de déclarer qu'une fois la résistance effectivement terminée, il ne refuserait pas d'entrer en négociations avec le Reich ; il tient parole. Le Gouvernement allemand propose de négocier sur les questions relatives à la Ruhr et à la Rhénanie, où il voudrait rétablir une administration régulière ; il s'expliquerait volontiers sur les réparations. En même temps qu'à Paris, une démarche identique était faite à Bruxelles. Les réponses des deux Gouvernements sont conçues dans le même esprit et ne laissent dans l'ombre aucun point important. Elles délimitent le terrain des négociations, comme M. Poincaré l'avait fait dès le 14 par un télégramme à M. de Margerie. La France peut écouter une conversation sur les réparations, mais c'est la Commission des réparations qui est compétente. Les accords conclus avec les industriels de la Ruhr sont exécutoires, mais rien n'empêche d'examiner dès maintenant ce qui pourra être fait au mois d'avril lorsqu'ils seront arrivés à échéance. Pour la Rhénanie, l'autorité de la Haute Commission ne peut être modifiée; certaines questions, celle des chemins de fer par exemple, ont déjà donné lieu à des échanges de vues; d'autres peuvent être envisagées. Le Gouvernement français ne juge pas pouvoir discuter avec le Reich le statut des populations et leurs rapports avec le Gouvernement central ; mais il est en droit de leur assurer la liberté de manifester leurs préférences.

Cette reprise de contact entre les Gouvernements français et belge et les représentants du Reich constitue en elle-même un fait important. Mais à lire la presse allemande, on se demande si MM. Marx et Stresemann ne se sont pas proposé, comme entrée de jeu, de reprendre en main les gages dont la France et la Belgique se sont saisies et dont elles ont réussi à organiser l'exploitation économique. C'est en tout cas ce que réclame la presse nationaliste, et c'est ce qui paraît ressortir d'un communiqué de M. Stresemann annonçant la démarche de M. de Hœsch. Des voix autorisées font cependant entendre une autre note. Relevons notamment l'article paru dans la *Gazette de Francfort*, le jour même où M. de Hœsch était reçu au quai d'Orsay. « L'Allemagne ne peut pas abandonner à leur sort les régions occupées... C'est pour ne pas laisser

aux Français toute liberté d'action et pour trouver une solution qui soit vraiment franco-allemande, et non pas seulement française, que le Reich s'efforce d'engager des négociations directes avec la France. L'Allemagne ne va pas au-devant des Français dans un esprit de dispute. Ce que nous voulons, nous autres Allemands, ce sont de véritables négociations de paix avec la France. C'est une tentative pour établir un véritable compromis franco-allemand, une tentative pour donner la tranquillité aux deux peuples... L'Allemagne a une seconde fois perdu la guerre... mais les Français ont dû voir qu'une paix dictée n'est jamais une véritable paix et qu'il ne peut y avoir de paix entre deux peuples que si elle repose sur un accord véritable. » On peut se demander si tel est bien l'esprit qui a dicté la démarche du cabinet de Berlin et s'il ne cherche pas, une fois de plus, comme au temps de M. Wirth, à ne parler d'accord que pour apitoyer le monde sur sa feinte misère et éluder tout paiement effectif. La première preuve qu'il puisse donner de sa bonne volonté, ce serait une reprise du contrôle militaire que le nouveau chancelier déclare impossible. La seconde serait que le Gouvernement prussien, — nous ne disons pas allemand, — renonçât à administrer des populations rhénanes qui entendent obtenir leur autonomie. La question rhénane est posée et on ne la résoudra pas en la niant. La *Kölnische Volkszeitung* le reconnaissait elle-même récemment, et le docteur Vogt, secrétaire du Centre dans le district de Kempen, l'écrivait dans un article de la *Deutsche Reichszeitung* qui a fait le tour de la presse allemande : « Il est grand temps qu'on envisage cette question rhénane dans son ensemble au point de vue européen et allemand et qu'on ne se laisse plus guider par des sentiments du moment, par des raisons de prestige ou des principes de parti... Cela signifie un nouveau groupement des États d'après l'article 18 de la Constitution de Weimar. Cela signifie la neutralisation de la Rhénanie. Cet État rhénan confédéré, fondé sur le droit international et sur une neutralité militaire, donnerait aux Français la garantie dont ils ont besoin, d'autant que nous, Rhénans confédérés, nous voulons faire proclamer solennellement par notre Parlement rhénan, que nous voulons exécuter le Traité de Versailles et prenons à notre charge ces garanties. »

Le salut, pour l'Allemagne, dans les circonstances actuelles, ne peut être que dans une politique de franchise et de loyauté, qui ne cherche pas à mener plusieurs intrigues à la fois et à identifier les

contraires. Le ministère Stresemann abandonnait le Rhin et la Ruhr à eux-mêmes; le ministère Marx semble vouloir y restaurer toute l'autorité du Reich et de la Prusse; entre ces deux extrêmes il existe un moyen terme, celui qu'indique la *Gazette de Francfort* que nous citions tout à l'heure. La demande, que le chancelier vient de lancer, d'un emprunt de 70 millions de dollars qui serait destiné à acheter des ravitaillements pour le Reich et qui aurait priorité sur les réparations, a tout l'air d'une manœuvre politique. Est-ce l'Allemagne qui a besoin de céréales et qui ne trouve à en acheter qu'au pays où elle subit le change le plus onéreux, ou est-ce l'Amérique qui, pour donner satisfaction aux fermiers du Middle-West, s'arrange pour exporter de grosses quantités de grains grâce à un emprunt consenti par ses propres banquiers? La faillite des méthodes catastrophiques que l'Allemagne a choisies depuis cinq ans et par lesquelles elle a espéré éluder les paiements et escamoter le traité, — faillite que constatait M. Georg Bernhardt dans la *Gazette de Voss* (16 décembre), — servira-t-elle enfin de leçon aux dirigeants du Reich? Si les négociations qui viennent de s'ouvrir sont sincères et loyales, elles peuvent conduire au port; si elles cachent des pièges, ce sont les Allemands eux-mêmes qui, infailliblement, s'y trouveront pris.

La politique de M. Poincaré est, en ce moment, heureuse sur tous les terrains. M. de Beaumarchais, l'habile et tenace plénipotentiaire français, vient de terminer, par un accord très satisfaisant, la longue négociation engagée à Paris avec l'Angleterre et l'Espagne au sujet du statut de Tanger (18 décembre.) Sur ce point spécial, une véritable entente cordiale s'est manifestée entre la France et l'Angleterre; chaque fois qu'il en est ainsi, les difficultés s'évanouissent. Le Sultan du Maroc garde la pleine souveraineté de Tanger; il l'exercera par son représentant sur les Marocains et les Israélites. Les Européens jouiront de garanties spéciales et se partageront la gestion des divers services publics. Une Assemblée législative, présidée par le *mendoub* du Sultan, comprendra 6 musulmans et 3 israélites nommés par le Sultan, et 17 Européens dont 4 Français, 4 Espagnols, 3 Anglais, etc. L'Italie avait demandé à être partie à la convention; ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Espagne n'ont jugé qu'il fût possible de lui donner satisfaction sur ce point, en vertu même des accords de 1902; et la presse italienne en manifeste aujourd'hui, sans raison sérieuse, quelque humeur.

Mais ces succès mêmes, — qui cependant sont et seront profitables à toute l'Europe, — animent contre M. Poincaré, qui incarne si forte-

ment la politique française, ses ennemis extérieurs et intérieurs. Un appel signé de l'Autrichien Adler et de l'Anglais Tom Shaw ne vient-il pas d'être lancé pour recueillir des fonds destinés à renverser M. Poincaré ? Le Président du conseil et sa politique, qui ont triomphé à la Chambre le 21, ne sont vulnérables qu'en deux points, que leurs adversaires connaissent bien : la stabilité du franc et la vie chère. C'est dire que, malgré les attaques du dehors, le salut du Gouvernement de la République est en ses propres mains. M. Bokanowski, dans son remarquable rapport général sur le budget de 1924 (qui n'est, on le sait, que le budget de 1923 rendu, par une loi, exécutoire pour 1924), constate le puissant effort fiscal, financier et économique de la France depuis la guerre ; elle a réalisé, — cette France militariste, impérialiste, etc., — une compression extraordinaire des dépenses militaires ; le budget de la guerre et de la marine est en diminution de 7,9 pour 100 sur le budget de 1913 (compte tenu de la dévalorisation de la monnaie), alors que celui de l'Angleterre s'est accru de 76,6 pour 100, celui de la Suisse de 50 pour 100, etc. Si la Dette publique s'est accrue, c'est parce que la France a dû faire face à des dépenses qui ne devaient point lui incomber ; le Parlement a accompli et le pays a supporté un énorme et nécessaire accroissement des charges fiscales, égal à celui de l'Angleterre et très supérieur à celui de l'Allemagne. Le Gouvernement a fait un effort de déflation et l'exemple de la Russie, de l'Allemagne, de l'Autriche montrent combien il a vu juste. Le franc, constate le rapporteur général, est injustement déprécié, car la situation économique de la France, son magnifique relèvement après les ruines de la guerre, justifient la confiance pour le présent, l'espoir certain pour l'avenir.

De 1919 à 1924, la France est parvenue à établir l'équilibre de son budget général ; elle doit prendre garde de ne pas en compromettre l'assiette par des dépenses imprudentes ; l'approche des élections apporte, à ce point de vue, des tentations dangereuses. C'est le Sénat qui a donné le mauvais exemple en votant un nouveau régime des pensions qui engage, pour la première année, une dépense de 300 millions, pour les années suivantes, un milliard. C'est la voie dangereuse. Les associations de fonctionnaires et d'employés de l'État y poussent le Gouvernement ; inspirées par des surenchères politiciennes, elles réclament une indemnité de vie chère uniforme de 1 800 francs, elles organisent des manifestations. Paris a même vu, à la grande joie de la presse révolutionnaire, une manifes-

tation de gardiens de la paix qui ont bousculé et frappé plusieurs de leurs chefs et des gardes républicains : symptôme alarmant qu'il serait téméraire de négliger et qui prouve la nécessité d'une politique plus énergique au ministère de l'Intérieur. A la Chambre, le 20 décembre, M. de Lasteyrie, ministre des Finances, a montré que, s'il peut y avoir des cas intéressants pour lesquels le Gouvernement est le premier à demander les crédits nécessaires, la plupart des fonctionnaires, surtout des plus petits, sont honnêtement payés; « les relèvements ont été, pour un douanier vivant dans une ville de 150000 habitants, dans la proportion de 100 à 416, ou 449 s'il est marié, pour un instituteur de 100 à 358 ou 382, pour un facteur rural de 100 à 341 et 410, etc.; » mais ils sont devenus plus exigeants. Si le ministre pose la question de confiance, la Chambre le suivra. Chaque fois que le Parlement augmente les pensions et les traitements, il s'ensuit un renchérissement de la vie : engrenage fatal qui conduit à la pente savonnée de l'inflation. Le Gouvernement s'est déclaré prêt à entrer dans la voie magistralement tracée par M. Louis Marin, dans le rapport si intéressant qu'il vient de présenter au nom de la Commission des réformes instituée par décret du 3 août 1922 : « moins de fonctionnaires, mais des fonctionnaires mieux payés. » Par un plan général de réformes logiques, — conçues dans l'esprit des études, qui font autorité, de M. Fayol, — M. Marin et ses collègues apportent 600 millions d'économies et un meilleur et plus rapide fonctionnement des services publics. Nous ne pouvons entrer ici dans l'analyse détaillée de cette œuvre de haute conscience et d'initiative hardie, mais réfléchie : M. Marin indique la voie où M. de Lasteyrie, au nom du Gouvernement, s'est déclaré disposé à le suivre. Voilà, n'est-il pas vrai, un beau programme électoral ! Et c'est le meilleur moyen de combattre efficacement la vie chère. Il faut soutenir le franc, comme l'a montré M. Germain Martin dans ses intéressants articles de *la République française*. Défendre le franc, se garder de toute inflation, lutter contre la vie chère, génératrice de troubles sociaux et de votes extrémistes, c'est un seul et même problème : le succès complet de la politique extérieure de M. Poincaré, c'est-à-dire le salut de la France, en dépend.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

urs
ant
une
re,
tré
ne-
art
és;
ille
est
eur
ts.
ra.
te-
qui
est
par
ré-
ret
es
es
in
ur
ns
ce
où
à
Et
e.
ns
le
é-
et
le